



Collection « Judaïsme » dirigée par Antoine Spire

© LE BORD DE L'EAU 2015
www.editionsbdl.com
33100 Lormont

ISBN : 9782356873552

Les Tiroirs de l'exil
Dialogue avec Leon Volovici

OUVRAGES DE NORMAN MANEA

Le Thé de Proust (nouvelles), trad. M.-F. Ionesco, A. Paruit et A. Vornic, Albin Michel, 1990.

Le Bonheur obligatoire (novellas), trad. A. Paruit et A. Vornic, Albin Michel, 1991 ; rééd. Seuil, 2006.

Le Retour du hooligan, trad. N. Véron, Seuil, 2006.

L'Heure exacte (nouvelles), trad. A. Paruit, A. Vornic, M.-F. Ionesco et O. Serre, Seuil, 2007.

L'Enveloppe noire (roman), trad. M. Le Nir, Seuil, 2009.

Les Clowns. Le dictateur et l'artiste (essais), trad. M. Le Nir et O. Serre, Seuil, 2009.

La Tanière (roman), trad. M. Le Nir, Seuil, 2011.

La Cinquième Impossibilité (essais), trad. O. Serre et M. Le Nir, Seuil, 2013.



Norman Manea

Les Tiroirs de l'exil
Dialogue avec Leon Volovici



Traduction du roumain par Nicolas Cavallès



LE BORD DE L'EAU





PRÉFACE À L'ÉDITION FRANÇAISE

Étendu sur plus d'un quart de siècle, ce dialogue avec mon ami Leon Volovici a commencé au début des années 1980, à Bucarest, dans une Roumanie brutalement dégradée par la terreur, par la misère, et par une démagogie burlesque et ubiquitaire. La situation générale, lamentable, était amplifiée dans mon cas par certains assauts immondes parus dans la presse du parti, des attaques aux accents antisémites manifestes qui rappelaient de tristes souvenirs d'une enfance marquée par les persécutions et par les camps. La sommation de l'urgence (car la mort semblait à chaque instant avvertir de l'imminence de l'accouplement fatal) marque fortement le ton et les crispations de la première partie du présent volume. Ce texte n'était évidemment pas destiné à être publié, mais à refouler une révolte humiliée par l'impossibilité de s'exprimer publiquement. La vision qu'avait le narrateur de son milieu et de sa propre situation était naturellement étriquée, elle aussi, par l'étroitesse de sa captivité. Comme Nietzsche nous en avait avertis longtemps auparavant, le mal auquel nous étions confrontés pénétrait inévitablement aussi dans notre perception, dans ses tics et dans ses inhibitions.

Le destin a voulu que l'exil intérieur soit bientôt remplacé par un exil à proprement parler, et que le dialogue se poursuive ultérieurement à Jérusalem et à New York, dans le monde libre et globalisé d'aujourd'hui. L'effondrement violent de la dictature de Ceaușescu et l'éloignement vis-à-vis de ma terre natale ne m'ont toutefois pas protégé d'une nouvelle gamme de cacophonies nationalistes et xénophobes, post-communistes cette fois, hébergées par la générosité de la presse « libre ». Quoique les conditions aient radicalement changé et que ma réaction ait été plus détachée, plus sereine, le problème fondamental des deux discussions qui suivent, à Jérusalem et à New York, est resté, en essence, le même, tel que l'imposait la réalité à la fois vieille et nouvelle à laquelle j'étais maintenant confronté. Il est centré sur

les deux composantes complémentaires de ma biographie (voire de ma bibliographie) : *l'exil* (dans une société fermée ou dans la frénésie du refuge américain) et l'insoluble *judéité*, scrutée dans deux situations d'aliénation extrêmes (« chez soi » ou loin de chez soi). C'est seulement à ce moment-là de l'introspection que le lien avec le premier entretien est devenu clair, bien que celui-ci soit sévèrement marqué par les angoisses, par l'obscurité et par les frustrations de la captivité. Le thème de l'ethnicité outragée, abordé au début avec une grande réticence, puis progressivement accepté, et même assumé, conduisit en dernière instance à l'analyse de la formation et de la déformation de l'exilé, au fil d'un parcours existentiel de reprise et de répétition de l'exil aux différents âges de l'aliénation forcée.

Le volume qui réunit les trois étapes de ce dialogue a paru aux éditions Polirom, en Roumanie, en 2008.

Ce qui peut être intéressant et significatif dans ces pages, pour le lecteur venu d'autres contrées, c'est, je crois, l'évolution de l'angoisse, depuis l'étroitesse du socialisme byzantin roumain jusqu'à l'incohérence colorée de la Capitale DADA, New York, métropole des exilés de toutes parts.

La prémisse pourrait elle-même s'avérer incitante : une enfance traumatisée par le camp d'extermination, et la maturité de l'écrivain contraint d'abandonner sa langue d'écriture pour se libérer de sa captivité. Si Gertrude Stein avait raison de soutenir que *l'identité* nous lie à des groupes sociaux (religion, langue, ethnie, sexualité, culture, sport, etc.) tandis que *l'entité* est ce qui reste quand nous sommes seuls dans une chambre, alors le dialogue qui suit peut aussi être vu comme une introspection insistante, réalisée en différents lieux et à des périodes différentes, de la relation entre ces deux dimensions de la biographie et de la bibliographie de l'interviewé que j'ai accepté d'être.

Août 2013, Bard College, New York

DIALOGUE ÉPISTOLAIRE EN ROUMANIE (1982-1983)

I. PREMIÈRES QUESTIONS INSOLUBLES

Leon Volovici: *Cher Norman Manea, nous sommes en avril 1982, tu as quarante-six ans et tu as publié plusieurs volumes de prose. Ces dernières années, tes nouvelles ont commencé à être traduites à l'étranger. Tu es un écrivain roumain pleinement reconnu par la critique littéraire. J'ai lu beaucoup de comptes-rendus et de commentaires subtils au sujet de tes livres ; je ne connais pas un seul critique littéraire sérieux qui ait contesté ta valeur.*

... Mais le célèbre vers de Tudor Arghezi semble fait pour toi : « Pourquoi serais-je triste ? Et pourtant... » De tes confessions et de tes déclarations, comme de certaines pages de ta littérature, il émane un sentiment de dépression, d'insatisfaction profonde, parfois de colère. Tu as écrit récemment que le monde du livre représente « la conversion miraculeuse d'une souffrance, d'un effort et d'un espoir solitaires ». Ai-je tort de voir aussi une racine juive dans cette souffrance ? Est-elle prépondérante, ou bien est-ce le mécontentement naturel de l'écrivain d'une certaine facture, qui se trouve en relation (en conflit) avec une certaine réalité ?

Norman Manea: Très tôt, durant mon enfance: le choc du camp d'extermination. Ensuite, après plusieurs détours, la littérature. Une compensation très attendue face au marasme de l'existence. Un fantasme pervers, ou, qui sait, un jeu coupable. Et pourtant... La seule possibilité de défier et de continuer ?

Il pourrait être utile de transcrire ici quelques notations des jours précédents, durant lesquels la sérénité et le détachement me semblaient inaccessibles :

« Des semaines ont passé depuis que la décision a été prise de "jeter", tout simplement, sur le papier, la phrase, quelle qu'elle

soit. Désir de “commencer”, enfin, ce qui semblait déjà inévitable? J’ai essayé hier, avant-hier, il y a une semaine, il y a deux semaines. De nouveau, ce matin. Devant ces deux pages du calendrier. Peut-être serait-il utile de les reproduire, puisqu’elles marquent le fait que je m’y suis mis, malgré tout, aujourd’hui, maintenant: mercredi, 28 avril. Moment du départ, et de la première interruption, après seulement une demi-heure.

« Deux dernières pages du calendrier. Celle d’hier, mardi 27 avril. Anniversaire de l’achèvement du processus de coopération de l’agriculture en Roumanie (avril 1962). Fête nationale de la République du Togo. Le soleil se lève à 6h14 et se couche à 20h14, la lune se lève à 9h01, et se couche? – jours passés, 117, jours restants, 248. Au dos des pages du calendrier, il y a d’ordinaire un texte. Effectivement, au dos du 27 avril, on a imprimé l’article “La classe paysanne, alliée à la classe ouvrière, participante active de la direction des destinées du pays”. Les premières lignes donnent ceci: “Partant du fait que l’agriculture constitue une branche de base de l’économie nationale, nous avons placé au centre de la politique agraire du parti l’organisation et le développement d’une production agricole moderne, de haute productivité, qui, par l’utilisation des plus récentes acquisitions des sciences et des techniques, puisse produire de grandes quantités de produits variés dans des conditions de grande efficacité économique. Se référant à ce point, Nicolae Ceaușescu soulignait dans le rapport du XII^e Congrès du Parti que...” (suit une longue citation, difficile à distinguer de cette introduction).

« La seconde page du calendrier est celle d’aujourd’hui. Mercredi, 28 avril.

« Fête nationale d’Israël. Le soleil se lève à 6h12, se couche à 20h15. La lune se lève à 9h56, se couche à 0h38. Jours passés, 118, jours restants, 247. Au dos de cette page figurent deux textes publicitaires: *DUNACOR livre des fibres de cellulose dans quinze pays* et *Les produits de l’Entreprise d’outillage chimique Ploiești sur tous les méridiens*. Fête nationale d’Israël. Conformément aux usages, l’ambassadeur devrait parler à la télévision. L’ambassadeur de la “République du Togo” a-t-il parlé, hier? Aucune idée. À 16h30 apparaît sur le petit écran le visage quelconque d’un fonctionnaire pédant, “l’ambassadeur de l’État d’Israël”. Il parle

sans traducteur, dans un roumain relativement acceptable, avec d'inévitables fautes de prononciation. Il se réfère à l'Holocauste, à la lutte pour la fondation de l'État, à ses réalisations, au souci de la sécurité du pays, au désir de paix, à la récente rétrocession du Sinaï. Il souligne le plaisir d'être dans un pays aussi sensible à l'idée d'indépendance que la Roumanie, qui se prononce contre l'asservissement, contre le nationalisme, contre l'antisémitisme. Il se réfère à la préminente personne de Nicolae Ceaușescu, à sa contribution aux tractations concernant le Moyen-Orient. Suit un court documentaire sur Israël. Puis – chose tout à fait inhabituelle – le présentateur télé “complète” l'émission par un exposé sur la position de la Roumanie en lien avec le problème de la paix dans la région. On n'a pas procédé de la même manière, il y a deux semaines, le jour de l'indépendance de la Syrie... Je regarde l'invitation sur la table. Je vais l'honorer, par imprudence. À 17 heures, je me rends donc au cocktail de l'Ambassade d'Israël. “Officialités” habituelles. Les habituelles tartines, les habituelles têtes d'artistes, d'activistes, de *madames*, de gardiens, d'informateurs, de dignitaires, de popes, etc.

« Le jour où je commence ces notations serait-il différent, précisément choisi? Non, il n'en est rien. C'est par un pur hasard que j'ai appuyé aujourd'hui sur la touche de la première lettre. Si je n'avais pas trouvé parmi des papiers la citation d'Einstein (“La passion de la connaissance en soi, l'amour de la justice poussé jusqu'au fanatisme, et l'aspiration à l'indépendance font de mon appartenance à cette communauté un don du destin”), j'aurais probablement ajourné de nouveau. Effrayé par les complications des questions qui me somment, heureux de pouvoir encore ajourner, contourner, éviter. Je n'ai aucun faible pour les coïncidences, la mystique des associations à sens caché ne m'a jamais vraiment tenté. C'est tout simplement un jour de printemps ordinaire.

« Je me suis réveillé à 7h, ai somnolé jusqu'à 7h30. Suis ensuite parti pour l'hôpital. À la main, une petite bouteille enroulée dans un journal. Suis arrivé à temps. Ai confié l'urine au laboratoire. Dans le cabinet du docteur, on m'a offert un café. Mes relations avec le docteur R., psychiatre, sont amicales. J'ai ensuite été reçu par le chef de section, particulièrement aimable. Il a beaucoup parlé avec moi, on dirait que l'apparition d'un exotique

(un écrivain !) l'anime. Il semble très informé des dernières "batailles" de l'Union des Écrivains, il a même suggéré l'existence d'une vaste campagne de diversion concernant l'intelligentsia et m'a raconté avec des détails étonnants le scandale de la "secte" des transcendentaux, qui comprendrait aussi des gens haut placés dans la hiérarchie. Tous ces malchanceux avaient simplement assisté à certains cours de « méditation » approuvés, dans un premier temps, dans les hautes sphères, puis incriminés quand ceux d'en haut ont changé d'attitude. Un piège, une farce... mais il m'est difficile de savoir si ce "chef de section" n'a pas lui aussi une double accréditation. Aujourd'hui même, à l'hôpital, devait avoir lieu une séance d'exclusion des quelques médecins impliqués dans la ténébreuse comédie des erreurs.

« Je suis parti de là-bas vers 10h. Au kiosque du parc de l'hôpital, surprise : ils vendaient des oranges ! J'en ai acheté deux kilos. Sur le chemin du retour, tous les gens m'arrêtaient pour me demander... où j'ai trouvé des oranges. Vent froid, comme les jours précédents. Je suis passé au marché. Des files d'attente sans fin pour l'arrivée, éventuelle, des camions de viande. Des centaines de personnes, en rang, sagement.

« À la maison, dans le hall de l'immeuble, une grande affiche annonce qu'au mois de mai il n'y aura pas d'eau chaude. J'ouvre la boîte aux lettres. Aucune lettre. Ces derniers temps, la poste m'accorde clairement un régime spécial : une carte postale de mes parents, de Suceava, met environ deux semaines, une lettre de Iași, de Volovici, est arrivée au bout de seize jours, les cartes d'Amérique envoyées par Cella¹ n'arrivent plus du tout (elle m'a pourtant dit par téléphone m'avoir écrit tous les jours depuis qu'elle est partie, il y a trois semaines). Je sors de la boîte le journal *România liberă*. Première page. Grands titres. Séance du Comité Politique Exécutif du P.C.R. [Parti Communiste Roumain]. Loi des fonds fonciers. Visite du président Ceaușescu en Chine et en Corée. Le président Nicolae Ceaușescu a accordé un entretien au journal japonais *Mainichi Shimbun*. Je retourne le journal à sa dernière page. Un nouveau témoignage du prestige international du président de la Roumanie. À Athènes a paru

¹ Cella Manea, épouse de l'auteur. (Sauf mention contraire, les notes sont dues au Traducteur.)

l'ouvrage *Roumanie-Ceaușescu*. Discussions roumano-gabonaises. Télégramme : Son Excellence Monsieur Yitzhak Navon, président de l'État d'Israël. "L'anniversaire de la Fête Nationale de l'État d'Israël m'offre l'occasion de vous adresser, à vous et au peuple israélien, de sincères félicitations, et des vœux de paix, de bien-être et de prospérité." Sous ce télégramme, deux colonnes de texte remplies de conseils et de reproches à l'attention de l'État fêté. L'attitude officielle change, dirait-on, d'un moment à l'autre, même si, dans le fond, elle conserve son hostilité et son hypocrisie traditionnelles. Hier, la déclaration officielle roumaine faite à l'occasion de la rétrocession du Sinaï se référait en termes élogieux au peuple égyptien, auquel on a rendu hommage.

« Je feuillette le journal, m'intéresse à la page deux. Non, aujourd'hui non plus, mon article sur Unesco n'a pas paru.

« Une journée ordinaire, malgré tout. Il faudrait détailler ce que signifie une journée "ordinaire" ici et maintenant, expliquer qui est celui qui raconte, et ce qui l'a déterminé, après d'innombrables hésitations, à la vivre comme il l'a fait.

« Commençons par ce qui l'a précédée ? Au début du mois de mars, j'ai reçu de Iași une lettre. Un certain passage de ces lignes de mon ami Leon Volovici, où il fait allusion à mon "fameux" entretien paru dans *Familia*, a accéléré mes pensées. "J'ai beaucoup oscillé, fallait-il que tu le publies ou non, jusqu'à ce que j'aie honte", écrit Leon. "J'ai fait si grand cas (surtout en pensée) du fait que personne n'ait le courage de répliquer à la revue *Săptămîna*, mais quand quelqu'un a le courage de le faire, nous nous demandons si c'est opportun ou non. Ça t'a peut-être coûté beaucoup, mais ça le méritait. De toute façon, après la récente attaque de *Luceafărul*, je me suis dit que le dossier grossit, et que tu pourrais répondre à tout cela par un livre, du genre de *Comment je suis devenu un hooligan*¹, à ceci près qu'en ces temps horribles une telle réplique pouvait quand même paraître... J'étais aussi venu à Bucarest avec une idée cachée, et provocante, en ce qui te concernait. Je voulais t'amadouer, comme Méphisto avec Faust, pour obtenir de toi, par écrit, une confession-réponse à la question : que signifie pour toi 'la conscience judaïque'. Je crois que tu

1 Ouvrage de Mihail Sebastian, paru en 1934.

reproduis, dans d'autres circonstances et de manière particulière, le cas (et les tourments) de Sebastian, en y donnant toutefois, j'en suis sûr, une autre réponse. J'ai pu le déduire, en partie, de ta nouvelle *Lipova*, qui m'a enchanté."

« C'est à ce moment-là, peut-être, de la lecture de sa lettre, que j'ai senti la tentation de décrire la conjoncture des derniers mois. Mais aussi tant de faits et de questions qui ont constitué, depuis des années, la "matière" de mes heures d'esseulement, de mes rencontres avec mes amis. Questions insolubles, accablantes. Certitude de la vanité. Et puis... le ridicule, même: un écrivain encore loin apparemment de l'heure des mémoires et du testament remplit des pages qu'il ne pourra jamais publier dans son pays, ni ailleurs non plus, peut-être (d'autant plus qu'il ne vise pas l'exil ni la scandaleuse publicité d'un "lancement" à tout prix sur le marché extérieur). Tout cela m'a fait me lever, annihilé, de mon bureau.

« Je n'ai cessé de penser aussi à la possibilité d'actualiser la controverse *Athènes ou (et) Jérusalem*.

« Mais j'ai depuis longtemps une sensation d'impasse, à travers la perte, semble-t-il, de "l'urgence" anxieuse de l'écriture. Effet de l'âge, qui sait, et non seulement des temps toujours plus accablants? Dans mon plan de travail, j'ai pourtant en vue des objectifs (assez) précis. J'ai un volume d'articles presque prêt. Je voudrais pouvoir continuer avec plus d'élan le vaste roman *L'Allégorie de la prudence*¹, qui devrait compter environ un millier de pages (trois volumes?). Je pensais poursuivre par deux autres volumes le cycle *Les Jours et le jeu*. Je ne publierais qu'ensuite *Les Années de maturité d'Auguste l'Idiot*, pour lequel j'ai déjà accumulé beaucoup de matière et dans lequel il existera sans doute un chapitre ample intitulé "Athènes et Jérusalem".

« Ces derniers temps, la sensation (la plus) tenace pour mes concitoyens de toutes les catégories semble être: la fin. Le manque de toute perspective encourageante, l'atomisation de la vie quotidienne, la dégradation, le "gel", pour une durée indéterminée, de la créativité. Les intervalles trompeurs, et trop courts, de relative

¹ Le roman *L'Enveloppe noire* serait seulement le premier volume de *L'Allégorie de la prudence*. (Note de l'Auteur.)

“détente”, confuse et naïve, qui ont marqué les décennies précédentes, semblent abolis.

« En Roumanie, où l’indice économique est tombé contre toute attente, on ne trouve sa nourriture quotidienne qu’au prix d’efforts inédits. Les noirs accents sociaux collaborent catastrophiquement avec ce triste état d’esprit. Les formules idiotes et les discours du Génie balbutiant assourdissent le paysage crétinisé. Contraste entre la vérité et la rhétorique institutionnalisée, entre les lois qui prolifèrent par scissiparité et le mépris dans lequel elles sont toutes tenues, verbiage systématisé jusqu’à la schizophrénie, décisions punitives venues des sphères concentriques du système. Un système pénitentiaire. »

J’ai déjà, c’est incroyable, quarante-six ans ! Adolescence prolongée, une sorte de puérité délicate et fatiguée... Mes cheveux se sont raréfiés, mes talons ont gonflé. La fatigue et le découragement ont augmenté, le cœur et l’esprit envoient des signaux confus. L’idée d’abandonner, ou de s’évader de cette impasse où rien n’est plus possible, poursuit vivement son chemin sinueux. La victoire de l’oppression, l’apathie, la suspicion, l’angoisse sont complètes, elles recouvrent tout, « tout », comme le répète constamment le président du pays (« il faut tout faire ! »). L’horreur pénètre finalement, insidieuse, dans la maison de tout un chacun, à sa table, dans son lit, dans son esprit et dans son cœur fatigués par tant d’usure ridicule, si peu naturelle. Mon appartement est situé sur l’avenue de la Victoire ! Sur le chemin des bétonneuses en route vers le chantier du futur Palais, du nouveau Versailles, qui apportera la gloire à cette époque et à son lecteur ! Le halètement de la ville pénètre, à chaque heure du jour et de la nuit, avec le bourdonnement des tramways et des voitures, dans l’âme du locataire captif. Au début de l’avenue de la Victoire, dans le premier immeuble, numéro 2 ! Ce ne serait pas le seul paradoxe. Un bon titre, par contraste : *L’Avenue de la Victoire*.

Les questions arrivent à un moment où les données personnelles (l’âge, l’écriture, l’ethnicité) rencontrent, en angle aigu, celles de l’atmosphère. Ici, où l’on disait qu’aucune loi ne dure plus de trois jours, ici, « à mi-chemin entre le bien et le mal », la misère et l’anxiété sont complices, tout comme la roublardise et les interdictions, l’apathie et la suspicion, l’isolement et l’indiffé-

rence. Je me souviens, à nouveau, de *L'Œuf du serpent* de Bergman... Atmosphère annonciatrice de catastrophe, marasme total, étouffement progressif des dernières bouches d'air. Me reviennent à l'esprit les mots de Thomas Mann lorsqu'il quitta l'Allemagne, ceux de Freud fuyant Vienne, la ville à laquelle il s'était identifié.

Faudrait-il, contre l'absurde, pouvoir poursuivre l'écriture ? En définitive, l'absurde ne fait qu'absolutiser la condition de l'artiste. L'hostilité de son milieu et son propre sentiment d'inutilité. Ici, dans ces parages, nul besoin de prévoir des asiles psychiatriques ou des prisons pour le rendre malheureux. Peut-il être plus libre dans sa cellule qu'au dehors ?

La Cité ne t'opprime pas seulement par le fanatisme d'une foi mimée par une foule opportuniste, mais aussi par le mensonge. Sur tous les murs, on rend hommage à la duplicité, à la fatalité du mal. « Avoir raison », quand tout le monde gît sous la même dalle ?

En tant que Juif, tu as, naturellement, un fardeau supplémentaire à endurer. La « capacité portante », comme on dit au sujet de la résistance des matériaux, tient à une autre distribution des sollicitations et de l'élasticité, la fibre fragilisée doit supporter une sollicitation plus grande que d'ordinaire. Elle est obligée (donc « apte »?) à mobiliser des ressources insoupçonnées. Quand le broyage est général, la décence de la solidarité te demande encore de ne te considérer en rien comme « spécial »..., de refuser de te croire plus lésé que les autres, même si tu l'es.

De fait, tous ceux qui restent fidèles à eux-mêmes deviennent, dans de telles conditions, des sortes de « Juifs ». Non par le sang, ni par la religion : des Juifs par la situation. Paradoxalement, toutefois, les véritables Juifs doivent supporter non seulement le « supplément » perpétuel de leur condition, mais aussi la « faveur » fourbe de pouvoir quitter (rachetés par la conspiration internationale !) la Cité Captive. Voici que, cette fois-ci, ils peuvent éventuellement échapper à la peste. Non que ce soit un simple voyage de plaisance, mais l'évasion est possible, malgré tout. Et même légale.

Par la précarité de sa condition, l'écrivain ressemble au « Juif ». Mais pas seulement. Sartre disait : « On me laissa va-

gabonder dans la bibliothèque et je donnai l'assaut à la sagesse humaine. C'est ce qui m'a fait. Plus tard, j'ai cent fois entendu les antisémites reprocher aux Juifs d'ignorer les leçons et les silences de la nature ; je répondais : "En ce cas, je suis plus juif qu'eux." » Une telle précarité semble négligeable, dans les conditions extrêmes de la colonie pénitentiaire.

Mais le citoyen ordinaire, le non-Juif? Traqué, suspecté, écrasé dans le malaxeur totalitaire.

Je me rappelle à nouveau Hans Hartung, l'aristocrate allemand qui a lutté dans la Légion étrangère contre les nazis, et qui était constamment suspecté par ses camarades parce qu'il était allemand. Il ne pouvait donner aucune motivation : « Je n'étais ni juif, ni communiste, ni même engagé dans un quelconque parti politique. » En art aussi, il se maintenait dans sa singularité, sa peinture ne répondait pas aux attentes, ni aux canons, ni aux gloires officielles. « Je ne pouvais pas céder. J'aurais pu, certes, accepter les compromis, les compromissions. Essayer de faire une peinture à la mode, qui puisse se vendre ; j'aurais pu dessiner sur des foulards. Mais alors, autant rentrer en Allemagne, devenir nazi et soutenir Hitler. Si j'avais cédé, j'aurais cédé sur tout. »

La lettre de Iași annonçait, au début du mois de mars, l'intention d'un dialogue. J'ai accepté ; à l'heure de la réponse, nous sommes déjà en juin. Sachant la précaution de mon correspondant, qui parlait de « l'idée cachée et provocatrice » d'obtenir une confession concernant ma conscience « judaïque », autrement dit, ma relation avec cette « guigne » (comme disait Heine), cette promptitude pourrait me surprendre...

Autrefois, j'aurais hésité longtemps. Finalement, j'aurais probablement refusé une telle incursion, complexe, en moi-même. L'interrogation existait de toute façon (même si elle n'était qu'implicite, littérairement codifiée), mais elle évitait de s'exhiber.

J'accepte maintenant la « discussion », précisément parce qu'elle est devenue plus douloureuse, à mesure que les blocages se sont multipliés et accumulés et que la situation s'est envenimée, maculée, refermée. Chacune des inconfortables prémisses – celle de l'écrivain, celle du Juif – constitue-t-elle désormais (ou

peut-être en a-t-il toujours été ainsi) une accentuation de l'im-
passe des autres ?

La thérapie par la confession : que promet-elle ?

À quarante-six ans, j'ai publié quelques volumes de prose. Leur accueil n'a pas été particulièrement festif, mais durant ces quinze années, effectivement, beaucoup d'opinions favorables ont été formulées, et des commentaires subtils, sur mon écriture. Dans le contexte de la vie littéraire socialiste, de telles flatteries de la part de l'opinion publique signifient plus qu'il ne semble. Parce que (comme tu le sais, évidemment) les mœurs littéraires ne sont pas totalement étrangères aux mœurs sociales. La sélection des valeurs (qui a toujours souffert, en Roumanie, de byzantines déviations conjoncturelles) a subi à notre époque la manipulation due aux canons de la direction officielle. Les choses étant ainsi, l'honnêteté de certains critiques mérite d'autant plus de gratitude.

D'emblée, ma situation a été plus compliquée. Je suis venu à la littérature depuis le monde d'une autre profession. Je n'ai pas fait les déclarations, les courbettes ni les adhésions convenues qui font partie du rituel local. Si quelqu'un avait eu l'idée bizarre de m'inviter à la télévision (ce n'est jamais arrivé, durant ces quinze années, ce qui montre tout de même une certaine cohérence des critères), je n'aurais pas pu y apparaître avec un casque de mineur sur la tête, en souvenir de mon père et de son abattoir, ou bien assis, mélancolique, sur la terrasse d'une maison paysanne, pour revendiquer une « origine » saine qui rachèterait ou équilibrerait les « péchés » de certains livres moins canoniques. J'ai écrit une littérature fortement « personnelle », au sujet de laquelle j'ai appris, même dans les comptes-rendus favorables, qu'elle est « difficile », plutôt *à part*, en tout cas hermétique.

Enfin, en guise d'*addenda* à moitié comique : je suis aussi juif. Je n'ai pas affiché, ni nié, d'aucune manière, cette détermination, que certains considèrent comme un handicap mobilisateur. Connaissant les difficultés rencontrées par des confrères « cent pour cent » roumains, ici et maintenant, je verrais, comme je l'ai dit, de l'indécence à insister sur mon surplus de questions et d'obstacles. Mais, justement parce qu'ils sont concrets, immédiats et significatifs, ces accents particuliers ne doivent pas être omis.

Ce n'est pas pour me distinguer des autres que je suis obligé de rappeler la multiplication des manifestations publiques nationalistes et antisémites, mais afin d'apporter, en ces temps difficiles pour nous tous, mon propre témoignage sur la dégradation dangereuse d'une situation qui concerne chacun d'entre nous. J'assume les risques accrus qui m'incombent.

Économiques et politiques, les difficultés de cette période deviennent inévitablement culturelles aussi. Le rétrécissement progressif du champ d'expression, la pression de la censure, la rigidité excessive des structures administratives ont augmenté la tension au sein de la communauté intellectuelle. Certaines actions d'intimidation récentes montrent qu'il suffit, pas même d'exprimer une opinion critique, mais seulement de tenir un journal, ou, disons, de répondre par écrit, sans aucune intention de publication, aux questions d'un ami, pour provoquer une répression dure.

Un an a passé, environ, depuis qu'ont eu lieu, pour la première fois depuis la guerre, des élections démocratiques à la Conférence des Écrivains. Cet événement exceptionnel a naturellement été entièrement ignoré par la presse. Rassemblées dans un livre, les prises de parole de la Conférence pourraient sans doute constituer une expression de la dignité spirituelle dans la cage de l'Est socialiste. Mais un tel livre ne paraîtra probablement jamais. Ceux qui nous contrôlaient, à l'entrée de la salle, ne permettaient même pas un magnétophone.

Peu de temps après la Conférence, le critique Gh. Grigurcu m'a sollicité pour un entretien, pour la revue *Familia*. Je lui ai répondu, au début du mois d'août 1982. Ses questions et mes réponses ne sont pas essentiellement différentes, quant à leur thématique et à leur ton, des débats de la Conférence. Le monde du livre, vu comme la « conversion miraculeuse d'une souffrance, d'un effort et d'un espoir solitaires » (mots que tu as cités, Leon Volovici, en formulant ta question), était mis en rapport avec la conviction qu'« un nom marqué sur un livre peut représenter la tentative suprême de solidarisation avec nos semblables, et de défi de notre destin de mortels ». Je continue de croire, comme je l'ai dit à Gh. Grigurcu, que « c'est de cette double articulation, seulement contradictoire en apparence, du travail de l'artiste,

que résulte la nature assez spéciale de celui qui, de fait, a tout dit dans son œuvre », et que, en outre, dans les moments de gravité particulière, « même les plus solitaires des gens de l'écrit sont contraints de dépasser leur scepticisme et d'accepter le risque de la rhétorique en laquelle ils ne croient pas ». C'est-à-dire, de participer au Forum.

Cette « double articulation » constitue probablement le problème central de l'écrivain. C'est là que se trouve peut-être, aussi, une réponse à la question de la « racine » de l'insatisfaction créatrice : racine de l'écrivain, ou racine juive.

J'ai donc dépassé mon scepticisme, j'ai accepté la rhétorique. Les risques se sont avérés plus grands que je ne l'aurais cru. On n'était plus en août, mais en hiver, lorsque l'entretien a paru. Les contestataires de la Conférence s'étaient un peu assagis, déjà, dans de nouvelles fonctions. Et les vaincus de la Conférence, les « officiels » (de droite) du Pouvoir national-socialiste, ceux que protègent les autorités idéologiques et administratives, ont repris leurs assauts.

Peu inspirées, les réactions à mon entretien n'en sont pas moins burlesques. Ceux qui m'ont attaqué n'ont répondu à aucun argument. Ce ne furent que hurlements, injures, balbutiements, calomnies, menaces confuses et, derechef, hurlements.

Il y aurait effectivement là le sujet d'un ouvrage du type de l'excellent essai de Mihail Sebastian, *Comment je suis devenu un hooligan...* Le « dossier » de cet entretien pourrait-il intéresser un jour quelque sociologue, ou bien un psychologue qui voudrait observer les relations individu-milieu, Pouvoir-vérité, artiste-Autorité ? L'un de ces ratés de l'écrit me demandait « un peu plus de talent »... Ce double-employé avec accréditation supplémentaire de la toute-puissante *Institution* (connue, quoique « secrète ») psychanalysait mes « obsessions administratives ». Un pope brusquement devenu rationaliste m'accuse de vouloir « brûler des livres ». Citons d'autres de ces marques de tendresse : « extra-territorial », d'une « autre langue », « archange », « staliniste », « procureur », etc. Etc. ? La réplique à ces eaux sales et à ces hurlements, c'était l'entretien lui-même. Mais je ne me réfère pas à ce type de risques, bien que les attaques dans la presse constituent, progressivement, une sorte d'assaut dur à supporter, et dan-

gereux, dans une société comme la nôtre. Je ne m'arrêterais pas non plus sur les puissants accents antisémites. L'antisémitisme dérive, cette fois encore, d'une attitude globale. « Que l'on adopte non seulement vis-à-vis des Juifs, mais vis-à-vis des hommes en général, de l'histoire et de la société. » À savoir : « imperméable aux raisons et à l'expérience », et : « ce n'est pas que sa conviction soit forte, mais plutôt que sa conviction est forte parce qu'il a choisi d'abord d'être imperméable », donc d'être « terrible ». Effectivement, comme le dit Sartre, que je cite, c'est plutôt une « passion » qu'une « conception du monde »...

Les conséquences plus profondes sont autres, toutefois. Les félicitations par téléphone et l'adhésion orale se sont tues à la première sommation officielle. N'était-il plus temps pour la solidarité électorale de la Conférence?... Ni même pour une solidarité particulière, amicale? Tous les orateurs d'il y a quelques mois auraient sursauté, surpris, si on leur avait rappelé que cet entretien représentait en fait le point de vue au nom duquel ils avaient tous parlé alors, longuement applaudis, approuvés à l'unanimité, élus comme meneurs de l'association, de la section ou de la commission, etc.

J'ai mal supporté, je l'avoue, le silence à l'entour. Non pas le silence « public », mais le silence des confrères, collégial. Je m'en suis instruit, cependant, avec utilité, également à mon propre sujet. J'ai eu à cette période des discussions à peu près par hasard avec des messieurs tout à fait estimables, avec des intellectuels distingués, avec des hommes de plume raffinés. Chez nous, où une adaptabilité longuement exercée est entrée dans le cours des choses, l'attitude morale rend les esprits primaires hystériques, mais elles ne mobilisent pas pour autant ceux qui s'y opposent. Ceux-ci se sentent plutôt gênés. Ils ne réagissent pas publiquement (aujourd'hui ce serait difficile, sinon impossible), ni en particulier non plus. Quant à ceux qui s'exclamaient parfois, très rarement, « Bravo monsieur », ils reprenaient aussitôt leurs stratégies quotidiennes d'hygiène, de costume convenable, de petit confort. Mihai Ralea¹ avertissait il y a un demi-siècle : « Si elle entend quelque appel, c'est sur le terrain de l'éthique que notre

¹ Mihai Ralea (1896-1964), essayiste et homme politique.

génération devra se battre. Elle devra combattre désespérément le byzantinisme, le phanariotisme, la rouerie, l'escroquerie, le scepticisme trivial et la jovialité malicieuse. Nous revendiquons pour l'honneur de ce peuple un peu de sentiment tragique de l'existence et un peu d'amertume consciente, au lieu de l'opérette sinistre qui broie notre énergie dans une joyeuse indifférence et dans une inconscience décomplexée. En d'autres termes, nous devons créer une éthique roumaine. Oui, ne serait-ce qu'un peu d'amertume consciente... »

Le test a été significatif, pour ce qui est de la capacité de résistance dans des conditions d'isolement accentué, de marginalisation. Le régime de périmètre sanitaire protège naturellement non seulement nos officiels et nos officialisés d'aujourd'hui, mais aussi beaucoup de nos confrères qui tiennent plus que tout au calme de leur existence « créatrice ». Qui pourrait les en accuser, dans les conditions actuelles ?

Le risque de survivre isolé, marginalisé, excentrique, me rapprochait, de fait, de la question qui ouvre ce dialogue, lequel a aussi rappelé les invectives et les injures provoquées par l'entretien de *Familia*.

En effet : ne suis-je pas, d'une certaine manière, réellement « extraterritorial » ? L'exigence éthique va-t-elle à l'encontre (peut-être même en la desséchant) de la vocation créatrice, du talent ? S'agit-il de l'insatisfaction, poussée jusqu'à l'exaspération, de l'écrivain face à la réalité qui l'environne, insatisfaction assurément présente chez beaucoup de confrères d'ici et d'aujourd'hui, comme de partout ailleurs et de toujours, ou bien est-ce là une sensibilité « étrangère » ?

Quand certains m'ont reproché, tacitement, d'avoir dit la vérité, moi, « justement moi », je me suis demandé si ce n'étaient pas justement « nous » qui devons réveiller les autres. Sommes-nous toujours ce « ferment » qui donne l'impulsion, qui bouleverse, qui met en tension les éléments potentiels adverses ? Qui entraîne plutôt autour de soi de l'irritation et de la suspicion, et non, comme je l'espérais, une solidarisation réelle ?

Et de nouveau j'ai pensé à... Athènes ou Jérusalem. Peut-être, comme je le souhaiterais : Athènes et Jérusalem ?

Il y aurait trop à nuancer dans ce « dialogue pathétique entre un Grec et un Juif » qui constitue, selon certains, « l'histoire spirituelle de l'Europe ».

L'exaspération, finalement, s'est frayé son chemin... En écrivant mon dernier recueil de nouvelles (*Octombrie, ora opt [L'Heure exacte¹]*, Éditions Dacia, 1981) j'ai souvent craint que l'état dans lequel j'écrivais puisse me projeter en dehors de l'esthétique. Est-ce arrivé aussi pour d'autres de mes livres, pour tous mes livres ? Face à la page blanche, la sensibilité, la lucidité auto-critique, mais aussi l'abandon au jeu des imprévus de la création font-ils leur devoir ? Ramènent-ils le révolté dans les frontières de l'art ?

Ainsi : dépression, colère... On pourrait sans doute y découvrir aussi leur « racine juive ». Le pathétique juif ! Porteur non seulement de spécificité, mais aussi d'universalité ? D'une humanité vulnérable et blessée, perpétuellement obligée de prendre acte de soi et de sa relation avec « les autres » ?

Si toutefois nous allons à la racine des racines, nous arriverons à la souffrance de l'existence humaine, tout simplement.

II. TRADITION ET RUPTURE

Leon Volovici : *J'ai eu à plusieurs reprises l'occasion de constater que l'écrivain juif (qu'il soit de langue yiddish ou hébraïque) se trouve d'emblée dans une situation ambiguë, et devant des problèmes insolubles. Kafka était exaspéré par la duplicité foncière de son milieu juif, oscillant, comme quelqu'un l'a dit, entre « une vague fidélité envers la tradition et l'approbation vague du désir de rupture ». Norman Manea – je m'en rends compte à la lecture de quelques nouvelles à substrat autobiographique – n'a pas échappé à ce tourment. Le premier « mouvement » est celui de tourner le dos à ta propre tradition – diminuée, desséchée, conventionnelle (à première vue du moins) – et de choisir l'autre : vivante, naturelle, puissante, dominante... Benjamin Fondane, à quinze ans, écrivait (et envoyait à la revue *Viața Românească*) des*

1 Trad. A. Paruit, A. Vornic, M.-F. Ionesco, O. Serre, Éditions du Seuil, 2007.

poèmes patriotiques sur les Daces et les Romains, sur Étienne-le-Grand¹, quoique la tradition judaïque de sa famille fût exceptionnelle, presque étrangère à toute la duplicité évoquée. Dans notre cas – et dans le tien aussi, je crois – un premier choix se fit pour la Roumanie, suivi, après un certain nombre d'années, d'un autre choix, plus douloureux, mais aussi plus mature, pour le monde des ancêtres, pendulant de fait entre les deux.

Pourrais-tu reconstituer comment et quand s'est produite ta rencontre avec l'héritage judaïque ? S'agit-il de ce que l'on appelle une « révélation » ou bien d'un processus lent ?

Norman Manea: Juif ou non, l'écrivain se trouve, de par la nature même de sa vocation, dans l'ambiguïté foncière de l'art. Le fait que l'écrivain juif arrive « chargé » d'une ambiguïté accrue pourrait-il être un handicap fertile ? Nous payons probablement plus cher que d'autres, et de manière plus tortueuse.

Tradition et rupture... Si puissante soit-elle, la tentation qui mène l'écrivain vers l'une ou vers l'autre inclut l'équivoque. L'écrivain n'est pas un missionnaire, ni un « prêtre », il ne s'aligne pas sur un groupe, si estimable soit-il. Citons Barthes: « Contrairement au prêtre, l'artiste s'étonne et admire ; son regard peut être critique, mais il n'est pas accusateur : l'artiste ne connaît pas le ressentiment. [...] L'artiste est menacé, non seulement par le pouvoir constitué – le martyrologue des artistes censurés par l'État, tout au long de l'Histoire, serait d'une longueur désespérante –, mais aussi par le sentiment collectif, toujours possible, qu'une société peut très bien se passer d'art : l'activité de l'artiste est suspecte parce qu'elle dérange le confort, la sécurité des sens établis, parce qu'elle est à la fois dispendieuse et gratuite, et parce que la société nouvelle qui se cherche, à travers des régimes très différents, n'a pas encore décidé ce qu'elle doit penser, ce qu'elle aura à penser du luxe. [...] Être artiste aujourd'hui, c'est là une situation qui n'est plus soutenue par la belle conscience d'une grande fonction sacrée ou sociale ; ce n'est plus prendre place sereinement dans le Panthéon bourgeois des Phares de l'Humanité ; c'est, au moment de chaque œuvre, devoir affronter en soi ces spectres

1 Étienne-le-Grand : voïvode de Moldavie, au XV^e siècle.

de la subjectivité moderne, que sont, dès lors qu'on n'est plus prêtre, la lassitude idéologique, la mauvaise conscience sociale, l'attrait et le dégoût de l'art facile, le tremblement de la responsabilité, l'incessant scrupule qui écartèle l'artiste entre la solitude et la grégarité. » L'écrivain est un solitaire, un suspect, un exclu.

Le choix (tradition-rupture) ne peut être ouvertement posé que dans une société véritablement libre. Pour rompre, il faut avoir avec quoi. En outre, tradition signifie compréhension, assimilation de tout un corpus d'habitudes et d'enseignements. Le fait de rompre avec tout cela ne signifie pas qu'on l'oublie aussi. Cela reste en toi, même nié. Le rabbin et grand savant de Berdytchiv demandait au jeune homme qui criait partout qu'il était athée, les cours de quelle *yeshiva*¹ il avait suivis. Surpris, l'iconoclaste se tut, il ne comprenait pas la question. Le rabbin savait que l'on ne peut pas nier ce que l'on ne connaît pas.

La rupture suppose une fréquentation préalable, profonde, de la tradition. Il faut d'abord que cette tradition s'exerce, qu'elle s'exprime, qu'elle essaie de t'inclure. Kafka avait raison de parler avec méfiance du caractère « vague » de la tradition dans un milieu médiocre, resté à la surface de l'identité, sans la cohérence d'une structure spirituelle. En conséquence de quoi, la rupture aussi aurait un caractère « vague ».

Entre-temps, les régimes totalitaires ont anéanti, concrètement, toute chance de réelle continuité de la tradition. « L'égalité » est définie ici par une soumission absolue, uniformisante. La démocratie n'est plus seulement le contraire de la dictature, elle représente autre chose, beaucoup plus que le seul « centralisme démocratique ». La démocratie véritable signifie non seulement que la minorité se soumet à la majorité, mais aussi que la majorité assure à la minorité le droit de s'exprimer et, surtout, de conserver ses convictions, de les vivre.

Il ne s'agit plus seulement, disons, du respect de la tradition des rites. Être juif, ou ne pas l'être, ou être n'importe quoi d'autre : être toi-même. Aurait-on pu ne pas être juif, « rompre » avec cette appartenance, sous le régime hitlérien, même en niant bruyam-

1 Mot d'origine hébraïque, école traditionnelle religieuse juive. (Note de l'Auteur.)

ment et sincèrement son origine ? Pouvait-on être juif autrement que comme un candidat imminent à l'extermination ?

J'ai véritablement rencontré le yiddish au camp. L'hébreu moins, naturellement, mais, de fait, j'ai rencontré des « coreligionnaires », et la judéité, dans sa première forme collective, au camp. La judéité des captifs. La judéité en captivité. Une judéité explicite, cette fois, et non dans les formes plus ou moins masquées, implicites, codifiées, de la vie quotidienne « normale ». À cinq ans, je commençais à y voir un peu plus clair, et à essayer de comprendre ce que je voyais. Découvrir sa condition dans de telles circonstances ne permet pas d'alternative. Par la suite, j'ai subi les rigueurs d'une société qui, par principe, abolissait la différence. Je n'ai plus guère eu le temps de comprendre vraiment la profondeur de la différence. L'instruction et les informations passaient par une sélection sévère, par du trucage, le temps libre était occupé par des séances, des meetings, des campements, de l'enseignement politique.

La promesse de l'après-guerre dans l'Est, (tellement) tentante pour certains Juifs (aussi), renvoyait non pas aux Daces, aux Romains ni à Étienne-le-Grand (auxquels tu dis que le jeune Fondane dédiait des poèmes), mais à l'utopique « universalité » de l'égalité. Pour un assez grand nombre de Juifs, une telle promesse semblait plus attirante que la « Terre promise » où ils obtiendraient enfin un État, une identité, une protection ferme. Il n'est pas si difficile de comprendre pourquoi de nombreux Juifs ont adhéré au « nouvel ordre ». Le carnet rouge et l'État auxquels ils étaient soumis et en quoi ils croyaient leur promettaient une chose dont ils avaient rêvé, quoiqu'elle fût très lointaine : la fraternité générale.

Il n'a donc pas pu s'agir, du moins au commencement, du choix du « roumain ». Mais plutôt du choix de l'universel, du « cosmopolite », bien que le terme soit très rapidement devenu coupable dans la langue officielle communiste. Le choix du « juif » n'était pas possible non plus, à l'endroit et au moment dont je parle. Ce fut un bouleversement général des valeurs et des existences.

Il y eut pourtant tout le temps aussi le besoin de comprendre ce qui se passait. De comprendre aussi, éventuellement, ce que l'on avait perdu sans l'avoir eu.

J'ai vécu l'anéantissement de la normalité dans tous ses aspects domestiques et spirituels. Instinctivement, plutôt qu'analytiquement, je me suis bientôt éloigné, encore adolescent, des « chances » qu'aurait pu m'offrir le pouvoir communiste. D'énigmatiques mises en scène froides s'étaient mises à représenter ce « trop » qui menaçait de déformer, de broyer mon intégrité, mon individualité.

Sartre, dans ses *Réflexions sur la question juive*, se réfère non seulement à l'antisémitisme, qu'il analyse avec pertinence (« l'antisémitisme n'est pas un problème juif : c'est notre problème », c'est-à-dire, celui des non-Juifs, dit-il), mais aussi à l'être que les autres considèrent comme juif. Le philosophe croit que « le Juif n'est pas libre d'être juif », puisque l'authenticité assumée de sa condition l'expédie au ghetto, donc au martyr, et que l'inauthenticité, poussant jusqu'au grotesque le désir d'assimilation avec le milieu, est une forme de désertion devant une situation insupportable. Cette indétermination tragique, ce positionnement entre deux variantes de l'impossible, va si loin que Sartre raconte que les Juifs qui sont entrés les premiers dans la Résistance, avant les communistes, et qui y ont fourni les cadres de base les mieux dotés, hésitaient malgré tout à se définir comme Juifs : « la Résistance leur paraissait tellement conforme aux intérêts des Juifs qu'ils répugnaient à s'y engager ; ils auraient voulu être sûrs qu'ils ne résistaient pas comme Juifs mais comme Français. » C'est un état que je connais, que j'ai souvent vécu.

Ce que Sartre n'a pas analysé en détail, c'est la condition d'authenticité et d'inauthenticité juive dans son rapport avec deux réalités-limite, dans lesquelles ces notions acquièrent de nouvelles dimensions, non moins dramatiques et complexes. D'une part, l'État d'Israël, virtuelle communion spirituelle et quotidienne de gens aux mentalités diverses (en fonction du pays dont ils viennent) et pourtant proches (dans la mesure où ils ont gardé les empreintes de leur appartenance judaïque). D'autre part, les États socialistes de l'Est, où l'authenticité et l'inauthenticité juives ont une tout autre signification, si elles en ont encore une.

Dans l'Est, on tolère les organisations juives dans la mesure où elles peuvent être utiles aux politiques intérieure et surtout extérieure de l'État tout-puissant. Ces organisations suivent, dans

des proportions variables, le modèle, les méthodes et même des fragments « adaptés » de l'arsenal idéologique totalitaire. Rappelons-nous le Comité anti-fasciste juif d'URSS, créé afin d'obtenir l'aide des Juifs américains... et dissous brutalement, non sans de tragiques conséquences, lorsque cet intérêt n'a plus existé.

J'ai été frappé par la duplicité d'une formule que j'ai constamment entendue, répétée à satiété, dans l'actuelle Fédération des Communautés Juives de Roumanie, à savoir que « dans un État socialiste, on peut aussi bien être Juif que citoyen roumain ». Formule non seulement double et servile, mais véritablement mensongère. De fait, même être un citoyen roumain, pleinement doté de ses droits, c'est impossible... Une affirmation insultante, donc, de l'humour noir involontaire, non seulement envers les Juifs, mais aussi envers les Roumains que l'on empêche de se manifester pleinement comme de véritables « citoyens roumains ».

Pour ceux qui ignorent notre réalité, le mécanisme social de la duplicité étatique est difficile à comprendre. J'ai entendu il y a plusieurs années de cela le Grand-Rabbin d'Angleterre raconter avec émotion comment il a été accueilli en Roumanie, comment sa délégation est montée dans l'avion pour Suceava une demi-heure avant les autres citoyens, accompagnée durant tout le voyage par un représentant de la *Securitate* [police secrète communiste] aimable et vigilant, comment elle était attendue, aux heures les plus excentriques de l'aurore ou de la nuit, dans de minuscules gares moldaves, par des groupes de paroissiens. Serait-il possible, en Angleterre, qu'un Grand-Rabbin mis à l'amende parce qu'il a roulé à une vitesse excessive sur une route du Littoral obtienne aussitôt du ministre de l'Intérieur non seulement l'annulation de l'amende, mais aussi la sanction du milicien naïf qui voulait appliquer la loi, la même pour tous ? Ou bien, que les paroissiens qui ne viennent pas à cinq heures du matin attendre à la gare des invités de haut rang soient privés des vêtements, de l'huile et du sucre offerts par la communauté?... Cela n'arriverait probablement pas en Angleterre, et j'espère que ce n'est jamais arrivé en Roumanie, comme on me l'a dit. L'étranger ne saurait comprendre, non seulement l'apparence qu'il rencontre, mais aussi sa motivation. En Angleterre, le Grand-Rabbin est, j'imagine, un citoyen comme tous les autres, qui doit respecter les règles valables pour tous,

lorsqu'il monte en avion comme lorsqu'il traverse la rue. Il est surpris, probablement, quand on le salue dans la rue. Les paroissiens viennent à lui non pas comme à une autorité officielle, mais comme à un confesseur et à un père spirituel.

Le rabbin anglais n'a ni les difficultés, ni les privilèges de son homologue de l'Est. Je pense aux privilèges de celui qui a su occulter, voire pacifier, en apparence et partiellement, les difficultés.

Si l'on ne comprend pas ce mécanisme – qui permet des situations comme celles que j'ai données en exemple – on ne peut rien comprendre de la réalité de l'Est.

Ma génération est, je crois, de ce point de vue aussi, une génération infirme. Nous n'avons pas pu arriver avec une solide tradition, ni nous l'approprier par l'enseignement et par la famille, de telle sorte que l'on puisse ensuite, éventuellement, s'en séparer. Il y eut certes un vague « climat » de la maison parentale, parfois même de la communauté (le camp, par exemple, dans mon cas), qui s'est maintenu dans le subconscient et dans les nostalgies ultérieures. Assez vite, toutefois, tout a été recouvert, diminué, anéanti dans l'atmosphère générale qui suivit.

Nous avons rapidement tous été jetés dans le malaxeur socialiste quotidien, rythmé par des réunions, des statuts, des slogans, des questionnaires, avec pour normes de grands idéaux utopiques et de véhémentes éliminations, de vastes farces démagogiques, de terribles dangers de punition. Tout cela sous l'impératif généralisé de la vigilance, soit la suspicion institutionnalisée.

Le Juif reste-t-il, à jamais, « l'étranger, l'intrus, l'inassimilé au sein même de la collectivité », comme le croyait Sartre ? L'artiste n'est rien d'autre. Suspects, isolés, exclus (parfois en tant que personne physique) deviennent aussi l'ancien grand avocat, l'ancien paysan coscu, l'ancien général, l'ancien fils de prêtre, le frère d'un ancien fabricant, l'oncle d'un ancien propriétaire foncier, et même l'ancien communiste. Ce sont tous, dans de telles situations, des sortes de « Juifs ». Des suspects.

La « révélation » de l'héritage judaïque ? Avec l'âge, j'ai réévalué, naturellement, le milieu qui m'a formé. J'ai essayé de reconstituer une « philosophie de la vie » implicite dans les gestes, dans l'hypersensibilité, dans les fantasmes et dans les exigences

des membres de ma cellule familiale. Des excès passionnels adverses sont présents dans presque toutes les familles juives. Gershom Scholem, le futur célèbre interprète de la Kabbale, a émigré en 1923 en Israël, en tant que sioniste, à une période où son frère, communiste, député dans le Reichstag des années 1920, ne pouvait pas savoir qu'en restant en Allemagne, il mourrait dans un camp d'extermination.

Cette réévaluation m'a finalement poussé à chercher des... livres, encore des livres. Besoin tardif et gourmand de connaissance, auto-connaissance comme conséquence de l'amputation socialiste, et de ses blessures durables? Beaucoup de ces livres m'ont troublé, effectivement, ils m'ont aidé (ceux qui étaient focalisés sur le thème Athènes-Jérusalem, par exemple) – comme m'ont aidé tous les bons livres – à me comprendre plus précisément, à comprendre quelque chose de ce qui m'entoure. À comprendre par exemple ce que dit Gertrude Stein (dans quelle mesure était-elle juive?), à savoir que « l'identité » est ce qui nous lie, socialement, aux autres (en tant qu'hommes, Roumains, amateurs de football, religieux, libéraux, homosexuels, ingénieurs, musiciens, myopes, etc.), tandis que « l'entité » est ce qui reste quand nous sommes seuls dans une chambre.

Voilà, je suis seul dans une chambre, comme souvent, et je me demande encore et encore ce qui reste de cette *identité* complexe (liée aux milieux fréquentés) dans l'*entité* que je scrute, sans grand succès, ici et maintenant, en moi-même.

III. UNE SENSIBILITÉ JUIVE ?

Leon Volovici : *Une question liée à la précédente : tu écris en roumain sur des réalités roumaines, tu ne connais pas le yiddish, ni l'hébreu, tu es probablement athée, ou presque. En dehors du fait d'être juif de naissance, qu'est-ce qui te donne le sentiment d'appartenir à la spiritualité judaïque ? Comment ce sentiment est-il apparu, comment a-t-il « mûri » ? Crois-tu vraiment qu'il existe une sensibilité juive ? Te reconnais-tu dans ce type de sensibilité ?*

Norman Manea : Dans la maison de mes parents, on a toujours parlé le roumain. Aujourd'hui seulement, dans leur vieillesse, mes parents parlent parfois entre eux en yiddish.

S'il n'y avait pas eu le camp, je n'aurais probablement pas appris le yiddish. Mais tout de même, je comprends la langue, j'en goûte au moins partiellement le charme, l'extraordinaire élasticité, les étonnants sédiments accumulés et décantés au cours de ce long parcours dans le ghetto. Les sens multiples, les nuances, l'humour triste. Je ne lis pas trop mal l'hébreu, mais j'en ignore le vocabulaire et j'ai oublié la grammaire.

La langue dans laquelle j'habite est le roumain. C'est en elle que je me suis formé. Le climat de la lecture, de l'école, des premières aspirations littéraires, de mon affirmation et de mon existence en tant qu'écrivain vient, évidemment, et de manière décisive, de la spiritualité qui m'a marqué, en bien comme en mal. C'est une réalité objective. Rappelons-nous les mots de Georg Brandes : « La langue danoise est ma patrie. »

Et la profession de foi, en dernier lieu, de Paul Celan : « La patrie du poète, c'est sa langue ; même lorsque cette langue est l'allemand, et que le poète est juif. »

Il existe naturellement, en parallèle, d'autres influences, nullement négligeables. Celles qui viennent de l'intériorité de la vie de famille, par exemple. L'hyperacuité (ancestrale?) aux avertissements extérieurs. Cet « autre-chose » des fantasmes et des idéaux?... Une sorte d'imperceptible, de mystérieuse et d'entêtante infusion d'un autre air, qui ne délivre son souffle que dans les moments-limite. Freud disait : « Nous avons en commun un on-ne-sait quoi de miraculeux – resté jusqu'à maintenant inaccessible à l'analyse – qui est propre au Juif. »

Même lorsque l'on est « presque » athée, comme tu le dis, il existe une certaine sensibilité au transcendant. Juif de naissance, donc, et, très peu de temps après la naissance, enfant juif dans un camp d'extermination. L'appartenance n'est pas due, comme on le voit, seulement à la nature, à la fatalité, mais aussi à la société, à l'histoire, qui met d'une certaine manière en valeur les prémisses.

Le milieu qui t'a produit existe, quelles que soient les influences majeures qui interviennent ultérieurement. L'Histoire aussi, pas seulement celle des alentours.

Ainsi, Saul Bellow, un écrivain américain qui a atteint la gloire du prix Nobel, n'hésite pas à écrire : « Je suis incapable de placer Homère avant les tourments que m'inspire Israël. » Il s'agit de l'État d'Israël, naturellement, qui a posé après la guerre des problèmes complexes de choix et même d'existence à de nombreux Juifs, sinon à tous, qui plus est à ceux qui vivent dans les conditions socio-politiques particulières de l'Est de l'Europe. Des parents proches qui voulaient émigrer perdaient leur travail ou même leur liberté. D'autres parents réprimaient violemment les « sionistes » qui rêvaient d'Israël. D'autres encore, déjà émigrés en Israël, mouraient au front, ou s'enrichissaient, ou bien ne s'habituait pas à la vie là-bas non plus et partaient ensuite aux États-Unis ou ailleurs. Même si tu n'étais confronté à aucune de ces situations, tu portais en toi, que tu le veuilles ou non, cette seconde « appartenance » (même abstraite, supposée, transférée) que t'offrait l'Histoire, avec son éternel sarcasme.

Il ne s'agit pas seulement d'Israël comme État, mais aussi de « l'idée » d'Israël, comme d'une sorte de « tourment » obscur qui se matérialise aussi autour de toi, en fin de compte, à travers ce qui arrive à tel ou tel à cause de cette « méta-réalité », et non seulement de cette réalité seule.

Même quand tu es apparemment l'un de ceux qui se sont détachés de la tradition, plutôt obsédé par le problème de la « vocation » et de la réalisation de soi. Les réminiscences dont tu es chargé obligent à une analyse critique, nullement indulgente, de tout ce qui te tire en arrière – qui « t'embourbe » dans la grégarité, qui t'empêche de te libérer? de te libérer, par une reconquête de toi-même comme individu? J'avoue que, au moment où presque tous mes parents ont émigré, je n'ai pas eu la sensation de rester (trop) seul, abandonné (cette sensation-là, je ne la connais que depuis quelques années), mais plutôt une sensation d'heureuse libération : l'annulation de soi de trop nombreuses sources de pré-occupations indésirées et agaçantes nées de relations routinières dont je m'éloignais.

Une sensibilité commune? D'importantes différences de tempérament, de formation, d'opinion et d'option ont existé aussi avec mes amis juifs, évidemment, comme il en existe entre tous les hommes.

Ce n'est pas par un prétendu mépris de la nature et des joies de la vie que le judaïsme se sépare de l'hellénisme, mais, probablement, par l'unité du principe moral. C'est peut-être là que notre sensibilité spécifique a sa racine. Dans le besoin aigu de fondement éthique. L'artiste – juif par origine et juif par les distorsions auxquelles son milieu le contraint – rencontre dans son milieu juif un certain « déficit esthétique », qui vient peut-être précisément de cette obsession éthique. Il y rencontre des excès dogmatiques et démagogiques de l'exercice « idéologique », mais aussi de l'humour et du scepticisme. De tout, pour tout le monde.

Les Juifs ont-ils eu besoin non seulement de ce qui les unissait entre eux, mais aussi de ce qui aurait pu les unir aux autres ? L'élévation de la rationalité, « une sorte d'impérialisme passionné de la raison », propre aux Juifs, selon Sartre, était une voie vers l'universalité. La vérité rationnelle n'est pas russe, ni allemande, ni japonaise. Une chance de contrer les fanatismes de toute sorte. L'humain en l'homme, invoqué par les prophètes au nom de la divinité, signifiait : l'éthique. L'exil infini répond aussi à une liberté fantastique envers les formes fixes, envers le sédentarisme de l'existence. De telles prémisses confèrent au peuple « élu » pour la souffrance, pour l'interrogation et pour la ferveur créatrice, la force, comme le dit Levinas, de « reconnaître l'homme dans l'homme plutôt que dans la nature », de scruter et de comprendre l'univers « à partir d'autrui plus et mieux qu'à partir des choses ».

C'est, en fin de compte, le fait d'assumer avec lucidité, dans la passion et la souffrance, la condition véritable de l'être humain, seul dans le désert ou dans l'hostilité de l'existence.

IV. L'ÉPREUVE INITIATIQUE

Leon Volovici : *Il y a peu de temps, je lisais (le terme semble mal approprié) le troisième volume, consacré à la Transnistrie, du Livre noir de Matatias Carp¹, et j'essayais de retrouver tes traces, d'imaginer par quoi tu es passé et ce que tu as ressenti là-bas – avec pour repères tes quelques nouvelles issues de cette*

¹ En français : *Cartea neagra, le livre noir de la destruction des Juifs de Roumanie, 1940-1944*, trad. A. Laignel-Lavastine, Denoël, 2009. Première parution en roumain en 1947.

« épreuve initiatique ». Pourrais-tu évoquer cette période ? Savais-tu pourquoi tu étais là-bas ? Je me demande à quoi ressemblerait cet épisode si tu étais (peut-être l'as-tu d'ailleurs été) mis en situation de composer une autobiographie (non littéraire) un peu plus détaillée. Comme ça, comme une déposition...

Norman Manea : J'arrive à cette question aujourd'hui, le 2 juillet. Une journée d'été limpide. Les gens écoutent sur les radios étrangères des nouvelles du Liban, où les Israéliens demandent, devant Beyrouth, l'évacuation des Palestiniens armés. Les amateurs de football suivent la coupe du monde sur des antennes spéciales qui captent jusqu'en Bulgarie, car la Roumanie – malgré un grand intérêt populaire – ne transmet pas l'événement.

Il y a quelques jours, un nouveau Décret est apparu, concernant la hausse du prix du combustible et l'interdiction de chauffer les habitations, l'hiver, au-dessus d'une certaine température. Le froid a déjà dominé dans les maisons et les appartements pendant plusieurs hivers. On parle de l'élaboration d'une loi concernant l'alimentation « scientifique » de la population, qui limiterait encore plus la consommation, en fonction de l'âge et de l'occupation. Des rumeurs évoquent aussi une autre loi en préparation, concernant la sanction du « hooliganisme politique » (vociférations dans les files d'attente, scandales dans les salles de spectacle, blagues à substrat politique, rumeurs, etc.).

Hier après-midi, j'ai rendu visite à la mère de Cella, qui habite au-dessus du magasin alimentaire *Unique*. Elle racontait entre autres que les files d'attente apocalyptiques pour la viande, devant la camionnette d'approvisionnement, qui dureraient jusqu'à dix heures, n'ont pas eu lieu cette semaine, parce que le miraculeux fourgon à viande n'est plus apparu du tout. Le couple qu'elle recevait – lui, un ingénieur parti à la retraite le jour même, à soixante-deux ans, elle, plus jeune d'une dizaine d'années, femme au foyer – se préparait à un voyage en Allemagne. Obsédés par le dilemme tragique : ne pas revenir, et devoir tout reprendre à zéro, à leur âge... Ils ne pouvaient pas comprendre pourquoi nous hésitons, nous, quand ce qui nous attend est aussi clair.

Hier soir, à la maison, la télévision transmettait le discours du Président au meeting de Botoșani, interrompu, comme d'habitude,

par des slogans et des hurras. Il y a quelques jours, l'ancien Président Nixon (surnommé ici Kixon), en visite en Roumanie, a fait l'éloge de l'actuel Président roumain comme de l'un des grands sages contemporains. Il semblait évident qu'il l'enviait pour le pouvoir absolu qu'il s'est assuré... Les termes avec lesquels s'est exprimé le politicien américain, maintenant à la retraite, ressemblaient à ceux qu'ont prononcés les membres du P.C.R. à la tribune du récent Congrès de la Culture et de l'Éducation Socialiste. Après 23 heures, j'ai écouté, transmise depuis l'Occident, la lettre d'un poète roumain, Mihai Ursachi (qui est probablement resté en Amérique), par laquelle il demandait au Président du pays la libération du dissident roumain Virgil Tănase, disparu à Paris il y a plus d'un mois, ainsi qu'une politique de tolérance envers les écrivains.

Ce matin, je me suis réveillé tôt pour acheter la revue *Săptămîna* (tout au plus une variante socialiste de la *Porunca vremii* d'il y a un demi-siècle¹; cette fois, pourtant, c'est l'organe officiel du parti). Je savais qu'une nouvelle attaque y apparaîtrait, réponse à la (surprenante...) réponse d'Adrian Păunescu d'il y a deux semaines, paru dans *România liberă*. Et en effet! L'article de *Săptămîna* ne s'intitule pas « Le Porc, le quartier et le tricolore », comme – avais-je entendu dire – sur le manuscrit, mais « La Valeur par le discernement ». Réplique à « La Valeur par l'ajout » (le titre de Păunescu). L'article a été arrêté à plusieurs reprises parce que, même aux yeux des censeurs, il paraissait excessif. En fin de compte, l'argument de sa publication (c'est-à-dire, le prétexte) a été, semble-t-il, précisément la partie qui a été enlevée du texte. Il a servi de justification au groupe de *Săptămîna*, qui est lié à des personnages haut placés dans la *Securitate* et dans la hiérarchie politique. L'insinuation, en l'occurrence, concernant le trafic de devises de Păunescu... Dans mon cas, on a utilisé, semble-t-il, une phrase d'une de mes nouvelles, où le personnage asthénique éteint, énervé, sa télévision... à savoir, une insulte adressée au seul Speaker du Pays. Le signataire de la dénonciation d'aujourd'hui, rédigée en des termes politiques durs, n'est autre que l'auteur du fameux éditorial antisémite « Idéaux » (dans une

1 *Porunca vremii*: journal d'extrême-droite des années 1930.

revue qui conserve toutefois sur son frontispice l'appel : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! »), et l'auteur de la pieuse poésie d'Épiphanie « Calices de verre », datée du 8 janvier 1982, où figurait ce vers trop peu chiffré : « *Jivinele mozaviriei pier*¹ »...

Cella a réagi, cette fois, avec moins de sérénité qu'auparavant : « Qu'est-ce qu'on attend, d'être envoyés à l'abattoir ? Au moins, ces malheureux-ci n'avaient pas de solution ! »

Voilà quelles teintes prend aujourd'hui la question que tu m'as posée, sous le ciel lourd de cette journée d'été apparemment paisible.

Dans son résumé de mon livre, *Săptămîna* rappelle justement la Transnistrie : « “Une héroïne, Maria, avait été jugée avant 1944, pour aide illégale accordée à des traîtres étrangers païens et misérables qui auraient dû être écrasés sans pitié, pour la bonne santé, la prospérité et la pureté du peuple, du pays et de la foi”, affirmation dangereuse dont il ressort que les Roumains se seraient comportés de manière bestiale avec des fils des autres nationalités. » Les gradés de *Săptămîna* découpent la citation dans la première nouvelle de mon livre *L'Heure exacte*. Les mots reproduisaient, évidemment, le langage des lois et de la propagande d'Antonescu², et nullement celui de l'héroïne, jugée par les autorités roumaines précisément parce qu'elle a enfreint cette loi. L'affirmation « dangereuse » que transfère aujourd'hui sur moi le disciple soi-disant socialiste de ses maîtres d'hier, pour me rendre menaçant, du doigt, aux yeux de ses chefs et camarades actuels, relève évidemment des autorités militaires antonesciennes du temps de la guerre. Sans que ce soit un hasard, le commentateur identifie ces autorités avec le peuple roumain.

Je perçois avec une acuité particulière, je l'avoue, et depuis longtemps, ce qu'impliquent de telles « superpositions ». Inutile de mentionner que l'héroïne de ma nouvelle a pour « modèle » une jeune paysanne honnête et courageuse, que notre famille a adop-

1 Littéralement : « les bêtes de la calomnie périssent » ; jeu de mots paronymique entre « *jivină* » – « bête sauvage, fauve » – et « *jidan* », terme familier et péjoratif désignant un Juif.

2 Ion Antonescu (1882-1946), général de l'armée roumaine, dictateur d'extrême-droite au pouvoir de 1940 à 1944.

tée et chérie comme l'un des siens. Elle a traversé des ténèbres inconnues jusqu'en Transnistrie, pour essayer de nous sauver.

L'épreuve « initiatique » s'est produite à l'âge de cinq ans, mais l'initiation continue, comme tu le vois, jour après jour. Toutes ces réactualisations s'avèrent plus importantes encore que l'abrupte déportation initiale. J'avais cinq ans, en octobre 1941, quand nous avons été jetés dans des wagons de bétail qui allaient nous conduire dans les territoires d'au-delà du Dniestr. J'avais presque neuf ans, en avril 1945, quand nous avons été « rapatriés ».

Je ne crois pas que ma déposition ait une importance particulière. Les réactions, à un tel âge... Des effets inévitablement mélodramatiques des blessures de l'enfance? Peut-être est-ce précisément le fait que tout se soit imprimé avec incohérence, comme un fil rompu d'images obsessionnelles autour de la peur, de la faim, du froid, qui m'a permis ultérieurement ma « transfiguration » littéraire. Ce sont des vignettes de chaos et de danger, toujours présentes à l'âge de la puberté, qui marquent la sensibilité d'un sentiment d'alerte et d'une prémonition particulière.

Comme le disait avec tant d'exactitude le critique littéraire Paul Georgescu dans un compte-rendu de mon dernier livre, « Au Nord-Est d'Eden », le monde dans lequel je me suis réveillé ressemblait, effectivement, « comme deux gouttes d'eau à l'enfer ». Le commencement de la vie, « non pas au paradis, donc, mais dans le plus infernal enfer jamais inventé par l'homme ». Et les « fissures profondes » s'élèvent effectivement, comme l'observe le critique, « bien au-delà de l'adolescence. Soit, tout au long de l'existence, jusqu'en son plein jour ».

La semaine dernière je suis allé à Suceava revoir mes parents, vieux et malades. J'ai défié les circonstances pesantes dans lesquelles nous nous revoyions et j'ai demandé à mon père de se souvenir de cette période. Comment se sont passés le jour du départ et la nuit de l'arrivée sur le pont d'Ataki, combien sont morts durant les dix premiers kilomètres de marche à pied, jusqu'à la première halte, ce qu'on mangeait, où on dormait, comment a passé la première année, la seconde, combien sont morts de misère, combien de maladie, combien fusillés, et comment ils s'en sont sortis, malgré tout. Il faudrait un jour, éventuellement, synthétiser un tel rap-

port. Mais il n'en dirait probablement pas plus que le *Livre noir* auquel tu te réfères.

En 1941, mes parents avaient environ trente ans. Quand ils ont dû sortir de chez eux, ils n'ont rien emporté. Ils avaient été prévenus qu'ils devraient beaucoup marcher à pied, qu'ils devraient porter leurs enfants dans leurs bras, un garçon de cinq ans, une fillette de trois ans. Ils ont toutefois pris l'argent qu'ils avaient à la maison. Une somme relativement importante, économisée pendant des années pour faire construire ou acheter une maison, idéal domestique de normalité et d'enracinement. « Ce matin-là, le tailleur venait de m'apporter un beau manteau court, en fourrure, que je lui avais commandé longtemps auparavant. Je ne l'ai pas pris. Alors qu'il m'aurait été bien utile dans les grands froids qui nous attendaient. Je l'ai laissé, pour ne rien avoir de trop lourd à porter », se rappelait mon père.

Quand je suis allé en Israël, une sœur plus jeune de mon père m'a raconté que, en 1946, elle avait acheté des billets de bateau pour nous aussi, pour que nous partions avec elle et son mari en Israël. « On vient de défaire nos cartons, je n'ai pas la force de les refaire », lui a répondu mon père. Il n'avait eu aucun « carton » à défaire, évidemment, à son retour du camp, et il n'en aurait eu aucun à faire, il avait perdu l'épargne de toute une vie.

En Israël, comme on le sait, les survivants des camps ont reçu des dédommagements de la part de l'Allemagne fédérale. Mes parents aussi auraient certainement pu refonder ainsi un foyer, en Israël ou même en Allemagne, où ils auraient reçu la citoyenneté, comme les autres Bucovinois... Ils ont préféré tout reprendre à zéro au même endroit. Ma propre opposition au départ en Israël est venue plus tard, quand j'ai commencé à être obsédé par la littérature.

Je ne sais pas si pour les morts il existe une différence entre Auschwitz, la Transnistrie, Babi Yar ou le train de la mort de Iași. Pour les survivants, cependant, il est difficile de supporter que certains essaient d'effacer, tout simplement, quelque chose qui a eu lieu, et comment elle a eu lieu.

En lien avec le triste épisode de Transnistrie, je reviendrais à un entretien accordé à l'écrivain Mihai Sin en 1980 pour la revue *Echinox*.

Je disais, dans ce texte :

« J'ai lu avec stupéfaction, il y a quelques années, dans un journal, un article signé Nicolae Minei, qui disait textuellement : "Les déportations par-delà le Dniestr, effectuées par les autorités d'Antonescu, n'ont pas eu pour fin, qu'elle fût avouée ou cachée, l'extermination des impliqués." Quelle était donc cette fin "cachée", alors ? Il a fallu que je me rappelle le crépuscule parfumé dans ces étendues infinies et fumantes, le trouble du matin, la nuit dense et plaintive, le lyrisme des eaux mélancoliques, pour me demander si, sait-on jamais, ce n'était pas là quelque "villégiature" où l'on envoyait, à leur insu, de pauvres névrosés angoissés par la mort... Il me serait impossible de suivre les spéculations du journaliste d'aujourd'hui lorsqu'il mentionne encore : "En 1943 et 1944, autre fait unique dans les annales de la Seconde Guerre mondiale : la reconduite dans leur pays de *tous* les survivants" [Norman Manea souligne]. La réalité pouvant, cette fois-ci, être retrouvée dans les "archives" familiales, j'ai été contraint de regarder l'acte de "rapatriement" de ce qu'il restait de ma famille, qui certifiait parmi de multiples tampons : printemps 1945. »

D'après ce que j'en sais, dans le cas de l'article du *Magazin istoric*, comme dans celui du célèbre éditorial « Idéaux » de *Săptămîna*, j'ai été le premier, sinon le seul, en Roumanie, à protester dans la presse. Je mentionne cela non pas pour me rendre hommage à moi-même, mais pour rappeler les circonstances mêmes.

Ma réaction m'a d'ailleurs semblé absolument naturelle. Certes, je me désolidarisais encore une fois du silence de ces Juifs dotés de fonctions et d'autorité « communautaire » qui auraient dû entreprendre une action publique de refus des trucages et des mensonges « historiques » de la presse officielle, comme de ses nouvelles tendances nationalistes-antisémites.

Remarquons – et pas seulement pour le pittoresque de la situation – que M. Nicolae Minei, qui a transcrit avec tant de zèle, en signant de son propre nom, la nouvelle thèse du parti concernant la politique du gouvernement antonescien envers les minorités (poursuivant ainsi d'autres falsifications aussi), est, dit-on, juif. Cas moins rare qu'il n'y paraît, où les autorités trouvent parmi les victimes mêmes (ou seulement potentielles) ceux qui les serviront

et leur apporteront une déplorable augmentation de leur crédibilité.

Face à l'article de Nicolae Minei du *Magazin istoric*, je me suis souvenu d'un épisode des Mémoires de l'épouse du poète yiddish Peretz Markish, mort dans un camp stalinien. Esther Markish évoque aussi l'après-guerre, et la période qui suivit l'annulation du fameux Comité juif antifasciste, manipulé par les Soviétiques pour gagner l'opinion publique américaine. Comme on le sait, dès la suppression de ce Comité par les mêmes autorités qui l'avaient fondé, une violente campagne antisémite a été déclenchée, rapidement concrétisée par des arrestations. Aux États-Unis, la presse a fait beaucoup de bruit autour de cette nouvelle vague de répression. À cette période, Paul Robeson, célèbre chanteur noir qui lutta pour la paix, est arrivé à Moscou. Accueilli avec tous les honneurs par lesquels les Soviétiques savent si bien dérouter leurs hôtes, Paul Robeson, intrigué, s'est intéressé à ses amphitryons si cordiaux, sur la question de la répression antisémite. Il a demandé, semble-t-il, des nouvelles d'un certain poète, Fefer, qui avait fait partie autrefois de la direction du Comité, et dont on disait qu'il avait disparu. Ses interlocuteurs paraissaient profondément surpris par les calomnies de la propagande impérialiste. Pour le convaincre de cette réalité, ils lui ont promis que Fefer lui-même lui expliquerait, en détail, l'heureuse situation des Juifs soviétiques.

Le soir même, des fonctionnaires de la *Securitate* se sont présentés au domicile de Fefer en demandant à la famille effrayée de sortir de leur armoire tel costume, telle chemise, telle cravate, tel pantalon. La famille s'est illuminée : cela signifiait que le disparu vivait ! Et en effet, le lendemain, le poète Fefer s'est présenté, rasé, élégant, quoiqu'il eût un peu maigri, à l'hôtel où se trouvait Paul Robeson. Le détenu n'a pas hésité à répéter au célèbre hôte, mot pour mot, le texte dont il avait été instruit. Rentré dans sa cellule, le soir, le pauvre Fefer espérait que, pour le récompenser d'avoir convaincu l'Américain de la fourberie mensongère de la presse bourgeoise, il serait, comme on le lui avait probablement promis, libéré. Le lendemain, à l'aurore, Fefer, la conscience tranquille après sa mission accomplie, a été fusillé.

V. ASSIMILATION ET SOCIÉTÉ MONOLITHIQUE

Leon Volovici : *Tes années de formation (je pense à l'adolescence) appartiennent à l'étape de la « libération » – années de la grande illusion qui veut que les Juifs aient définitivement échappé aux souffrances, qu'ils soient les maîtres de leur vie, et qu'ils aillent parfaitement et dignement s'intégrer, en pleine égalité, dans la nouvelle Roumanie... Ta nouvelle « Les mariages » surprend splendidement cette euphorie, y compris ses touches fausses et idylliques, ainsi que la réalisation d'une nouvelle mythologie démagogique.*

Quelles sont à ton avis les différences essentielles entre ta situation (celle de ta génération) et celle des intellectuels (écrivains) juifs d'avant-guerre ? En quoi te distingues-tu d'eux ? Dissons, de Fondane et de Sebastian.

Norman Manea : S'il avait survécu, Fondane aurait pu dire des choses importantes sur la condition de poète juif en langue roumaine, mais aussi dans une langue étrangère. Il aurait sans doute fait preuve d'une expressivité particulière dans la perspective post-Holocauste, comme il en a fait preuve dans le moment précurseur de la tragédie, préoccupé par son exil existentiel et par son exil roumain (« À Bucarest on s'était mis à me détester à cause du sentiment de ma propre supériorité », aurait-il déclaré à un ami, à Paris) ou français, ou quel qu'il eût été.

La guerre a relativement « ménagé » Sebastian, disparu par la suite dans un accident absurde, protégé ainsi des expériences perverses par lesquelles allait passer, sous le socialisme, un trop grand nombre de ses amis restés en Roumanie, devenus plus tard académiciens, ministres ou détenus politiques. La réalité d'après-guerre a apporté deux grands changements que mes prédécesseurs n'ont pas connus : l'entrée de la Roumanie dans le camp socialiste, en contraste violent avec le tempérament latino-oriental de sa population, et la lutte d'Israël, autrefois une promesse messianique, désormais un État reconnu par le monde civilisé, pour une existence normale et stable.

Si j'ai supporté l'Holocauste à un âge plutôt inconscient, ces réalités d'après-guerre m'ont confronté à une sommation inédite et toujours renouvelée : choisir.

Le problème de l'assimilation ou du refus de l'assimilation, qui a si intensément fait vibrer Fondane et Sebastian, a acquis, dans ces nouvelles conditions, d'autres dimensions. La phrase de Bellow : « L'assimilation a été un échec ; à quoi peut-on s'assimiler en cette ère décadente ? » est véritablement dramatique, surtout pour l'Est socialiste.

S'assimiler ou non dans une démocratie qui accepte par définition la diversité comme principe de base, c'est tout autre chose que se demander ce que signifie, de fait, la notion d'assimilation dans un monde qui uniformise, qui ne permet que la duplicité et la soumission. Certes, Wexler et Hechter, noms qui ne sont pas loin du tout de Blecher¹, sont devenus, par pseudonyme, Fondane et Sebastian... Un tribut payé à « l'assimilation », mais un tribut encore relativement bénin. Mon grand-père, sinon mon arrière-grand-père, m'a exempté d'une telle procédure, très courante ; je n'ai pas eu besoin de pseudonyme, mais j'ai dû endurer une définition absolument nouvelle des termes.

Dans un État de type socialiste de l'Est, l'adaptation aux rigueurs uniformisantes, problème central pour tous les citoyens, quels que soient leur religion, leur sexe et leurs convictions, équivaut à une sorte d'« assimilation » généralisée. Une norme aussi rigide qu'elle est démagogique. Dans ces conditions, l'assimilation devient seulement une composante, mais déviée jusqu'à la déformation.

Le refus de l'assimilation, pour un Juif traditionaliste de l'Est socialiste, ne trouve aujourd'hui qu'une seule solution logique et pratique : partir en Israël ou ailleurs. Refuser l'assimilation et s'adapter malgré tout à une société qui se veut « monolithique » ? À ceux qui donnent de la valeur à l'intégrité, cela semble impossible. Il y a des activistes des organisations juives officielles qui soutiennent tout de même le contraire. La réalité leur donne raison, car, minoritaires ou majoritaires, presque tout le monde s'adapte, pour vivre ici. Même les religieux trouvent une manière

¹ Max Blecher (1909-1938), écrivain juif roumain.

de compromis, quand ils ne sont pas disposés au martyre. Les adaptables trouvent toujours des motifs de croire que tout est possible, dans l'équivoque et dans les compensations de l'adaptation. C'est en partie vrai : si tu t'offres, on te permettra, au moins de temps en temps, des caprices apparemment surprenants. S'assimiler, s'adapter... même si l'adaptation devient pour tous une épreuve d'acceptation de l'oppression, drastique et constante ?

Une tension particulière apparaît, de nouveau, dans le cas de l'écrivain. Tu écris, tu penses, tu lis, tu t'es formé dans une langue à laquelle tu appartiens ; inévitablement, tu es connecté à la réalité spirituelle que cette langue représente, elle est la racine de ta créativité, elle dépasse la question de l'assimilation. L'écrit, la langue, la créativité sont vraiment ta vie. Ce cas sort de l'ordinaire, il a une autre acuité. Et lorsque l'impasse sociale atteint une certaine gravité conjoncturelle – mais parfois pas seulement à ce moment-là – l'écrivain est amené à réévaluer toute la précarité de sa situation. De nombreuses questions réapparaissent, concernant le sens, l'appartenance, et même l'essor incommode, dû à la double condition de minoritaire, en tant qu'écrivain et en tant que Juif.

Une lecture récente : « Dans l'article qui ouvrait la nouvelle campagne j'ai lu une phrase comme celle-ci : "Qu'est-ce que A. Gurvici peut comprendre du caractère national d'un Russe à l'époque soviétique?" Deux jours plus tard, dans un article, on lisait en petites lettres, donc comme des noms communs, les noms de *alde gurvici* et *iuzovski*... Deux semaines plus tard commençait la campagne de démasquage des "cosmopolites apatrides" qui cachent leur nom véritable sous des pseudonymes... »

C'est une citation des Mémoires d'Ehrenbourg, dans lesquelles, entre les lignes, et derrière toutes les précautions habilement tissées par l'auteur (chez Ehrenbourg il est difficile d'établir ce qu'il dit et ce qu'il cache), on peut trouver de nombreuses suggestions pour un tableau de l'antisémitisme russe et soviétique. Ce fragment-ci concerne l'année 1949, en pleine terreur stalinienne. Mais à mon sujet aussi on a écrit, il y a quelques mois, en 1982, dans le journal *Flacăra*, que je suis « extraterritorial », que j'écris dans une langue qui n'est pas la mienne. Et mon nom a été imprimé en petites lettres !... Inutile de dire encore que le « pro-tochronisme » dont tout le monde parle dans la presse roumaine

actuelle a été conçu, évidemment, contre le cosmopolitisme. Rien de vraiment nouveau sous le soleil...

L'adaptation, l'assimilation n'est pas la seule chose qui acquiert un autre poids dans l'Est socialiste: le rapport éthique et esthétique aussi. L'adaptation implique évidemment un opportunisme fautif, et non seulement une mise à distance des exigences naturelles de l'écrivain.

La solution du départ, pour éviter le martyr? Elle est plus risquée pour l'écrivain que pour ceux qui ont un métier normal... L'écrivain a encore plus besoin de liberté qu'un ingénieur ou qu'un chauffeur. La liberté est même la condition de son travail, et non une prémisses pour mieux gagner sa vie, pour voyager ou pour voter. En émigrant, il obtient une liberté avec laquelle il ne peut pas faire grand-chose, puisqu'il est dépossédé de sa langue et déraciné. Pour exemple, autrefois, en Israël, Arnold Zweig, et Else Lasker-Schüler. On peut aussi renoncer à l'écriture, naturellement, et gagner une certaine autonomie, un autre équilibre. Kafka était prêt, pour atteindre le bonheur, à renoncer à l'écriture en échange d'une identification avec la spiritualité judaïque. Sa mort nous a empêchés de savoir si l'écriture telle qu'il la pratiquait, dans une religiosité ascétique, pouvait être remplacée par la religion à laquelle il aspirait.

J'ai lu récemment un recueil d'entretiens avec des écrivains, des peintres, des musiciens, des journalistes, des acteurs vivant en Israël et ayant émigré de Roumanie. Les pensées les plus décourageantes, dans ce livre intitulé *La Génération sacrifiée*, sont celles des écrivains.

Même si tu ne pars pas en Israël, tu dois supporter – de fait – « chez toi », non seulement ton humiliation de Juif roumain ou russe ou bulgare, mais aussi une relation hypothétique, trouble, mais inévitablement aiguë, avec Israël. Vers 1970, j'ai eu entre les mains un volume, paru à Paris, qui contenait des entretiens avec un certain nombre d'écrivains du « Printemps de Prague ». Deux d'entre eux se déclaraient Juifs (l'un étant Goldstücker, alors Président de l'Union des Écrivains de Tchécoslovaquie). Leur opinion m'a choqué. Pour l'écrivain juif de l'Est, l'existence de l'État d'Israël soulève, disaient-ils, indifféremment de son option

et même s'il est totalement opaque à cette réalité, un problème nouveau, presque indépendamment de sa volonté.

Les choses restent complexes... Il demeure complexe, comme je l'ai dit, pour l'écrivain de l'Est, et d'autant plus s'il est juif, de choisir une option artistique et une option morale, en général. L'éthique et l'esthétique. L'essai de Fondane sur « Judaïsme et hellénisme » paru en feuilleton dans le journal juif *Mintuirea* de juillet à décembre 1919 (l'auteur n'avait alors que vingt-et-un ans...) atteint le cœur de cette problématique qui me préoccupe depuis longtemps.

Ce qui sépare les deux grands foyers spirituels de l'Antiquité revient aujourd'hui comme une interrogation d'une extrême importance pour nous, ici. Dans les conditions d'une société qui censure, qui dirige et qui subordonne l'art, c'est un véritable examen éthique pour l'artiste que de rester fidèle à soi-même, apte à échapper aux mécanismes perfides de « récupération » qui menacent à chaque pas, cachés ou visibles, dans la rhétorique du Pouvoir.

Même dans les conditions difficiles d'un État qui contrôle et qui s'approprie tout, y compris l'être même, je crois qu'il faut, dans l'œuvre, rester fidèle à l'esthétique, sans laquelle la création artistique n'a pas de valeur, et, en tant que personne sociale et individualité, garder une conscience éveillée. Il n'est sans doute guère simple, dans aucune société, de réaliser cette aspiration. *A fortiori* dans les régimes totalitaires, où les obstacles et les risques ont une autre envergure.

Athènes et Jérusalem, les deux grandes propositions spirituelles d'antan, la Beauté et l'Éthique, sont voués à nous obséder aussi à l'avenir, quoique l'art paraisse aujourd'hui aux yeux de beaucoup de gens comme une chose frivole, impuissante et dépassée. Et les idéologies? Pernicieuses, elles servent, dans le vacarme confus de l'Histoire, les scintillements simplificateurs et féroces des Utopies.

Fondane a esquissé cette problématique longtemps avant son ami Chestov (dont l'excursion philosophique intitulée *Athènes et Jérusalem* allait paraître en France), mais elle était déjà nuancée, de fait, dans certaines études théologiques du Moyen-Âge.



Les sommations de notre époque violente, que nos prédécesseurs n'ont fait que pressentir, obligent à des réévaluations, à d'inévitables actualisations, et à l'assomption de la nouvelle conjoncture.

Presque toutes les questions qui me viennent semblent tourner autour de la condition juive; je dirai donc que, pour moi, cette condition juive signifie rester humain malgré les trop nombreuses adversités.

Solitaire et solidaire à la fois, comme disait un contemporain.

L'art n'annule pas, au contraire, il substantialise les contradictions et les contrastes, mais aussi la mystérieuse essence intégrante.

VI. LE SENTIMENT D'ÉTRANGETÉ

Leon Volovici: *Bien qu'ils portent des noms roumains, certains héros de tes romans se sentent étrangers, et regardent le monde à l'entour à travers les yeux de l'intrus. S'agit-il seulement d'êtres à problèmes, trop sensibles, mal adaptés, ou bien cette posture cache-t-elle aussi des antécédents « juifs »? Mandelstam, qui voulait pourtant échapper au « chaos judaïque », avait, comme il le disait, des « souvenirs » méditerranéens vieux de deux mille ans. Le sentiment qu'il avait d'être un étranger en Russie, lui qui était un poète russe, n'a fait que s'accentuer. Crois-tu qu'il s'agisse d'un sentiment « culturel », « poétique », donc acquis, ou bien qu'il cache une réalité « atavique »?*

Norman Manea: « Notre vie est un dialogue », dit Ortega y Gasset, dans lequel « l'individu ne représente qu'un seul des interlocuteurs. L'autre, c'est le paysage, tout ce qui nous entoure. » Cette inévitable altérité a aussi préoccupé Martin Buber, comme on le sait, mais le « sentiment d'étrangeté » moderne a trouvé son inoubliable incarnation dans le roman de Camus, où Meursault n'est ni juif, ni révolutionnaire, ni renégat, mais seulement « l'individu » solitaire, à jamais marqué – et aliéné – par un sentiment profond d'étrangeté vis-à-vis du monde et de soi-même.



Ce sentiment est souvent le fruit d'une réaction au milieu social ou familial, à une « blessure » et à l'accroissement de notre vulnérabilité, avouée ou non.

Face à Mandelstam et à l'acuité de son sentiment d'étrangeté toujours plus accentué, qu'il supporta toujours plus mal, nous devons nous rappeler l'époque que traversait alors le pays dans lequel il vivait. Arrêté en 1919 par les agents de Wrangel, il fut soupçonné de simuler la folie pour couvrir ses actions. Durant l'interrogatoire, à un moment donné, il demanda au juge d'instruction : « Dites-moi plutôt, les innocents, vous les laissez repartir ? » Il plaidait sa cause, mais il voulait savoir si tout cela méritait au moins qu'il réponde. Alors qu'il aurait voulu s'enfuir : il se savait fragile, il avait dit au gardien ne pas être « fait pour rester en prison ». Déporté par Staline loin de chez lui, malade, il se chauffait au feu de quelques brindilles ; peu avant sa mort, il lisait Pétrarque... Dans l'*Encyclopédie littéraire* de 1938, un jeune critique qui, semble-t-il, l'admirait fort (mais en cachette !), n'hésitait pas à écrire : « L'œuvre de Mandelstam est l'expression poétique de la conscience de la grande bourgeoisie dans l'entre-révolutions »... Consécration idéologique « sublimée » et chiffrée par le capitalisme et sa culture. On ne peut omettre tout cela.

Il m'arrive – il m'est arrivé souvent, jadis comme récemment – de sentir autour de moi l'effet de l'isolement, de l'étrangeté, de la suspicion, avant même de réagir moi-même par l'isolement, par l'étrangeté, par la solitude. « D'où vient-il se mêler de nos affaires, celui-là ? » semblent penser certains. « Celui-là » signifie (pour beaucoup de gens) « l'étranger », et pour les antisémites « le youpin ».

Pour mes confrères écrivains, l'inopportun signifie, tout simplement, l'écrivain qui ne doit pas se mêler d'affaires sociales, vulgaires et confuses.

Et puis, dans le ghetto juif, on entendait souvent : « Notre situation est spéciale. Ce n'est pas à nous d'apprendre aux autres ce qu'ils doivent faire. Ils sont chez eux. C'est leur affaire... »

La pulsation phrénétique existe, assurément, chez tout écrivain, même chez celui qui se veut détaché de sa condition, la création entre en résonance avec un certain type de sensibilité et d'inter-

rogation. Dans *Atrium*¹, comme dans d'autres livres, par-delà les noms roumains ou non, par-delà la problématique locale, la dynamique trouble de l'épique est placée sous le signe du « calendrier lunaire »... Référence judaïque assez marquée, mais qui renvoie aussi aux expériences dilemmatiques nocturnes, en général, à la tension de la solitude, de l'esprit exilé, interrogateur, qui veille – qu'il soit juif ou non. Dans *L'Heure exacte*, certaines séquences relèvent de la problématique spécifiquement juive, mais elles contiennent elles aussi, j'espère, une remise en question plus ample de l'existence.

Les livres et même la vie de beaucoup d'entre nous attestent, de manières très différentes, une tentative, toujours obturée, de s'intégrer dans un monde qui ne veut pas trop de nous, un monde que nous excédons, pour ainsi dire, que nous dérangeons, que nous étonnons et que nous irritons par notre ténacité. N'est-ce pas le cas de tout artiste ? Devons-nous déplorer ce « plus » qui nous différencie des autres ?

La situation s'exacerbe parfois toute seule. Sartre affirme, comme on le sait, que ce sont les autres qui font que le Juif devient véritablement « le Juif »..., qu'il devient étranger. Ces accents de mise à l'écart, voire de mise en danger, sont plus vifs pour les « minoritaires », même lorsque le marasme instauré concerne une société toute entière et tous ses membres. La déroute, l'abandon, le désespoir, le sentiment d'étrangeté vis-à-vis de tout, même de soi... L'impulsion de la dégradation, la haine généralisée sont mises en action. « L'instinct de conservation » à tout prix ? même jusqu'à l'annulation de notre condition d'être humain ?

Comment découvrir son « appartenance » à ce moment précis, alors que règnent la tyrannie sommaire, la séparation abusive et écrasante ? Au moment même où la nuance, la différence, le dilemme sont refusés ? Il ne te reste plus qu'à te souvenir que les prémisses sociales de la création n'ont jamais été idylliques, pas plus que la condition de « l'étranger ».

¹ Cartea Românească, 1974 ; nouvelle édition, revue, en 2008, chez Polirom.

VII. JÉRUSALEM FICTIF, JÉRUSALEM RÉEL

Leon Volovici : *Je sais que tu as été en Israël. Peut-on parler, comme je l'imagine, d'un voyage « initiatique », d'un choc ? Et Jérusalem ? Comment s'est passée cette rencontre, quel parcours as-tu suivi là-bas ? Qu'as-tu cherché, qu'as-tu trouvé ?*

Norman Manea : À partir de 1970 environ, j'ai multiplié les tentatives pour obtenir l'approbation d'une visite en Israël. J'y ai beaucoup de famille. Mais mon « dossier » n'inspirait, semble-t-il, pas confiance. Il a fallu six ans et beaucoup de ténacité et d'irritation pour que je parvienne à partir : en septembre 1976.

Choc de la première sortie de l'autre côté du « rideau ». À quarante ans !... Sortie de l'enclos. Avec tout ce que cela représente : l'émotion et la confusion d'un citoyen de l'Est après avoir reçu son passeport, quand sa chance lui semble invraisemblable, à tout moment annulable.

Ma nouvelle « *Kinderland* » reprend le motif de *La Mort à Venise*, dans les conditions violemment différentes des temps nouveaux, suggérées par les états de vacillation et de tension du projet de voyage, ainsi que par les réactions lors du premier contact avec la destination, avec un monde qui semble puéril simplement parce qu'il est normal. La tentative de libération des inhibitions stratifiées durant la captivité devient terrible, elle dure après que l'on est descendu d'avion, et dure encore après que l'on est monté dans l'avion du triste retour.

Un voyage initiatique, oui... Une double initiation. Le Juif de l'Est rencontre la « liberté » lors de son premier voyage, non pas en Suède ou en Espagne, mais précisément en Israël. Comme toujours, dans notre cas, un *quelque chose* s'ajoute... Il y a quelques années, un ami, un écrivain admirable, non-juif (mais exilé chez lui par une maladie grave, privé depuis longtemps de la vie sociale à laquelle, par ailleurs, il n'a pas cessé d'aspirer), qui me parlait des stratégies de nos critiques littéraires et des jeux des hiérarchies administratives, me disait : « Que veux-tu y faire ? Ne comprends-tu pas ? Pour entrer au cirque, on demande à un tel le ticket habituel de 10 *lei*. Pour tel autre, il faudra un ticket spécial,

de 25 voire de 100 *lei*. Nous sommes de ceux-là. Pour nous, il n'y a qu'une seule solution : payer tout ce qu'on nous demande. »

Depuis des milliers d'années, les Juifs répètent dans leurs prières : « Si je t'oublie, Jérusalem, que ma main droite se dessèche ! » Jérusalem n'est plus, dans ce cas, le nom d'une ville, d'un ensemble de magasins, de cafés, de cinémas ; c'est un symbole. Ce vœu fréquent, prononcé durant presque toutes les fêtes : « L'année prochaine, à Jérusalem ! », n'implique pas, comme on le sait, une réalisation immédiate.

Jérusalem comme code, comme monade ? Un sceau de spiritualité, avant d'être le nom d'une localité sur le globe. Comment soumettre une incarnation visionnaire à sa réalité immédiate ? D'ordinaire, pour les idéologies et les religions, de telles tentatives se sont soldées par une humiliation dramatique. Par bonheur, la vie s'avère plus simple et plus complexe que ce que peut en fixer le messianisme.

Chez les anciens Juifs, « la religion du peuple n'est pas la religion de l'État »... Les nouveaux israélites n'ont toutefois pas pu éviter une telle conjoncture, nullement prometteuse. Cela se voit à Jérusalem, ville surtout peuplée de dévots, mieux qu'en tout autre lieu.

Un Jérusalem fictif, un moi virtuel, et puis un Jérusalem réel, un Israël concret...

Je suis parti de Bucarest le 14 septembre 1976, à 15h40, par l'avion de la compagnie Tarom qui relie Lod (Tel Aviv). Bien que ce ne soit pas un avion ultra-moderne, ce long oiseau de métal assure un voyage presque parfait, comme dans un bus confortable. Passé les émotions de la montée (ma vieille peur de l'avion, le souvenir de quelques vols à l'intérieur du pays...) et la première demi-heure d'attente de la catastrophe, je me suis habitué. J'osais regarder par la fenêtre, l'anxiété s'était diluée. Je me sentais bien. Je comprenais que si l'avion explosait, ce ne serait pas en définitive une mort si horrible, l'anéantissement étant instantané.

Le mode de vie moderne : un fonctionnement parfait, mais qui couve une catastrophe... dans ses prémisses mêmes de calcul, dans le jeu des probabilités assumées par le projet, dans les données « conventionnelles » du possible. Quand elle a lieu, l'explo-

sion annule tout. Jusqu'à cette défection fatale, le fonctionnement paraissait impeccable. Mais il existait depuis le début une « boîte noire ».

L'époque actuelle a rendu une telle situation plus tangible. L'avion ne se balance plus, fragilisé, il grince de tous ses joints, et perd tout d'abord un moteur, puis une aile, si bien que l'on peut voir « la mort en face », comme on dit. La machine flotte doucement, elle file droit, elle avance uniformément. Le passager est confortablement installé dans une carcasse impersonnelle qui, soudain, tombe en miettes. Pas le temps de desserrer le col de sa chemise...

Ces dernières années, l'impasse désastreuse de la Roumanie et les effets de cette vie larvaire, sans espoir, ont engendré de l'indifférence. Une sorte d'instinct d'autodestruction cynique. Et voilà, je n'ai plus peur en avion ! Peu m'importe comment je voyage, désormais. Cette année, même pour mes déplacements fréquents à Suceava, chez mes parents, j'ai utilisé l'avion.

Je suis arrivé à l'aéroport de Lod à 18h. Des parents et des amis m'attendaient. À 21h, j'étais à Jérusalem. Je suis sorti, avec mes hôtes, dans la vieille ville, jusqu'au Mur des Lamentations.

L'Israël fictif, en tant que projection intérieure, et l'Israël concret, immédiat, divers, contradictoire. Il ne coule ni lait ni miel, et je n'ai pas rencontré le Messie, même dans mes moments d'enthousiasme, mais Jérusalem, c'est autre chose que Birobidjan, n'importe qui le comprend. La fondation de cette ville, si complexe et si incomplète soit-elle, reste un des événements les plus troublants du siècle. Une formidable réunion de gens différents, venus de lieux différents, dotés de langues et de coutumes différentes, retrouvailles d'un peuple hétérogène après des milliers d'années d'errance et d'expériences extraordinaires. L'élément judaïque, pivot, convoque-t-il ici tous les peuples du monde ? Confrontation dans laquelle le monde entier pourrait s'observer et comprendre ses différences et ses similitudes.

Les conditions géopolitiques de ce petit État d'immigrés entouré de tous côtés par l'hostilité et le danger sont complexes. Les actions de cet État ne semblent pas toujours aller dans le sens de

l'idéal : le blocus de Beyrouth augmentait chaque jour le nombre de victimes innocentes.

Ce n'est sans doute pas un hasard si, pour faire face à un territoire aride et à des voisinages hostiles, les Israéliens ont développé jusqu'à une très grande maîtrise deux activités dans lesquelles les Juifs n'avaient guère d'expérience ni de talent : l'agriculture et l'armée. Il faut espérer que leurs dons pour les sciences et les arts deviendront plus manifestes encore.

Le premier soir, incapable de dormir, j'ai pris ce que j'ai trouvé dans la table de nuit : une revue pornographique, et puis les mémoires d'Esther Markish, l'épouse du célèbre poète yiddish russe. Deux textes très différents... sollicitant, chacun à sa manière, l'intérêt d'un citoyen de l'Est. Durant les semaines suivantes, j'ai visité Tel Aviv et Césarée. Je suis allé à Yad Vashem et au Mémorial de Herzl, j'ai vu le tombeau de Jabotinsky et celui de Rachel. Je suis allé jusqu'à Rosh HaNikra et Tsfat (Safed), la petite ville des peintres. Je suis passé par Nazareth et Nahariya, Haifa, Massada, vieille cité judaïque, et encore Jéricho, dans le désert de Judée, Kinéret, Bethléem, Netanya, dans le Ramat Haganon, et Baniyas, près de la frontière du Liban.

J'ai vu beaucoup d'endroits, rencontré des gens très différents. J'ai lu des livres, vu des films, entendu des concerts auxquels je n'aurais pas eu accès en Roumanie. J'ai retrouvé d'anciens collègues, des amis. J'ai découvert des membres de ma famille que je ne connaissais pas. Un oncle paysan, le matin sur son tracteur (armé d'un fusil, car il vit près de la frontière libanaise), l'après-midi attelé à sa correspondance, en anglais, avec des philatélistes du monde entier. Un autre oncle, qui a fait la guerre dans l'Armée Rouge et qui est maintenant une sorte de petit entrepreneur, qui vend des maisons ; avec cet homme énergique et ouvert, j'ai discuté de Faulkner, de Babel, de Malraux, de Dostoïevski, de Jabotinsky, jusqu'à l'aurore, autour d'un verre de vodka.

Une cousine de Haifa m'a raconté son travail volontaire dans un Club d'aveugles, elle m'a parlé de la méfiance de ces infirmes envers les gens, de leur étrange extension du temps lorsqu'ils dorment (ils croient que plusieurs heures ont passé, alors qu'ils n'ont dormi qu'une vingtaine de minutes), ou bien de leur mémoire des couleurs (?), dont ils retiennent toujours le rouge, jamais des

couleurs comme le bleu, le bordeaux, l'orange, dont ils semblent n'avoir jamais entendu parler. Ils veulent aller au cinéma (!), ils s'assoient au milieu de la salle pour mieux « entendre » (entendre l'épique ?), ils s'entassent dans des excursions, ils tâtent les lieux, soutiennent qu'ils les reconnaissent. Étranges aspects de l'activité à laquelle cette jeune femme, une parente redécouverte, s'adonnait, avec zèle et charité, bénévolement, tous les jours.

J'ai visité un kibboutz impressionnant, noyé dans la verdure et le calme. Dans une villa modeste, mais séduisante, j'ai rencontré un personnage intéressant, un sioniste « de gauche », aux réminiscences stalinistes perceptibles. Un combattant, mais aussi un estimable lettré. Son dernier livre, apparu à Londres, portait sur son bandeau, en grandes lettres, l'étiquette : « Le plus grand spécialiste en problèmes arabes »... Après m'avoir décrit sa vie de pionnier, quand il travaillait comme simple manœuvre, et puis les résultats extraordinaires du kibboutz, après m'avoir parlé du fond du conflit israélo-arabe, dont il considérait qu'il pourrait être résolu par de la coopération et de la compréhension réciproque, après m'avoir accompagné à travers le kibboutz, en m'en expliquant l'organisation, le règlement, l'esprit d'égalité parfaite, il m'a aussi raconté quelques fragments de sa vie. « J'ai fait sortir clandestinement des Juifs de Russie, d'Iran, de Roumanie et de Bulgarie. De beaucoup de pays. J'ai été plusieurs fois condamné à mort dans différents pays, mais je n'ai jamais été pris. Le seul endroit où j'aie fait de la prison, c'est Israël ! » Alarmés par la rencontre que j'avais programmée avec ce personnage suspect, les parents chez qui je logeais m'avaient donné à lire avant la rencontre un livre sur quelques procès sensationnels d'espionnage prosoviétique, datant des années 1950-1960. Parmi d'autres personnalités sionistes, je trouvais mon futur interlocuteur : député au premier Parlement israélien. Un sioniste convaincu, semble-t-il, que la « solution » israélienne doit être cherchée dans l'amitié avec l'URSS. Jugé lors d'un procès bruyant, au cours duquel aucune faute concrète de sa part n'a pu être prouvée et durant lequel de nombreux intellectuels de prestige, notamment Martin Buber, avaient témoigné pour la défense, cet homme de gauche avait été finalement condamné à plusieurs mois de prison. Cela, apparem-

ment, sur les instances personnelles de Ben Gourion, dont il était l'adversaire !

Un soir, un ingénieur m'a dressé le tableau critique de l'administration israélienne, en me parlant des déficiences de l'enseignement et de la culture, de la mauvaise organisation professionnelle, des conséquences de l'éducation des jeunes dans un esprit à tendance destructrice, agressive. Je me souviens des discussions que j'ai eues dans un somptueux appartement de Jérusalem avec un médecin originaire d'Afrique du Sud. Un véritable Anglais, démocrate, stylé, intelligent, profondément révolté par la cruauté de l'apartheid. Je me rappelle la silhouette d'un prêtre orthodoxe thaïlandais et de la beauté d'une jeune femme élégante, originaire du Maroc, nommée Dalia. Je me souviens des journées de Yom Kippour, où j'ai regardé depuis une terrasse le spectacle de la ville arrêtée, des centaines de voitures bloquées, de nombreux groupes d'enfants sur les trottoirs, qu'ils remplissaient de dessins colorés. Je me rappelle la terreur dans un autobus de nuit, presque vide, dans lequel sont montés trois jeunes Arabes aux cigarettes allumées et aux regards provocateurs, et le calme crispé qui a régné jusqu'à ce qu'ils descendent. Je me souviens de la vibration particulière de l'auditoire dans la grande salle de concert où j'ai écouté une magnifique interprétation du Concerto pour piano n° 4 de Beethoven.

Je me rappelle aussi une discussion avec un écrivain roumain vivant en Israël, qui a longuement plaidé, avec des arguments convaincants, pour que je vienne vivre ici moi aussi. Me voyant persévérer dans le silence, il a nuancé sa confession, non sans étonnement, par des justifications plus modestes : « Tu crois que je n'ai pas eu de mal à renoncer à la littérature ? Mais voilà, j'étais fou d'une femme, une basketteuse. J'avais quarante ans. Il faut être fou, au moins une fois. Je l'ai suivie. Quand j'y repense, ça a vraiment été une année fabuleuse... »

Une jeune étudiante venue d'Amérique m'a expliqué comment le « mode de vie américain » l'a éloignée de ses parents et rendue plus seule, et ce qu'Israël lui a offert en termes de solidarité et d'engagement existentiel.

Le nœud irradiant de mes souvenirs reste Jérusalem. Je suis resté trois semaines à Jérusalem, et trois semaines dans d'autres

lieux. Si aujourd'hui je devais concevoir le programme d'une visite de six semaines, je ne réserverais que quelques jours hors de Jérusalem...

La ville apparaît dans le gris-crème unique de ses murs, et dans une lumière incomparable. Peu avant l'aurore, une heure sainte semble résonner. Sérénité, recueillement. On comprend pourquoi ce lieu a engendré de grandes interrogations de l'esprit, et des religions qui ont troublé le monde. À chaque pas, le passé semble soudain ressurgir. Comme si tout avait eu lieu hier... La lutte avec les Romains, le pathétisme des prophètes, le supplice de Jésus... Résultat d'une bonne mise en valeur touristique ? L'effet émotionnel pour un touriste d'Europe de l'Est reste puissant. Les portes de la ville, et celle par laquelle arrivera le Messie !... Près du Mur des Lamentations, la grande mosquée. On se promène à travers Bethléem, on traverse le bruissement du bazar, on revient au Mont des Oliviers, on passe par le jardin de Gethsémani, on atteint l'Église des Larmes, Dominus Flevit, l'église Russe, puis Méa Shéarim, le quartier des religieux, où les garçons sont fins et vêtus de noirs et les filles d'une pâleur vitreuse, on voit les fêtes explosives de Sim'hat Torah, on passe aussi par le quartier arménien. La succession des populations, si concrète, en est vertigineuse, le tombeau de Rachel dans le quartier arabe, puis une église protestante, une catholique, et une orthodoxe grecque. Le musée islamique, et sa collection d'horloges, l'hôpital Hadassah, les vitraux de Chagall, le campus de l'université, les villages arabes des environs de la ville. Aucune usine. Seulement des églises, des mosquées, des temples, des musées, des hôpitaux, des bibliothèques, des fondations culturelles, des instituts de recherche.

Arpentant Jérusalem, je me suis dit qu'il faudrait travailler pendant vingt ans pour écrire un roman qui, dans le genre du *Quatuor d'Alexandrie*, en contiendrait, stratifiés, l'histoire, le silence, la musique, la passion, l'aurore, la fiction, la réalité rendue toujours plus ambiguë par la fiction. Des fiches biographiques d'habitants – personnages de jadis et d'aujourd'hui (russes, italiens, marocains, yéménites – de superbes jeunes femmes yéménites, surtout, d'une beauté mélodieuse, fragile, cachée –, américains, arabes, anglais, arméniens, turcs, français, marchands, militaires, médecins, prostituées, rabbins, actrices, ingénieurs, chauffeurs,

musiciens). Des insertions documentaires qui matérialiseraient, et qui relativiseraient aussi, l'épopée circulaire de l'Histoire, des murs et du rêve. Fastueuse symphonie contrapuntique de l'existence, colorée, mythique, âpre, mystérieuse, fluide... croissant avec ce livre de commencements en hébreu ancien et nouveau, perpétuelle reprise à travers laquelle un narrateur reprend vie avec la langue qu'il apprend, dans laquelle il se met à se comprendre, soi-même, différemment.

Nulle part je n'ai trouvé tentative de renaissance plus fantastique. Pathétisme d'un « entêtement » à vouloir s'élever? Précisément à cette époque de chutes et de catastrophes, où la menace de la fin semble venir de tous côtés, à chaque instant?

Il ne serait nullement impossible que les tensions du monde et de cette région s'accumulent et qu'Israël, qui n'est pas parfait, qui est plus profane que sacré, se retrouve seul face au destin, confronté encore et encore non seulement au danger de destruction, mais aussi aux suspicions vieilles et nouvelles, si faciles à multiplier lorsqu'il s'agit de l'imperfection foncière de l'humain. La splendeur des crépuscules attise-t-elle ici les inquiétudes anciennes et nouvelles de chacun? Les contacts de Saul Bellow avec Israël (tels qu'on les lit dans *Retour de Jérusalem*, que j'ai lu il y a un an en français) ont une autre envergure, certes. Le pèlerinage était aussi d'un genre très différent. Tout comme la manière d'envisager le retour à la maison...

Bellow a raison quand il croit que « la plus petite réapparition de beauté nous oblige à prendre conscience de la gravité de nos blessures sociales, de la désolation dans laquelle nous jette la nécessité de ne penser qu'à des agressions, du terrorisme, des guerres ». C'est d'autant plus vrai quand les « blessures sociales » et la « désolation » s'articulent dans un Herzog ou un Humboldt vivant, non pas en Amérique, mais dans l'Est communiste.

VIII. UNE SOLIDARITÉ DOUBLE

Leon Volovici : *Tu as écrit récemment : « la problématique des héros de Bassani (l'assimilation, les idéaux, la discrimination, le bonheur, la révolution, l'art, l'émigration) semble être la même à*

Ferrara qu'à Burdujeni¹. » Te sens-tu plus proche, par ta structure spirituelle, par tes racines et par tes obsessions, d'un écrivain juif appartenant à une autre langue et à une autre culture, qu'à un écrivain « autochtone » étranger à tes problèmes ? Peut-être s'agit-il d'une solidarité double, mais je ne sais pas comment elle s'accorde. Surtout ici, plus près de Burdujeni que de Ferrara.

Norman Manea : J'ai rencontré chez Bassani des dilemmes similaires aux miens. Dans un contexte italien, certes, et traités avec une simplicité sereine, plutôt classique. De ce point de vue, sans doute, je suis plus proche de Max Blecher et de Bruno Schulz, voire de Bellow... La méfiance de Bassani envers « l'expérimentation », traduite par une linéarité extrême et une décantation raffinée de la narration, subtilement contrapuntique, du fait des lacunes mystérieuses de sa composition, constituent sa manière de traiter, sur une gamme mineure, pour ainsi dire, de grands thèmes, qui me restent particulièrement proches. Je les ai étudiés dans leur rapport à une réalité différente, face à laquelle le choix fondamental s'avère similaire. La manière dont il voit les contradictions de l'assimilation, la confusion des idéaux, le complexe et les effets de la discrimination, la soif de bonheur et la férocité de la déroute, l'indétermination toujours douloureuse entre des solutions tellement divergentes et pathétiques (l'art, la révolution, l'émigration), sont aussi, je peux le dire, les miennes.

Je crois en la nécessité de se maintenir dans sa propre matrice, pour en dépasser les limites et lui assurer ainsi, de cette seule manière, une résonance. La solidarité spirituelle n'est pas entièrement « couverte » par l'appartenance nationale et/ou religieuse. Mais il existe sans doute des prémisses essentielles, irréductibles. Pas nécessairement de confirmation, mais de confrontation. La motivation communicationnelle est intensifiée lorsque l'on rencontre, même autrement codifiés, les problèmes avec lesquels on a vécu jour après jour. Ferrara est toute autre chose que Burdujeni, Chicago est très différent de Bucarest, Prague et Odessa ne se ressemblent pas vraiment, mais les « lignes d'influence » de ces mêmes interrogations dont les incomparables modulations se

1 Burdujeni : quartier de Suceava, ville de Bucovine, où est né Norman Manea.

nomment Bassani, Bellow, Kafka, Babel, peuvent toutefois y être retrouvées, malgré les nombreuses différences.

Je ne suis pas plus proche de Blecher que de Bassani seulement parce que Roman, la ville de Blecher, est plus proche de Burdujeni ou de Bucarest que Ferrara. Je communique différemment avec Schulz, parce que la Galicie n'est pas très éloignée de la Bucovine, mais pas seulement pour cette raison-là. Je suis probablement plus réceptif à l'œuvre de Camil Petrescu qu'à celle d'Ehrenburg ou d'Anna Seghers. Je me suis énormément intéressé à Musil, qui n'a rien de judaïque, et moins à Feuchtwanger, par exemple, même si j'ai lu certains de ses livres avec plaisir.

La culture a la force d'instaurer un type de communication autre que celui que dicte la situation. Un écrivain juif venu de loin peut te ramener à des dilemmes familiers, il « t'appelle », ainsi, par cette articulation même. Un grand écrivain t'arrache à ton enclave, pour te projeter dans une autre, plus profonde : en tout lieu, en tout temps. Il s'agit de cette vaste et profonde incision dans l'obscurité de l'être, dans les fondements du vécu, que le grand art interroge. L'universel s'élève hors du particulier, bien sûr. En tant qu'écrivain, on est autant déterminé par le « particulier » du devenir historique, conjoncturel, que par le « général » de la culture, de la civilisation, qui dépasse le milieu dans lequel on évolue.

Cette solidarité « double », comme tu le dis, n'est pas facile à réaliser, ici, à « mi-chemin entre le bien et le mal ». Les conflits découlent de la double série de sollicitations à laquelle nous nous référons. Leurs effets attisent une contradiction toujours vive. Lorsque l'on atteint le point tragique de l'assomption de sa propre condition, dans notre cas notre condition juive, on retrouve le dilemme fondamental de la condition humaine : le tragique de l'existence.

IX. ENTRE MAÏMONIDE ET MARX

Leon Volovici : Ta nouvelle « Lipova » est, dans une certaine mesure, un règlement de comptes avec le judaïsme inauthentique, avec le rituel vidé de son sens, mais c'est aussi la radiographie d'une insurrection intérieure, plutôt vaincue. Et c'est encore, je

crois, le témoignage de l'homme mûr quant à la fascination vécue par l'adolescent envers les « appels » d'un autre monde spirituel, du « spectre qui traverse l'Europe ». (Je me suis souvenu du récit de Babel où le fils du rabbin marche – et meurt – avec un portrait de Lénine dans la poche, à côté de celui de Maïmonide.) La relation entre judaïsme et marxisme entre-t-elle aujourd'hui dans tes préoccupations ? Sont-ils compatibles ?

Norman Manea : Je ne peux pas me considérer comme un exécuté de Marx, et encore moins de Maïmonide.

Je ne sais pas à quel degré Marx a été juif, mais je connais bien des passages clairement antisémites dans sa correspondance. Les biographies qui circulent chez nous ne parlent jamais de son origine juive, ni de tels aspects. Dans une série télévisée d'Allemagne de l'Est consacrée au jeune Marx, vue il y a quelques mois, il y a une scène où le protagoniste va sur la tombe de son père : la caméra suit dans une allée d'arbres la silhouette du penseur et de son épouse (qui descendait, elle, comme on le sait, d'une famille d'aristocrates allemands) et enregistre, à la hâte, confusément, une sorte de cimetière à moitié chrétien, à moitié mosaïque, pour ainsi dire. Séquence rapide, entourée de brouillards. On ne comprend pas bien de quel côté du cimetière vient le couple affligé.

Je peux sans peine imaginer un marxiste – juif ou non-juif – resté fidèle à l'idéal marxiste malgré les catastrophes qu'il a engendrées. Et je peux facilement imaginer un Juif pieux, qui selon la vision judaïque doit être un érudit (« nous n'avons pas de saints, seulement des sages »), c'est-à-dire un lettré, connaisseur du livre sacré, revenir aux textes de Maïmonide, et y chercher, comme l'ont toujours fait ses ancêtres, l'essence de l'existence et de la transcendance.

Pour ma part, j'ai quitté il y a longtemps déjà le marxisme candide de l'adolescence, et je ne me suis pas rapproché de Maïmonide.

Philosophie ou vision judaïques, dans les deux cas ? ...

Le débat est spécieux, complexe. La communauté serait-elle plus durable que l'État ? Dieu est-il lié à son peuple par contrat, donc soumis à ses critiques, et non seulement à son adoration ? L'inévitable médiocrité politique du système humain, les dures

conditions géo-historiques, la survie paradoxale? L'exil comme élévation spirituelle? Les diverses époques de l'histoire judaïque ont-elles configuré, dans leur propre physionomie, le nomadisme, le sédentarisme, la monarchie, la carence politique, le prophétisme messianique, la norme éthique? S'agirait-il d'un monde qui asservit la vie et humanise les dieux? Projetant le mythe de l'unicité, mais pour le dépasser, en séparant le divin du naturel, et en invoquant toujours l'illumination, le principe moral, l'espérance, la révélation?

D'abord, la conception du divin: unique, non-représentable (non-figuratif), innommable (ineffable). Puis, la conception de l'humain: monothéisme moral. Le lien entre ces éléments serait la justice – en tant qu'élément suprême et constant de la Divinité, articulé, donc, à l'existence morale de l'homme.

Existe-t-il des liens avec le marxisme? Les vieux commandements moraux prescrivent d'aimer non seulement son ami, mais aussi son ennemi. Voilà des préliminaires plutôt évangéliques. Ont-ils un lien avec le marxisme? On pourrait en douter. On connaît la réponse de Hillel quant à l'essence de l'enseignement judaïque. Un importun s'était présenté, si je me souviens bien, devant Shamai, grand érudit, et lui avait demandé de lui dire brièvement, en autant de temps que l'on peut en passer « debout sur une seule jambe », quelle est la base du judaïsme. Shamai était un rabbin dur, chef d'une école de pensée froide et sarcastique. Il chassa le troglodyte à grands cris. Hillel, quant à lui, était doux, généreux, et dirigeait l'école des sages. Évidemment, les Juifs ont toujours eu deux mouvements divergents... Hillel a regardé l'ignorant avec indulgence, sans repousser son impertinente question. Tandis que l'autre se tenait debout sur une seule jambe, le rabbin lui a offert, en une seule phrase, l'essence du judaïsme: « Aime ton prochain comme toi-même. » Il n'a pas dit: plus que toi-même. Qu'en est-il, néanmoins, du lien direct, sans intermédiaire, avec la Divinité, par-delà cette réaffirmation constante de la solidarité avec nos semblables?

Cette idéologie présente-t-elle des similitudes avec le marxisme? On peut se poser la question, et en douter.

Je ne sais pas si nous sommes prêts, dans l'Est communiste, à discuter du marxisme « en théorie » seulement, sereinement, avec impartialité. Et puis, de fait, qui ici pourrait discuter du judaïsme ?

Rappelons-nous que la seule tentative authentique – c'est-à-dire réalisée dans des conditions de parfaite liberté – de collectivisation de l'agriculture a eu lieu dans les kibboutz d'Israël. Les résultats ont été spectaculaires. Mais ceux qui avaient choisi cette forme d'existence ne représentaient que 4 % de la population ! 4 % qui n'ont pas du tout été tentés d'imposer leurs convictions et leurs méthodes aux 96 % restés en dehors de l'isolement de leurs enclaves. Demandons-nous pourquoi de tels buts, si généreux, ont besoin ici, dans l'Est, de murs épais pour empêcher la *sortie* des citoyens hors du paradis socialiste, et non l'*entrée* de volontaires venus de l'enfer capitaliste.

Nous tournons autour de vérités élémentaires et banales, trop simples, semble-t-il. Accepter la collectivité, au sein de laquelle chacun n'est qu'un membre discipliné et zélé (« l'instinct de masse » étudié par Canetti), c'est, reconnaissons-le, proposer l'abolition des nombreux instincts mauvais et égoïstes qui existent en l'homme. Mais c'est engendrer un vide de personnalité, ou du moins son recul, lequel est souvent compensé par d'obscures tentations de pouvoir sur autrui. De tels renversements périlleux ne sont évitables que dans un cadre libre. Dans les kibboutz israéliens, comme on le sait, il est difficile d'entrer, et l'on peut sortir quand on veut. Seuls restent ceux auxquels le mode de vie communautaire convient véritablement.

Le marxisme n'est pas tombé du ciel, comme un don des anges ou quelque invention du diable. C'est un produit humain. Une réaction à l'exploitation de l'homme par l'homme ? L'analyse qu'il a faite de la rapacité bourgeoise et capitaliste répond à une réalité. Mais le maître a omis d'analyser en profondeur cet instinct mauvais : est-ce une caractéristique de classe ? ne serait-il pas plus ou moins présent, obscurément, en tout homme ? « Le mal anime le monde », disait Musil. L'exaltation des qualités de la classe ouvrière ? Gorgée d'erreurs et de cynisme, la dictature du prolétariat est avant tout une dictature. Non pas *du* prolétariat, mais *au nom du* prolétariat... Un chemin vers l'enfer, pavé de bonnes intentions ? Pavé de slogans ardents, en tout cas, et de

milliers de sacrifiés. Le communisme a-t-il finalement assuré des droits et une meilleure situation au prolétariat? Et au reste des citoyens? Entre la barbarie monétaire du capitalisme et la terreur du mensonge, dans le communisme, existe-t-il une autre voie? plus authentique, plus réaliste, plus douce? qui tiendrait compte de la véritable structure humaine, de ses droits et de ses aspirations réels? Les différences entre l'URSS et les États-Unis ne sont pas les seules à faire sens, celles qui séparent les deux Corées, les deux Vietnams, les deux Allemagnes, la Chine et Taïwan, le font plus encore.

Je ne sais pas quelle est la parenté du marxisme avec le judaïsme. On en verrait plutôt une avec le christianisme primitif. Il n'est toutefois pas difficile d'expliquer que de nombreux Juifs aient choisi le radicalisme marxiste. Chez nous, la revue *Săptămîna* tente de démontrer qu'en Roumanie la gauche a été seulement juive, tandis que la droite a appartenu à d'autres minorités (polonaise, arménienne, grecque, bulgare, etc.). On se demande où étaient les Roumains... Une telle « absence » et les compromis qui la définissent, hier comme aujourd'hui, ne rendent-ils pas un peuple presque « inconnu »? Le doux peuple roumain aurait-il été au « centre »? Les élections de 1937 montrent pourtant un million de votes donnés à l'extrême-droite. Et récemment, des journalistes français de droite, hostiles à Mitterrand, faisaient un éloge paradoxal de la Roumanie socialiste!... À l'instar de Michel Hamelet dans *România liberă* du 9 août 1982. Bernard Margritte, dans le *Figaro*, n'a pas procédé différemment, mais un peu plus adroitement, à ce que j'en ai entendu dire : il cite, plein de compréhension, les explications que lui donne Mihnea Gheorghiu à Bucarest quant au caractère « napolitain », impulsif, des Roumains, qui doivent donc être tenus sous bride, ou bien celles qu'il a reçues dans la villa de Zamora¹ du rédacteur en chef de *Săptămîna*, selon qui il y aurait deux camps sur la scène littéraire, l'un, plus « traditionaliste », dirigé par Monsieur l'antisémite de droite Eugen Barbu, l'autre, plus libéral, dont le noyau serait *România literară*, qui serait de tendance « prosoviétique » (!) et dont la victoire signifierait la présence des Russes à Bucarest (!)...

1 Zamora : destination touristique dans les Carpates.

Le camp « libéral » dominerait l'Union des Écrivains, si bien que le sort de cette Union semblerait scellé.

Comment pourrait-il encore exister, ici, aujourd'hui, une droite et une gauche, notions employées au gré des opportunités et des instructions hiérarchiques ? Les exagérations dogmatiques marxistes ne sont attribuées, avec insistance, qu'à d'anciens communistes juifs. N'y a-t-il donc pas dans la conception marxiste, si froide et opérationnelle soit-elle, mais aussi pathétique jusqu'au fanatisme, quelque chose de « judaïque » ? Le judaïsme est-il nécessairement schizoïde ? Ni Engels, ni Lénine, ni Staline, ni Mao ne furent juifs, pas plus que les dirigeants communistes actuels de la Roumanie, du Cambodge, de la RDA, du Vietnam ni de Cuba. L'esprit populaire a pris l'habitude, depuis le Moyen-Âge, de diaboliser le Juif. Siniavski raconte qu'en prison de nombreux détenus soutenaient que Lénine était juif. On a même cherché des racines juives à Hitler.

L'exécution de Pătrășcanu¹ n'a pas été dictée par un communiste juif. Au contraire : son épouse était juive, tout comme beaucoup de leurs amis. Dans les partis communistes, il y eut assurément des Juifs parmi les tyrans, mais aussi et surtout parmi les victimes. Trotski était juif. Ana Pauker était la fille d'un rabbin. Rakovski, Slánský, Rayk aussi, si je ne m'abuse, étaient juifs. Communistes tués par les communistes. Ce n'étaient pas tous de purs « bureaucrates », ni des opportunistes rusés, ils se battaient, aveuglés par une cause pour laquelle ils avaient souffert et qu'ils exaltaient, en se soumettant à une discipline cynique. D'autres Juifs étaient bureaucrates, opportunistes et rusés... comme dans toutes les « ethnies »...

Entre assimilation et sionisme, le marxisme « rationaliste » proposait aux Juifs l'égalité tant rêvée. La division du monde selon un critère économique et de classe abolissait le nationalisme et la discrimination. Le mouvement communiste a néanmoins pratiqué, lui aussi, la discrimination, et les conséquences n'en furent pas moins terribles. Quelle fût souterraine ou affichée, la discrimination antisémite n'a jamais manqué au mouvement com-

¹ Lucrețiu Pătrășcanu (1900-1954), figure importante du P.C.R., ancien ministre, condamné à mort et exécuté par les autorités communistes au terme d'un long procès de type stalinien.

muniste. Le complexe de la frustration, la vanité, le fanatisme, la soif de pouvoir, la foi, le négatif dynamique de l'exil enduré par le Juif, comme par le révolutionnaire, par le saint ou par l'artiste...

Aimer son prochain comme soi-même suppose-t-il que l'on s'observe soi-même d'un regard aussi critique qu'on le fait avec son voisin? C'est de là que tout part. De l'idée que « le mal c'est les autres », seulement les autres.

Connaître et aimer son prochain, est-ce là une option de « gauche »? marxiste?... N'est-elle pas revendiquée aussi par la « droite », et par toutes les églises? Le problème aujourd'hui est le suivant: comment peut-on encore être de gauche, quand on ne peut plus être du tout? Devenir de droite? Encore cela: la gauche, la droite? L'humiliation de la pauvreté, la suffisance de l'exploitation, les bigotismes hypocrites et hostiles laissent-ils à l'homme des « droits » inaliénables? En chaque homme, le bien et le mal coexistent. Pour survivre, il offre ce que la société lui demande. La différence entre les deux systèmes serait-elle la manière de manipuler le mal? Le mal étatisé, la propriété de la dictature, et le mal individuel, propriété personnelle?

L'homme ne peut plus vivre seulement avec l'idéologie et le projet de la perfection future. Il ne peut pas non plus se passer d'interrogation. Quant au sens de l'existence, quant à la manière de vivre entre bien et mal. Est-ce là seulement une « déficience » juive?

La société pragmatique, consumériste, des démocraties occidentales, dans laquelle les Juifs semblent se débrouiller assez bien, prouvera-t-elle qu'en fin de compte, malgré tout, on a besoin d'autre chose que d'une bonne situation matérielle, et que le renoncement à la spiritualité, pas seulement mystique, peut signifier la ruine de l'homme et de l'humanité? Dans quelle mesure l'aliénation et la réification signalées, sans avoir été résolues, par le marxisme, pourraient-elles nous renvoyer aux vieux préceptes de jadis, avec lesquels nous avons perdu tout lien?

X. LES FARCES DE L'HISTOIRE ET LES DÉSASTRES DE L'UTOPIE

Leon Volovici : *Je te propose maintenant de transposer le rapport marxisme-judaïsme sur le plan humain : as-tu été préoccupé par le destin des si nombreux militants juifs de Roumanie (socialistes, communistes, puis – à titre posthume – « trotskistes », « proletkultistes », etc.), dont certains ont connu une fin tragique, d'autres lamentable ? ou bien par ceux qui, dans leur troisième âge, sont revenus à la « vie juive », voire à une « philosophie » juidaïque ? Ont-ils tous été les victimes d'une illusion, ou bien d'un « pari » perdu d'avance ?*

Norman Manea : Accablante mystification.

Grands ou petits, les activistes juifs ont eu, assurément, non seulement à la fin de leur carrière politique, mais aussi durant leur ascension, leur lot de drames. L'antisémitisme, tellement constant dans un Parti qui répudiait apparemment tout nationalisme, n'était pas le moindre de leurs fardeaux. La médiocrité, la crapulerie généralisées aujourd'hui au sein du Parti ressuscitent-elles une forme de nostalgie de « l'honnêteté », même aveugle, des militants hors-la-loi ? Celui qui s'effondre mérite-t-il toujours de la compassion ? Après ce que l'on a appris de Koestler et d'Orwell, de Souvarine et de Soljenitsine, de Djilas et d'Artur London, ou encore de Zinoviev, la typologie semble déjà circonscrite et classée. D'innombrables exemples nous parlent seulement, en fin de compte, de la détresse sans borne des errances humaines. L'engouement bien intentionné, tout comme la dévotion quasimystique envers une Idée, ne sont pas blâmables en soi, même lorsque les idées semblent puérides... Mais nous parlons ici, naturellement, de ceux qui se sont laissé leurrer par un « idéal » (non seulement les communistes, mais aussi les sionistes, les nationalistes, les fascistes, etc., en exceptant les dévots religieux) ; nous excluons les opportunistes de tout acabit. Lesquels sont beaucoup plus nombreux, assurément.

Durant mon adolescence, en tant que bon élève et ancien déporté en camp, j'ai vite été propulsé parmi les noyaux du « pouvoir » politique. Miniatures, certes, mais conçues pour préparer l'âme et la raison aux normes à venir, aux cotisations et aux privi-

lèges. J'ai senti que cette conjuration d'inquisiteurs, avec ou sans foi, ne m'allait pas, quand j'ai observé, encore enfant, comment on préparait par des décisions de bureau secrètes des événements comme : des exclusions, des promotions, un vote enthousiaste, une délation, une récompense, etc.

De tels moments ont sans doute été nombreux, même ignorés, et jamais innocents, dans l'existence de ceux qui ont accepté ou ambitionné de devenir des « militants ». Dans ces moments-là, il faut choisir un être humain ou bien, au contraire, une norme rigide « surhumaine ». Les principes nobles sont confrontés à des actions ouvertement abjectes dont l'acceptation signifie en réalité l'ignorance, ou, au besoin, la négation, de l'humain, chez la victime comme en soi-même, comme d'une sorte de réminiscence négligeable de « l'ancien », faiblesse sentimentale ou confusion du jugement. Dans ce genre d'instant, chacun se choisit soi-même : le fanatique dont la fin justifie les moyens, le piètre carriériste paré pour l'ascension, ou bien l'« individu » quelconque... Un « raté », donc. Incapable de dépasser la « banalité » humaine.

Ne pas se laisser manipuler, accepter d'être roué de coups par tous les camps, exclu, méprisé ? C'est là un héroïsme silencieux, modeste, puissant. Maître de ta propre modestie orgueilleuse et stérile, c'est tout : « encore » un homme. J'ai essayé de rester parmi ceux, nombreux ou non, qui se contentent de cela, dans leur incapacité anachronique à se dégrader.

On connaît bien les désastres que ces dilemmes ont engendrés. L'aveuglement de la *discipline*, l'acceptation de l'idée de propriété d'État (ou de Parti) au détriment de l'individu. Je pense que Marx aussi aurait finalement été un « déviationniste » (le Code de l'Éthique et de l'Équité imposé par le P.C.R. ne lui aurait par ailleurs peut-être pas pardonné l'enfant illégitime qu'il a eu avec sa femme de ménage...). Je suis convaincu que Trotski était prêt à tout sacrifier pour la grandeur de la cause en laquelle il croyait. Au nom de quelque chose qui venait à peine de prendre forme, on pouvait tuer tranquillement tout être vivant *aujourd'hui*.

Troublante à plus d'un titre, sa vie est totalement différente de ce que l'on lisait dans le petit volume relié de cuir rouge qui constituait pour nous tous, au temps du lycée, la brève biographie du camarade Joseph Vissarionovitch, et donc, de ce que l'on ap-

pelait un « grand homme politique »... J'ai lu quelques ouvrages de Trotski, notamment ses opinions littéraires. Je ne saurais dire que, bien qu'elles viennent d'un homme intelligent et cultivé, ses idées fussent un bon présage, même si elles ne proposaient pas les méthodes de l'administration politique staliniste. Les idées trotskistes sont dures, simplistes, tranchantes, impitoyables.

On ne peut probablement pas mettre sur un pied d'égalité les révolutionnaires authentiques et les fonctionnaires de l'administration qui travaillent pour l'entreprise révolutionnaire. Cela n'absout pas ceux qui ont déclenché et mis en œuvre, les premiers, le renversement de tous les critères naturels de l'existence.

Quand la presse officielle veut déverser un peu plus les péchés du présent sur les périodes antérieures, le fantôme des trotskistes et des stalinistes juifs réapparaît tout naturellement, comme diversion. On parle assez peu aujourd'hui de Foriș, Gheorghiu-Dej, Bodnăraș, Miron Constantinescu, Gheorghe Apostol, Drăghici, Pârvolescu, etc. Les noms d'Ana Pauker, de Iosif Chișinevski et d'autres Juifs dont le rôle fut moindre sont fréquemment invoqués, eux, et bénéficient d'éclairages spéciaux lors des rétrospectives destinées à suggérer que ce sont les Juifs qui ont importé le « communisme » de type soviétique...

Les péchés de ces gens-là et des dirigeants communistes ne sont pas peu nombreux, et je serais le dernier à les défendre.

L'orientation du ressentiment xénophobe, ancien et toujours nouveau, reçoit toutefois, par chance, une puissante réponse de la part du présent, si « vivifiant », de notre réalité multilatéralement pervertie : les Juifs sont de moins en moins nombreux au sein du Parti, et ils ne sont généralement pas en première ligne. Paradoxalement, la situation actuelle est si terrible que bien des gens en viennent même à évoquer avec nostalgie la première « décennie obsédante »... Et ce sont, paradoxalement encore, des gens qui ont souffert à cette époque-là aussi, et non des privilégiés.

En Roumanie, aujourd'hui, cette discussion ne saurait être qu'une conversation particulière, marginale, « au café », à l'abri de l'œil ubiquitaire des surveillants. Une discussion politique véridique est aujourd'hui impossible, depuis que la distance qui sépare la misère quotidienne, atomisée, et le jargon outrageusement

festif en cours, s'est creusée jusqu'à la catastrophe. Le niveau de l'existence au quotidien est tombé jusqu'à la limite grotesque de l'horreur. Tout est carié, ruiné, défiguré, renversé. La remise en question des termes plus ou moins honnêtes d'une affaire d'intérêt plus large et d'une signification certaine semble non seulement dangereuse, mais même fantaisiste, voire frivole !, dans la mesure où l'accommodation et l'exaspération, paralysées, ne sauraient plus produire ni supporter ce genre d'« excentricités ».

Nous ne sommes pas, disons, en France, où les effets de « l'engagement » et de la « désillusion » peuvent être résumés dans une thèse de sociologie, comme le fait Dominique Schnapper dans *Juifs et Israélites* (Gallimard, 1980), lorsqu'il affirme :

« Au niveau de nos populations "intellectuelles", au sens que j'ai donné plus haut à ce mot, les espoirs et les déceptions engendrées par les adhésions (parfois successives) au Parti communiste, à des partis d'extrême-gauche, au P.S.U., ou bien par la participation au mouvement de mai 1968, ont marqué, pour certains, la fin de l'adhésion à des idéologies universelles et, par compensation, le besoin de revenir au particulier. Le départ pour Israël et la participation à la vie d'un kibboutz, le retour aux pratiques juives les plus strictes ont été nombreux parmi les soixante-huitards de gauche déçus. »

Ajoutons que *Libération*, dans son édition du 23 mai 1978, évoquait de manière burlesque ces mêmes soixante-huitards de gauche déçus par l'échec de leurs premiers engagements, en particulier par « Mao l'immémorial », qui aujourd'hui, de concert avec tout leur groupe d'amis, « ne répondent plus au téléphone le samedi, s'attellent minutieusement au Talmud, et ne ratent pas une seule occasion d'aller à la synagogue ».

Il y eut bien sûr des Juifs au sein du mouvement communiste hors-la-loi de Roumanie (il était naturel que les idéaux égalitaires les attirent, dans un pays cycliquement marqué par des explosions, officielles ou souterraines, d'antisémitisme). Leur nombre n'a cependant pas pu être important, puisque le P.C.R. était alors marginal et réduit. Que représenterait même une majorité juive dans un Parti d'un millier ou de quelques milliers de membres, alors que la population juive dépassait le demi-million ? Un pourcentage infime, infime, *infime*, faudrait-il répéter, en vain, à ceux

qui, de toute façon, ne veulent pas entendre. Aujourd'hui, alors que les membres du P.C., au gouvernement, en Roumanie, dépassent les trois millions (!), quoique les résultats du socialisme puissent être évalués par un enfant, la proportion de Juifs *au sein du Parti* est, gloire à Dieu, *toujours infime* et négligeable, conséquence naturelle de la décroissance de la communauté juive (environ 20 000 personnes aujourd'hui, des vieillards pour la majorité) et de « l'amélioration » de la composition ethnique du Parti naguère internationaliste.

Après 1945, la mutation artificielle qui s'est produite dans la situation politique de la Roumanie a inévitablement causé un mouvement en masse des Juifs vers la gauche, alors rassemblée en hâte en un seul parti officiel. Leur statut d'anciennes victimes des discriminations raciales légionnaires¹ et de la répression nazie assurait aux Juifs les prémisses de leur « mobilisation » dans l'action de « renversement du vieux système » et de construction du « monde nouveau ». Il s'agissait surtout pour le Parti de grossir ses rangs, au seuil de la prise du pouvoir qu'il allait rendre absolu.

Pour le Juif qui pendant tant d'années avait enduré des insultes et des menaces, et qui avait encouru l'élimination, il devait être difficile – qui plus est s'il sympathisait de longue date avec les idéaux égalitaires – de résister aux beaux slogans concernant l'abolition des distinctions de nationalité, de sexe, de religion, et, bien évidemment, la fin de « l'exploitation de l'homme par l'homme ». De même, il devait être difficile de résister à la tentation d'être enfin promu au centre de l'attention publique. Ils ne sont pas peu nombreux, les pièges qui donnent à l'homme ordinaire la sensation de devenir un orateur public... Les phrases apprises par cœur, les stéréotypes accréditent paradoxalement une sorte d'importance sociale. Naturellement, ils n'ont pas résisté : ni ceux qu'attiraient depuis longtemps déjà la gauche démocrate moderne, ni ceux qui s'étaient désintéressés de la politique. Le Parti, qui formait à peine son appareil pour le pouvoir, n'eut aucun mal à utiliser le pathétisme traditionnel de ces captifs de l'espoir.

¹ Discriminations dues au « Mouvement légionnaire », ou « Légion de l'archange Michel », encore appelé « Garde de Fer », mouvement d'extrême-droite fondé en 1927, violemment antisémite, particulièrement actif et influent à la fin des années 1930, au pouvoir en 1940-1941.

Le pays fut envahi par toutes sortes d'instructeurs, de dispatchers, d'agitateurs renonçant à leur sommeil comme à leur famille, et même à leur appartenance « étrangère ».

Ce nouveau missionnarisme ne correspondait guère aux us ni aux aspirations autochtones. Ils étaient chefs de cadres dans toutes sortes d'institutions, petits directeurs de province, propagandistes de la collectivisation, organisateurs de l'industrialisation, responsables de la censure, délégués, chargés de mission, représentants, conseillers, officiers, ministres. À quoi s'ajoutaient les carriéristes de métier, les profiteurs, les démagogues, présents au sein du « peuple élu » comme au sein de tous les peuples.

Dans une enquête entreprise en 1945 par Eliezer Frenkl et consacrée au problème juif (à laquelle ont répondu, entre autres, des personnalités comme Felix Aderca, Tudor Arghezi, N.D. Cocea, Gala Galaction, Petru Groza, Lucrețiu Pătrășcanu, Mihai Sadoveanu¹, etc.), il est dit, à un moment donné, quant à la situation roumaine : « L'antisémitisme, extrait des paragraphes de la loi, s'est accru dans la rue » (N.D. Cocea). Le même Cocea ajoute : « Je comprends les Juifs. Ils ont énormément souffert pendant quatre ans, il est donc normal aujourd'hui qu'ils nourrissent du ressentiment envers les peuples avec lesquels ils cohabitent. Si j'étais juif, si j'avais souffert comme les Juifs de Roumanie, je haïrais le peuple roumain. »

Il est possible qu'une telle impulsion ait agi chez certains activistes juifs, quoiqu'ils ne fussent pas moins acharnés contre leurs propres coreligionnaires, exploitants, bourgeois et petits-bourgeois, dévots, spéculateurs ou suspects. Avant toute autre explication, il faut en chercher les causes, comme pour les non-Juifs, dans la dureté des ordres donnés par le Parti...

Très vite, pourtant, après les premières charges, le champ d'action de ce combat s'est réduit aux « minoritaires »... Les mérites de la lutte communiste, légale ou non, les persécutions nationalistes, ont perdu de leur signification, cédant bientôt la place au critère national dans la sélection des cadres. L'« obsédante » première décennie communiste ne fut de toute façon que la première d'une série...

¹ Tous d'importants écrivains ou hommes politiques.

Au sein du vaste spectre humain mis en mouvement au début des changements socio-politiques de l'après-guerre, on trouve tous les types prévisibles : des révolutionnaires irrémédiables, des citoyens quelconques emportés par la vague, et des fripouilles. Et puis, bien sûr, des gens « bien », émergeant du fait de la crise qui exacerbait la confusion et le renversement des valeurs. Il existe aussi un genre qui cumule des proportions variables de chaque catégorie, selon une dominante : l'irrépressible désir de « rentrer dans le rang », « l'attachement », « l'adhésion ». Un besoin irrémédiable, presque pathologique, de « croire » à (lire : servir) des causes altruistes, pathétiques, « organisées ». Un missionnarisme actif et tenace, qu'il s'agisse de tel parti, de telle religion ou de je-ne-sais quelle secte caritative philanthropique... Dans ma famille aussi, j'ai connu d'anciens étudiants exaltés par leur *yeshiva* qui sont devenus communistes et qui se sont violemment séparés de leur tradition, de leur famille, de leurs coreligionnaires, à quoi ils sont revenus plus tard avec la même vitalité et un enthousiasme régénéré. Il m'est difficile de supporter cette frénésie continue, cette incapacité à une intériorité authentique.

Il y a quelques mois, un ami d'Israël m'a envoyé, par l'intermédiaire d'une poétesse et journaliste bucarestoise, du café. (Depuis plus d'un an, on ne peut plus se procurer de café autrement qu'au « noir »... au marché souterrain.) Outre ce combustible précieux pour l'écriture, j'ai dû accepter une conversation confessionnelle. Mon interlocutrice, autrefois militante communiste et auteur de poésies militantes ou sentimentales, avait publié au cours de son récent séjour en Israël quelques articles enthousiastes sur le pays du sionisme victorieux, et avait annoncé publiquement qu'elle se battrait par tous les moyens, à son retour en Roumanie, pour y faire paraître un roman (repoussé par la maison d'édition) à problématique juive. Elle a tenu à m'informer que les fiches de lecture de ce manuscrit, émises par l'Institut d'Histoire du Parti, étaient négatives, sans m'expliquer pourquoi l'Institut d'Histoire du Parti était mêlé à cette affaire périphérique. Elle m'a ensuite avoué, sans que je ne lui pose de question, qu'elle n'arrivait pas à se décider à partir définitivement en Israël, bien qu'on lui ait promis là-bas de l'engager aussitôt comme journaliste et qu'elle ait déjà reçu un prix culturel. Elle était convaincue que,

si elle insistait, elle obtiendrait bientôt aussi le prix Sion, mais elle ne pouvait pas accepter la précarité de la situation sociale en Israël : cela signifierait un salaire mensuel environ dix fois plus petit que celui du dentiste de sa fille ! Avec un air de complicité que je n'avais encouragé en rien, elle m'a chuchoté, d'un air malicieux, qu'elle avait absolument besoin de publier encore un livre ici, en Roumanie, pour devenir membre titulaire de l'Union des Écrivains, mais elle n'avait pour l'instant que quelques nouvelles, pas trop réussies. Elle m'a demandé, d'un ton conspirateur, comment procéder au mieux, mais elle ne semblait pas satisfaite de mon silence méditatif. Elle a reconnu être en bons termes « économiques » avec le rédacteur en chef de la maison d'édition (la solution la plus sûre dans une telle situation) et elle a ajouté qu'en fait, elle pourrait aussi faire appel au camarade X, le sinistre chef de section culturelle du Comité Central du P.C.R., qui lui a dit un jour qu'il l'appréciait.

J'ai eu du mal à répondre à ce gargouillis monologique. Finalement, j'ai osé lui demander quel avait été l'avis, non pas politique, mais strictement « littéraire », du lecteur de son roman, et quel était son propre avis sur ce manuscrit. Et je lui ai aussi demandé si elle ne voyait pas une contradiction entre sa présence servile dans la suite « culturelle » officielle de la communauté juive et son passé, peu éloigné, d'activiste parmi les cercles proches du Comité Central communiste.

Elle ne m'a pas répondu, elle m'a parlé de sa fille, étudiante israélienne en Roumanie, mariée à un Libanais (!), et de son frère, qui revenait de Moscou et d'une réunion du Conseil d'Assistance Économique Mutuelle, où il avait rendu visite à un oncle, ancien militant hors-la-loi de Roumanie « échangé » autrefois par les services de contre-espionnage roumains, vers 1940, en même temps qu'Ana Pauker, contre un espion roumain d'URSS, lequel oncle a été non seulement l'un des signataires de l'Acte du 23 août¹, mais aussi conseiller auprès du Palais Royal.

Elle m'a encore dit que, de fait, du point de vue matériel, elle se débrouillait plutôt bien, elle reçoit une retraite d'environ 4 000

¹ Acte du 23 Août 1944, par lequel le roi Michel, soutenu par une coalition pro-démocratique comprenant notamment des communistes, a renversé la dictature militaire du maréchal pronazi Ion Antonescu.

lei par mois (en partie de l'État, en partie du Fonds Littéraire, dont on peut être membre sans être membre de l'Union des Écrivains, à l'instar des paroliers de musique légère, par exemple), à quoi s'ajoute à peu près la même somme reçue pour des textes de chansons, des émissions pour enfants, etc. Mais tous les prix ont monté, comme je le sais bien, et l'entretien d'une maison coûte tellement (oh oui, et sa résidence correspond effectivement à la condition de vie d'une ancienne nomenklaturiste...), ce n'est plus facile. Elle m'a confié ne pas pouvoir renoncer à l'idée de l'Union Soviétique, symbole des idéaux pour lesquels elle a lutté toute sa vie. Elle a aussi évoqué son amant actuel, un « chrétien » *mais* un homme délicat (ainsi l'ancienne communiste a-t-elle formulé les choses)... qu'elle n'a pas vraiment envie de « déraciner », c'est-à-dire d'emmener avec elle en Israël. Inutile de mentionner que Madame a environ soixante ans ; son époux est mort il y a deux ans. Elle a réaffirmé son admiration envers Israël, et m'a fait partager son vif dilemme, auquel elle est encore et encore confrontée...

Voilà, en se limitant à quelques détails, sans la prétention de rendre toute la « complexité » du destin d'une infatigable « battante » qui cotise pour le communisme, le sionisme, l'internationalisme, le féminisme, le rationalisme, etc., le portrait d'un cas, voire, après quelques retouches nécessaires, de toute une catégorie. Si elle part en Israël, je ne doute pas qu'elle se dévouera sans relâche à son nouveau zèle. Par de nouveaux arrangements profitables, elle se trouvera une place, et sera utile aux autres, et surtout à soi-même.

Mais ce ne sont pas le « révolutionnaire de métier » ni la parfaite fripouille opportuniste qui m'intéressent le plus. Je ne suis pas du tout passionné par « l'exploration » du destin abyssal d'un lieutenant de la *Securitate* juif des premières années de l'après-guerre – je connais un cas, originaire de ma ville natale – qui, durant les interrogatoires, tabassait horriblement l'interrogé, surtout s'il était Juif. Ensuite, quand les Juifs ont été exclus de la *Securitate*, l'individu en question est passé au commerce socialiste, où, naturellement, il a volé tout ce qu'il a pu, avant d'être emprisonné. Puis il a émigré, il a encaissé ses « dédommagements » en tant que survivant des camps en RFA, et il s'est rapidement attelé à se

faire une situation. Aujourd'hui, il vit confortablement, respecté, comme toute personne ayant une « bonne situation », en Israël.

Je me suis demandé ce qui est arrivé aux gens normaux, lambda, en 1945, surtout à ceux qui étaient matures, plus ou moins avisés des farces de l'Histoire et des désastres de l'Utopie. Croyaient-ils sincèrement pouvoir contribuer à quelque chose de nouveau et de grand, en acceptant le mensonge, les compromis tactiques, la délation, l'autocritique du type: « Tout ce que j'ai fait de bien, je le dois au Parti, tout ce que j'ai mal fait, c'est de ma faute? » Quelle était la part de naïveté, quelle était la part de manipulation de leurs propres pulsions schizoïdes?

Nous passons tous par ces violences de la puberté lorsque nous découvrons devant nous, dans une proximité immédiate, la grande imperfection humaine: une famille médiocre, des maîtres ridicules, des camarades somnolents, des abrutis de toutes sortes entre lesquels nous avançons à tâtons. Cette découverte insupportable du grotesque et de la duplicité rébarbative a parfois, pour l'apprenti imberbe, des conséquences terribles. Le trop jeune homme ne désire plus que rompre les chaînes qui le lient à un tel monde. Impulsion grandiose, défi sublime, violence trouble. Chez beaucoup de gens, ces vibrations persistent, déviées, bien au-delà de la puberté, qu'ils perpétuent.

La société, comme les gens qui la composent, nous fournit des motifs naturels de révolte et de séparation. Une sensation d'insatisfaction et d'échec accompagne naturellement tout bilan existentiel, si l'on refuse toute mystification. Difficile d'éviter la sensation que la vie a été une déviation progressive, imperceptible et inévitable, au cours de laquelle on a perdu « quelque chose » d'énigmatique et d'essentiel, au sujet duquel personne ne saurait dire très précisément ce qu'il aurait fallu que ce soit. Si nous faisons face à l'insatisfaction quant à ce que nous avons réussi à faire de nous-mêmes..., que dire encore de l'ambition de transformer les autres, de les rendre différents de ce qu'ils auraient voulu être?

Le problème n'est toutefois pas le poids d'idéalité dont se charge l'échec qu'est la vie, mais le poids de la culpabilité.

Quoique ce soit dans des proportions tout autres, d'une autre gravité, avec des conséquences drastiquement différentes, comparées aux régimes totalitaires, dans les sociétés libres aussi les idéa-

listes doivent endurer des crises d'insatisfaction aiguë, lorsqu'ils jugent avec lucidité leurs espoirs et leurs réalisations. C'est là, en fin de compte, l'inévitable inaccomplissement qui résulte de nos limites humaines. Mais, de nouveau, ne confondons pas échec et culpabilité – laquelle devient, sous la dictature, crime, crapulerie crasse et abjection.

Durant mon séjour en Israël, en 1976, j'ai constaté chez un certain nombre d'activistes sionistes qui avaient dédié beaucoup d'années au sacrifice et aux espérances du but de leur vie une amertume manifeste, et une lassitude devant la réalité environnante. On venait justement de révéler plusieurs cas de corruption scandaleuse au sein du parti au gouvernement, qui ont suscité la stupeur et la colère. Tout cela dans des conditions étatiques démocratiques, alors qu'il ne s'agissait pas de crime, de camps, de tortures, ni de « larcins » de quelque envergure financière. Même si les réalisations sociales, économiques, politiques, militaires et scientifiques du jeune État judéen justifiaient tout de même assez de satisfactions, la désillusion occasionnée par la confrontation du réel et de l'idéal était difficile à éviter...

L'occident démocratique n'épargne pas non plus cette désillusion à ceux qui croient en lui. Citoyens plutôt que militants, et, au sommet de la hiérarchie, politiciens, peut-être, plutôt qu'idéologues... empreints d'une banalité, pour ainsi dire, admirable – ou pas du tout. Le pragmatisme, le respect de la Loi (oui, la Loi peut constituer la cible des modifications du mécanisme social). Les citoyens de l'Occident démocrate ont eux aussi leurs motifs de révolte et de désillusion, qui ne sont pas tous banals. Prenons les mesures administratives britanniques de « rapatriement » forcé, après la guerre, des soldats soviétiques et des citoyens d'Europe de l'Est : cela me rappelle le sort tragique du navire *Struma* et de tant de Juifs qui ont voulu échapper à la mort hitlérienne en se dirigeant vers les rivages de Palestine, férocegardés par les Anglais.

Mais la démocratie demeure la meilleure forme de vie sociale, ou en tout cas la moins mauvaise...

En ce qui concerne les militants marxistes, ils ont des motifs profonds de découragement et d'auto-inculpation sévère, au regard de l'histoire de leur mouvement révolutionnaire, du projet

conçu, le *socialisme réel*, et de l'hallucinante « facture » à payer : l'incalculable tribut de sang sur lequel a été fondée cette étrange cité militarisée, entourée de murs, humiliée par de nombreux manques et remplie d'espions.

Face à cela, l'imbécillité et la cruauté qui éclatent parfois dans l'appareil politique ou administratif capitaliste d'aujourd'hui, lequel n'a rien d'innocent et comprend bien des misères, reste malgré tout un jeu d'enfants méchants.

Nos actions au sein de cette existence nous révèlent toujours un nouveau gouffre. Le besoin qu'a l'homme de rêves et de dogmes demeure. L'envie demeure, solide, et le désir d'une belle situation, de prestige.

À chaque instant, des motifs de désillusion nous viennent de nos semblables (et de nous-mêmes). La pureté de l'idéal absolu ne disparaît pourtant pas des projets humains.

Le bilan d'une vie devient véritablement accablant, comme je le disais, non pas par l'ampleur de l'échec de l'idéal, mais par le fardeau de fautes qu'il assume...

XI. L'ANTISÉMITISME DANS LA ROUMANIE COMMUNISTE

Leon Volovici : *Je ne t'ai posé aucune question sur l'antisémitisme ; nous ne pouvons toutefois pas l'éviter, et il ne le faut pas non plus. Les autres l'évitent assez, non sans le stimuler alors, discrètement, je crois. C'est un problème qui t'a préoccupé, tu as été l'un des rares écrivains juifs (le seul ?) à avoir riposté par écrit, avec tous les risques impliqués, aux attaques antisémites de la presse. Quelles formes prennent aujourd'hui l'antisémitisme dans le milieu (disons) intellectuel, selon toi ? Comment expliques-tu la persistance de certaines réactions antisémites particulières, triviales et rudimentaires, confusément « idéologiques », dans les écrits de certains journalistes, voire de certains écrivains ? Et comment expliques-tu les symptômes, évidents, d'un antisémitisme « officiel » ?*

Norman Manea : Je n'ai aucun plaisir à revenir sur « l'enfer c'est les autres ». J'aurais préféré qu'on laisse enfin aux Juifs le

loisir de mettre en valeur – dans des conditions de sécurité extérieure – leur sens de l'autocritique. Il y a peu de peuples, je crois, qui aient été dotés d'un tel appétit, si violent, d'auto-inculpation. Il n'était pas utile que l'on nous transfère les déformations stupides et absurdes dont la mystique antisémite abuse, nous aurions découvert tout seuls nos impuissances et nos erreurs. La grande époque des prophètes élève le tragique de l'autocritique judaïque au degré d'essence. Sans impulsion étrangère, sans provocation venue d'une hostilité misérable... Face au « nerf tragique » des Juifs, l'antisémitisme – avec toutes les souffrances qu'il engendre – ne semble être qu'une provocation vulgaire, stupide, lamentable, venue de la périphérie de l'existence. Une expression trouble déformant le visage d'un semblable qui nous hait et nous abrutit tous, dans le miroir planétaire de la communion du mal. Même lorsqu'il revendique des arguments religieux, « scientifiques », raciaux ou sociologiques.

Qu'est-ce qui polarise autant d'instincts vils? En quoi « provoquons »-nous l'explosion de tant de misères ajournées, fermentées, empoisonnées? Existe-t-il en nous quelque chose d'« excessif » qui solliciterait cette hostilité? Demandons aux Juifs: selon l'écrivain Yehoshua, les Juifs auraient quelque chose qui éveille « la démence des autres peuples »... La démence des Allemands, des Russes, des Arabes, des Polonais, des Espagnols? « Peut-être notre judaïté a-t-elle dans sa totalité quelque chose d'exceptionnel », dit Yehoshua.

De quelle manière la différence judaïque est-elle « autre » que celle qui sépare le Chinois du Belge, le Turc de l'Anglais, l'Indien du Suédois? Sommes-nous toujours les incarnations d'une condition-limite, exceptionnelle? De là viendrait ce *quelque chose* d'« excessif », tant dans la contraction de la panique, que dans la frénésie de la détente? Mais sous des apparences de calme, de logique parfaite, d'indifférence froide? de solidarité, d'attente, d'émotion? Nous aurions le droit de solliciter une trêve, de la tranquillité, pour enfin pouvoir nous juger nous-mêmes, sans devoir au préalable nous défendre contre les dénaturalisations qui bafouent tant nos qualités que nos défauts. Mais serions-nous alors à la hauteur de cette exigence, elle-même si singularisante en soi?

L'antisémitisme a été qualifié de « socialisme des imbéciles » bien avant que le socialisme « réel » n'assume cette imbécillité. Et la démocratie, et l'Ouest ? Comment se rapportent-ils à ce petit peuple toujours au centre de l'attention, suspecté, surveillé, scruté dans ses défauts bizarres comme dans ses qualités, que l'on retrouve toutefois chez beaucoup d'autres ?

Eh bien, j'ai été attentif à la réaction occidentale après les événements du Liban, l'été dernier, le sinistre massacre inter-arabe de Sabra et Chatila¹ (dû à la négligence de certains organes militaires israéliens, qui y ont peut-être consenti). Notre horreur à nous, Juifs, ne saurait être comparée à « l'irritation » de tant de pays, par ailleurs nullement innocents, dans ce qui est arrivé à ce beau pays qu'est le Liban. (La France, par exemple, garde envers le Liban une dette d'honneur, qu'elle n'a toujours pas acquittée aujourd'hui.) Après la réaction de révolte inspirée par ces assassins qui avaient tenté de venger par leur horrible crime l'assassinat de leur Président fraîchement élu (assassinat dont la presse a laconiquement rendu compte), s'ensuivit la révolte naturelle inspirée par les militaires israéliens qui n'ont pas empêché le massacre. Mais la réaction des Israéliens eux-mêmes a-t-elle été complaisante, lâche, hypocrite, agressive, comme c'est parfois le cas dans le monde arabe même, et pas seulement là ?

Il est difficile de juger de loin de tels faits. Il nous est difficile de juger d'ici ce que les Israéliens auraient dû faire dans un État toujours plus assiégé par l'indifférence du monde, comme dans un nouveau ghetto, de même qu'il leur est difficile à eux de comprendre, dans un pays libre, ce que nous pensons et vivons, nous, jour après jour, ici même. Il existe toutefois le critère éthique. Un critère fondamentalement judaïque... Durant ces journées d'été, l'horreur des Juifs devant ce crime sinistre et devant l'éventuelle complicité israélienne semblait terrible, incendiaire. Elle s'est manifestée en tant que telle là où elle l'a pu, et elle a profondément troublé les âmes de ceux qui ne pouvaient pas se manifester.

Mais on a tort de clarifier son attitude, son refus, son indignation, quand tout a déjà été mis sens dessus dessous par la manière

¹ Il eut lieu du 16 au 18 septembre 1982 ; les camps de réfugiés palestiniens de Sabra et Chatila, entourés par l'armée israélienne, furent attaqués par des Phalangistes libanais qui avaient été autorisés à y entrer.

dont les accents sont placés et l'information manipulée. Le récit des combats de Beyrouth usait de termes comme « Holocauste », « extermination »..., évidemment dotés d'une lourde charge émotionnelle. On n'avait pas entendu de tels mots au sujet des génocides d'Iran, d'Afghanistan, du Cambodge. Comme le disait Jean Daniel dans le *Nouvel Observateur*, on transformait une vérité horrible en vérité monstrueuse et insupportable. Et ce n'était pas la première fois.

J'ai aussi lu dans le *Nouvel Observateur* le dernier entretien donné par Mendès-France, un homme auquel on ne pouvait pas prêter des sentiments pro-israéliens, quoiqu'il fût Juif. Socialiste conséquent, il se voyait contraint de rappeler à ceux qui falsifiaient encore une fois la vérité et qui se laissaient leurrer avec complaisance, que la guerre d'Algérie a coûté un million de vies. Il s'est ensuite référé au massacre des Kurdes, à ce « septembre noir » déchaîné à la frontière israélienne, au massacre des Palestiniens par les Syriens à Tel al-Zaakar ou par les Jordaniens. Événements sinistres, devant lesquels la presse française s'est gardé d'utiliser des termes-limite réservés au seul nazisme (Holocauste, extermination, massacre, etc.). Mendès-France dit ensuite textuellement : « Oui, il y a en France un fond d'antisémitisme latent, de racisme en général. Tantôt, il y a un spasme, tantôt le fond est plus ou moins camouflé, silencieux. Mais c'est le fond. S'il doit disparaître un jour, il y faudra beaucoup de temps. » On peut accorder foi à ces propos tenus peu de temps avant sa mort par ce socialiste français, pour qui sa judaïté ou celle d'autrui ne représentaient pas une préoccupation essentielle.

Ce qu'il dit de la France s'applique à d'autres lieux, plus ou moins francophiles. L'enquête de la commission israélienne Kahane sur le massacre des camps de Beyrouth a confirmé une auto-exigence morale digne de toute tradition démocratique réelle. En plein état de guerre, entouré de voisins hostiles et de tout un monde rendu hystérique (ou, dans le meilleur des cas, indifférent), un pays « oriental » – et non l'Angleterre, les États-Unis, ni même les démocraties scandinaves ou tout autre pays réellement démocratique – a le courage de condamner son gouvernement, son ministère de la Guerre, parce qu'il n'a pas empêché le massacre d'adversaires de son armée par une force tierce, celle-ci n'étant

même pas un allié déclaré... Et pourtant, j'en suis sûr, même une telle preuve n'aura pu convaincre que ceux, peu nombreux, qui étaient déjà convaincus. Aucune preuve n'est assez forte pour réduire à néant les mythes, la fausseté, la complicité instinctive avec le mensonge.

Ce ne sont pas nécessairement nos défauts ou nos erreurs, réelles et que nous aurions répudiées, qui abreuvent les antisémites, mais leur grave aveuglement... La suspicion et la subjectivité sont en définitive humaines, et ne manquent ni aux Juifs, ni aux autres. Il ne faut pas systématiquement les confondre avec la grotesque « fixation » antisémite. Cette fixation est millénaire, ne l'oublions pas. Ses conséquences se sont avérées monstrueuses, sans point de comparaison.

Un ami écrivain m'a parlé d'un collègue à lui qui commençait sa journée par des injures antisémites, alors qu'il n'avait jamais rencontré un seul Juif!

L'antisémitisme roumain? Son histoire est riche. L'actualité communique naturellement avec des antécédents nullement négligeables. Les mots de Mendès-France sont aussi valables pour la Roumanie (comme pour d'autres zones du paradis terrestre), ils auraient tout aussi bien pu être signés par Mihail Sebastian, par Benjamin Fondane, par Paul Celan, par Marcel Iancu, par Tristan Tzara, et même par le philosophe christianisé Tudor Vianu, sans parler de personnalités religieuses, même si, en 1878, au moment de lui accorder son indépendance, et ultérieurement, la France compta parmi les puissances européennes qui imposèrent à la Roumanie la condition de reconnaître des droits égaux aux Juifs. Demande qui semble-t-il ne fut guère au goût du Parlement roumain, où d'intenses débats eurent lieu pour rejeter cette condition, et où l'on fit tout ce que l'on put pour ajourner ou éviter la mise en pratique de l'obligation à laquelle on avait signé. (Il existe à ce sujet, semble-t-il, une note du journal de Titu Maiorescu sur sa controverse difficile avec Mihai Eminescu¹ concernant l'ennuyeux article 7 de la Constitution et l'acquisition de la citoyenneté par les Juifs.) Dès 1975, même, quand la Roumanie

¹ Titu Maiorescu (1840-1917), homme de lettres et politique de grande influence; Mihai Eminescu (1850-1889), écrivain romantique, considéré aujourd'hui comme le poète « national » roumain.

conclut pour la première fois, malgré les protestations de la Porte et d'autres puissances, sa première convention commerciale souveraine, en l'occurrence avec l'empire austro-hongrois, on a ajouté dans un protocole final, sur les instances de la partie roumaine, l'anticipation d'une reconnaissance par l'Autriche-Hongrie du droit de la Roumanie d'appliquer ses lois xéno- et judéophobes aux « sujets autrichiens » juifs du pays. Ainsi, contredisant ses propres lois d'égalité pour tous les citoyens, l'Autriche-Hongrie fut convaincue par son nouveau partenaire de signer un protocole au sujet duquel le ministre des Affaires étrangères Boerescu affirmait : « Ce que nous avons fait à travers l'art. 1, ça ne visait pas à résoudre, mais seulement à faire reconnaître par l'autre puissance contractante la situation légale des Israélites de ce pays, c'est-à-dire faire reconnaître toutes les restrictions qui sont admises par les lois existantes contre les Israélites d'ici, en général, qu'ils soient étrangers ou autochtones. »

Inutile de dire la gravité de cette accolade discriminatoire accordée par une grande puissance... Mais lors du vote à la Chambre, Mihail Kogălniceanu, Ion Brătianu et d'autres ont riposté avec véhémence contre les concessions commerciales faites aux Habsbourgs, et le gouvernement a démissionné. De tels épisodes ne sauraient être compris sans tenir compte des problèmes assurément complexes d'intégration des « étrangers », nombreux et actifs, mais aussi de certaines attitudes tolérantes et hospitalières, aux commencements de la modernisation de la Roumanie. De même, les souffrances de la période antérieure, lorsque les Juifs appelés par les hauts dirigeants pour raviver le commerce et créer des marchés durent bientôt endurer la haine des boyards, l'hostilité des riverains, voire la tyrannie capricieuse des dirigeants eux-mêmes... Il faut analyser ce contexte historique complexe sans céder aux simplifications des conclusions tendancieuses, d'un côté comme de l'autre. Citons ici deux opinions du début du siècle.

La première appartient au critique littéraire Dobrogeanu-Gherea, Juif internationaliste et socialiste sans « fidélités » ni excès judaïques, naturalisé non seulement par des papiers tardivement acceptés par les autorités roumaines, mais surtout par sa spiritualité, d'ailleurs confirmée par l'évolution des descendants de

sa famille. Dans sa mémorable lettre à Vladimir Korolenko (qui contient aussi un passage extraordinaire sur la mort de Caragiale¹), Gherea écrit au sujet de la spécificité de l'antisémitisme roumain, capable d'atteindre prudemment son but, sans faire de bruit : « Et cela non pas parce qu'il y aurait peu d'antisémites chez nous, ou qu'il n'existerait pas un véritable mouvement antisémite. Hélas, non, chez nous leur nombre est plus grand encore que chez vous. Toute l'intelligentsia roumaine (à l'exception de P. Carp, le Président du gouvernement actuel, de feu Caragiale et de deux-trois autres encore, moins importants), tous, ils sont antisémites, tous pénétrés par l'esprit antisémite. [...] Bien que tous nos partis politiques soient antisémites, aucun d'entre eux n'a permis ni ne permet de procès trop bruyants, à grand retentissement, contre des Juifs, ni des pogroms comparables à ceux de Russie. »

Gherea explique la situation par la « tactique du silence, du masque, de l'accalmie »..., et il conclut par un sarcasme : « Voilà pourquoi nous ne craignons ici ni les pogroms, ni les procès anti-juifs ; nos dirigeants se chargent eux-mêmes de leur *non-apparition*. Chez nous, la suppression des Juifs et de leurs droits politiques et civiques se passe dans un silence et un calme totaux. Le vacarme n'est pas permis. »

Demandons-nous dans quelle mesure, et en quoi, les choses ont changé depuis... Voici ce qu'écrit le grand poète Tudor Arghezi en 1918 quant à la situation juive : « En Roumanie seulement, le droit d'avoir une patrie lui a été refusé. Le Juif devait être toléré à condition que ses yeux ne voient pas, que son cerveau ne fonctionne pas, qu'il ne s'exprime pas sur des affaires publiques. Ses lèvres devaient à la vie un sourire constant de gratitude et des mots d'admiration pour tout ce qui dans la hiérarchie sociale dépassait le sous-commissaire. Son attitude devait exprimer par des courbettes et des ondulations l'indicible bonheur de lire M. Cuza lui adresser la caresse d'un "Youpin" et les grâces habituelles d'une classe politique qui prétend être la condensation supérieure de la culture nationale... »

Arghezi – qui ne serait pas épargné par la suite par les péchés de l'opportunisme, allant notamment jusqu'à d'occasionnelles

1 I.L. Caragiale (1852-1912), écrivain et dramaturge majeur, de très grand renom.

sorties antisémites, presque invraisemblables, mais utiles – exprime ici, je crois, objectivement, avec intelligence et expressivité, une réalité dont nous avons le droit de nous demander si, et dans quelle mesure, elle a changé.

Il ne nous appartient pas de faire le procès de l'antisémitisme roumain. Ce devrait être en priorité l'affaire des autres... Ce serait seulement la nôtre dans la mesure (très relative, très incertaine, très ambiguë) où nous serions reconnus comme « Roumains ».

J'aurais préféré ne pas avoir le rôle de la victime et du plaignant (« L'enfer c'est les autres »), ni celui de « l'analyste » d'un procès qui n'incombe ni à moi ni à nous, mais à d'autres. À des esprits « purement » roumains ?!, qui auraient la force de dévoiler ce mal douloureux et les capacités de redressement moral du pays.

Le peuple roumain ne peut pas être aimé sans être observé ni critiqué. Pas plus que le peuple juif. La critique marque un véritable désir de mieux, la persécution et le pogrom non.

On ne s'est toutefois pas bousculé, ni hier ni aujourd'hui, pour effectuer cette analyse tant attendue, objective, de la question. Quand l'actuel président de l'Union des Écrivains m'a répété, il y a plus d'un an, avec un air complice maladroit, certains propos apaisants prononcés par le chef de l'État à l'occasion des fastueuses célébrations de son anniversaire, concernant, paradoxalement, la « lutte contre le nationalisme, contre l'antisémitisme », je lui ai promptement répliqué, sans pouvoir maîtriser mon irritation : « Pourquoi me dis-tu ça à moi ? Ce n'est pas à moi que ça s'adresse... Je ne suis ni nationaliste ni antisémite. L'antisémitisme n'est pas le problème des Juifs, mais des autres. »

Les écrivains ne se sont pas manifestés seulement par du mal, comme la bande littéraire d'Eugen Barbu et du journal *Săptămîna*, mais aussi par du bien. N'oublions pas la requête d'un tiers du Conseil de l'Union des Écrivains demandant la convocation d'une réunion extraordinaire afin de discuter les excès nationalistes et antisémites parus dans la presse. Il y avait là sans doute un désir naturel de stimuler l'écho « international » à l'encontre des hooligans officiels, sachant que les Juifs et le « problème juif » susciteraient rapidement une rumeur certaine dans la presse du monde, mais ce désir n'en a pas moins été exprimé. Hélas, on ne peut pas parler d'attitude réellement conséquente, organisée et collective,

dans ce sens, ni de protestations individuelles significatives. Les gens se contentent, en fin de compte, de vociférer autour d'un café ou bien au téléphone, entre amis. Que pourraient-ils faire? Que font-ils, de fait, dans cette impasse sociale comme dans d'autres?

J'ai effectivement pris position publiquement contre certaines manifestations antisémites grossières apparues dans la presse. Je n'étais peut-être pas le mieux placé. Je suis un Juif « assimilé » et « non-embrigadé » politiquement. Je n'ai jamais fait grand cas de mon origine, que je n'ai pas niée non plus. Je l'ai assumée, tout simplement, comme un don, sans la mettre au service d'autrui. Je n'ai toutefois jamais accepté qu'on y voie une déficience ni une faute. Je ne pense pas que je réagirais différemment s'il s'agissait d'une autre minorité, qu'elle fût nationale, politique, culturelle ou d'un autre type.

L'année dernière, dans la revue *Flacăra*, le chroniqueur L. Kalustian a relevé certaines manifestations antisémites chez de grands écrivains. Parmi lesquels on trouvait – chose surprenante – Mihail Sadoveanu et Liviu Rebreanu, deux auteurs connus pour leur sympathie envers les opprimés. Dans les conditions actuelles, hélas, de telles révélations ne sauraient engendrer de révolte, elles offrent plutôt une justification « majeure » à l'instigation nationaliste, dont la légitimité trouve ainsi appui dans les valeurs classiques de la culture roumaine. La chronique de Kalustian devait aussi contenir « l'épisode » inverse, Caragiale, écrivain qui, dans les circonstances décrites par le journaliste, comme dans d'autres circonstances, s'était avéré un ami conséquent des Juifs. Le texte de Caragiale – brillant, et comment aurait-il pu en être autrement? – n'a toutefois pas pu être publié aujourd'hui dans cet hebdomadaire culturel communiste.

« En général, l'antisémitisme roumain est un état de fait. De temps en temps, il se transforme en idée », disait Sebastian.

Ainsi peut-on comparer – sinon substituer – les propos de Sebastian, datant de près de cinquante ans, à ceux, plus récents, de Mendès-France, quoique la Roumanie d'alors ne fût pas la France d'aujourd'hui, pas plus que la Roumanie d'aujourd'hui n'est la France d'aujourd'hui.

Même s'il répond à une tradition nationale, voire internationale, l'antisémitisme actuel dans la Roumanie communiste a des

caractéristiques spéciales, qui tiennent de l'absurdité du temps présent. La population juive est insignifiante aujourd'hui en Roumanie, et sa décroissance continue; les Juifs ne détiennent plus de postes notables dans l'administration, ni de situations économiques avantageuses. Quand je travaillais encore comme ingénieur, puis comme chercheur en sciences, il y a plus de dix ans de cela, les Juifs, si doués qu'ils fussent, ne pouvaient concrètement plus occuper une fonction supérieure à, disons, chef de service. Beaucoup de mes collègues ont émigré, peut-être aussi à cause de cela. Aujourd'hui, impossible d'être chef de service si l'on est Juif, ou si l'on n'est pas membre du Parti.

Les nombreux textes antisémites plus ou moins voilés (de moins en moins) apparus dans la presse ces dernières années et qui continuent à paraître, chaque semaine, dans divers journaux et revues, pourraient faire l'objet d'un volume massif. Je pourrais en citer sans fin... Mais pour limiter cette crasse collective à un seul texte, arrêtons-nous sur une citation du déjà célèbre éditorial « Idéaux » de la revue *Săptămîna* du 5 septembre 1980. Ce texte n'est pas le fruit du hasard, ce n'est pas une gaffe, ni une erreur. Les soutiens officiels que remporte l'auteur depuis quelque temps le prouvent mieux que tout. Ce texte est imprégné de la conception officielle actuelle, et il exprime aussi l'avis sincère de beaucoup de ceux qui gravitent, intéressés, autour des slogans officiels. Il n'aurait probablement pas pu paraître dans *Scînteia*¹, mais *Scînteia* ne l'a pas désavoué, parce que ceux de là-bas sont du même avis, quoiqu'ils s'expriment plus prudemment et qu'ils évitent les sorties publiques de ce genre.

Cet article concentre « l'essence » de toute une mentalité, que l'on peut retrouver, à quelques variations de détails près, et sous les formes les plus étranges, dans une série très riche d'interventions publiques dans la presse de ces dernières années. Voici donc :

« Nous, hommes de culture de la Roumanie de ces années héroïques, nous aimons le Parti Communiste non seulement pour la nouvelle vision et la fraîcheur spirituelle qu'il a intronisées dans l'évolution d'ensemble de la société roumaine, pour le rythme électrifant auquel tout a commencé d'aller vers le bien, vers la

1 Organe central de presse du P.C.R., de 1944 à 1989.

qualité, vers l'optimisation, mais aussi, à mesure égale, pour le courage véritablement révolutionnaire qu'il a eu de comprendre qu'une nation ne peut se construire qu'avec les gens de son territoire, qui sont nés ici depuis des centaines et des milliers d'années, et qui ne quittent pas le front du travail, même dans la difficulté. Le Parti sait tout cela et beaucoup d'autres choses encore, et c'est là le fondement de sa politique de cadres. Il sait, par exemple, que les honneurs les plus hauts reviennent à ceux qui accomplissent des faits patriotiques, comme le disait le chroniqueur, et non à des visiteurs avides de gain, maîtres en tarentelle démocratique, vêtus de leurs châles puants, cabotins étrangers aux intérêts de cette nation, qui font tinter leurs éperons d'orgueil et leurrent certains par leur patriotisme spéculateur. Nous n'avons pas de besoin de prophètes fainéants, ni de judéens qui n'ont pas la dimension du sacrifice roumain dans leur sang facile à acheter... »

Si l'on élimine les accents démagogiques et la terminologie adaptée conformément à la ligne du Parti, ainsi que la violence du langage, il n'est pas exclu que l'on retrouve cette conception, exprimée sous des formes plus légères, badines, apparemment tolérantes, chez beaucoup de ceux qui s'affichent parés de « démocratie »...

Cette citation est représentative de la vision antisémite, officielle ou non, et elle sert les autorités officielles. Plus absurde que jamais, et pourtant possible, elle montre encore une fois que l'antisémitisme n'a pas besoin de fondement rationnel, qu'il peut survivre même là où le dernier Juif aura disparu... Si l'activiste antisémite n'était qu'un « hasard », une excroissance déplaisante mais accidentelle et négligeable, il resterait marginal... Il ne serait pas installé à un poste central, à l'action nocive. Cela prouve une nécessité, un besoin social de défoulement et de diversion.

Parler aujourd'hui de l'antisémitisme roumain peut sembler frivole ! Comme établir dans quelle mesure ceux qui portent des lunettes souffrent plus en prison que les autres... Certes, il est désavantageux d'avoir, outre les nombreux tourments de la détention, à porter des lunettes, ou à souffrir d'une laryngite ou du cœur... Mais quelle importance de tels appendices ont-ils dans la situation fondamentale de captivité ? Nous ne devons pas nous considérer comme les opprimés les plus abandonnés... D'autant

plus que l'on nous a offert – à nous, les « allogènes » – la possibilité de sortir d'entre ces murs ! Puisque nous sommes restés, il n'est peut-être pas dépourvu d'intérêt de voir ce que cela signifie, en outre, de « porter des lunettes », et de se faire écraser ses lunettes par un gardien, ou bien d'être souillé d'excréments qu'il faut lécher, sous la joyeuse surveillance des gardes.

L'injustice de la discrimination s'accompagne aussi d'un « avantage » nullement négligeable, dans une dictature. Si les Juifs ne peuvent plus aujourd'hui être ministres, directeurs, académiciens, généraux (d'ailleurs, ils n'auront eu accès à de telles places que pendant une période très courte, quelques années seulement), cela signifie, implicitement, que les Juifs ne risquent pas de devenir des voyous. Même la tentation en est diminuée. La mise en pratique de nos défauts semble non seulement peu rentable, mais même absolument inutile.

Oui, des droits égaux impliqueraient aussi ce droit : le droit aux défauts. Ce n'est pas un hasard si, quand ce droit n'existe plus, l'autre, le droit d'affirmer ses qualités, n'est plus réel ni plein. Mais le fait que, « frustrés » d'obstacles, de complications, de duplicités, de démagogie, nous offrons peut-être moins d'arguments à l'hostilité..., n'impressionne évidemment personne. Il ne s'agit pas seulement de ne pas être général, ministre, directeur. Il s'agit tout simplement de ne pas pouvoir exercer son métier. Car pratiquer sa profession ne signifie pas seulement être bon pour l'obscurité d'un petit travail correct... qui en fin de compte, en te plafonnant, te disqualifie aussi.

Prenons un exemple dans notre environnement immédiat. Quelqu'un valide des études supérieures par des résultats excellents, et réussit à se consacrer à la profession à laquelle il aspire. Connaissant la nature du métier, il complète sa formation de chimiste par des études d'histoire de l'art, pour correspondre pleinement à la qualification requise pour... restaurer des œuvres d'art. Lors d'une période de libéralisation relative, il bénéficie d'un stage professionnel en France. Il devient en quelques années un spécialiste apprécié. Il enseigne et suit lui aussi des cours, il visite des centres réputés dans le domaine. Il passe par diverses étapes et par diverses zones de la profession. Il atteint aujourd'hui l'âge de la maturité professionnelle, il a obtenu une certaine stabi-

lité, sinon la consécration, il peut mettre en valeur son expérience. Mais il n'est pas membre du Parti, et il « porte des lunettes » : il ne peut donc pas occuper la fonction de chef de service, ni par « délégation », ni par nomination. À chaque « restructuration », la menace revient d'être éliminé de sa profession.

Tu as sans doute reconnu ce cas¹. L'été dernier, le critère de licenciement était devenu le chapitre « Famille à l'étranger ». Quel Juif de Roumanie n'a pas de la famille à l'étranger ? Par miracle, Cella a été « omise » par cette sélection absurde. Maintenant, ces jours-ci, une collègue à elle, plus jeune, s'apprête à entrer dans le Parti, elle pourra donc lui prendre sa place... L'entrée dans le Parti devient décisive pour la validation professionnelle, inaccessible à un Juif, quand bien même celui-ci aurait-il envie d'une excentricité tardive de ce type.

Certes, la même chose aurait pu arriver à un Roumain qui ne serait pas membre du Parti (voire, même s'il l'était) et dont la sœur serait partie hors de Roumanie. Mais pour un Juif, la situation est inévitable.

J'ai passé intentionnellement sur les chicanes quotidiennes, sur le climat de suspicion et d'hostilité, sur les insultes explicites ou cachées, sur les innombrables formes de blocage, accru, dans le cas des Juifs. Il ne s'agit donc pas d'être ministre, académicien, ou directeur. Il ne s'agit plus de l'adversité ni de la continuité de l'effort de marginalisation et d'exclusion progressive hors du domaine culturel des écrivains, des gens de lettres ou des artistes... Il ne s'agit que du cas moyen, typique, de quelqu'un qui veut seulement exercer son métier au niveau qui lui convient.

Les éventuelles modérations éphémères, ou bien les aggravations, ne trahissent aucun changement profond, réel. Ce sont le résultat de certains « arrangements » cosmétiques momentanés, liés aux intérêts du moment. Sur le principe énoncé dès 1900 (!) par un esprit aussi profondément démocratique que le philosophe Constantin Rădulescu-Motru : « La question israélite sera toujours chez nous une question de compensation. »

En ce qui concerne les documents officiels, le mot « juif » y apparaît rarement, avec une prudence calculée, et avec une sorte

¹ Il s'agit de Cella Manea, l'épouse de l'auteur.

de gêne peu énigmatique, même lorsque l'on se réfère aux événements d'un passé durant lequel la présence juive a été très importante.

À la fin de janvier, à l'occasion des vastes fêtes organisées pour célébrer son anniversaire, le chef de l'État roumain a fait allusion, dans son discours, aux liens qui ont existé du temps de la lutte illégale entre les communistes roumains, hongrois, allemands, serbes et... juifs. On sait bien que les proportions « nationales » imposaient un autre classement. L'orateur a d'ailleurs prononcé le mot *juif* avec assez de condescendance.

Est-ce là un motif de mécontentement? Aurait-il mieux valu qu'il mette en avant les Juifs, alors qu'il parlait de la lutte illégale des communistes? Encore un argument, n'est-ce pas, en faveur de ceux qui soutiennent que ce sont les Juifs, de fait, qui ont amené les communistes au pouvoir, et non le traité de Yalta. Juifs qui, s'ils ont importé le communisme, se sont ensuite enfuis (comme beaucoup de non-Juifs l'auraient fait), quand ils ont vu à quoi ressemble le Paradis. Une mystification en remplace aisément une autre.

Il ne serait pas exclu d'entendre quelqu'un soutenir que la direction actuelle de l'État serait manipulée par des Juifs (!). On peut tout mettre sur le dos des Juifs. Dans vingt ans, on trouvera quelqu'un pour démontrer que tout le désastre actuel est venu de l'origine du mot « *ceauș* », qui désigne aussi une fonction auprès de la synagogue...

Que signifie l'antisémitisme, de fait, aujourd'hui, en Roumanie? Que pourrait-on reprocher au seul État communiste qui entretienne des relations avec Israël, où défilent régulièrement des délégations de Juifs américains et même israéliens, où le Grand-Rabbin est député à la Grande Assemblée Nationale, et où, aux sièges des communautés, on peut acheter du vin israélien, azyme, répartir de l'aide aux nécessiteux et organiser des cours d'hébreu et de Talmud? N'existe-t-il pas aussi un théâtre juif, subventionné par l'État?

Antisémitisme?! Oui, certainement, dans la presse, surtout la presse dite « culturelle ». Mais le journal néo-légionnaire *Săptămîna* louait récemment des noms juifs comme Baranga ou Peltz, et il a régulièrement recours à la plume bonne à tout faire du

Juif H. Zalis, collaborateur fréquent de *Revista Cultului Mozaic*¹. Le camarade Victor Birlădeanu (Juif et défenseur public d'Eugen Barbu) n'a-t-il pas travaillé tout d'abord pour *Scînteia*, avant de se retirer dans cette même *Revista Cultului Mozaic* ?

Lors des repas festifs de la Communauté, on rencontre des personnalités culturelles roumaines « pur-sang », et même... des antisémites notoires. Assis aux places d'honneur. Combien de chroniqueurs juifs s'en prennent d'ailleurs très courageusement à Hitler, à Franco, à Salazar, à Mussolini, et ne soufflent pas un mot sur les infections et les instigations nationalistes à peine voilées d'aujourd'hui?... De quoi peut-on se plaindre ? Puisque l'on peut parler de l'Holocauste, d'Auschwitz, et démasquer le sinistre Adolf ou l'un de ses nouveaux adeptes en RFA, en Angleterre, en France ou même aux États-Unis ?

La fin de l'année dernière a vu paraître le fameux décret concernant la compensation des frais de scolarisation pour ceux qui souhaitent émigrer. Il faut payer en dollars ou dans toute autre monnaie convertible, bien que les dépenses aient été faites en *lei* et que personne en Roumanie n'ait le droit de détenir d'autres monnaies. Concrètement, cette somme (environ 15 000 ou 16 000 dollars pour un diplômé de l'enseignement supérieur), nécessaire pour émigrer, ferme définitivement la porte de sortie du pays, par ailleurs étroite. Peu après l'apparition du décret, le Grand-Rabbin s'est dépêché de préciser (sans que ce soit sans doute de sa propre initiative) que cette compensation ne concerne pas les Juifs, puisque, du point de vue des autorités, ils ne sont pas considérés comme des émigrants, mais comme des gens qui partent *dans leur pays*, pour le reconstruire. Cela signifie-t-il que les Juifs ne sont pas des citoyens roumains ? ! La rumeur court même que le chef de l'État, notre Président à tous, aurait dit, plus clairement encore : « Nous sommes pour la solution sioniste. Que les Juifs partent en Israël. Ceux qui restent malgré tout doivent savoir qu'ils sont nos hôtes. » On est donc invité à faire ses bagages, tout simplement, à sortir de prison, à retourner dans le « monde libre » ! Voire, à se trouver une patrie.

¹ Revue de la communauté juive de Roumanie, fondée en 1956, contenant des textes en roumain, en yiddish et en hébreu.

Est-ce là de l'antisémitisme? Pas du tout! Comment ça... Que veut-on de plus? Le renversement du système communiste? Une modification de la mentalité xénophobe? On a pourtant bien été prévenu: si tu restes, tu es un hôte, c'est tout! Un invité dont les amphitryons aimeraient bien se débarrasser.

Peu de temps a passé, mais on a déjà annoncé que le décret concerne tout autant les Roumains que les Allemands, les Juifs ou toute autre nationalité. Quelle rumeur court maintenant? Que, dans le cas des Juifs, ça va s'arranger... En fin de compte, ils sont peu nombreux et on ne veut pas d'eux. Est-ce de l'antisémitisme? Et puis, demain, on précisera que, en fait... ou bien que, en réalité... ou bien que, dans telle perspective... ou bien que, dans tel contexte... etc. Où se trouve l'antisémitisme, dans laquelle de ces rotations autour d'un pivot élastique et troué, pliable, convertible? Ici, à mi-chemin entre bien et mal, rien n'est irréconciliable ni incompatible.

À la fin de l'année, je suis rentré d'un voyage en URSS. Parmi ceux que j'ai eu l'occasion de rencontrer se trouvaient aussi quelques lettrés juifs. J'ai vu chez chacun d'entre eux l'obsession subtile ou manifeste de l'antisémitisme. Qu'il s'agisse d'un ancien militant communiste important, d'un homme de lettres officiel mais sans parti (les « compagnons de route »), d'un homme encore jeune aux préoccupations philosophiques, exaspéré par l'attente du moment favorable pour émigrer, ou bien d'une femme, encore jeune elle aussi, soucieuse pour l'avenir de son fils, un élève particulièrement doué, dans un monde où il est déjà suspecté d'être un étranger.

Indiscutablement, la situation en URSS est difficile. Les souffrances de guerre ont été horribles. La majorité des Juifs ont perdu leur famille, certains à cause des Allemands, d'autres à cause de la répression stalinienne. Beaucoup d'entre eux ont essayé de s'intégrer pleinement (ce n'est pas un hasard si ces trois hommes juifs sont mariés à des non-Juives...) pour se perdre dans la grande masse multinationale. Ils n'ont pas réussi.

Alors que nous nous promenions, un dimanche de décembre, par une superbe après-midi, dans le centre de Moscou, un professeur universitaire et traducteur m'a raconté comment il a perdu toute sa famille, exterminée par les soldats roumains, en Bessara-

bie. Marié à une Russe non-juive, il a renoncé à donner à sa fille le prénom Ida, comme il l'aurait voulu, en mémoire de sa petite sœur morte à l'âge de six ans. Il l'a appelée Lida, pour qu'elle n'ait pas un prénom « suspect », qu'elle n'en souffre pas. Aujourd'hui, il regrette. « Peut-être que la souffrance aussi a un sens. Je ne sais pas si je n'ai pas eu tort. » Ensuite, autour d'un café, il m'a raconté avec mélancolie la manière dont il a tenté, avec ténacité et avec sérénité, de se construire une vie simple, basée sur la secrète conviction que, même sans lui, le Juif (il s'était intégré!), « s'il existe une voie de salut pour l'humanité, alors elle existe aussi pour mon peuple : l'un sans l'autre, ce n'est pas possible ».

Voilà ce qu'il m'a dit, songeur. J'ai aimé ces mots. Ça me semblait une bonne épigraphe pour le livre de mémoires qu'il envisageait d'écrire. « Non, l'épigraphe sera différente. Un vers d'un poème que ma fille m'a écrit à l'âge de huit ans : “Mon papa quand il était enfant / Il était juif...” » Je me suis souvenu de ce que m'avait raconté un jour un poète yiddish de Bucarest. À l'école primaire, en première année, quand on lui a demandé le métier de ses parents, sa fille a répondu : « Maman est docteur, et papa est juif »...

En URSS, on m'a raconté la réaction de certains hauts activistes du Parti face au nationalisme roumain actuel, tel qu'il se manifeste dans la littérature « protochronique » de certains écrivains institutionnalisés. Oui, on le sait : même s'ils se présentent comme communistes, ce sont des gens de droite, des réactionnaires. Oui, c'est vrai : les autres, les soi-disant libéraux, semblent potentiellement de gauche, sinon même communistes. Nous comprenons qu'en Roumanie le traditionalisme a toujours été de droite, et l'avant-gardisme, le libéralisme, de gauche. Sauf que, pour nous, les nationalistes n'ont pas l'air dangereux. Vous avez vu en Pologne. Des mouvements marginaux, extrémistes. L'avantage avec les nationalistes, c'est qu'ils ne peuvent pas créer une internationale ! Les nationalismes bulgare, roumain, russe, ne se comprennent pas. Le danger, ce sont les autres, les démocrates, les Européens, les libéraux, les cosmopolites ! Vous avez vu en Pologne. Le danger, ce sont les « Européens », les « cosmopolites » !

Il est minuit, alors que j'écris ces lignes. Nuit du 1^{er} au 2 avril 1983. J'écoute à la radio l'annonce d'un communiqué de l'agence ITAR-TASS signé par six personnalités (« la majorité des noms sont juifs », précise le speaker, occidental) qui demandent « l'intensification de la propagande antisioniste au sein de la population ». Je me souviens d'une nuit vitreuse à Moscou ; mon interlocuteur, un intellectuel énergique, d'à peine plus de quarante ans, m'accompagnait à la station de métro. J'avais rencontré sa famille, et répondu aussi clairement que possible à ses questions avides sur Israël, sur la Roumanie, sur moi-même. Il m'avait parlé de cet espoir qui le tourmentait : émigrer en Israël, et de ce qui s'était passé le 20 avril 1982 sur la place Pouchkine. Un groupe de jeunes en blousons noirs faisait du bruit en agitant des pancartes et en criant : « À bas les intellectuels ! À bas les Juifs ! Vive Hitler ! » Oui, c'était l'anniversaire d'Hitler. « Comment, tu ne savais pas ? Hitler le 20 avril, Lénine le 21. » J'avais du mal à le croire... Hitler, à Moscou ? Invraisemblable. Staline, j'aurais compris... mais quel citoyen soviétique n'aurait pas sursauté de fureur en entendant le nom odieux de l'Allemand qui avait ensanglanté la Russie ? ! Et puis, une manifestation libre, dans le centre de Moscou ?

Eh eh, ricane mon compagnon, un mois plus tôt, on avait annoncé dans les écoles que les élèves ne devraient pas traverser la place Pouchkine le 20 avril ! Évidemment, des miliciens se tenaient sur l'autre trottoir, et ils riaient. « Sais-tu ce qu'ils avaient imprimé sur leurs blousons, ces hooligans ? » Le philosophe n'attend pas que je lui réponde. « Sur leurs blousons, ils avaient imprimé : "Les enfants d'Andropov" ! » Je me suis arrêté d'avancer. Je ne comprenais rien. Comment est-ce possible ? Et quel est le but ? Une diversion, évidemment, mais... non, je ne comprends pas. « Le diable en personne ! Voilà. Pour nous montrer que tout est possible, tout. » Et ensuite ? Que s'est-il passé ensuite ? « Plus tard, un autre groupe est apparu, et ils se sont battus avec ces types. À ce moment-là seulement les miliciens sont intervenus et ont emmené tout le monde dans leurs fourgons. »

Cette histoire m'a obsédé. J'ai essayé de vérifier, en demandant aux uns et aux autres si c'était vrai. Les balbutiements, l'hésitation, la gêne avec lesquels on me répondait m'ont fait comprendre que, oui, quelque chose avait eu lieu... et même que tout

cela avait bien eu lieu, tel quel. J'ai longtemps été obsédé par la manière dont ce Juif moscovite a terminé son récit, après une longue pause : « Le fascisme occidental n'existe plus, tu sais. Le fascisme occidental n'existe plus depuis longtemps... » Sous-entendu : mais il existe dans l'Est.

D'URSS, où l'antisémitisme prend les formes les plus brutales, et en même temps les plus perfides (cela n'empêchant pas tant de savants, de violonistes ou d'artistes juifs d'être au sommet de la hiérarchie culturelle, et de recevoir les honneurs du régime), on ne peut pas partir en Israël. On ne peut pas non plus déposer une demande d'émigration. Pour partir, il faut se battre ouvertement, quoique dans l'illégalité, et très durement, pendant des années. Grève, prison, manifestations, etc. Les possibilités de chantage antisémite de l'Union Soviétique sont, semble-t-il, énormes, non seulement par la manipulation et l'aide des États arabes, mais encore par l'attitude adoptée face à l'importante population juive d'URSS.

Ainsi, les reproches – assez nombreux – que l'on pourrait formuler au sujet de la situation chez nous acquièrent soudain d'autres accents, dans une autre perspective, si l'on compare avec la situation en URSS. Ce qui ne signifie pas que la Roumanie n'ait pas sur cette question-là ses propres motifs de bon cœur et de mauvaise fortune.

Aujourd'hui, en Roumanie, il serait impossible à un Juif de tenir publiquement, sans endurer des conséquences graves et immédiates, des propos tels que ceux qu'a assumés ces jours-ci le dernier survivant de la révolte du ghetto de Varsovie. Membre aujourd'hui du syndicat *Solidarność*, ce survivant refuse de participer à la commémoration de l'événement, pour n'offrir aux dirigeants militaires de l'État aucune possibilité de manipuler la circonstance, de la « maquiller ». Même s'il s'agit de l'attitude d'une seule personne (devenue toutefois un symbole, en tant que dernier survivant), elle est la confirmation de l'esprit de cette révolte. Une révolte sans aucune chance de réussite. Une manière non seulement de défier avec courage et dignité la suprématie de la force, mais aussi d'attirer l'attention du monde entier sur les responsabilités qu'il évite de nouveau...

La révolte du ghetto ne visait pas nécessairement à vaincre les Allemands, mais à les humilier ; aujourd'hui, je ne crois pas que *Solidarność* pense seulement à affronter l'âpre administration communiste, mais à avertir le monde. La solidarité du peuple polonais lui-même est d'autant plus belle que – comme on le sait – les révoltés juifs d'il y a quarante ans ont lutté seuls, sans l'aide de la résistance polonaise, laquelle n'a que rarement répondu aux appels à la collaboration et au soutien venus de cette révolte héroïque et suicidaire juive.

En Roumanie, il ne serait pas possible aujourd'hui, pas plus que durant les périodes de « libéralisation » après 1965, ou d'instauration du régime communiste – période « obsédante », dogmatique (placée, comme le croient certains, « à la merci des youpins ») – de voir paraître un livre comme celui que tu m'as montré récemment, dû au prestigieux critique littéraire contemporain polonais Artur Sandauer, qui fait le procès d'un siècle d'antisémitisme dans l'intelligentsia polonaise, et qui affirme que l'un des plus grands écrivains polonais du dernier demi-siècle est Bruno Schulz. Le livre du critique polonais a paru *aujourd'hui*, en Pologne, en pleine dictature militaire, et il révèle un assez grand nombre de nouvelles marques d'antisémitisme dans la répression du mouvement syndical indépendant. Il a été publié non pas par une des nombreuses maisons d'édition hors-la-loi, mais par une maison d'État !

Ces jours-ci j'ai vu au Théâtre National de Bucarest le spectacle *Vol au-dessus d'un nid de coucou*... Voilà sept ans déjà que j'ai vu le film, à Tel Aviv, dans une grande salle de cinéma, au milieu d'un public hétéroclite et bruyant, qui a perdu la voix au bout d'un quart d'heure, et qui a ensuite suivi les séquences du film dans un silence et une concentration impeccables. La clef selon laquelle je percevais le film était naturellement tout autre que celle d'un spectateur qui n'est pas familier de ce que l'on a l'habitude d'appeler « l'univers concentrationnaire »... Car il ne s'agit pas seulement d'un hôpital psychiatrique, dans cette histoire passée du roman au théâtre et au cinéma, mais de ce que nous vivons tous les jours, nous, ici, dans toutes les formes organisées de dépersonnalisation et d'annihilation de l'individu. J'ai été frappé cette fois-ci par une réplique de l'Indien à McMurphy,

le héros du roman de Ken Kesey. Le Chef Bromden (« l'Indien ») renonce au mutisme et à la surdité derrière lesquels il se cachait pour établir, enfin, un dialogue réel et une éventuelle solidarité humaine. Il dit à un moment donné à son ami McMurphy : « *Si toi tu n'es pas puissant, comment le serais-je, moi ?* » La traque des minorités synthétise un problème général aigu, toujours actuel, dans le drame de l'individu et de la collectivité.

Il existe toutes sortes d'événements significatifs, que je pourrais énumérer, et il y en a beaucoup...

Dans le hall d'attente de l'Union des Écrivains, j'ai rencontré en juillet 1982, en pleine campagne de presse contre moi, Nichita Stănescu, le fascinant poète des « non-mots »... Sans être amis, nous nous connaissions depuis longtemps, depuis que la flamme généreuse de sa grâce tournoyait parmi nous tous comme une superbe incitation à la Poésie. Le barde avait connu, durant les derniers mois, de pénibles chutes, et j'avais observé les déroutantes grimaces du Poète dans la Cité et parmi ces confrères. Au moment même où l'on faisait une publicité nationale à sa candidature au prix Nobel, son visage semblait défiguré par de trop nombreuses abdications, comme s'il tenait à se présenter ainsi au monde, lui le premier écrivain roumain qui serait couronné de la plus haute distinction. Les explications que me donnaient ces anciens amis ne pouvaient pas apaiser la désolation avec laquelle je suivais ses métamorphoses. Son masque d'effondrement avait beau me dévaster, je n'oubliais pas ce qui m'avait lié un jour à sa poésie juvénile et magique, à l'arc-en-ciel de son incomparable langage.

Il m'a donc vu, dans le hall de l'Union. Il a disparu, est réapparu avec une fleur, en s'inclinant, pour plaisanter, il m'a offert la fleur, m'a entraîné dans un coin abrité, m'a embrassé, a posé ses grandes mains sur mes épaules et m'a assis sur le canapé. « Je ne veux te demander qu'une chose », m'a-t-il murmuré. « Je veux te demander de ne pas mourir. Il faut quelques hommes robustes pour résister, pour sauver ce pays. Tu es plus puissant que moi, tu as la vocation de la prose. La poésie est barbare... Oui, oui, tu es plus puissant, la poésie est barbare. Tu dois résister. Je te demande de ne pas mourir, voilà ce que je te demande... J'ai lu les eaux sales qu'on te lance dessus. Tu ne dois pas t'en soucier, tu dois

résister. Moi je ne peux plus... Je n'en peux plus! Maintenant, ces crapules ont répandu le bruit que ma femme... tu sais, cet être merveilleux... que Dora m'a été envoyée par la synagogue. Une Juive sous la couette!... Voilà ce qu'ils disent. Qui retourne tout raconter à la synagogue. »

Effaré, j'ai levé les yeux vers ce géant assis à côté de moi. Je me suis mis à marmonner bêtement : « Oui, mais je sais qu'elle n'est pas... qu'elle n'a aucun lien avec... » Sa main s'est serrée sur mon épaule. « Le secret de sa naissance, ça ne m'intéresse pas. Mais je ne peux plus supporter tout ça! Hier j'ai crié dans toute la ville qu'Étienne le Grand est le préservatif de l'histoire roumaine. Oui, mon vieux, c'est bien ça! Le préservatif... Je le répéterai encore à haute voix. Le préservatif de l'histoire roumaine. Oui, mon vieux, c'est bien ça! Le préservatif... Je le répéterai encore à haute voix. Le préservatif de l'histoire roumaine! » Il s'est penché plus bas encore, a de nouveau baissé le ton.

« Oublie ce que je viens de te dire. Je n'en peux plus... Oublie ce que je viens de te dire. Mais n'oublie pas ce que je t'ai demandé : ne pas mourir, mon vieux, c'est important, tu dois résister. » Nichita m'a embrassé de nouveau et il s'est faufilé loin du pestiféré que j'étais.

Traces dégradées de la grâce, de la grande force de séduction qu'avait incarnées autrefois ce poète beau comme un jeune dieu slave. Le visage de l'artiste dénaturé par la peur, vulnérable face à la force compacte du Pouvoir. Même sous son air cabotin, la vibration du poète trahissait les marques d'une souffrance bouleversante.

À partir de ces cas-là, soit les cas de ceux dont le talent justifiait des obligations morales sur mesure, hélas rarement attestées, on pourrait peut-être comprendre ce qui se passe aux autres strates de l'intellect, celles de la jeunesse ouvrière confuse, atomisée, ou de la vieille classe paysanne, ruinée.

Dans un livre paru en 1982, le vieil académicien Iorgu Iordan, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, donne une réplique jeune et courageuse aux néo-légionnaires actuels, souvent en les nommant, même, ou bien en offrant des indices suffisants pour qu'ils puissent être identifiés. Iorgu Iordan a cette affirmation particulièrement importante pour comprendre la réalité d'aujourd'hui :

« *Chez nous, le fascisme s'est manifesté d'emblée, à un moment où il ne s'appelait pas encore ainsi, parce que Mussolini n'était pas encore arrivé au pouvoir en Italie, par de l'antisémitisme* » (N.M. souligné).

Mais il faut impérativement regarder aussi l'antisémitisme depuis « l'autre côté ». J'ai peut-être le mieux compris l'horreur de l'antisémitisme soviétique non pas à partir des récits et des silences des intellectuels juifs de l'Union Soviétique qu'il m'est arrivé de rencontrer, ni à partir de la foule de faits, petits et grands, que j'ai facilement observés moi-même, mais à partir d'un événement plutôt inhabituel qui s'est produit par un dimanche ensoleillé de décembre 1982, à Kiev, dans la rédaction d'une revue culturelle. À un moment donné, un homme courtaud et vigoureux, de plus de cinquante ans, aux yeux noirs et vifs, aux cheveux épais, blancs, et aux mouvements rapides, est entré dans la pièce. Il s'est vite mis à me parler. J'ai appris que c'était un poète, prosateur et dramaturge ukrainien, qu'il parlait le roumain, et qu'il avait traduit quelques livres. Blagueur, alerte, intenable, d'une hospitalité chaleureuse et bavarde. Voulant apparemment rendre une de ces blagues plus expressive, il l'a accompagnée de quelques mots en yiddish.

Dans ce genre d'instant, une inévitable complicité s'établit... voire une culpabilité. Mon interlocuteur ne semblait pas gêné, ni provocateur. Malgré le regard attentif de la belle Sécuriste traductrice qui m'accompagnait durant tout ce voyage, j'ai renoncé à mon sourire et à ma prudence, et je lui ai dit, en russe: « moi aussi je parle yiddish. » L'homme au teint sombre a hoché la tête, très content, et il s'est mis à parler de la beauté de cette langue. Il a tiré de sa serviette ventrue, remplie de livres et de paperasses, un petit volume fin enveloppé dans un cahier, pour me montrer l'abécédaire grâce auquel il s'était récemment mis à apprendre le yiddish. J'ai compris qu'il n'était pas juif. Apprenant qu'il allait nous accompagner en ville, j'ai trouvé le courage de demander à la traductrice si nous pouvions visiter le monument de Babi Yar.

Quand nous nous sommes retrouvés seuls tous les deux près du monument, le poète m'a confirmé ce que je savais. En effet, durant le massacre de Babi Yar, le nombre de Russes et d'Ukrainiens tués avait été très faible: quelques dizaines seulement,

comparées aux dizaines de milliers de Juifs. « La plaque parle de citoyens soviétiques, c'est répugnant », a dit l'Ukrainien avec netteté. « Les gens savent très précisément ce qui s'est passé. Les jeunes qui viennent avant leur mariage déposer des fleurs et se prendre en photo devant le monument, bien qu'ils soient ukrainiens et chrétiens, ils savent très bien à qui ce monument rend hommage. » Il y avait effectivement quelques couples de mariés en tenue de gala, plutôt usée, qui se prenaient en photo devant le monument.

Pendant les quelques heures passées à flâner en ville, ensuite, avec ce nouvel ami, j'ai appris des choses plus surprenantes encore. Mon compagnon s'était mis à apprendre, avec l'aide d'un écrivain yiddish, la langue de Shalom Aleikhem, non pas nécessairement par passion linguistique, mais pour réagir à l'antisémitisme officiel et à la confusion populaire qui l'accepte. Un geste de fronde qu'il réaffirmait, à la stupéfaction générale, partout où il le pouvait. Il m'a parlé de la férocité antisémite d'hier et d'aujourd'hui, mais aussi de sa sourde opposition à la mystification. Fils de paysan, ancien médecin de campagne, conservant dans son comportement une empreinte puissante de simplicité et de bon sens populaire, le volubile Andrei, qui aimait le vin, les gens, les livres, les blagues, les femmes et la bonne chère, savait très bien qui son attitude scandalisait.

« Un soir, dans un tramway », a-t-il continué à me raconter, « j'ai rouvert mon petit livre aux lettres étranges. Une petite vieille à côté de moi s'est penchée sur le livre, elle a vu de quoi il s'agissait, et, très étonnée, elle m'a demandé : "*Ir zent a id?*" ["Vous êtes juif?"] Je ne parle pas très bien le yiddish, mais ça, j'ai pu le comprendre... Je lui ai répondu en ukrainien et à haute voix, pour que tout le tramway entende : "Non, je ne suis pas juif. J'apprends cette belle langue parce que je ne supporte pas les antisémites !" Gênée, effrayée par ce que je venais de faire, la petite vieille s'est écartée de quelques pas, en silence, repliée sur elle-même, sans plus lever les yeux. Quand elle est descendue du tramway, elle s'est approchée de la fenêtre où j'étais assis, et elle m'a fait signe de la main, de l'autre côté, puis elle a posé sa main sur sa poitrine, et elle a dit clairement, pour que je comprenne : "je te remercie, du fond du cœur". J'ai repris tranquillement ma

leçon de yiddish. J'essaie d'apprendre chaque jour au moins vingt mots. » Il a ajouté: « Je veux impérativement traduire Shalom Aleikhem. Ceux qui l'ont traduit jusqu'à maintenant parlaient le yiddish, mais ils ne connaissaient pas l'ukrainien littéraire. J'aime Shalom Aleikhem parce que dans tout ce qu'il a écrit, il n'y a pas une seule trace de haine. Seulement un sourire et de l'amour. Je veux lui faire la traduction qu'il mérite. »

Les Juifs qui sont partis de Roumanie ont apparemment continué de nourrir un sentiment de nostalgie et de fidélité. Ils n'ont d'ailleurs essayé d'émigrer en masse hors de Roumanie qu'après 1944 (tout comme les Allemands, d'ailleurs), quoiqu'ils soient passés par bien des périodes difficiles. Ils sont souvent revenus dans le pays, comme touristes, pour revoir des lieux et des amis. Cela dit sans doute quelque chose sur le pays et sur les gens...

Toute réaction de rejet n'est pas nécessairement antisémite. Il existe une différence de sensibilité et de vision qui fait que, souvent, nous ne plaisons tout simplement pas aux autres. Celui qui refuse la spiritualité indienne, par exemple, n'est pas nécessairement un ennemi des Indous. Dans le cas des Juifs, une longue et triste histoire de persécutions a toutefois terriblement, et non sans raison, aiguïté cette sensibilité. Le « signe de l'imperturbable sérénité¹ » nous est encore, trop souvent, inaccessible. Soumis à une pression quotidienne insidieuse, je ne sais pas qui pourrait garder son calme. Il existe dans le message judaïque et dans la sensibilité artistique juive une vibration qui reste probablement étrangère aux esprits sereins, équilibrés. L'opacité face à cet univers de l'intensité n'est parfois qu'une incompatibilité naturelle, passive, qui n'a rien à voir avec l'antisémitisme.

Malgré notre grand besoin de sympathie, d'affection, malgré notre « attente » tendue et si souvent leurrée, il nous faut croire que ce n'est pas nécessairement la *sympathie*, mais l'*objectivité*, qui ramènera le juste aux côtés des victimes de l'injustice. Je cite et approuve ici ouvertement Eminescu, qui ne fut pourtant pas un sympathisant des Juifs: « Ce qui n'est pas vrai ne devient pas vrai en devenant national, ce qui est injuste ne devient pas juste en devenant national, ce qui est laid ne devient pas beau en devenant

¹ Allusion à un pamphlet littéraire de Camil Petrescu, paru en 1932.

national, ce qui est mal ne devient pas bien en devenant national. » Cela est valable tant pour les Roumains que pour les Hongrois, les Russes, les Polonais, les Allemands et les Juifs. Strictement respecté, un tel principe plein de bon sens aurait peut-être empêché les élans antisémites d'Eminescu, mais aussi – si l'on remplace national par international ou communiste – l'antisémitisme de Karl Marx, sainteté communiste. Je ne crois pas que les hommes naissent antisémites, ni que les bébés, dans leur berceau, soient communistes, bouddhistes ou antisémites.

Entre prêtre et poète, entre idéologie et création... une balance solitaire. Je n'aime pas rentrer dans le rang. Je répèterais plutôt avec Joyce: « Je ne veux pas servir ce à quoi je ne crois plus, que cela s'appelle mon foyer, ma patrie ou mon Église. Je veux essayer de m'exprimer, sous quelque forme d'existence ou d'art, aussi librement et aussi complètement que possible, en usant pour ma défense des seules armes que je m'autorise à employer: le silence, l'exil, la ruse¹. » À quinze ans, dans une rédaction scolaire, Joyce avait écrit: « *Human reason should be casta, pacifica et desursum.* » La raison humaine devrait être chaste, pacifique et éclairée d'en haut...

Leopold Bloom, le célèbre personnage d'*Ulysse*, incarne la crise de fin d'époque de la culture européenne. Dans le chapitre XII, « Les Cyclopes », Bloom apparaît parmi les habitués d'un bistrot, des jacasseurs vulgaires et xénophobes. À la provocation sarcastique: « Quelle est votre nation si ça n'est pas indiscret? », il répond, sans irritation: « L'Irlande. Je suis né ici. C'est l'Irlande. » Quand ses commensaux irlandais ne peuvent plus contenir leur exaltation antibritannique, Bloom intervient avec violence et fermeté: « Moi aussi j'appartiens à une race qui est haïe et persécutée. Encore de notre temps. Aujourd'hui même. En ce même instant. » L'auteur ajoute: « Gachte, un peu de plus il se grillait les doigts avec le restant de son mégot. » Bloom continuait de vociférer: « Volée. Dépouillée. Insultée. Persécutée. » En répétant « en ce moment », il lève le poing. Puis il le baisse, rapidement, conscient de monologuer en vain. « Mais tout est inutile. La force, la haine, l'histoire, tout. C'est pas une vie pour des hommes et des

¹ James Joyce, *Portrait de l'artiste en jeune homme*, trad. L. Savitzky et J. Aubert, *Œuvres*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1996, p. 774.

femmes, l'insulte et la haine. Et tout le monde sait que c'est le contraire qui est la vraie vie. »

Qu'est-ce donc qui est la vie?, pourraient demander non seulement l'interlocuteur de Bloom à ce moment-là, mais aussi le citoyen abruti et tourmenté d'aujourd'hui. « L'amour, dit Bloom. C'est-à-dire tout l'opposé de la haine. »

Dans les quelques pages qui suivent l'incident, l'auteur recense et synthétise tout le répertoire de fixations et d'invectives antisémites, dont l'apothéose naturelle est une vive tentative de lapidation. Fiction « éclairée d'en haut ». *Desursum*. Bloom réapparaît soudain dans un ciel inaccessible, loin de la misère conjoncturelle terrestre. « Ben Bloom Élie », à jamais satisfait de soi-même, s'élevant « à un angle de quarante-cinq degrés au-dessus de chez Donohoe, Little Green Street, comme une pleine pelée de poussier¹. » Porté vers l'horizon d'autres tensions, élu pour une autre altitude de souffrance.

Nous ne pouvons certes pas ignorer les voisinages hostiles et humiliants. Mais la justice se situe dans le ciel d'une autre interrogation... fondamentale, tout comme notre irrémédiable intransquillité.

XII. ÊTRE UN ÉCRIVAIN JUIF

Leon Volovici : *J'ai eu l'impression, à partir de fragments de discussions antérieures, que tu es sur le point de découvrir, pour ton propre compte et à ton propre usage, des sources de tradition juive, des sources qui semblaient asséchées. S'agit-il bien de valeurs, qu'un intellectuel juif pourrait réutiliser? Sont-elles encore « productives » sur le plan artistique? Crois-tu que le judaïsme puisse encore de quelque manière guider la vie intérieure d'un intellectuel, lui donner un équilibre, un sens avec lequel affronter le chaos?*

Norman Manea : Il y a un an de cela, si je me souviens bien, j'ai écouté à la BBC un entretien donné par Isaac Baschevis Singer au

¹ Pour toutes ces citations d'*Ulysse*: trad. A. Morel, Gallimard, « Du monde entier », 1948, p. 325-326 et 338.

journal *Le Monde*, je crois. On sait que cet écrivain provient d'une famille rabbinique, et qu'en Pologne, dans son enfance surtout, il a vécu presque isolé de la réalité de la vie sociale, dans l'enclave parfaitement étanche de la communauté juive traditionaliste. Quand on lui demande s'il jouait parfois avec des enfants polonais, l'écrivain répond : pas du tout, les enfants juifs me maltrai-taient déjà bien assez. Il raconte ensuite comment – avançant en âge et dans la connaissance de ses proches – il a tout de même exprimé devant son père son désir d'apprendre le polonais. Nous vivons ici, nous devons connaître la langue, aurait dit le garçon pour justifier sa demande. « Qu'est-ce que ça peut te faire ? Le Messie doit apparaître d'un moment à l'autre, qu'est-ce que ça peut te faire d'apprendre le polonais ? » a répondu le rabbin. Souvenirs gorgés d'authenticité et d'humour... Troublantes évocations, aussi, de ses pulsions érotiques effrénées, et de la beauté de la vie quotidienne, simple, mystérieuse.

Pour Bashevis Singer, la tradition et les valeurs judaïques ont évidemment été productives sur le plan artistique. Il les a affrontées, il en a sondé le cœur et la mystification, sans pitié mais avec tendresse, rebelle et fidèle à la fois. Le monde contemporain (y compris le monde juif, et surtout Israël) lui semble, par comparaison, mesquin, caricatural, tourmenté. Une manière de vivre qui, spirituellement, ne tient pas la route, à côté de ce haut passé.

Je ne suis pas dans cette situation. Ma vie a été toute autre. Les conditions (voire, de grandes inclinations) ont manqué pour que je vive dans la tradition. Ou seulement pour que je la connaisse véritablement.

L'année dernière encore, j'ai lu – avec amusement – dans *România literară* cette information au sujet de l'écrivain Boris Miller : « Son barde amoureux, son artiste inspiré, son peintre sage »... Voilà comment la critique littéraire caractérise l'écrivain soviétique Boris Miller, qui vit dans la République autonome juive, et qui écrit dans sa langue maternelle. Boris Miller a récemment atteint les soixante-dix ans, événement constituant pour l'agence Novosti l'occasion de lui demander une interview. Évoquant les débuts de sa carrière (son premier livre, *Les Échanges de demain*, a paru il y a plus d'un demi-siècle, en Ukraine), l'écrivain soulignait le fait que, depuis son premier ouvrage jusqu'au plus

récent, qu'il va publier aux éditions Sovietski Pisatel, toute son œuvre est consacrée à la vie et aux expériences des différentes générations de son peuple, à son destin au sein de la grande famille des peuples soviétiques. La majorité de ses livres étant traduite en russe, Miller jouit d'une large notoriété sur tout le continent de l'Union Soviétique, fait confirmé, comme le soulignait l'écrivain lui-même, par les nombreuses lettres qu'il reçoit de ses lecteurs, de divers horizons (*România literară*, 9 septembre 1982).

Vraiment? *Dubito*... S'il y a seulement quelque chose de vrai dans tout cela, comme elles sont déviées et chétives, ces pauvres réminiscences truquées, évoquées et manipulées par la « réalité » dont nous autres, ses captifs, nous avons trop bien appris à lire les codes...

Je ne suis pas, hélas, un écrivain du type Bashevis Singer, ni, Dieu m'en garde, du type Boris Miller. Bien que je ne connaisse pas l'œuvre de ce dernier, il m'est difficile d'imaginer de quelle manière ces livres pourraient réellement refléter les différentes générations juives qui ont vécu sous le communisme, et leur destin, guère idyllique, au sein de la « grande famille des peuples soviétiques ». J'aurais probablement plutôt été un écrivain du type, disons, Schulz-Bassani-Bellow. Voire, du type Canetti, ou Salinger, ou Mandelstam. Je ne sais pas. Les aléas d'une existence prématurément déviée ont marqué d'une certaine manière ma formation et ma déformation.

Si je me rapporte à notre espace littéraire, je suis un écrivain parent de Max Blecher, et non d'Isac Peltz. Je ne suis pas un écrivain du « monde juif ». Je le suis plutôt, implicitement et non explicitement, d'une spiritualité qui est *aussi* juive. Ma tendance, tardive, à vouloir comprendre mes racines s'est intensifiée ces dernières années seulement, alors que j'y étais sommé par une réalité qui me forçait à prendre acte de ma condition d'« étranger », à juger dans quelle mesure cette condition existerait de toute façon même si elle n'était pas si violemment jetée dans la lumière par la résurrection de certaines diversions nationalistes.

Paradoxalement, les chances d'être « accepté », c'est-à-dire toléré en tant qu'écrivain, pourraient-elles s'accroître, ici et maintenant, dans la Roumanie national-socialiste, pour celui qui s'affiche comme écrivain juif, et, plus encore, comme écrivain du

monde juif? Si l'on ne sort pas le nez de sa petite casserole « spécifique », pittoresque, on peut éventuellement figurer au chapitre *curiosités nécessaires*, dans les statistiques d'exportation. Plus facile à accepter, non seulement pour les autorités officielles de la culture roumaine, mais aussi pour la communauté ethnique! La différence entre être un écrivain juif de langue roumaine et être un écrivain roumain de nationalité juive? Être un écrivain juif (même de langue roumaine), c'est être englobé dans une communauté internationale. Une constellation variée d'écrivains de langues allemande, française, russe, espagnole, polonaise, etc.

Mon vœu, quand j'ai commencé à écrire, a été d'être un écrivain roumain. Comme tant d'autres avant moi, qu'ils aient été grecs (I.L. Caragiale, Alexandru A. Philippide), arméniens (Garabet Ibrăileanu), juifs (Mihail Sebastian, Max Blecher) ou de bien d'autres origines, depuis le Géorgien Antim Ivireanul, jusqu'au « russe » Nichita Stănescu.

Je n'ai jamais eu l'occasion ni les moyens de vraiment connaître la « vie juive » réelle: seulement une famille juive vivant une société qui se disait alors athéiste et internationaliste. Dans l'atmosphère des décennies de l'après-guerre, une « vie juive » traditionnelle, comme avant la guerre, n'a plus été possible en Roumanie. Le spectacle actuel de la vie communautaire semble faire partie de la mascarade générale du système, bien qu'il n'y ressemble pas totalement. Les paroissiens (c'est-à-dire les retraités que l'on trouve encore sur les marchés et dans les villes) reçoivent de l'aide financière et alimentaire sur le compte des dollars reçus du *Joint*, mais ils doivent aller à la synagogue et participer aux rencontres « festives » avec certains officiels plus ou moins religieux venus de l'étranger, comme avec le président de la « Fédération » des communautés juives. Cette Fédération, soit dit entre parenthèses, est aussi appelée « mosaïque », la fonction de président étant cumulée par la même personne qui est le Grand-Rabbin des quelques rabbins et fidèles encore présents dans le pays. Un président fougueux et adroit, bon connaisseur de l'histoire tendue des Juifs roumains et de leurs relations complexes avec l'État roumain.

Parmi ces personnes âgées, malades et pauvres, ou bien parmi les adolescents des chœurs et des cours de Talmud qui se pré-

parent pour leur future émigration, certains se rappellent probablement les temps vécus par leurs parents ou grands-parents. Certains ont même été en contact tangentiel avec la religion et la tradition. Dans une atmosphère de suspicion, de surveillance, de peur et de compromis, propres à toute la société. On peut évidemment observer aussi en captivité la manière dont les gens vivent leurs croyances, comme le comportement des coreligionnaires à Auschwitz, par exemple, ou en Transnistrie... ou bien dans une société qui ne fait qu'étatiser abusivement les chances et les aspirations.

Il y aurait trop à dire sur le comportement des « soumis ». Sur leurs similitudes, mais aussi sur leurs différences face à une situation de captivité concentrationnaire *totale*. Ces différences nous donneraient la possibilité d'observer aussi la manière dont la foi se dégrade (y compris la foi judaïque), dans de telles conditions. Ce serait une étude de psychologie collective en situation-limite. Dans ces deux cas, il reste intéressant de se pencher sur le rôle des maillons « intermédiaires ». Les soi-disant « ponts » entre le pouvoir et les masses, que le langage socialiste appelle les « courroies de transmission ». Les victimes fournissent, dans ces cas-là, des complices, des compromissions, parfois inévitables. Comme les Juifs « élus » des camps d'extermination. Ils furent assez nombreux aussi en Transnistrie. Un certain nombre d'entre eux ont connu la vie relativement privilégiée d'esclaves complices des maîtres, avec les risques inhérents.

Il existe un exercice « public » de la tradition, qui propose une certaine forme de mise en scène dans la contemplation du judaïsme et des sources de la tradition. C'est lié à la question dont nous discutons. On pourrait se demander dans quelle mesure le judaïsme affiché d'une certaine manière (des théories convenables, bel et bien tirées de l'enseignement traditionnel au nom duquel nos « délégués » disent parler...) représente véritablement les « sources » spirituelles judaïques.

Certes, l'activité de ces organes des minorités et du pouvoir (dans leur variante juive aussi, ils jouent le rôle de maillon intermédiaire) doit être jugée depuis la perspective de la situation-limite. Les personnes impliquées ont donc droit à des circonstances atténuantes justes. Je ne crois pas pour autant qu'il faille

confondre le pragmatisme des périodes historiques difficiles, pigmenté de citations bien choisies tirées de l'enseignement biblique, avec le véritable esprit de l'enseignement biblique, qui pourrait apporter « de l'équilibre et du sens ».

Il y a quelque temps de cela, alertés de la fermeture des frontières roumaines à l'émigration, mes parents d'Amérique (qui insistent depuis longtemps, comme mes parents d'Israël, pour que je quitte la Roumanie tant qu'il en est encore temps, et cela non pas pour « me réaliser » ailleurs, ils ont renoncé, semble-t-il, résignés, à me convaincre d'une telle opportunité, mais, tout simplement, pour... sauver ce qu'il reste de ma vie) m'ont envoyé dans une enveloppe une sorte d'article-entretien du *Washington Post* sur Moses Rosen, le Grand-Rabbin de Roumanie. Présenté, peut-être injustement, comme « l'ambassadeur non-officiel de la Roumanie à l'Ouest », selon l'opinion d'un haut fonctionnaire de l'ambassade américaine à Bucarest.

L'article, signé Charles Fenyvesi (*Washington Post*, lundi 21 février 1983), mériterait d'être reproduit en intégralité, car il clarifie un bon nombre de « conditions » spécifiquement roumaines. « Nous coopérons avec le gouvernement roumain, a récemment déclaré Rosen avec solennité », informe l'auteur. « Il n'existe pas de voie autre que la coopération. Je ne suis pas communiste et j'ai une philosophie de la vie qui s'oppose au communisme. Mais si nous voulons rester juifs, nous ne pouvons rien faire contre le gouvernement. La coopération est dans notre intérêt – et dans le leur. »

Il serait difficile de contester cette vision... Les manières de rémunérer l'autorité byzantino-communiste, ou plutôt de la « payer », ne peuvent probablement pas toutes être dévoilées en public. Certaines sont toutefois mentionnées par cet intermédiaire Est-Ouest lucide, rendant au Très-Haut et à César des parts judicieusement réparties de sa dévotion : « Je préfère un régime athéiste, réalisant la volonté divine par notre salut, à un régime clérical qui prétend être au service de Dieu, mais qui nous détruit. » Le journaliste américain poursuit ainsi : « Rosen défend les puissantes mesures internes du président Ceaușescu, que d'autres condamnent comme de la répression staliniste.

« “Le secrétaire général du Parti Communiste Soviétique Youri Andropov veut nous opprimer”, dit-il, et il place ses mains autour de son cou. “Ceașescu doit être fort. Je le respecte parce qu’il croit à ce qu’il fait. Il aurait pu mener une vie confortable, comme Gustáv Husák. Mais il travaille jour et nuit. Il participe à des réunions, il s’adresse au peuple, il envoie des émissaires de paix au Proche-Orient.” »

Interrogé sur ceux qui n’agrément pas le gouvernement roumain, sur d’éventuels « dissidents » qui n’acceptent pas le système politique roumain actuel, le Grand-Rabbin est ferme, mais confus : « Laissez-les être des esclaves. »

Des esclaves ? Comment cela ? Oui, c’est sa réponse : des esclaves ! L’explication qui suit vient seulement clarifier ce qui était déjà trop clair : « Ce n’est pas mon affaire. Si ce sont des héros, qu’ils affrontent le gouvernement », continue le rabbin « apolitique ». « Ma vie est dédiée au peuple juif. Les Juifs ont lutté autrefois pour le communisme, mais faut-il aujourd’hui qu’ils luttent contre ? Je pose la question : ce peuple fragile et petit voudrait-il détruire le régime communiste ? lutter pour la paix et la justice sociale en ces temps de jungle ? »

Cela sous-entend tout-de-même, Dieu merci, que lutter pour la paix et la justice, c’est lutter contre le communisme... Le plus étrange reste son attitude envers les Juifs (ou non-Juifs) roumains hostiles à la dictature de Ceașescu, comme envers l’amendement Jackson-Vanik, qui conditionne les relations commerciales avec les États-Unis par le droit à l’émigration. M. Rosen, député au Parlement de Roumanie, qualifie cet amendement du Sénat américain ainsi : « Non seulement immoral, mais stupide. » *Immoral!*

Retenons la description qu’en fait, dans le même article, Nestor Ratesh, un journaliste juif roumain vivant aux États-Unis :

« J’ai parfois l’impression qu’il déborde, en faisant pour le gouvernement plus qu’il ne voudrait ou plus qu’il n’aurait dû. Au final, seuls les résultats comptent, sauf peut-être lorsqu’il s’agit d’un rabbin, pour qui la fin ne justifierait pas les moyens. Combien de compromis sont trop de compromis ? Le fait est qu’il a sauvé et amélioré des vies. Sa grande erreur est peut-être de ne pas savoir toujours où est l’équilibre entre sa loyauté envers le régime et son devoir envers la communauté – où finit l’une et

où commence l'autre [...] Mais ce qui a concrètement validé son exemple, c'est que la meilleure chose qu'un régime communiste puisse faire pour les Juifs, c'est de les laisser partir. »

Une description correcte. L'intermédiaire a toujours « sauvé des vies », qui d'autre aurait pu le faire sinon celui qui est lié à l'autorité, qui jouit de sa confiance ?

Il ne faut pas confondre la résistance complexe et dangereuse de ceux qui sont prêts ou forcés à devenir des martyrs, avec la solution complexe et dangereuse du compromis. Rien n'est simple ni sûr, dans un régime totalitaire. Les dérivés opportunistes de transit, de médiation, du nécessaire trafic d'influence et d'avantages « réciproques » ne le sont pas non plus... Même quand nous persistons dans notre compassion envers ceux qui vivent dans un système totalitaire, les différences ne s'annulent pas¹.

Dans notre espace et de notre temps, les martyrs ne sont pas seulement rares, ils sont, pourrait-on dire, réellement... invisibles. En Hongrie, en Pologne, les mouvements contestataires sont apparus seulement après les périodes de relative libéralisation. Même en Allemagne, sous la terreur nazie, « le peuple », qui n'était pas vraiment le moins développé, n'a pas manifesté son refus. Des individus isolés qui s'enferment dans le mutisme, le désespoir et le désengagement existent, certes ; tout comme des cas de martyrs, naturellement. Nous ne les rencontrons toutefois pas très souvent. En ce qui concerne les Juifs, ceux qui ont impérativement voulu quitter la Roumanie communiste sont partis. Juifs que le judaïsme aurait « guidés », strictement, dans leur vie intérieure comme dans leurs manifestations publiques ; Juifs qui ont tout simplement choisi la liberté, l'épanouissement, la prospérité.

¹ Les deux premières décennies post-communistes en Roumanie et dans une grande partie de l'Europe de l'Est confirment plutôt, hélas, les intuitions et les évaluations de « l'ethnocentrisme » de l'ancien Grand-Rabbin de Roumanie, que les illusions internationalistes et humanistes de l'intellectuel retiré dans son coin de méditation. Entre l'idéalisme juif et le pragmatisme juif – et non seulement juif – la balance penche d'ordinaire, au cours de l'histoire, en faveur du pragmatisme qui sauve des vies. Je n'ai jamais été un bon politicien, ni un réaliste stable, dans le domaine du quotidien. Je m'entêterais toutefois à croire que la leçon que m'a donnée, à son tour, la réalité d'après 1989 ne déshonore pas mes options d'hier et d'aujourd'hui. Au contraire, peut-être. (*Note de l'Auteur, le 10 mars 2008.*)

Je ne suis pas un écrivain de la famille de Shalom Aleikhem, d'Agnon, de Bashevis Singer, de Chaim Potok. Ni même de Babel, probablement. Il me serait difficile de préciser quel niveau d'influence judaïque on pourrait découvrir chez un Canetti et quelle importance elle aurait. Ou même chez Blecher. Il existe sans doute une « atmosphère » et une sensibilité propres à Bassani, à Schulz, à Philip Roth, à Bellow, etc. Ce n'est pas la même chose que chez les écrivains cités plus haut, écrivains du ghetto, pourrait-on dire, du bourg traditionnel (*shtetl*) comme enclave de spiritualité spécifiquement judaïque.

J'ai bien sûr regardé autour moi, moi aussi, autant que j'ai pu. Ma mère provient d'une famille religieuse. Une nature pathétique, superstitieuse, paniquée. Sa foi est fataliste et anxieuse. Mon grand-père libraire et moi avons été ensemble au camp, jusqu'à sa mort. Un véritable « Juif », au meilleur sens du terme. Intelligent, généreux, blagueur, qui avait grandi entre de vieux livres et de nouveaux journaux. Il avait été l'un des favoris de Constantin Mille¹, en tant que premier dépositaire et diffuseur de journaux, décoré à ce titre. Dans ce bourg typique d'autrefois, situé à la frontière entre la Bucovine et le Vieux Royaume de la Grande Roumanie, il connut un réel prestige local. C'était un sage, qui lisait le journal aux riverains (bien qu'il n'ait pas été à l'école roumaine) et qui leur éclaircissait les événements politiques. Sa ville était celle de tant de pages d'écrivains du début du siècle, ce siècle qui allait laisser semble-t-il trop vite derrière lui la magie de ce monde plein de fraîcheur et de couleur, animé par l'effervescence passionnelle et lyrique des grandes idées, par l'humanité profonde d'une expérience millénaire. L'honnêteté et le jugement droit de ce libraire barbu, sa chaleur et son humour, sa bonté sereine sont encore évoqués aujourd'hui, parfois, par quelque vieillard de là-bas.

Les livres, les piles de journaux, les cahiers et les serviettes qui meublaient la petite pièce de sa librairie, l'entrepreneuse cadette de la famille, ma mère, les a quittés à seulement seize ans, pour se marier. Les désillusions et les peurs n'ont pas attendu un âge plus approprié... Une vie incertaine, pressée, sur laquelle la lourde

¹ Constantin Mille (1861-1927), intellectuel socialiste, joua un rôle important dans la presse de gauche.

couronne des années attend son quatre-vingtième cercle. Sensibilité excessive, pensée toujours en alerte, affectivité débordante. Les larmes de tant de souffrances ont brouillé son regard fatigué, mais, même si elle ne distingue plus précisément le contour des choses, la vieille dame d'aujourd'hui revoit avec limpidité, dans sa mémoire extraordinairement vive, les visages chers qu'elle n'a cessé de rappeler à elle...

L'autre grand-père était un Juif « rural », paysan doté d'un domaine. Fruste, vif, sthénique. Boulanger et père de nombreux enfants, dans un village du Nord de la Moldavie. C'est de ce lieu féérique de jubilation champêtre, de ces champs et de ces forêts, de ces rivières claires et de ce four embrasé, entre de superbes chevaux et des seilles de laits, qu'est parti un de ses fils âgé de neuf ans seulement (mon futur père) pour « trouver du travail ». Pour pouvoir apprendre, bien sûr, pour l'école... Il aura connu très tôt l'âpreté de la vie, mais il a toujours été un homme d'une probité exemplaire, et d'une dévotion délicate, d'une discrétion supérieure dans tous les actes, petits ou grands, du quotidien. Aujourd'hui, dans sa vieillesse, il reste mesuré, cordial, et solitaire.

L'intranquillité inapaisée de ma mère est peut-être celle de toutes les mères du monde, toujours tourmentée par l'attente, inquiète, mais fermement convaincue de notre belle étoile. Le consentement silencieux et la tempérance lucide et complice dont elle anime mon dialogue laconique avec mon père sont peut-être les éternels impondérables de la relation entre père et fils.

Si nous ne devenons pas tous parents, nous avons tous été enfants. Le restons-nous, nous autres qui nous attardons dans des rêveries et des espoirs puérils ?

Je m'accroche à toi, Poésie, comme un enfant au giron de sa mère... Cet admirable vers de Philippide est emblématique pour ceux qui ressentent le besoin d'un autre accouplement. Enfants illuminés, les artistes revendiquent une autre paternité que biologique. Une autre paternité... une autre descendance. Demeurons-nous le prolongement de ceux qui nous ont enfantés, même quand nous ne leur ressemblons pas ? Avant de nous « accrocher » au froissement d'ailes phosphorescent de la chimère, nous avons vacillé, les pieds pris dans les relativités quotidiennes.

Quand mes grands-parents maternels sont morts en camp, mon âge ne me permettait pas d'intégrer leur mode de vie. Mes parents n'ont pas pu mener après la guerre une vie strictement traditionnelle. Mes oncles, mes cousins, mes parents éloignés ont quitté le pays. Ne sont restées que des images troubles du passé, une tentative de dialogue tardif, fragmentaire, avec ceux qui ont incarné la tradition.

Mon intérêt pour tout cela est surtout apparu ces dernières années. Des réalités extérieures m'ont sommé de me demander à nouveau de quelle manière je suis « marqué », qui j'ai été et qui je suis. La « condition spéciale »? Je ne l'ai pas approfondie à temps. Je l'ai acceptée discrètement, dans un désir confus et permanent de « normalité ». C'est seulement durant la dernière décennie que j'ai réacquis un « sentiment » de mon histoire et des miens.

Je n'ai pas eu l'occasion de rencontrer ces vieillards sages et pittoresques qui auraient pu me servir d'interlocuteurs. Mes parents ont été eux aussi, d'une certaine manière, les porteurs quotidiens d'un mode de vie « juif », comme tant d'autres de leur génération. Mais le retour, à travers eux, à une spirale que j'avais déjà rompue, était complexe. Il n'offrait d'ailleurs que « l'image » de la maison familiale, l'atmosphère, la problématique, dans la mesure où elles avaient imprégné ma mémoire.

J'ai eu il y a quelques années, à Paris, une discussion avec un cousin, un homme âgé, fin et cultivé, « sioniste » fervent depuis son adolescence. Il m'avait écrit quelques lettres d'ultimatum (scandaleuses, du point de vue de la censure); il m'appelait aussi au téléphone pour de longues discussions impossibles, provocatrices. Je ne pouvais que balbutier ou me taire face à ses questions et à ses sommations, dont je savais qu'elles étaient écoutées.

À Paris, toutefois, la discussion s'est prolongée jusque tard dans la nuit. Il serait difficile d'oublier la passion avec laquelle il multipliait les arguments pour me convaincre de choisir la liberté. Il savait que je ne serais pas parti de Roumanie pour gagner plus, pour manger mieux, pour voyager. Pour moi, le choix se posait entre deux « impossibilités »: devenir un homme libre (sans écrire?), éventuellement un Juif libre, ou rester captif du lieu et

de la littérature dans lesquels je me trouve (avec leur liberté fractionnée, illusoire, parfois rédemptrice).

Je lui ai finalement répondu que, si je partais en Israël (ce qui lui semblait la *seule* solution authentique), si j'acceptais une telle solution, il ne me resterait plus, une fois arrivé là-bas, qu'à... entrer dans une *yechivah*. Surpris par cette hypothèse, mon conseiller a rapidement compris la cohérence d'une telle solution-limite. Il a admis, enthousiaste : « Oui, tu as raison ! » En définitive, si je décidais de retourner là d'où mes lointains ancêtres avaient été chassés il y a des milliers d'années (mais après avoir donné au monde le Livre), alors, il fallait, n'est-ce pas, que je fasse la seule chose qui convienne à un apprenti, plutôt athée, comme moi, assoiffé d'écrit et de signification. À savoir, *apprendre, comprendre* le Livre, l'essence de la spécificité dont je n'ai été conscient qu'obscurément, que partiellement, et dont je m'étais naturellement éloigné. Redécouvrir, donc, « pour mon propre compte et à mon propre usage », comme tu le dis, ces « sources » qui pourraient même « guider » ma « vie intérieure ». Me donner du sens, de l'équilibre, pour, éventuellement, « affronter le chaos »... Pas nécessairement pour jouer ma chance de « prophète » (puisque celle de « poète » est bien perdue), mais pour recouvrer une cohérence de l'existence, dans et par la pensée.

Évidemment, mon énergique protecteur s'était aussi engagé par d'incitantes promesses à faciliter mon entrée dans une institution élitiste de ce type, une *yechivah* pour intellectuels. Il voulait me mettre en contact avec de grandes personnalités de la pensée judaïque moderne, etc.

J'ai lu des livres, je me suis intéressé au phénomène du hassidisme, j'ai été impressionné par toutes ces figures de grands illuminés et de grands martyrs. J'ai été intrigué par le côté crypté, hermétique, initiatique, de certains courants de la foi. J'ai été troublé par l'intuition, d'une terrible acuité, qu'ont eue les anciens quant à l'être humain, par leur obsession éthique, par le conflit entre passion et lucidité, par la vocation messianique, qui mena si souvent à des excès catastrophiques. J'ai été fasciné par la prépondérance accordée à l'unicité, tant en Dieu qu'en l'Individu, et, bien sûr, par la relation tendue, directe, humanisée, entre ces partenaires presque égaux, dans une dispute dramatique inachevée.



Intérêt spéculatif, cérébral. Illusions, fantômes, loin de tout militantisme. J'imagine difficilement comment une telle halte, tardive, pourrait influencer mon écriture.

Une confrontation particulière, aux implications étendues, a été occasionnée – comme je te l'ai déjà dit – par la vieille thématique, extrêmement actuelle, *Athènes-Jérusalem*. J'y ai retrouvé toutes mes questions, brusquement convoquées par cette dualité. Toute la comédie conflictuelle et contradictoire des erreurs. La comédie des vanités et de leurs tentations. La farce des fantômes. J'ai probablement un penchant à part pour le subterfuge des questions insolubles. Les illuminations et les tourments qu'elles m'apportent expriment assez bien ma puérité. Le burlesque. Le burlesque de la puérité intellectuelle.



DIALOGUE À JÉRUSALEM

Fragments d'un entretien pour Words & Images.
The Jerusalem Literary Project
en collaboration avec l'Université Ben Gourion du Néguev
© 1999

Words & Images. The Jerusalem Literary Project est une association à but non-lucratif visant à l'enregistrement filmé d'entretiens détaillés avec des écrivains juifs contemporains de marque, explorant les connexions entre leur œuvre et leur identité juive.

Ce projet est réalisé en collaboration avec l'Université Ben Gourion du Néguev, la Bibliothèque nationale de Jérusalem et l'Institut d'Études Judaïques de l'Université d'Anvers.

Jusqu'à aujourd'hui, vingt-cinq entretiens ont été enregistrés : avec Amos Oz, Aharon Appelfeld, Haim Gouri et S. Yizhar en hébreu ; avec Julian Strykowski, Ida Fink et Henryk Grynberg en polonais ; avec György Konrád et Imre Kertész en hongrois ; avec Moacyr Scliar en portugais ; avec Arnošt Lustig et Ivan Klíma en tchèque ; avec Norman Manea en roumain ; avec Saul Bellow, Arthur Miller, Philip Roth, Grace Paley, Cynthia Ozick, Nadine Gordimer, George Steiner et E.L. Doctorow en anglais ; avec Albert Memmi en français ; avec Harry Mulisch en néerlandais ; avec David Albahari en serbe ; avec Robert Schindel en allemand.

M. Shimon Peres est le Président d'honneur du projet ; son rédacteur littéraire est Eleonora Lev, écrivain primé. Le professeur Geoffrey Hartman de l'Université de Yale en est le consultant scientifique principal et le co-président, aux côtés de Yitzhak Livni. La professeur Sidra DeKoven Ezrahi, de l'Université Hébraïque, et la professeur Vivian Liska, de l'Université d'Anvers, sont consultants. *Words & Images* est un projet initié par M. Nathan Beyrak, qui en est le directeur.

Leon Volovici : *Norman, tu es venu ici, à Jérusalem, en janvier, pour l'enterrement de ton père. Tu venais de New York. Ta mère est enterrée à Suceava, la ville où tu es né, où tu as grandi ; ton père, à Jérusalem ; et toi tu vis à New York. Je suppose que cette idée, ces destins, t'ont préoccupé. Des trajectoires totalement différentes pour trois personnes extraordinairement liées : tes parents et toi. As-tu pensé à ces parcours ?*

Norman Manea : La mort de mon père a marqué pour moi la fin d'un cycle biographique. N'ayant pas d'enfant, je suis fils. Ma relation avec mes parents a été puissante, la disparition de mon père clôt en quelque sorte une histoire. Il est significatif, je crois, pour situer non seulement un parcours personnel, mais aussi, peut-être, de manière plus symbolique, celui d'une collectivité, de considérer le rapport du lieu de naissance au lieu de mort. Ces trois tombeaux (je parle déjà du mien) se trouveront à des points éloignés. Cela illustre, d'une certaine manière, tout un destin historique propre à ce que vous appelez ici *Galouth*. En 1997, je suis allé sur la tombe de ma mère. Comme en janvier dernier, devant la tombe de mon père, ces pensées sont revenues en moi avec intensité. Surtout dans le cas de ma mère. Je dis cela parce que, d'entre nous trois, elle a été la seule qui, depuis 1945 et notre retour de Transnistrie, ait constamment voulu aller en Israël. Contrairement à mon père et peut-être en partie à moi, elle avait une structure extrêmement sociable. Elle avait besoin de gens, tout le temps, et elle avait surtout besoin de ses Juifs. Mon père était plus renfermé. Et j'ai probablement pris le pire chez chacun d'eux. J'ai pris son anxiété à elle et une certaine fragilité qu'il avait, lui, ainsi que sa nature solitaire. Son anxiété à elle était doublée d'une énorme vitalité, que je n'ai pas. Chez lui, le goût de la solitude était partiellement compensé par un équilibre, par une appréhension calme, sceptique, je dirais, de l'existence. Je peux supposer, oui, que mon tombeau sera, probablement, à Bard. Tu as vu l'endroit – c'est un lieu modeste, calme.

L.V. : *Ce n'est pas un cimetière juif ?*

N.M. : Ce n'est pas un cimetière juif et il donne à peine l'impression d'être un cimetière. Un petit lieu dans une forêt, des tombeaux de toutes les confessions. Hannah Arendt est enterrée là-bas, elle aussi, son mari a enseigné à Bard. Elle a elle-même été la professeure de Leon Botstein, le Président du Collège. Je ne sais pas si nous refermons ainsi le cercle de cette réponse à ta question, mais les pensées qu'elle a provoquées en moi sont pleines d'interrogations et de mélancolie liées à cette dissipation qui traduit, dans leur cas comme dans le mien, la « déveine existentielle » qui nous a empêchés – eux d'une certaine manière, moi d'une autre – d'exprimer et de valoriser nos potentialités. Les leurs étant, naturellement, différentes des miennes. Dans mon cas aussi, il y a eu, très tôt, mais par la suite également, une errance persistante. Errance dans une profession étrangère, errance dans une société oppressive qui te voue aux masques et à l'ambiguïté, et enfin mon errance d'aujourd'hui, de la dernière décennie. Ce qu'ils ont réussi à réaliser dans leur vie – avec, comme je l'ai dit, des potentialités et des aspirations très différentes des miennes – et ce que j'ai réussi à réaliser, moi, durant ce parcours géographiquement tortueux, et non seulement géographiquement, ce ne sont, d'une certaine manière, que des restes. Restes dissipés de la dissipation. Je me rappelle qu'un intellectuel roumano-américain m'a décrit un jour comme un mélange de timidité et de ténacité. La ténacité – discontinue, d'ailleurs, et souvent induise, imposée par l'Histoire – a fait que, au moins, certains de mes « restes » soient visibles, reconnaissables, expressifs.

L.V. : *Tes parents sont-ils nés à Suceava, eux aussi, ou bien venaient-ils d'ailleurs ?*

N.M. : Mes parents ont eux aussi, je crois, une biographie intéressante. C'étaient des individualités totalement opposées, et au terme d'une longue vie commune, aucun des deux n'a changé. Chose presque juive, je dirais. Ma mère est née à Burdujeni, où je suis né moi aussi. Un petit bourg très juif, devenu par la suite une banlieue de Suceava, et dont la caractéristique géographique la plus significative était qu'il se trouvait à la frontière entre la Bucovine impériale autrichienne et le Vieux Royaume de Rouma-

nie. Il n'y avait que deux ou trois kilomètres entre Burdujeni – et sa très belle gare, construite par l'État roumain, au point de passage de la Bucovine dans le Vieux Royaume – et la gare d'Ițcani, qui desservait Suceava et qui appartenait à la Bucovine « autrichienne ». Une gare humble, Ițcani, les Autrichiens ne sentaient probablement pas le besoin d'impressionner qui que ce soit. La différence entre ces deux localités voisines était importante. La famille de ma mère, à Burdujeni, vivait dans le Vieux Royaume, à deux ou trois kilomètres d'Ițcani et de Suceava. Ițcani était un village plus apathique, plus civilisé que Burdujeni, Suceava étant une petite ville, marquée par son appartenance à la Bucovine dans sa langue, dans certaines de ses églises. Quand il a rencontré ma mère, mon père travaillait comme fonctionnaire dans une fabrique de sucre d'Ițcani. Il était né à Lespezi, près de Fălticeni¹, et il était le seul de sa famille à avoir réussi, au prix de grands efforts (il venait d'une famille très pauvre), à apprendre, et à finir son lycée, ce qui à cette période représentait déjà un certain niveau social. C'était le lycée « Nicu Gane » de Fălticeni, où Eugen Lovinescu et d'autres sont allés. Il était donc fonctionnaire à Ițcani, quand il a rencontré ma mère.

L.V. : En quelle langue parlaient-ils entre eux ? Seulement en roumain ?

N.M. : À la maison, à Ițcani, on parlait roumain. Moi, je suis né à Burdujeni, dans la maison de mes grands-parents. À Ițcani, où ma mère a suivi mon père après leur mariage, nous étions un groupe de quatre : mes parents, moi, et puis une jeune Roumaine, Maria, qui était comme un membre de la famille. De fait, c'était elle qui s'occupait de toute la maison. La nature anxieuse de ma mère faisait d'elle une très mauvaise ménagère, que les affaires domestiques ennuyaient, généralement. Maria gérait tout et c'était un membre de la famille. Elle mangeait avec nous, elle avait absolument tout à sa disposition : les clefs, l'argent. C'était une orpheline que mon grand-père avait trouvé quelque part dans un village, près de Burdujeni.

¹ À vingt-cinq kilomètres au sud de Suceava.

L.V. : *Ton grand-père paternel ?*

N.M. : Maternel. La famille de ma mère vivait, comme je l'ai dit, à Burdujeni. Mon grand-père y avait une librairie, c'est là que ma mère a été formée, et elle a toujours gravité dans Burdujeni, par la suite, après son mariage. Je crois que les deux hommes importants dans sa vie furent son père et son fils, bien qu'elle ait toujours eu une dévotion absolue et de l'estime envers son époux ; mais leurs différences de caractère étaient grandes, irréconciliables. Il y a aussi une histoire antérieure complexe, que je n'ai apprise que très tard... Revenons toutefois à notre maison d'Ițcani. On parlait roumain.

Je ne me rappelle pas qu'ils aient parlé le yiddish entre eux, ou peut-être seulement lorsqu'ils voulaient utiliser un code. Je ne me souviens pas. Je ne sais pas si je t'ai déjà parlé de Maria, en tout cas j'ai déjà écrit à son sujet. Elle est venue nous chercher en Transnistrie. Elle avait une énergie extraordinaire, elle était extrêmement belle, je crois qu'elle a utilisé ces deux qualités pour arriver en Transnistrie, après plusieurs mois. Elle a rassemblé de l'argent chez nos parents de Roumanie, auxquels elle était déjà liée, puisque, comme je l'ai dit, c'était un membre à part entière de la famille. Et elle est venue au camp, en Transnistrie, chargée de toutes sortes de choses dont elle savait que nous aurions absolument besoin. Elle a essayé de rester là-bas, dans un village des environs, pour pouvoir nous aider. Au bout d'un certain temps elle est repartie, faute de réussir grand-chose. Elle a essayé de revenir, plus tard, et elle a été arrêtée, et menacée d'un procès à la Cour Martiale. Il y a aussi une suite après la guerre : au moment où nous sommes rentrés, en 1945, Maria était déjà l'épouse du secrétaire du parti du département de Suceava. Son mari, Varasciuc, a invité mon père à une discussion – je crois que c'était en 1947 ou 1948, période à laquelle le Parti Communiste cherchait à recruter des membres, dans sa route vers le pouvoir absolu – pour le convaincre d'entrer au Parti.

Mon père n'a jamais eu d'activité politique. Sa nature ne correspondait à aucune sorte de militantisme. Les arguments du camarade Varasciuc semblaient pourtant logiques, focalisés sur cet espoir qui a dérouté tant de Juifs de bonne foi (je ne parle pas ici

des opportunistes ni des carriéristes qui ont vu le communisme comme une chance de profit personnel). Évidemment, ses arguments ressemblaient à cela : « Je sais tout de toi, par Maria. Je sais que tu es un homme honnête, je sais que tu as souffert. Tout cela relève d'un passé qui ne se répétera pas. Maintenant, il est naturel que tu te joignes à nous, pour que nous refassions, sur d'autres bases, une nouvelle société. » Je relierai ce moment à un autre, un an plus tôt peut-être : le départ d'une partie de ma famille pour Israël, surtout du côté paternel. Plus tard, d'autres, du côté maternel, ont aussi émigré. En 1976, lorsque j'ai visité Israël, une sœur de mon père, la plus jeune, une demi-sœur en l'occurrence, m'a raconté – elle était sioniste, fiancée à un sioniste fervent – qu'elle avait eu des billets de bateau pour nous aussi.

Quand elle est allée le dire à mon père, qui jouissait d'un certain prestige au sein de la fratrie, précisément parce qu'il était plus cultivé, plus érudit, d'une certaine manière mieux intégré peut-être (quoi qu'il soit resté très juif), il a répondu qu'il venait de défaire ses paquets et qu'il n'avait pas la force de les refaire à nouveau. Humour juif, aigre-doux. Il n'avait rien à dépaqueter ni à empaqueter. Nous sommes revenus en haillons, en 1945, nous avons défilé dans les rues de Iași comme une sorte d'image apocalyptique de la guerre, comme les images du Kosovo aujourd'hui. Nous n'avions rien, nous avons tout perdu, il n'y avait rien à dépaqueter ni à empaqueter.

L.V. : Tu disais de ton grand-père maternel qu'il était libraire. Tu étais très petit. T'en souviens-tu ? Es-tu jamais entré dans cette librairie quand tu étais petit, avant la déportation ?

N.M. : Oui, naturellement. J'y étais assez souvent. Mes souvenirs sont toutefois extrêmement fragmentaires, des images disparates. Une image qui m'obsède existe dans une de mes esquisses, « Les bottes et le violon ».

Un lambeau de rue ensoleillé, en pente, la porte grand ouverte de la librairie. C'est l'image qui s'est fixée en moi. La période antérieure au départ est totalement obturée pour moi, une sorte de paradis blanc, sans contour, absent. Même si j'en garde quelques souvenirs. Un, surtout. Ma première évasion hors de la maison.

L.V. : *Quel âge avais-tu ?*

N.M. : Quatre ans, je crois. Des images très disparates. Récemment il y a eu à New York une longue discussion autour du cas Wilkomirski¹. On m'a interrogé, moi aussi. Sans nous être consultés au préalable, Aharon Appelfeld et moi avons eu la même opinion : les souvenirs de cet âge sont plutôt des images, sensorielles ou fragmentaires, liées aux moments les plus intenses : l'angoisse, la déroute, la faim, le froid. Les souvenirs cohérents commencent, paradoxalement ou non, après le retour. La joie énorme et la détente : le moment où nous sommes arrivés en camion à Fälticeni, dans la rue Beldiceanu – je m'en rappelle –, la famille avait été prévenue de notre arrivée, mon oncle, ma tante, qui avaient échappé à la déportation, couraient vers le camion, à notre rencontre.

Les souvenirs liés à la librairie et à mon grand-père maternel sont vagues. Ma relation avec lui s'est intensifiée durant la déportation, mais elle a été courte, il est mort vite. Mes grands-parents maternels ont habité avec nous et sont morts dans la pièce où nous habitions tous. Mon grand-père est entré dans mes légendes.

L.V. : *En Transnistrie ?*

N.M. : Oui. Pendant le terrible hiver de 1941. Nous avons été déportés en octobre 1941, en même temps que tous les Juifs de Bucovine. Mon grand-père a plutôt pris les traits d'une image légendaire : un homme puissant, grand, joyeux, extrêmement doux, se défendant par l'humour contre le malheur, comme contre la maladie de son épouse et la vie en général. J'ai des souvenirs plus clairs, mais guère plus nombreux, de mon autre grand-père.

Ils s'occupaient tous deux de choses fondamentales dans l'existence. Mon grand-père paternel était boulanger, il faisait du pain ; mon grand-père maternel s'occupait de livres. Ils étaient très différents.

¹ En 1995, le Suisse Bruno Dössekker a publié sous le nom de Binjamin Wilkomirski un volume de « mémoires » dans lequel l'auteur s'invente une origine juive et évoque des « souvenirs » (dont on a prouvé qu'ils sont imaginaires) du camp d'Auschwitz, datant des premières années de l'enfance. (*Note de l'Auteur.*)

L.V. : *De livres juifs, aussi ?*

N.M. : Oui, il s'occupait aussi de livres juifs, il était pieux, d'une famille très religieuse. Il n'avait jamais été à l'école roumaine, mais il avait été l'un des premiers distributeurs de journaux décorés par Constantin Mille. Les paysans venaient le voir pour des requêtes ou des conseils sur diverses questions légales, mais pas seulement, alors qu'il n'avait jamais fréquenté l'école roumaine. Il s'occupait donc aussi de livres juifs, mais surtout de livres roumains. Le plus grand rayon de la librairie était celui de la papeterie et des livres scolaires. Mon autre grand-père, puisque nous sommes au chapitre grands-pères, était une sorte de Juif fermier, paysan, il avait un cheval, une vache, et il était boulanger, au sein d'une famille nombreuse. La famille de mon père est plus liée à la nature, plus robuste, plus calme. Celle de ma mère est plus anxieuse, plus religieuse... Mon grand-père paternel aussi était pratiquant, mais la famille de ma mère est plus attachée aux livres, y compris les livres religieux, et à une sorte de mysticisme. Une famille plus cérébrale. Ma composition double.

J'ai revu mon grand-père paternel, un petit peu, à notre retour de déportation. Nous avons alors habité quelques mois à Fălticeni, chez la famille Riemer. Les Juifs de cette région du pays n'ont pas été déportés, ils n'ont souffert que de persécutions durant la guerre. Lea Riemer était la tante de ma mère, la sœur de mon grand-père. Le père de mon père, ainsi que son grand frère, Aron, habitaient aussi Fălticeni. Encore enfant, j'ai assisté – c'est un moment que je n'ai pas oublié – à la mort brusque de mon grand-père. Attaque cardiaque, pendant une réunion de famille où j'étais présent moi aussi. Ma grand-mère, sa deuxième épouse – la mère de mon père était morte, il avait été orphelin dès sa petite enfance, il a eu dès le début une vie terriblement difficile – donc la seconde mère de mon père, ma seconde grand-mère, était beaucoup plus jeune que mon grand-père. Il avait encore eu cinq ou six enfants par la suite. Je me rappelle ce moment parce que, face au choc terrible de l'attaque cardiaque ou de la commotion cérébrale il y a eu de la panique, mais elle, même au sein de cette panique, elle s'est regardée dans un miroir.

Ce moment m'a choqué. En plein chaos, en plein désespoir – lequel comprenait aussi sa part de spectacle – ma grand-mère s'est regardée dans un miroir. C'était une belle femme, grande, imposante, dotée de beaucoup de prestance. L'image du miroir m'est restée. Mais c'est là une réponse trop longue à la question de mes souvenirs de la librairie, avec lesquels ce moment-là n'a aucun rapport.

Après la guerre, tant que le commerce particulier a encore été plus ou moins possible en Roumanie, la librairie de mon grand-père a été reprise par le frère de ma mère. Nous habitons à Suceava, et nous allions souvent à Burdujeni. Plus tard, le frère de ma mère et ses deux filles sont partis en Israël. Il n'y avait plus de librairies particulières.

L.V. : *J'imaginerais que ta rencontre avec les livres a eu lieu par l'intermédiaire de ton grand-père libraire. Est-ce le cas ?*

N.M. : Non, je ne crois pas.

L.V. : *Vous aviez des livres, à la maison ?*

N.M. : Je ne me souviens pas de livres dans la maison, à part ceux que j'achetais moi-même. L'écrivain Stelian Gruia m'a écrit un jour dans une lettre sur mon père, qui avait dirigé l'entreprise où Gruia avait été stagiaire un été, qu'il avait surpris mon père en train de lire... Bacovia¹. Cela m'a paru surprenant, une lubie, une confusion, mon père n'avait pas le temps et je ne l'ai jamais vu avec un livre entre les mains, encore moins de la poésie...

J'ai évoqué à de nombreuses reprises ma rencontre avec les livres, peut-être trop souvent. Elle a eu lieu en juillet 1945. Nous avons été « rapatriés » en avril 1945, après avoir passé environ un an et demi dans le sud de l'Ukraine et de la Bessarabie, sous l'Armée Rouge. J'ai conservé l'« Acte de rapatriement ». Après une quarantaine à Iași, nous sommes partis pour Fălticeni retrouver notre famille restée en Roumanie : le frère de mon père, des parents de ma mère, mon grand-père paternel. Nous avons habité

1 George Bacovia (1881-1957), poète symboliste, notamment auteur de *Plomb* (1916).

chez la famille Riemer. Lea Riemer était la sœur de mon grand-père, c'est un personnage qui revient lors de diverses étapes de ma vie, dans des rôles différents, très contradictoires, tout comme ses enfants. Une famille très religieuse, les Riemer. Les deux garçons ont étudié les mathématiques, mais aussi les études rabbiniques, et le droit, je crois, une des filles les mathématiques, aussi, et l'autre l'économie... Chez eux, on parlait souvent l'hébreu. Des histoires bizarres circulaient à leur sujet. Comme quoi, par exemple, le vendredi soir, ils dormaient dans leur habit d'écoliers, s'ils ne réussissaient pas à délayer leurs souliers. Ils n'avaient pas le droit de les couper, c'était déjà le samedi sacré... Ils dormaient habillés... pour ne pas enfreindre les règles religieuses.

En 1945, ils sont devenus des communistes fervents, remplaçant – j'espère ne pas proférer de blasphème – l'utopie religieuse par une utopie séculaire. Très engagés dans la première décennie de communisme. Nous habitions chez eux, en juillet 1945, lorsque j'ai reçu en cadeau un livre de contes roumains de Ion Creangă. J'avais atteint un âge solennel : neuf ans. Premier contact avec un livre de littérature roumaine. J'entrai dans le livre de Creangă comme dans un monde féérique et transcendant. En même temps, le monde d'une langue extraordinaire, autre que celle que l'on parlait dans la rue, dotée de superbes inflexions folkloriques. Je me suis enfoui dans le charme de cet univers. Comme sous une voûte miraculeuse. Étonnement, thérapie. S'en est suivie une grande soif de littérature, et puis mes premières tentatives d'écriture ont engendré la magie de la littérature, des mots. Si je dois définir un premier contact initiatique et essentiel avec les livres, ce fut probablement celui-là. D'autres livres sont venus ensuite, dans les librairies et dans les bibliothèques, et au-dehors.

L.V. : Le roumain des récits de Creangă te semblait différent du roumain que tu parlais jusque-là et que tu entendais chez tes parents, ta famille, tes amis ?

N.M. : C'est aussi ce qui m'a charmé. Une sorte de sur-réalité, dérivée d'une réalité alternative, secrète. Une langue extraordinaire, très séduisante, différente de la langue du quotidien. Elle me sortait, elle m'a sorti du voisinage immédiat. Cette période à

Fălticeni, à notre retour, et par la suite les deux années passées à Rădăuți, avant de revenir à Suceava, ont été des périodes de joie extraordinaire, de grande clarté et de vitalité. Je ne me trompe absolument pas en parlant de bonheur. Je redécouvrais les plats, parmi toutes sortes de tantes merveilleuses, attentionnées, qui ne savaient plus quels gâteaux me faire encore, et qui me nourrissaient de lait fraîchement traité, cru, c'était comme un remède contre tous les malheurs. J'ai découvert les livres et les plats avec frénésie. Et puis les jardins, les parcs. Fălticeni était une superbe petite ville, fleurie, Rădăuți avait des parcs merveilleux. Le soir, le parfum extraordinaire des jardins, toutes les maisons avaient des jardins, des belles-de-nuit. Et puis les habits! les chansons! les livres!

Une certaine théâtralité est alors entrée dans ma vie. En avril, à la fin d'avril, à Fălticeni, j'ai été placé directement en deuxième année à l'école israélite, dont le directeur était Haim Riemer, le cousin de ma mère. Jusque-là, pendant un an et demi, j'étais allé dans une école russophone, vers Briceni, en Bessarabie. Un mois et demi plus tard, il y a eu la fête de fin d'année, à Fălticeni, j'ai reçu un prix et une petite couronne, je ne sais pas si c'était justifié. En tout cas, j'ai été brusquement propulsé dans le statut de vedette. Il y avait six premiers prix. Je n'étais pas le seul, mais, quoi qu'il en soit, pour un enfant venu d'où je venais, et après une période d'adaptation à la normalité si courte, ces débuts festifs m'ont projeté dans une certaine théâtralité qui a œuvré, je crois, plus tard aussi, quand je suis devenu un adolescent communiste. Les réunions, les meetings avaient une théâtralité impressionnante pour un adolescent, au sein d'une existence généralement plate et banale. Des mises en scène colorées, pour de petites villes de province où il ne se passait rien. Soudain, des événements mondiaux avaient lieu, qui nous reliaient à la Révolution d'Octobre, à l'antifascisme, à l'inlassable et festive « lutte pour la paix » en pleine guerre froide contre l'impérialisme abstrait dans lequel notre société glaciale et fermée persistait, avec tous ses orateurs et ses surveillants. Je me rappelle ma première manifestation, le 1^{er} mai 1945, quand j'ai défilé dans Fălticeni avec mon père qui me tenait par la main, sous de grands slogans rouges : *vive le 1^{er} mai libre*.

Nous arrivions tout juste de là d'où nous arrivions. Spectacle et exaltation. Pour un enfant, c'était nouveau, vitalisant, stimulant.

L.V. : *Tu ressentais aussi la part de spectacle, d'inauthentique, n'est-ce pas ?*

N.M. : J'ai toujours été et je suis toujours, dans une large mesure, très émotif. Je suis donc un acteur émotif.

L.V. : *Mais un acteur.*

N.M. : Quand je dois, comme on dit, « jouer¹ », même devant une classe ou pour une conférence, devant un public, l'acteur est ému, mais il se mobilise malgré tout. « Timidité et ténacité »... La part de spectacle est baignée par l'intensité de l'émotion. L'émotion m'accapare, bien que je sois conscient d'être dans un spectacle, de jouer un rôle. Ça a diminué, j'ai encore vieilli, je suis moins sensible aujourd'hui, quoique j'aie des moments d'émotivité aiguë. Pendant mon enfance, cette combinaison de spectacle, de vedettariat, pour ainsi dire, et d'émotivité était extrêmement puissante. La gloire, le nimbe compensaient tout, d'une certaine manière ; ils m'ont placé très tôt, comme je te le disais, dans une zone que j'ai considérée plus tard et jusqu'à aujourd'hui avec suspicion.

L.V. : *Ta nouvelle « Les mariages » contient justement cette révélation de l'inauthenticité et du spectacle dans la manière dont tu étais manipulé par les adultes. Et, chose plus grave, dans la nouvelle, tu saisis également le fait que la souffrance de Transnistrie soit introduite à travers toi, en tant que porte-parole, dans ce spectacle.*

N.M. : Oui, même si ça pourrait sembler être, comment dire, une réinterprétation ultérieure, rétrospective, due à la maturité. Ce n'est pas le cas. C'est exactement ce que j'ai ressenti alors. Je n'ai pas senti que ma souffrance était manipulée au moment

¹ *A performa*, en roumain.

où j'ai tenu un discours au meeting du parc de Fălticeni. J'étais renversé par l'émotion. J'avais été dressé non sans violence par ce « cousin », un personnage qui réapparaît constamment – j'ai été renversé par l'émotion, et plus tard par le succès. Ce nimbe de gloire minuscule. L'épisode des « Mariages » marquait la dégradation de cette rhétorique. À ce moment-là, dans le parc de Fălticeni, le but était, en théorie au moins, idéologique. Chorégraphiée ensuite dans un décor domestique, dans des noces et des fêtes, la séquence est tombée dans le grotesque, la négligence et le mélodrame, le ridicule. Réciter, non pas un poème, ce qui est déjà une sorte de spectacle, mais le discours « antifasciste » que tu as tenu devant la foule ?!

Dans le texte, naturellement, les choses sont légèrement exagérées, mais j'ai senti dans ces moments-là, même en tant qu'enfant, la manipulation, la perversion, la métamorphose de la souffrance réelle en un succédané disponible. Le discours antifasciste avait pour motivation initiale naturelle l'espérance juive, et pas seulement juive, de l'Europe dans l'après-guerre. La perversion de ce discours et la manipulation exprimaient ce qui est arrivé à une large catégorie de gens au cours des décennies suivantes.

L.V. : Tu parlais de la langue roumaine telle que tu l'as découverte dans les récits et les contes de Creangă et de sa différence par rapport à la langue du quotidien, que tu entendais à la maison, entre amis. Mais entendais-tu d'autres langues que le roumain ? Entendais-tu parler le yiddish ?

N.M. : En Transnistrie, oui, j'ai entendu un peu de yiddish. D'abord avec mes grands-parents maternels, qui ont été déportés avec nous, le même jour, en octobre 1941 ; nos parents de Fălticeni, à seulement 24 kilomètres (une demi-heure) de Suceava, sont restés en Roumanie. Paradoxes de l'Histoire...

Toutes les justifications roumaines ultérieures, parfois ô combien abracadabrantesques – comme quoi les Juifs de Bessarabie ou du nord de la Bucovine auraient sympathisé avec les troupes russes – n'ont absolument aucune valeur pour le sud de la Bucovine, où il n'est rien arrivé de ce genre, où cette situation n'a pas existé, où l'armée russe n'a pas existé... Seulement l'administra-

tion roumaine. Le fait que dans toute cette zone – Suceava, Vatra Dornei, Câmpulung, etc. – les Juifs aient été déportés, n'avait même pas un motif absurde de ce type. Burdujeni, comme je l'ai dit, en tant que partie de l'ancien Royaume, a été inclus dans Suceava.

Mon grand-père paternel, le frère de mon père, et une foule d'autres parents, dont de nombreux parents de ma mère, sont restés en Roumanie durant la guerre. Mais les parents, le frère et la sœur de ma mère sont venus avec nous. C'est là-bas, avec eux, parmi les autres enfants, que j'ai entendu et retenu ce que je sais en yiddish. De même, à cette période et plus tard, chez les Russes (nous sommes restés un an et demi en Bessarabie, comme je te le disais, et je suis allé à l'école soviétique), j'ai appris le russe, l'ukrainien. Quand je suis rentré en Roumanie, je parlais bien le russe. En 1948, j'étais en sixième; quand le russe est devenu obligatoire dans les écoles de Roumanie, je parlais mieux russe que le professeur. Pour cette raison, mais aussi par une antipathie profonde – car c'était la langue imposée par l'occupant – j'ai complètement négligé le russe, et, hélas, je l'ai oublié. Enfin, oui, j'ai appris le yiddish là-bas, avec mes grands-parents. Ils parlaient yiddish entre eux. Mon grand-père parlait très bien roumain. Durant toute sa vie, il s'est levé à trois heures et demie du matin pour aller à la gare de Burdujeni prendre les journaux qui arrivaient de Bucarest. Il les portait sur son dos, sur trois kilomètres, jusqu'à la librairie. Il parlait évidemment bien le roumain, il lisait inlassablement les journaux et choisissait avec soin les livres. Ma grand-mère, moins. Ils parlaient yiddish, entre eux et avec ma mère.

L.V. : Quel était leur nom de famille ?

N.M. : Braunstein. Mon grand-père s'appelait Avram. Le vieil Abraham de la Bible.

L.V. : Et ta grand-mère ?

N.M. : Haia, Perla, je ne sais plus trop. C'était un personnage plus effacé, une personne extrêmement malade et chicaneuse. On

l'évitait, y compris les enfants. Mes deux grands-parents sont morts en Transnistrie, à deux semaines d'écart, je crois.

L.V. : *Durant votre première année de déportation.*

N.M. : Durant le premier hiver, oui. Le premier hiver a été celui de la mise à l'épreuve la plus cruelle. Aucun moyen de se chauffer ni de se laver, aucun médecin ni aucun médicament... Le premier hiver a décimé, par la maladie et par la faim. Je crois que les statistiques confirment que la première année a été celle du plus grand nombre de victimes.

L.V. : *Cela a-t-il créé une sorte d'association du yiddish que tu entendais alors, dans le camp, où tu l'as appris, avec la souffrance de Transnistrie? Le yiddish est-il devenu une sorte de langue du camp, de la déportation?*

N.M. : Je ne dirais pas ça. À mon retour, durant la première année d'intégration communiste de la communauté juive, il existait, tu t'en souviens peut-être, l'association culturelle I.K.U.F., qui promouvait le yiddish et la culture yiddish, en l'opposant à l'hébreu – vieille lutte entre ces deux langues que l'idéologie communiste et les dirigeants ont évidemment manipulée. Dans l'Union Soviétique et dans les pays communistes, le yiddish était considéré comme la langue de la minorité juive, la langue du peuple, et non l'hébreu, langue livresque et religieuse, langue de l'histoire ancienne. Par conséquent, aussitôt après la guerre, le yiddish a été promu dans les réunions littéraires qui se tenaient jusqu'à Suceava, où j'ai entendu lire Sholem Aleïhem en yiddish. La salle riait aux éclats, nous étions charmés par ce mélange d'humour et de tristesse. Des réunions avec des poètes yiddish, comme Spiegelblat. Je crois qu'il venait de Câmpulung Moldovenesc. C'était une voix originale dans la poésie yiddish de Roumanie, juste après la guerre. Cette langue n'était donc pas seulement celle de la Transnistrie. C'était, durant la première période de l'après-guerre, une langue de la culture juive, disons. Dans mon récit « Lipova », il est question de l'hébreu.

Rencontre passagère, pour un intervalle court. Le yiddish a toujours été présent, au camp et par la suite. Durant les dernières années de vie de mes parents, ils parlaient de plus en plus souvent le yiddish entre eux.

L.V. : Ne sentais-tu pas, pendant ton enfance, que tu appartenais à cette zone culturelle juive dont la marque est le yiddish ?

N.M. : Mon enfance, du point de vue du calendrier, est difficile à situer. Si elle commence avec ma naissance, il existe une période obturée, celle antérieure à la déportation. Ensuite le camp, la déportation, une période de « participation » intense et négative : l'angoisse, le froid, la faim. Un écran sombre, ici et là, des images puissantes. L'enfance, si je peux encore la considérer comme telle, commence avec mon retour. Un autre chapitre. Je ne dirais pas que je sentais une appartenance à la langue yiddish. Dans un dialogue plus ancien que nous avons eu, je crois, il y a de nombreuses années, j'ai dit ressentir comme une de mes plus puissantes lacunes cette tradition annihilée, obscurcie, pulvérisée. J'aurais aimé m'en détacher en connaissance de cause, et non comme un ignorant, comme j'étais obligé de l'être par le régime communiste.

J'ai eu il y a quelques années la grande surprise d'apprendre, en lisant un grand entretien avec Moshe Idel dans *Le Monde*, que dans la Roumanie communiste, avant qu'Idel n'émigre en Israël, il existait des enclaves d'existence juive réelle. À Târgu-Neamț, par exemple. Si j'y songe plus sérieusement, je pourrais trouver moi aussi, peut-être, de telles exceptions, rares. J'imagine qu'il y en avait aussi à Suceava et à Fălticeni (où la famille de mon oncle et la famille Riemer étaient très pieuses, comme ne l'était pas ma famille de Suceava). Dans le cas d'Idel, il s'agit évidemment d'une famille pieuse, dans un bourg beaucoup plus petit.

L.V. : En Moldavie, et non en Bucovine.

N.M. : Oui, à Târgu-Neamț. La Moldavie relevait d'une autre tradition que la Bucovine, du point de vue juif. J'ai déjà mentionné les différences essentielles entre Burdujeni la « moldave »

et Ițcani la « bucovinoise », situées à trois kilomètres l'une de l'autre. À Suceava, la majorité des Juifs parlait allemand. Autre type d'appartenance. À douze ans, j'étais un révolutionnaire communiste. À dix ans j'avais toutefois été un sioniste « betariste », révolutionnaire dans un autre sens, je pensais que le seul esprit éclairé était Jabotinsky. C'est là l'évolution d'un enfant et d'un adolescent revenu d'un cauchemar, qui tente de trouver dans une existence normale des repères qui puissent le mobiliser, l'enraciner. En fin de compte – comme on le voit dans « Lipova » – le « ré-enracinement » a lieu par la langue. La langue roumaine, la culture roumaine.

L'histoire compliquée d'un... espoir retrouvé. Je n'oublie jamais de citer Tadeusz Borowski, lequel dit que notre éducation a été lacunaire puisqu'on ne nous a pas appris à renoncer à l'espoir. Il croit que c'est cela qui l'a conduit à Auschwitz. Le fait que l'homme n'apprenne pas à renoncer à l'espoir prépare les désastres qu'il traverse par la suite. Comme on le voit, on ne m'a pas suffisamment enseigné plus tard non plus à renoncer définitivement à l'espoir, alors que j'aurais eu des raisons de l'apprendre. Je suis passé d'un espoir à l'autre. Le dernier, le plus entêtant, est lié à la littérature.

L.V. : Je crois que tu avais moins de chances que Borowski de recevoir une éducation qui te guérisse de l'espoir. Il venait d'une culture catholique polonaise. Dans la tradition juive, l'espoir et le messianisme sont des valeurs essentielles. Il y a peu de chances qu'un enfant juif soit éduqué en vue de ne plus rien espérer.

N.M. : Je crois que la tradition chrétienne promet elle aussi une sorte d'espérance, l'iconographie, disons, idyllique, d'un Dieu qui pardonne, une sorte de grand-père barbu et sage. Elle promet donc la concorde, l'espoir... fût-ce dans la vie d'après, que les Juifs ignorent. Les Juifs, je les trouve plus durs dans leur relation à l'idéal. Certes, ils promeuvent l'espoir. J'ai toujours entendu dire dans ma famille: ne désespère pas, tout ira bien. L'espérance est terrestre, elle vient d'une connexion à la vie typiquement juive: la vie est la chose la plus importante. Toute interdiction religieuse tombe au moment où il faut sauver une

vie. Mais la vie est-elle la chose la plus importante? On est placé devant un dilemme schizophrénique! Nous savons à quel point la vie est chaotique et démente. Si c'est là tout, s'il faut s'y accrocher, avec passion et frénésie, si l'on ne nous promet rien d'autre, rien de supra-terrestre, de métaphysique, on ne nous rend pas la vie facile. *Shver tsu zayn a yid!*¹

L.V. : Dans tes nouvelles, le cauchemar de ta première enfance est évoqué depuis la perspective de l'enfant lui-même. Le regard de l'enfant leur donne une force extraordinaire, et une fraîcheur jusque dans la perception d'un univers absurde et hostile.

N.M. : Il existe en moi, je crois, un côté enfantin qui s'est maintenu malgré mon âge déjà avancé. J'ai essayé de faire face à la réalité à travers diverses professions, en négociant avec le réel, mais au fond de moi il y a toujours, je crois, une palpitation puérile, pubertaire. J'irais plus loin encore : le métier d'écrivain ne me semble pas étranger à l'enfance. Une occupation infantile, ouvrant sur une réalité vague et entretenant un jeu. Même si l'esprit et l'âme évoluent. J'espère qu'ils ont aussi évolué dans mon cas... Quelque part, néanmoins, le foyer initial existe et persiste, dans tout artiste. Brâncuși disait que l'artiste qui n'est plus un enfant est mort. Il y a du vrai là-dedans. Dans mon cas, la palpitation de la première initiation à l'existence est restée, je crois, ainsi que « l'obsession de l'incertitude », et ses prémonitions, vraies ou non, qui reviennent par pulsations dépressives, d'aliénation. Par-delà les gains existentiels et professionnels naturels de l'individu qui écrit, qui récupère des portions de sa mémoire comme matière première de son écriture et de sa pensée, en profondeur, quelque part, reste l'enfant, jeté dans ce monde.

L.V. : Dans tes récits, l'enfant-narrateur passe par une terrible initiation à la souffrance, une sorte de choc de l'absurde que les enfants ne rencontrent pas au cours d'une vie normale, pas si tôt, pas aussi violemment. Je crois que l'effet de ce choc est perceptible dans toute ton œuvre.

¹ En yiddish : « il est dur d'être juif! » (Note de l'Auteur.)

N.M.: L'exil, ainsi que la « clichéisation » de la souffrance juive, de l'Holocauste, du communisme et de l'antisémitisme m'ont rendu plus réservé dans l'évaluation de ma propre souffrance. Je suis plutôt fraternel, solidaire avec tout type de souffrance.

Les expériences douloureuses et tragiques ne sont pas nécessairement liées à un destin collectif. Une relation dure et brutale avec un frère, avec ses parents, avec un ami, une expérience tragique prématurée de n'importe quel type. La mort d'un être cher. Cela ne signifie pas que je ne suis pas passé par où je suis passé, mais je ressens une « officialisation », une « clichéisation » de la souffrance juive. C'est là un « bien » strictement privé, strictement personnel. En tant que personne publique, on doit affronter les risques de la « représentativité » et il est difficile de trouver une solution. Si on est Pynchon ou Salinger, on s'enferme quelque part dans la forêt, pour maintenir de la sorte une intimité parfaitement étanche.

L.V.: *Dans ton récit « Le chandail », une petite fille apparaît aux côtés de l'enfant narrateur, celle qui possède le chandail. C'est un fait réel ?*

N.M.: Oui. En fait, j'ai parlé trop approximativement quand j'ai dit qu'à Ițcani, avant la déportation, nous étions quatre, mes parents, Maria et moi. Il y avait aussi une petite fille. C'était une cousine, la fille du plus petit frère de mon père; sa mère était morte d'un arrêt cardiaque, un an environ avant la déportation. Mes parents ont décidé de la prendre chez nous pour une période, jusqu'à ce que son père se soit remarié et qu'il ait fondé une nouvelle famille. La déportation l'a emportée avec nous, elle est allée au camp avec nous. Elle a revu son père par la suite, en Roumanie, après notre retour, pour une courte période. Puis son père a quitté le pays. Ruti a émigré en Israël dans les années 1970, son père était mort un mois plus tôt dans un accident de voiture. Elle ne l'a plus revu. Elle a vécu avec nous, elle est devenue ma sœur. Dans le récit, on suggère que la petite fille est chrétienne, qu'elle n'est pas « coupable », comme nous. En réalité, elle était tout aussi coupable de notre innocence. J'ai voulu cet accent pour

sortir du cadre strictement ethnique de la souffrance. Bien que ce « cadre » ethnique de la souffrance n'en fût pas un : il s'appelle l'Holocauste et sa « spécificité » est inévitable.

En 1987, au cours d'une lecture à Berlin, un homme qui était dans la salle, clairement juif, m'a reproché le manque de précisions essentielles dans ce récit. Qui sont les victimes ? Qui sont les oppresseurs ? Où cela se passe-t-il ? Quel est le contexte ? De son point de vue, il avait naturellement raison. Je lui ai répondu qu'un tel type de récit pouvait peut-être aussi bien être écrit par un Vietnamien au sujet d'un enfant vietnamien (ou bien encore, aujourd'hui, par un Kosovar), que j'avais voulu ancrer la souffrance juive dans la souffrance humaine, en général. Je lui ai répondu que je comprenais le sens de son objection, mais que c'était là le choix de quelqu'un qui essaie de sortir du ghetto de la souffrance juive. Écrire sur le ghetto juif, c'était relativement acceptable du point de vue, disons, des commentateurs antisémites de *Săptămîna*. Peltz, par exemple, était un écrivain agréé par *Săptămîna*. On devenait toutefois un intrus à éliminer si, en tant que Juif et écrivain roumain, on écrivait sur la réalité roumaine. C'était fourrer ton nez dans une affaire qui ne te concernait pas. Pourquoi n'écris-tu pas sur ta ruelle juive ? Quand j'ai écrit sur la ruelle de ma souffrance juive, j'ai essayé de lui donner une dimension – sans vouloir être trop prétentieux – universelle. Plus générale, essentiellement humaine. Durant les dix dernières années, aux États-Unis, dans une confrontation directe avec la manière anglo-saxonne, et surtout américaine, d'écrire, ce choix semble suspect. On écrit très concrètement : où et quand l'action a eu lieu, qui est telle personne, tel personnage. Confusion entre réalité et fiction, mentalité toujours plus tribale, retrait dans une minorité, ethnique, sexuelle, religieuse. Je ne regrette pas mon choix, je crois qu'il me représente, à une certaine période ; il représente peut-être aussi mon côté toujours enfantin, « humaniste », toujours plus démodé de nos jours.

L.V. : *Si tu avais écrit la même nouvelle – je parle du « chandail » – dans des conditions plus normales, c'est-à-dire dans un monde sans pression idéologique, crois-tu que tu l'aurais écrite de la même manière ?*

N.M. : Difficile à juger, difficile à dire. En Roumanie, j'ai certainement écrit de manière très codifiée. Parfois, dans une explosion littéraire, d'autre fois dans un échec littéraire, par codification. J'ai pensé par la suite à ce que disait Borges, que la censure est la « mère » de la métaphore. Et plus encore que la métaphore, disons la transfiguration : peut-elle être un résultat « faste » de la censure ?

L.V. : *De la censure ou de l'autocensure.*

N.M. : De l'autocensure ou de la censure dans la réalité de l'Est. Dans le cas de ces récits, je crois que la conjonction entre codification et substance épique a été favorable. Je ne crois pas que l'on puisse justifier la censure, fût-ce comme avantage artistique. Ces récits se sont un jour amplifiés, ils ont amplifié leur nimbe, leur magie, par a-temporalité et par a-spatialité.

L.V. : *Arrêtons-nous un peu sur Le thé de Proust, qui marque aussi la sortie de l'enfant hors du cauchemar, de la prison. Je voudrais d'abord te demander d'où t'est venue l'idée originale d'associer le vécu de l'enfant, au moment du retour à la réalité, donc un regard porté sur un moment extrêmement puissant, et la mise en littérature, avec Proust, qui en accroît la force.*

N.M. : J'ai essayé de placer cette scène dans un contexte contrastant avec une situation littéraire classique, en supposant que le lecteur connaît la référence. Il existe une différence entre le destin du Juif à l'Est, avant, et surtout pendant, mais aussi après la Seconde Guerre mondiale, et le destin du Juif en Europe occidentale, là où l'on peut approximativement situer Proust. En tant que sensibilité excessive, en tant que minoritaire érotique, en tant qu'écrivain de l'intériorité. Peut-on imaginer un Proust en Transnistrie ? Qu'est-ce que l'absence du baiser de la mère, le soir, avant d'aller se coucher, aurait alors signifié ? Quelle aurait été l'ampleur de ce drame, dans le contexte d'un vaste et sinistre désastre collectif ? Le lecteur reste pensif, je crois. L'enfant ressemble à un vieillard, à un petit vieillard phénicien. Dans ce hall de gare, une dame de la Croix-Rouge lui offre le premier thé de

la normalité. L'enfant est chargé d'une certaine mémoire. Le cauchemar du camp, la souffrance collective personnalisée et précocement assumée, le fonds psychique marqué par la tragédie. Il existe aussi un effet secondaire, nullement négligeable : la suspicion d'adultère. Pour un enfant de cet âge, surtout s'il a déjà été choqué de tant de manières par la brutalité de l'existence, cette découverte « mineure », mais aiguë, dans cet entourage immédiat, peut constituer un puissant choc supplémentaire. Il se sent complice. Double complicité avec la mère, malgré un ressentiment constant envers sa mère possessive, anxieuse. Charge affective contraire, proustienne.

Dans les commentaires que l'on a faits sur moi, en général, j'ai été placé dans d'autres configurations littéraires. Une seule fois, en Allemagne, en 1988, au cours d'une lecture, une Allemande d'origine roumaine, Madame Axmann, a dit qu'à ses yeux, dans mon cas, la prémisse proustienne, même si elle a par la suite été déviée et modifiée, a été puissante. Je veux donc répondre indirectement à la question antérieure : qu'est-ce qui se serait passé ? Je ne sais pas. Dans des conditions normales aussi, je serais devenu écrivain. Je ne sais pas de quel type. Beaucoup d'écrivains de ma génération, dans l'Est de l'Europe, sont comme moi le produit d'une tragédie. Nous sommes peut-être devenus écrivains à travers une blessure. Proust est devenu écrivain par un autre type de blessure. Dans des conditions de relative normalité, serais-je devenu un écrivain de type proustien ? Je me rappelle une discussion en Roumanie avec un critique important et extrêmement intelligent, qui était aussi mon ami. J'étais très sarcastique avec moi-même, je disais que la soif de nuances sans fin est un défaut, qui risque d'étouffer et d'obturer le lecteur. Mon interlocuteur m'a interrompu : « Mais la littérature, est-ce autre chose ? » Ainsi, si je me rapporte à cette valence, je ne sais pas dans quelle mesure elle s'est conservée ou modifiée. On y retrouve probablement une prémisse proustienne. Elle s'est diluée ultérieurement, pour d'autres raisons. J'ai souffert de dislocations et de traumatismes, pour survivre j'ai eu besoin d'une modification stylistique drastique.

L.V. : Pourrais-tu, s'il te plaît, commenter un peu le final : « Si par la suite j'ai perdu quelque chose, ce fut justement la cruauté

de l'indifférence. Je ne suis devenu que sur le tard, beaucoup plus tard, et difficilement ce que l'on appelle un être sensible. » Où situerais-tu dans le temps ce moment où tu es devenu un être sensible ?

N.M. : Ça a été un processus progressif de « normalisation ». Une petite bête sauvage de six ans qui tâtonne dans la faim, le froid, l'angoisse, a beau être frénétique dans sa sensorialité, on ne saurait dire qu'elle est sensible. C'est autre chose. Il existe un roman d'Edgar Hilsenrath sur l'Holocauste et la Transnistrie, l'un des authentiques, je trouve, *La Nuit*. Il évoque un cauchemar absolu, dans un univers sans oppresseurs, seulement des victimes : la lutte pour une pomme, pour un endroit où dormir, pour une paire de godillots usés. Un univers apocalyptique, d'une grande force épique, une épopée picaresque. Un jeune Juif bien décidé à survivre utilise toute son intelligence, ses qualités et ses défauts pour négocier avec le cauchemar. Ce n'est pas un être insensible, il a sa vulnérabilité, mais dans cet univers, il n'y a place pour rien d'autre que pour la lutte de chaque instant.

Revenant du cauchemar du camp, la bête traquée que j'étais à cet âge-là n'avait pas le droit de revendiquer sa « sensibilité », bien qu'elle existât, naturellement. Le milieu ambiant t'initiait à la cruauté de l'indifférence, à la cruauté de l'indifférence après avoir vu ce que tu as vu. J'étais un enfant, je ne luttais pas pour ma propre survie, comme le héros picaresque de Hilsenrath. Je dépendais totalement de mes parents, j'ai survécu grâce à leur extraordinaire dévotion. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre l'apprentissage progressif de la sensibilité du monde normal, la perte progressive de cette « cruauté de l'indifférence » dans une situation extrême, de danger permanent.

L.V. : *Tu as parlé plus tôt de la différence entre le bourg juif typique de Moldavie et la zone à laquelle tu appartiens, celle de la communauté juive de Bucovine. Relèves-tu, à tes yeux, de cette zone de la Bucovine, de son milieu juif et intellectuel juif, sur le plan littéraire ?*

N.M. : De nouveau, mon cas est ambigu et complexe, comme je l'ai dit. Mes parents se considéraient du « Royaume », ils faisaient même montre d'une certaine ironie envers le comportement typique de Bucovine et la ritualisation « autrichienne » de l'existence. Mais avant comme après 1945, nous avons vécu en Bucovine. La Bucovine communiste n'était plus la Bucovine d'autrefois, mais il en restait des traces puissantes et durables. Après les trois mois passés à Fălticeni, passage transitoire jusqu'à ce que mon père trouve du travail, nous avons déménagé à Rădăuți pour deux ans, et ne sommes revenus qu'en 1947 à Suceava, où mes parents ont vécu jusqu'à la fin : ma mère jusqu'à sa mort, en 1988, et mon père jusqu'à ce qu'il émigre en Israël, en 1989. Malgré ce qui nous était arrivé, mes parents ont engagé pour moi, à Rădăuți, un professeur d'allemand. Ils distinguaient donc la cause de notre souffrance, située en Allemagne, et la culture allemande. La Bucovine avait été raccordée à un phénomène culturel beaucoup plus large, la grande culture allemande, qui était énormément appréciée dans le milieu juif. En Bucovine, on parlait couramment allemand. Sous le régime communiste, la présence de la langue allemande s'est progressivement diluée. Il n'y avait plus d'écoles allemandes, on parlait plutôt l'allemand dans les milieux juifs et entre gens plus âgées. Il n'y avait plus de raccordement à l'Autriche ni à l'Allemagne, comme autrefois. Cernăuți avait été la petite Vienne, la mairie de Suceava ressemblait à celle de Cernăuți et à celle de Vienne. Dans ma formation, l'élément bucovinois a été inconscient et existentiel, plutôt que littéraire. Sur le plan littéraire, mon apprentissage a été roumain. Mais mon comportement, mes habitudes avaient des accents de Bucovine.

C'est seulement au moment où j'ai découvert ma marginalité, une certaine marginalité au sein de la littérature roumaine, que j'ai retrouvé, peut-être, aussi, cet élément. D'une certaine manière, je me suis retrouvé dans une famille littéraire plus bizarre. Parmi les déportés de Transnistrie qui sont devenus écrivains, il faut mentionner Edgar Hilsenrath, écrivain de langue allemande en Allemagne, Paul Celan, poète de langue allemande en Roumanie et à Paris, Dan Pagis et Aharon Appelfeld, écrivains de langue hébraïque en Israël. Je suis écrivain de langue roumaine, je ne sais pas où. On parle beaucoup aujourd'hui de l'Europe Centrale, du

concept culturel d'Europe Centrale. Moi-même, je donne à Bard des cours centrés sur ce sujet et sur cette zone, Kafka, Schulz, Koestler, Josef Roth et d'autres. Même si c'est sur le tard, je me retrouve aujourd'hui plutôt dans la Bucovine centro-européenne. Une écrivain américaine m'a dit un jour ne plus supporter la littérature d'Europe centrale, excessivement « claustrophobe ». Kafka et tous les autres... C'est insupportable! À petite dose, pour prendre la mesure de la situation, d'accord, mais on ne peut pas vivre là-bas, on suffoque! Le professeur roumain que j'ai eu comme tuteur à l'université catholique de Washington, qui est aussi critique littéraire, m'a dit à un moment donné: « Mon vieux, figure-toi que j'ai suivi la structure de ta phrase. Elle vient en partie de l'allemand. » Et cela, alors que je n'ai pas étudié sérieusement l'allemand. L'allemand que je parle est en grande partie instinctif, récolté dans les airs, dans l'environnement (au lycée j'ai appris le français). Durant ma période berlinoise, en 1987, j'ai adapté, partiellement et momentanément, mon allemand autrichien, bucovinois, avec l'allemand de Berlin.

L.V.: *Il y aurait une parenté, des affinités avec ces écrivains même au-delà de l'expérience de la déportation...*

N.M.: Même au-delà de l'expérience du communisme. *Le Thé de Proust* peut être parodié ou transposé – ou que sais-je encore – en métamorphose digne de Kafka ou d'autres écrivains d'Europe centrale qui ne sont pas passés par l'Holocauste, ni par le communisme. C'est une histoire pleine d'errances et d'expériences bouleversantes. Un autre destin, le destin de l'Holocauste et celui de l'après-guerre, dont beaucoup des écrivains mentionnés, et Kafka sans doute, ont eu la prémonition, de manière choquante.

L.V.: *Tu racontais plus tôt les premières années après la guerre. Il y eut alors comme un exil de la population juive. Je suppose qu'à Suceava aussi, beaucoup sont partis. Qu'est-ce qui vous a déterminés, vous, à ne pas partir? Tu me disais aussi que ta mère avait eu très envie d'Israël.*

N.M. : Je ne crois pas que l'on puisse parler d'un exode, dans les premières années après la guerre. On peut plutôt parler d'une déroute stimulante et heureuse. La période 1945-1948 fut trouble, en Roumanie. Beaucoup de gens retournaient à leurs activités, il y avait un certain espoir, même certains sionistes ne parlaient pas. Je ne crois pas, je ne me souviens pas qu'il y ait eu durant les premières années d'après la guerre un exode. Évidemment, à cette époque, je n'avais pas le droit de vote au sein de la famille, et encore moins celui de veto. Je l'ai obtenu plus tard. À Rădăuți, j'ai fait ma troisième et ma quatrième année d'école, à nouveau avec des lauriers et des prix, et avec cette aura festive très suspecte dont je crois qu'elle a laissé certaines traces. À Rădăuți, l'organisation sioniste la plus puissante était le Betar. J'avais dix ans, j'étais un betariste très ardent. La solution sommaire qu'il proposait me semblait très logique : quitter l'ambiguïté du ghetto et de la souffrance, redevenir des hommes dignes, reconquérir notre pays. Meetings, réunions, chansons. Jabotinsky était une figure centrale, captivante. En 1947, quand je suis arrivé à Suceava, l'organisation sioniste la plus importante était religieuse. Je ne me suis pas senti très bien. Cette histoire de restrictions religieuses... Je me suis senti étranger, je n'ai plus été actif. En 1947, à Suceava, je suis entré au lycée. Un lycée juif où, de nouveau, la fratrie Riemer – deux frères et une sœur, des cousins de ma mère, tous professeurs de mathématiques – étaient des personnages importants.

L.V. : *En tant que professeurs ?*

N.M. : En tant que professeurs, oui. Professeurs de mathématiques.

Ta question concernait le départ pour Israël. J'ai du mal à clarifier ce choix, pour ces années-là. Une certaine appréhension, une certaine hésitation, une certaine sédentarité, une certaine fatigue rendaient mes parents réticents face à l'aventure. L'aventure, c'était le domaine de ma mère. En 1940, elle voulait que l'on déménage en Union Soviétique, à cause des vagues d'antisémitisme roumain. Heureusement que nous n'y sommes pas allés, un autre piège nous attendait là-bas. Le risque, l'aventure, c'était

elle. Mon père était sceptique et réservé. Paradoxalement, il avait toujours le mot décisif, bien que la « propagande » et « l'agitation » fussent son secteur à elle. Durant les vacances de l'hiver 1947, je me trouvais à Fălticeni, chez le frère de mon père. Le 30 décembre, la République est proclamée. Des cousins à moi, typographes et sympathisants de gauche, ont dansé des *hora* dans le centre de la ville, heureux d'échapper au roi et à la monarchie. Je logeais chez mon oncle, le grand frère de mon père. Il avait un petit magasin où il vendait des cigarettes, des timbres, avec un comptoir où il servait des boulettes de viande et des verres de vin. Derrière la maison, il y avait un cheval et une charrette, des chiens, des poules : tradition du grand-père paternel.

Lors de la proclamation de la République, l'atmosphère dans la famille était bizarre. Ils sentaient qu'il se passait quelque chose qui n'allait pas, sans savoir quoi exactement. Un changement dont on ignorait où il mènerait. J'ai eu soudain un élan de panique, j'ai demandé à rentrer à la maison, à Suceava. On a attelé la charrette. C'était un hiver dur, digne du Nord de la Moldavie. J'ai été enroulé dans toutes sortes de couvertures et de fourrures, et la charrette est partie pour Suceava – 24 kilomètres, en pleine tempête de neige. Le fils de mon oncle, jeune, costaud et sourd, conduisait le cheval. Ça a duré quelques heures, je suis arrivé complètement gelé. Mes parents, très surpris de ce brusque retour, ont commencé à me déshabiller, à me faire un thé, à me réchauffer. Je n'avais qu'un seul mot à la bouche : partir. Partir immédiatement ! En Palestine. « Attends, bois d'abord une tasse de thé. On verra demain. Mais oui, on verra... » Non, tout de suite ! L'hystérie de l'enfant qui veut qu'on lui donne sur le champ toutes les assurances. Aucun délai ! Il perçoit de la perfidie dans les délais, il ne se sent pas pris au sérieux. Ils essayaient de me convaincre de boire mon thé, avant tout, de me réchauffer, de me calmer, mais je continuais : non, on part tout de suite. Demain matin on fait nos valises. On part en Palestine. Mon accès, le seul, je dois le dire, d'émigration. Les raisons pour lesquelles mes parents ne sont pas partis, en 1947-1948, ne sont pas claires à mes yeux. Une certaine fatigue, peut-être, la peur de l'aventure. Ils avaient eux aussi un certain âge, et n'avaient pas des métiers adaptés. Après 1949, les choses ont changé. Mon père est entré au Parti, dans les circons-

tances que j'ai déjà mentionnées, convaincu de le faire par le mari de Maria. Il a été promu, il est devenu directeur. Il était comme il avait toujours été : extrêmement correct et sévère, très sévère, tant à la maison qu'au travail. Il avait, sans le savoir, une nature très bucovinoise, quoiqu'il fût né à Lespezi. Ordre, propreté, rigueur, austérité. Personne ne pouvait plus partir, à ce moment-là. Les premières vagues de départ, les premières possibilités nouvelles de départ sont arrivées plus tard. D'après ce que je sais, ma mère a forcé les choses, et ils se sont inscrits. Il a été convoqué par le Parti, qui l'a convaincu de renoncer. A-t-il renoncé par peur, par conformisme ? Que sais-je ? À un moment donné, tout s'est mis à balancer de mon côté, à dépendre de ma décision. J'étudiais l'ingénierie, un métier « universel ». Les histoires de littérature étaient cachées dans mon dos, dans une sorte de semi-clandestinité. Je n'ai pas voulu partir.

Le motif central a été, je crois, tout le temps, la littérature. Même lorsque je n'étais pas encore écrivain, seulement lecteur. Que faire ? Où aller ? Cette hésitation s'est répercutée sur eux. Ils sont restés à cause de moi. Finalement, je suis parti, ils sont restés, ce qui m'a valu le poids d'une certaine faute. Une faute sans faute. Tels ont été l'idée et le choix du moment. Tous nos parents sont partis, progressivement. Je dois dire, non sans cruauté, que je me suis senti soulagé.

L.V. : Pourquoi ?

N.M. : L'univers juif dans lequel je me trouvais, cette grande famille de cousins, d'oncles, de tantes, est devenu à un moment donné excessif, pour moi, étouffant. Je me sentais différent, étranger, dans ce monde. Je voulais en sortir, sans comprendre, sans doute, que c'est le cas pour tout le monde, dans toutes les familles, ce n'était pas une question de sortie hors de la judaïté, mais de sortie hors de la famille, plus ou moins, par des modifications naturelles, pour construire une autre existence. Il y eut aussi mon accès de communisme, à douze ans. Il y avait trop d'ambiguïté, trop de bienséance, trop de ghetto, trop de passé dans la famille. Je voulais sortir de ce passé. J'ai connu quelques années d'activisme, de théâtralité, de militantisme. J'ai été une sorte de petite vedette

de la ville, dans ce domaine-là. Je ne saurais dire qui m'a aidé, le destin, je ne veux pas m'attribuer une lucidité excessive, mais à quatorze ans j'étais complètement guéri. J'ai été mis en situation, pour déviances de gauche et de droite, d'exclure de l'Union des Jeunes Communistes – dont j'étais le secrétaire, au lycée – un ami proche, parmi d'autres. Cette affaire m'a beaucoup troublé. C'était un garçon que j'admirais, un très bon élève, beau, très réservé, aristocrate dans sa réserve. Mon agitation juive, et même mon éclat juif trouvaient dans son impassibilité un contraire qui me fascinait. L'histoire est compliquée. Je l'ai revu il y a deux ans. Il était comme je l'ai toujours connu. Il a conservé, dans son échec apparent, la même indifférence aristocratique, plénitude existentielle par ailleurs, victoire sur la conjoncture. J'ai été bouleversé, au moment où je l'ai exclu. Par la suite, nous sommes devenus très bons amis, bien que, d'une certaine manière, ce soit moi qui l'aie exclu. Ça avait été une réunion typique, on « préparait » les documents du Parti concernant les déviants. J'avais pour « charge » d'en exclure deux ou trois. Il a été exclu, lui, parce que son père, un avocat, avait été membre du Parti Libéral. Une « faute » comique, mais qui m'a beaucoup troublé. Il faudrait dire ici ma gratitude envers mes parents. La bienséance de notre maison a opéré comme un élément insupportable, au début. Mais par la suite, elle a tempéré mes élans et mes excès. Cette bienséance m'est restée, dont je crois qu'elle me sabote, sur le plan artistique.

L.V. : *Pourquoi ?*

N.M. : L'artiste doit forcer les perceptions. Dans la création, comme dans l'existence. Il m'est resté cette réserve, cette modération...

L.V. : *Une sorte de décence.*

N.M. : Une sorte de décence, et il est trop tard pour la changer, je m'en accomode. C'est, je crois, l'une des conséquences du milieu familial, peut-être aussi une conséquence indirecte, plus subtile, du camp. Une certaine prudence est restée en moi, une certaine rétractilité vis-à-vis des marges, des frontières à risque. Il

est difficile de se maintenir à distance quand on veut écrire. C'est pourquoi j'ai hésité, et peut-être pourquoi j'ai souvent échoué.

L.V. : Tu disais t'être réveillé de ce romantisme, appelons-le ainsi, de ce militantisme communiste, à seize ans. Est-ce lié à un choc particulier, à une révélation ? Comment te l'expliques-tu ?

N.M. : Il n'était pas nécessaire d'être excessivement intelligent, ni même excessivement honnête, pour se rendre compte au bout d'un certain temps que le spectacle était truqué. Le problème était : que faire dans cette situation ? Continuer ? Pourquoi ? Pour faire carrière, ou parce que l'on persévérerait dans un idéal supérieur à la petitesse de la réalité, qui se réaliserait peut-être un jour, dans un avenir toujours plus éloigné, toujours transposé en une nouvelle attente ? Une certaine lucidité, et puis l'attrait pour la littérature t'emmènent plutôt dans une autre direction. Même chez l'enfant, la lecture aiguise le sens de l'observation et une certaine droiture morale, elle éloigne du militantisme ou d'une mission politique en elle-même réductrice. Elle rend étranger à la collectivité, on s'intéresse de plus en plus à l'individu et à ses contradictions.

Au moment où j'ai terminé le lycée et où je suis tombé dans un autre piège, l'ingénierie, j'étais pratiquement guéri de mes utopies. J'avais, par chance ou par malchance, un très bon dossier. Je sortais du lycée avec un diplôme de mérite, j'avais été secrétaire des Jeunesses Communistes. À l'Université, ils ont voulu que j'entre dans la direction de ces Jeunesses. J'ai refusé, et celui qui a eu pour mission de me sanctionner, de m'exclure, avait un nom, Stefan Andrei, qui allait s'imposer plus tard dans le haut de la hiérarchie du Parti.

L.V. : Le ministre des Affaires Étrangères.

N.M. : Un futur ministre des Affaires Étrangères. J'étais en première année, lui en sixième année, à la même faculté.

Il a organisé la réunion visant à me sanctionner. Paradoxalement, alors qu'on ne se connaissait pas encore, parce que l'année n'avait commencé que depuis quelques semaines et que je venais

de province, tandis qu'ils étaient tous de Bucarest, ils ont refusé de voter l'exclusion, en invoquant un motif très simple : *eh bien, et alors, ce sera quelque d'autre, quelqu'un qui voudra. Il ne veut pas, il ne veut pas!* La raison que j'avais trouvée était gênante. J'ai dit avoir assez travaillé au lycée, maintenant c'était à d'autres de faire ce travail. Une désertion devant la grande mission ! Après cette réunion, j'ai été appelé au Centre Universitaire de Bucarest pour des admonestations – l'histoire est longue, je ne veux pas rentrer dans tous les détails.

Un mois plus tard, je crois, les facultés techniques ont été envoyées au travail volontaire sur divers chantiers de Roumanie. Nous avons été envoyés, nous, toute notre faculté, à Medgidia, sur le chantier d'une usine de ciment. Je passe la boue dans laquelle on nageait. Mon père est venu me voir. Je portais des bottes en caoutchouc jusqu'aux genoux, il a cru que son garçon était à nouveau en Transnistrie. Je dormais dans le dortoir commun, à côté du lit du futur ministre, qui a essayé de discuter avec moi. Nous nous sommes promenés ensemble, le soir, il m'a demandé mon avis sur *Et l'acier fut trempé...*¹ J'ai répondu que c'était un livre pour adolescents. Il m'a longuement regardé. « Et qu'est-ce que tu lis, toi, comme livres ? » Je ne savais pas quoi répondre : *L'Âme enchantée* de Romain Rolland...

Trente ans après, pendant une visite du laboratoire de restauration des livres de la Bibliothèque Centrale d'État, où Cella était chef de laboratoire, il lui a demandé, en lui serrant la main : « Comment va votre mari ? » Elle en est restée stupéfiée, elle ne savait rien de cette vieille histoire. Comment le ministre savait-il que c'était ma femme ? par ceux qui avaient préparé la visite, en vérifiant les « dossiers » de leurs interlocuteurs ? Le camarade ministre a fait un éloge extraordinaire de moi, affirmant que j'avais été, à ses yeux, un jeune homme extrêmement intelligent. Certes, entre-temps, les choses avaient changé. Il était ministre des Affaires Étrangères, j'étais un écrivain bizarre. Il suivait la littérature, il suivait les livres... Histoires pittoresques, picaresques, du socialisme.

1 Roman de Nicolas Ostrovski, paru en 1932.

L.V. : *Je pose à mon tour la question de Stefan Andrei. Durant la période où tu dis avoir découvert la littérature, c'est-à-dire la période du lycée, à peu près, quelles lectures ont marqué ton adolescence ?*

N.M. : Pendant l'adolescence, il y eut avant tout la littérature russe, qui était traduite en masse aux éditions Cartea Rusă, si tu te souviens ; c'étaient de bonnes traductions. J'ai lu Tchekhov, Tolstoï, et surtout Tourgueniev. Et puis Lermontov, Pouchkine, Gogol, tous les autres. Un peu moins Dostoïevski, dont l'œuvre n'était que partiellement accessible. Parmi les classiques, j'ai beaucoup lu Balzac. Je n'étais pas encore prêt pour Flaubert et Maupassant, et Proust était introuvable dans les librairies et les bibliothèques de province. Les écrivains réalistes critiques, Fielding par exemple, étaient accessibles, à cette période. La littérature moderne est venue plus tard.

L.V. : *La poésie t'attirait-elle ?*

N.M. : Beaucoup. Rilke, Lermontov, Nekrassov. Oui, la poésie m'attirait, mais je lisais aussi de la prose.

L.V. : *Et la littérature roumaine ?*

N.M. : Au lycée, j'étais un trop bon élève. Ça a été un autre piège, le piège des mathématiques. En roumain, j'étais le meilleur de la classe et de l'école, mais ce qu'on apprenait à l'époque... Situons les choses, dans les années 1952-1954, c'était extrêmement précaire. Je ne parle pas des classiques, Sadoveanu, que j'avais lu, Eminescu, dont je savais beaucoup de vers par cœur, ou bien Caragiale ; je parle de la manière dont c'était enseigné à l'époque – alors que j'avais un excellent professeur, auquel j'ai d'ailleurs reproché, quand j'étais déjà étudiant, de ne pas nous avoir parlé plus de Camil Petrescu, dont je m'étais passionné dans les bibliothèques bucarestoises. La littérature classique était en quelque sorte plus accessible. Tendancieusement orientée et commentée, mais accessible. Quand j'ai lu la comédie *Une lettre perdue*, à Suceava, au Dom Polski, la salle de théâtre de la ville,

j'ai été absolument bouleversé, séduit. Dans ma nouvelle « La Première », l'élève voit cette pièce depuis une loge, à côté de son institutrice, avec laquelle il commence une relation érotique maladroite, mais intense. Mes premiers contacts avec Caragiale ont été extraordinaires.

À peine arrivé à Bucarest, en tant qu'étudiant en Constructions, je me suis enfoncé dans les bibliothèques, pour fouiner dans les livres. J'ai lu Camil Petrescu en intégralité. La littérature roumaine moderne commençait, petit à petit, à être prise en considération : Hortensia Papadat-Bengescu, Arghezi, Holban. Blecher est venu plus tard. Matei Caragiale... Durant mes cinq années à la faculté polytechnique, j'ai énormément lu, notamment beaucoup de littérature roumaine de l'entre-deux-guerres, inaccessible à Suceava. Plus tard, progressivement, les auteurs modernes du monde entier ont commencé à paraître en traduction. Concrètement, mes premiers contacts avec la littérature moderne, tant roumaine qu'étrangère, ont eu lieu durant mes années d'études.

L.V. : Tu parlais tout à l'heure de guérison de la politique par la littérature. Dans ta nouvelle « Lipova », les tentations du politique entrent en conflit avec la pression familiale, qui essaie de ramener le héros à la tradition juive, autour de l'événement décisif de la préparation de l'adolescent à la cérémonie religieuse de l'entrée dans la maturité, sa bar Mitsvah.

N.M. : Ma famille, c'est-à-dire mes parents, vivait dans une certaine tradition juive. Ils n'étaient pas excessivement religieux, en tout cas ce n'étaient pas des dévots. On ne mangeait pas *kasher*, par exemple, chez nous. Quand elles venaient chez nous, à Fălticeni, ma tante, Rashela Manovici, l'épouse du plus grand frère de mon père, ou bien Lea Riemer, la tante de ma mère, sœur de mon grand-père et mère de Haim, David et Otilia Riemer, professeurs de mathématiques, une femme très pieuse – elles apportaient leur nourriture. Ma mère provenait d'une famille pieuse, elle avait une identité profondément juive, mystique, fataliste, mais excessivement dévote. Elle ne mangeait pas de porc, non pas, disait-elle, pour des raisons religieuses, mais tout simplement... parce qu'elle n'en supportait pas la vue. Elle montrait,

vis-à-vis des chrétiens, de la retenue, de la suspicion, bien qu'elle fût en très bons termes avec tous ses voisins chrétiens. Elle percevait quelque chose, une source de danger. Le camp avait laissé des traces, mais aussi la mémoire de tout un passé.

Parmi les sources de conflits violents à la maison, il y eut mes relations avec toutes sortes de jeunes filles non-juives, un amour de jeunesse assez dramatique, motif de panique et de tourment chez ma mère. Mon père recevait tout cela sans grande joie, mais sans révolte non plus... Adolescent, j'avais l'impression d'être dans un étau ; et je me suis concrètement rebellé. Un étau dont je devais sortir. Mais, comme je l'ai dit, la tradition n'était pas assez puissante. Sur le fond, j'aurais pu signer, je crois, la lettre de Kafka à son père, quoique mon père fût un homme dépourvu de dureté. Si je ne m'étais pas adressé à lui, en tant que personne concrète, mais à l'instance paternelle en tant que symbole judaïque, j'aurais pu la signer. Je sentais que l'on me demandait une participation plutôt ritualisée, conventionnelle, même discontinuë. Ce n'était pas une tradition profonde, intime, puissante, dont se libérer, éventuellement, ou bien qu'il fallait affronter ; ce n'était qu'un rituel, une convention. Pour un jeune homme qui cherche son moi, son chemin, sa rébellion, une telle artificialité n'avait rien d'attirant. Il découvre très tôt, dans sa famille, parmi ses proches, la radiographie des défauts humains : l'hypocrisie, les petits compromis, les inconséquences, le mélodrame, les exagérations, l'excès. Défauts bénins, amplifiés par l'œil jeune et impitoyable du solitaire. J'étais horripilé par la panique de ma mère, souvent implicite, et la plupart du temps injustifiée, comme une sorte d'attente de la catastrophe, y compris dans les moments calmes ; cela tenait à sa nature anxieuse, à sa sensibilité vibratile, harcelée par de mauvais pressentiments.

J'ai tenté de m'en libérer, mais pas pour me libérer de l'enseignement juif, que j'ignorais. J'étais un bon élève, y compris durant l'année et demie où j'ai appris l'hébreu pour ma Bar Mitsvah, le rituel religieux qui marque l'entrée des garçons, à treize ans, parmi les hommes de la communauté. Tout révolutionnaire que j'étais, j'ai accepté ce compromis avec ma famille – mon affection envers mes parents entraînait en jeu – par bienséance. Rébellion précaire, donc, partielle, inachevée. Paradoxalement, le « révolu-

tionnaire » que je me croyais être et que j'étais est devenu l'élève préféré du professeur d'hébreu engagé par mes parents, ce personnage bizarre qui apparaît dans ma nouvelle « Lipova ». Je réussis aujourd'hui encore à saisir quelques mots d'hébreu qui me reviennent après toute une vie durant laquelle je n'ai pas du tout pratiqué cette langue.

D'une certaine manière, cette expérience de soumission à la routine, de continuité dans le compromis supporté avec amertume, j'allais la vivre à nouveau, autrement, après avoir découvert que l'ingénierie ne me convenait pas du tout : j'ai continué de me battre avec elle, j'ai terminé une faculté difficile, l'un des vingt étudiants à se distinguer de la centaine qui renonça finalement aux examens, et j'ai par la suite pratiqué ce métier, hors duquel je ne voyais pas d'issue. Comme tu le vois, je ne me présente pas sous des couleurs flatteuses. Je suis pourtant sûr que, si j'avais vécu dans une société libre, l'angoisse suscitée par l'alternative de la liberté aurait drastiquement diminué, et j'aurais été quelqu'un d'autre, peut-être le vrai moi.

Pour revenir au moment de duplicité où j'ai accepté la Bar Mitsvah, en m'y préparant, même, bien que je n'en aie eu aucune envie, je dirais que je ne connaissais pas en profondeur cette tradition, dont je voulais absolument m'éloigner. M'en éloigner, oui, c'était clair, mais je ne ressentais pas le besoin qui fut celui d'un Nicolae Steinhardt, par exemple : devenir pieux dans une autre religion. C'était aussi une solution. On est mécontent de ce que l'on trouve dans son milieu, on se tourne vers une autre foi.

Ce n'était pas ce que je cherchais, quand j'ai trouvé l'idéalisme communiste juvénile. Aujourd'hui encore, je ressens néanmoins comme une carence l'absence de sentiment religieux en moi. Je ne la considère pas comme un avantage.

Ce détachement aurait eu une autre substance, une autre profondeur, si j'avais été ancré dans ce que je voulais écarter...

Durant la période difficile de l'exil, surtout pendant les premières années, j'ai senti que, peut-être, qui sait, la foi m'aurait aidé. Sans elle, on est complètement seul au monde. Mais, concrètement, je ne me suis pas libéré de mon appartenance. Elle continue d'exister, implicite, parfois forcée à s'explicitier.

La condition juive, dans ma situation, m'est très tôt apparue comme une condition extrême. Je n'ai aucune raison ni de l'exalter, ni de l'abandonner. Je m'y confronte de manière complexe et paradoxale. Le sort a fait que, malgré toutes ses hésitations, quelqu'un comme moi a été transformé dans la presse roumaine des dix ou quinze dernières années en une sorte de « militant » juif pour la condition juive ! Simplement parce que je ne supportais plus le mensonge, la manipulation, la haine, aiguïsés sans doute par le fait que j'étais fatalement, directement visé. C'est la chose la plus étrange qui me soit arrivée, et c'est d'autant plus étrange que mes manifestations politiques ont été espacées, à grands intervalles, tous les sept ou huit ans, quand la rancœur explosait. Je n'ai pas exposé chaque semaine ma rhétorique. Je n'ai éclaté que lorsque je ne supportais plus une situation précise. Une certaine posture publique a pris forme, bien livrée par les apôtres de la Nation, avec lesquels je n'ai pas négocié facilement. J'ai eu l'impression de m'éloigner aussi, en partie, de l'écriture, ou de la modifier, et pas toujours de manière favorable. Dans l'arène publique, inévitablement, on œuvre avec des simplifications. La nuance, la nuance perpétuelle, si c'était possible, ne peut pas y durer. Et sans nuance, la littérature n'existe pas.

Aujourd'hui, par exemple, j'écris un livre sur mon retour en Roumanie en 1997, avec d'énormes difficultés, parce que je dois répondre à une hostilité et à des attaques permanentes, et que je sens toujours le besoin de nuancer en ma défaveur, sinon de me placer dans une position... simplificatrice. Ceux qui t'attaquent ne sont pas plus nuancés que toi, mais la situation est équivoque, et complexe.

Ce Proust potentiel présent dans mon récit, on pourrait difficilement l'imaginer dans l'arène publique. Ce que Proust dit de l'affaire Dreyfus, par exemple, est édifiant, mais ce n'est que par touches, ici et là, dans un contexte précis. Certes, les personnages de son cycle peuvent se colorer en fonction du dilemme Dreyfus : les réactionnaires, les crétins, etc., mais ce n'est pas là l'essence de son chef-d'œuvre.

Mais revenons à notre sujet. Je ne sais pas s'il y a eu un détachement total vis-à-vis de la condition juive. Je n'ai jamais su la définir avec beaucoup de précision, justement parce que je n'ai

pas eu de composante religieuse claire. Je me suis développé dans une culture qui n'était pas juive, bien que je sois juif et que j'exprime une sensibilité que je crois spécifique. Parfois plus qu'une sensibilité, une situation. Il y a là place pour beaucoup de complications, et je n'en ai vraiment évité aucune. Il suffit de dire que je suis devenu, que je le veuille ou non, ce que l'on m'a répété que je suis. Canevas que l'on trouve formulé chez Canetti.

L.V. : L'oscillation entre deux identités se reflète aussi, par hasard, dans ton nom : Norman Manea. Norman n'est pas un prénom roumain ; Manea n'est pas un pseudonyme, mais c'est un nom purement roumain. Comment ce nom est-il né ?

N.M. : Nous ne finirons jamais de discuter de ce problème, l'identité juive. Il semble étrange que j'oscille encore entre des nuances et de l'étonnement, après ce qui m'est arrivé, tant dans l'enfance qu'ultérieurement, les attaques antisémites à mon encontre durant la période communiste et après. J'ai dit ouvertement certaines choses que d'autres n'ont pas dites, pourquoi invoquer encore cette confusion ? L'écrivain opère dans l'incertitude... Mon nom ? J'ai essayé de l'expliquer et je n'ai pas réussi. Mon père s'appelait Manea, Marcu Manea. Mon grand-père s'appelait Buium (qui vient de Benjamin) Manea. C'est lors de l'enterrement de mon père, quand il a fallu prononcer les mots : « le fils de... », que j'ai compris que mon grand-père s'appelait Beniamin. Le nom de Manea existe donc depuis mon grand-père. Comment ce nom s'est formé, par quelles corrections, par quels emprunts, je ne sais pas. Je sais seulement que ce grand-père, que j'ai connu, était très juif, très pieux. Il parlait plutôt en yiddish. Le grand frère de mon père s'appelait Aron Manovici. C'était un homme très pieux. Faut-il supposer qu'il a changé son nom de Manea en Manovici ? Je ne sais pas. Mon grand-père s'appelait Manea, comme mon père. Un nom roumain. Le prénom Norman est une bizarrerie absolue dans le contexte roumain et dans un bourg comme Burdujeni, où je suis né, en 1936. Je peux imaginer que mes parents aient vu un film et qu'ils aient trouvé que le prénom... Norman allait bien ? Mon nom juif est Noah, d'après un frère défunt de

mon grand-père. Ils cherchaient probablement quelque chose de roumain, mais Norman ne l'est pas du tout.

L.V. : C'est européen.

N.M. : Européen, et plutôt américain, ou anglo-saxon, ou bien... Étrange. En Amérique, où je n'aurais jamais imaginé aller vivre, c'est un nom tout à fait commun, Norman. Comique renversement de situation...

L.V. : Ou prédestination.

N.M. : Ou prédestination. Dans une petite ville moldave, un jeune couple attend un enfant et cherche un équivalent à Noah, il donne ce prénom, Norman, combiné avec un Manea dont on ne sait pas exactement d'où il vient. Au lycée comme à l'école primaire, j'étais naturellement bizarre de ce point de vue là aussi. Pour mes débuts en littérature, mon éditeur m'a proposé de changer Norman en Nicolae. M.R. Paraschivescu, enthousiasmé par ma prose, s'est adressé dans sa carte postale à Nor-point-Manea. Il suggérait que je garde comme prénom Nor, plutôt que Norman. J'ai néanmoins continué avec cette bizarrerie de prénom. La plus petite de toutes celles qui m'attendaient.

L.V. : Après tout ce que tu as dit jusqu'à maintenant de tes inclinations d'adolescent, il est surprenant que tu aies choisi la voie de l'ingénierie...

N.M. : Il est difficile de revenir à ce moment-là, à cette période-là. Ça a été un piège que le temps m'a tendu, et que je me suis tendu moi-même. Je n'ai pas été forcé. Mes parents préféreraient évidemment que j'aie un métier, et ils s'attendaient probablement à ce que j'étudie la médecine... J'ai très tôt été lié à la littérature, et je suis devenu progressivement son otage, mais j'ai aussi essayé de fuir, de lui échapper.

Je n'ai pas été un Kafka, je ne suis pas allé jusqu'au bout. J'ai toujours essayé de trouver un succédané social, de tirer des potentialités et des alternatives multiples qui existent dans chaque

jeune homme celui qui jouerait un rôle respectable sur la scène sociale. J'étais un très bon élève, comme je te l'ai dit, y compris en mathématiques. Au moment où j'ai fini le lycée, en 1954, dans cette petite ville de province et dans ce lycée aux réminiscences habsbourgeoises, dominé par les slogans prolétaires rouges, il était presque honteux de choisir la littérature, de « s'efféminer » de la sorte, loin des professions dures, sérieuses, solides. Un des élèves les plus faibles de notre classe est parti à Iași, en Lettres. Nous, les bons élèves – et il y avait là une petite dose de compétition masculine – nous étions destinés à Polytechnique. Était-ce l'esprit de l'époque, ou bien mon désir personnel, sous le masque vulnérable du militant, d'être et de paraître « puissant » ? Probablement. L'ascendant des bonnes notes m'a mené sur cette piste. Je l'ai payé cher, il ne m'a pas fallu beaucoup de temps pour comprendre l'inadéquation.

Durant mes deux premières années de faculté, consacrées surtout à de la préparation théorique et aux mathématiques, je me suis débrouillé, même si j'ai commencé à glisser depuis le haut du classement dans sa moitié supérieure. Après la deuxième année, j'ai connu mon premier échec, je suis rentré à la maison et j'ai annoncé que je renonçais. On passait aux matières à proprement parler techniques, descriptives, ennuyeuses, qui demandaient un certain sens du concret que je n'avais pas, que je n'ai toujours pas. Ma carrière d'ingénieur en aura été d'autant plus paradoxale...

Comme je le disais, j'ai constamment essayé non seulement d'aller vers la littérature, de me l'approprier, de la posséder, mais aussi de la fuir. J'ai eu peur, je crois, de m'y livrer totalement, pour toujours et en toutes choses. L'ingénierie a essayé un moment de me guérir de la littérature, mais c'est la littérature qui m'a guéri de l'ingénierie. En deuxième année, au début des vacances d'hiver, j'ai annoncé que je renonçais. La réaction de mes parents a été typique. Ma mère m'a tout de suite dit : « Bien sûr, si tu n'es pas heureux et si tu sens que ça ne va pas, tu ne dois pas faire quelque chose qui... » Mon père était visiblement réservé, précautionneux, réaliste : « Mais qu'est-ce que tu veux faire ? » Il savait bien ce que j'aurais voulu faire. « Non, c'est trop risqué. La période est très compliquée, et si tu veux faire de la littérature, tu peux aussi en faire en tant qu'ingénieur. Mais il te faut

quelque chose qui te tienne... » J'avais un très bon ami pendant mes années de faculté – il vit maintenant en Israël – avec qui je partageais mes tourments. J'étais très tourmenté, durant mes dernières années de faculté. Et pourtant, je les ai relativement bien finies, si on tient compte du fait que sur cent-vingt-cinq étudiants de première année, j'ai terminé parmi les seuls vingt-sept qui sont allés au bout. Une faculté difficile, beaucoup de travail.

L.V. : *L'hydrotechnique ?*

N.M. : Oui, l'hydrotechnique, la section de constructions hydrotechniques, les barrages. Il y avait là une certaine dimension poétique, non ? Mon activité quotidienne en tant qu'étudiant, et plus tard en tant qu'ingénieur, était difficile, ennuyeuse, parfois aussi dangereuse. Je suis passé par toutes les strates de l'ingénierie : élaboration de projet, chantier, recherche. Si je regarde en arrière, je m'étonne d'avoir parcouru toutes ces phases. Qui est ce *moi* qui faisait face à cette profession ? Comment avançais-je dans la hiérarchie technique ? Mystère. À un moment donné, pendant mes années d'ingénierie, avant de m'en retirer, j'étais par exemple le plus jeune « chercheur scientifique principal » d'un institut de recherches, soit une fonction très respectable dans la hiérarchie scientifique de l'époque. J'allais passer mon doctorat. Imposture absolue. J'ai continué, jusqu'à un certain point d'usure, les premiers symptômes d'asthénie, d'aliénation, d'anxiété. Peut-être seraient-ils arrivés de toute façon, je ne sais pas. Je regarde en arrière avec stupéfaction. Y a-t-il quelque chose de positif dans cette errance ? L'ingénierie m'a-t-elle apporté quelque chose de bon ? Peut-être. Elle m'a un peu restructuré, elle a mis de l'ordre dans ma pensée, elle m'a obligé à assumer des responsabilités et des risques.

Ma première année de chantier à Ploiești, par exemple, quand je travaillais au tour de nuit, dans le centre de la ville. Nous élevions des immeubles sur la place des Halles, avec des détenus du pénitencier de Ploiești. Le commandant, c'était le frère d'Alexandru Drăghici¹.

¹ Alexandru Drăghici (1913-1993), homme politique, ministre de l'Intérieur, figure importante du P.C.R.

Celui qui connaît la Roumanie et cette période se rend compte de ce que ce type d'expérience a pu signifier pour un jeune homme comme moi, qui venait à peine d'apprendre à injurier et à fumer, protégé par son cocon de fils unique entouré par des parents toujours protecteurs et attentionnés. Pas simple, pas simple du tout. Il fallait peut-être passer par là. J'ai connu des gens issus de catégories sociales que je n'aurais pas rencontrées autrement. J'ai pénétré un milieu d'ouvriers et d'ingénieurs qui, sans cela, m'aurait été inaccessible.

Intéressant, de bien des manières, même si je suis sceptique quant aux bénéfices pour la littérature. Je ne crois pas que Proust – puisque nous avons déjà parlé de lui – avait besoin d'être ingénieur sur un chantier.

L.V.: *Les détenus qui travaillaient là-bas étaient « politiques » ?*

N.M.: Je ne saurais dire, on ne me parlait pas d'eux. Je sais seulement que je n'avais droit qu'à un contact strictement professionnel avec ces ouvriers-captifs, à travers leur chef d'équipe. Le chantier était dans le centre de la ville, chaque nuit cinq, six, dix femmes, des épouses, des sœurs, se faufilaient avec un paquet, un billet, je ne savais pas quoi. J'essayais de ne pas voir. Il y avait une sentinelle à mes côtés, ce n'était pas mon devoir de surveiller, mais on pouvait à tout moment tomber dans une embrouille, qu'on le veuille ou non. Mon expérience ploieștienne a été importante pour moi, tant sur ce chantier-pénitencier nocturne que pendant mes années d'ingénieur de projets. Je venais de la calme Bucovine, plutôt ordonnée, j'arrivais dans un milieu où l'on pensait vite, avec des roublardises et des codes. J'ai aussitôt été fasciné. Heureusement qu'un ingénieur, l'adjoint du chef de chantier, m'a pris à l'écart et m'a dit : « Regarde, sois très attentif. Ils volent du ciment, il y a de faux transporteurs... J'ai l'impression que ça ne te passe pas par la tête, tout ça. » Pas trop, non... Par la suite, dans les projets puis dans la recherche, je me suis senti plus à ma place, mais pas vraiment à ma place non plus.

L'initiation à l'étrangeté, dans une société qui devenait de plus en plus une société de l'étrangeté, était naturellement « inté-

ressante », mais elle a eu des répercussions en termes d'usure psychique. L'une des illusions avec lesquelles j'étais arrivé dans l'ingénierie était qu'un métier de ce type me protégerait de la démagogie ambiante, c'est-à-dire que personne ne m'obligerait, en tant qu'ingénieur, à répéter les idioties et les mensonges politiques des journaux et souvent de la littérature du jour... C'était une illusion, encore une. Sous un régime totalitaire, dans tous les milieux sociaux, de tous genres, on est contraint à faire toutes sortes de compromis plus ou moins humiliants, à se soumettre, parfois plus que passivement. Je n'ai rien fait de répréhensible, mais rien ne protégeait contre rien, seule ma rétractilité m'a aidé, le fait que j'aie essayé de conserver un certain isolement, une certaine indépendance. Le milieu ingénieur ne m'allait pas, bien que j'y aie évidemment rencontré des gens intéressants, intelligents. Tout cela m'était étranger. Ce fut encore une école de duplicité, pour ainsi dire. La duplicité d'un métier où l'on se sent étranger. On savait travailler avec la règle à calcul, on savait dessiner sur planche, on conduisait des projets, sur le chantier, on essayait de surveiller autant que possible ce qui se passait quant au travail pour lequel on était engagé. Bon gré mal gré, j'ai laissé, je crois, deux immeubles dans le centre de Ploiești, en plus de nombreuses séquences que l'œil public ne peut pas voir.

L.V. : Une partie de cette expérience est entrée par la suite dans ta prose, surtout dans tes romans, y compris dans la relation de l'individu au Pouvoir; à l'idéologie qui tente de le pervertir. Crois-tu que le métier d'ingénieur et la pensée systématique, « technique », aient eu une influence stylistique sur toi ou sur ton art de construire un roman ?

N.M. : Peut-être sur la manière de construire narrativement un roman, conçu comme une structure qui réponde à des modes plus subtils. Le style, du moins dans certains romans, est assez échelonné, assez codifié. Excès visant, je crois, à obscurcir le refus de la mise au pas, à couvrir de mots les trop nombreuses allusions hostiles au système. Cela m'a mené à des excroissances et à des échecs esthétiques. Un roman, *Atrium*, est construit plus à la manière d'un ingénieur que les autres, et il est même lié à ce métier.

Il suit en parallèle le destin du protagoniste et le destin d'une rivière progressivement polluée. Le premier chapitre s'appelle « La rivière », et celui du milieu aussi, mais cette fois la rivière est déjà polluée et menacée de ne plus pouvoir être récupérée. Quand on atteint un seuil de pollution, la rivière est considérée comme morte, aucune méthode artificielle d'oxygénation n'a plus d'effet. La métaphore de la rivière renvoie à l'entrée du protagoniste dans la maturité.

L.V. : *Quand as-tu commencé à écrire ?*

N.M. : Parmi les épisodes de mon vedettariat, à la puberté, il y a aussi eu une étape de versification, à douze ans, de premiers poèmes avec des pionniers¹ et des cravates rouges. Étudiant aussi, j'ai écrit de la poésie. Je regrette d'avoir tout perdu. Non pas qu'il y ait eu beaucoup à récupérer, mais il aurait été intéressant de voir si j'aurais supporté de regarder là-dedans. La construction de la voix a été tortueuse, dans mon cas, complexe. La timidité dont j'ai parlé au début m'empêchait d'entrer dans une rédaction. Au cours de mon expérience à Ploiești, j'ai rencontré un jeune avocat qui nourrissait des ambitions littéraires, et à travers lui, son frère, un grand critique... Je suis entré progressivement et évasivement dans le milieu littéraire bucarestois, et l'impulsion reçue d'une lettre enthousiaste d'un poète reconnu comme grand découvreur de talents m'a lancé sur mon orbite personnelle. Tout s'est passé par intermittence : écriture, renoncement à l'écriture, retour à l'écriture.

J'ai débuté relativement tard, et pas seulement à cause de la société socialiste. Ma biographie est faite de volutes, de sinusoïdes et d'errances : l'ingénierie pendant pas mal d'années, l'écriture, l'exil, etc.

L.V. : *Le rôle de Miron Radu Paraschivescu a été, je suppose, plus grand que celui d'un « parrain littéraire ». Il promouvait un certain type de littérature, un nouveau climat...*

1 Pionniers : dans le système éducatif communiste, élèves de 7 à 14 ans.

N.M. : Ça a sans doute été plus que cela. Et si ce n'a pas été beaucoup plus encore, c'est de ma faute. De nouveau, une certaine timidité, de la rétractilité. On m'a conseillé, à un moment donné, de lui envoyer...

L.V. : *C'était en soixante-... ?*

N.M. : En soixante-six, oui. Je lui ai envoyé quelques esquisses par la poste. J'ai reçu une réponse tonitruante. Il avait une nature de Don Juan littéraire, il s'embrasait pour les débutants, il en faisait aussitôt des Dostoïevski, des Shakespeare, etc. Un réel élan... Je garde encore sa carte postale. Ce fut un moment à part, parce que tout le monde, les amis littéraires, ceux qui connaissaient le monde littéraire, ils disaient tous qu'il était fort pour détecter s'il y avait quelque chose dans tes écrits, ou non. Une sorte de diagnosticien. Je n'ai pas été au bout de cette relation, comme il l'aurait fallu, comme le faisaient les autres débutants. Ils allaient aussitôt le voir; lui restait juvénile, toujours entouré de jeunes. J'ai été retenu, moi. Je travaillais d'ailleurs chaque jour sur mes planches, pendant de nombreuses heures.

Je ne l'ai rencontré que quelques fois. J'ai aussi évoqué, dans un entretien, je crois, le moment où il m'a conduit à *România literară*, la principale revue du pays, où il m'a présenté comme son grand espoir. Quand il a prononcé Norman Manea, c'était comme Napoléon Bonaparte. « Vous verrez bien qui c'est ! » Cette exaltation m'effrayait. J'ai passé avec lui trois jours de vacances à la mer, à un moment donné, trois jours absolument fascinants, mais je n'ai pas persévéré dans cette relation, comme il s'y serait attendu. Quand je suis allé le voir pour la première fois, beaucoup de temps avait passé depuis sa carte postale, il a dû se sentir insulté, je suppose, par le fait que je ne sois pas venu tout de suite, mais il a écrit la préface de mon premier livre. Ensuite, il a violemment polémique avec un critique, à cause de mon premier livre. Il était très fidèle dans ses dévotions. Pour cette période, il représentait une présence absolument extraordinaire. Le supplément *Povesta vorbii*, qu'il dirigeait, pour la revue provinciale *Ramuri*, comptait quatre pages de petit format, une feuille de papier. Six numéros ont paru, seulement, avant qu'il soit interdit. Aujourd'hui, si l'on

regarde ces six numéros de petit format, tout petit, on y découvre des écrivains, des poètes et des prosateurs qui sont devenus par la suite des noms importants, déjà des classiques.

L.V. : *Es-tu maintenant entré dans les milieux littéraires buca-restois ?*

N.M. : J'ai eu, bien sûr, des amis écrivains, mais je me suis tenu plutôt à distance du « milieu littéraire », surtout de la bohème littéraire. Cela correspond à une contradiction que je ne crois pas avoir résolue : une soif permanente de liberté, à laquelle je ne suis guère capable de faire véritablement face. Ma première fugue hors de la maison pourrait en être le symbole ! C'était avant la déportation, je crois que j'avais quatre ans. Je suis parti de chez moi, tout simplement, sur la route Ițcani-Cernăuți. Le petit garçon a marché, et marché encore, jusqu'à ce qu'il soit recueilli, je-ne-sais comment, ou reconnu, par je-ne-sais qui. Ramené à la maison, où on m'a attaché à un pied de la table pendant toute une journée. Pour que je retienne la leçon. Sans imaginer que cela pourrait devenir un jour ma forme de liberté, être attaché à un pied de table.

L.V. : ... *d'écriture.*

N.M. : La table d'écriture, évidemment. Expérience exotique, que l'on m'a toujours rappelée. Je ne sais pas dans quelle mesure il y avait dans cet enfant le vide exaspérant de l'ennui, ou bien l'envie de partir, je ne sais pas. Je crois que j'ai toujours eu ce désir de liberté. Dans l'écriture, dans les relations humaines. La liberté fait peur, tout comme l'absence de liberté. Mes explosions politiques, ces moments de suffocation insupportable où j'ai explosé sur l'arène publique, de manière imprudente, ont été des moments où cette insatisfaction de la normalité, de la liberté, a débordé ma prudence et ma retenue. La posture de militant m'est étrangère... Ces gestes publics « incontrôlés » sont relativement espacés, tous les six, sept ans, et non toutes les six semaines. Comme Philip Roth l'a très bien observé dans le texte qu'il m'a consacré pour le *New York Times*, ils expriment un besoin irrépissable de

réagir. Il cite un texte de moi qui évoquait une réunion d'écrivains à Târgu-Mureş, où j'avais décidé de ne pas prendre la parole. Je me savais visé, suivi depuis Bucarest par la *Securitate*, j'avais été averti qu'à Târgu-Mureş aussi des Securistes avaient rendu visite à quelques auteurs et qu'ils s'étaient intéressés à moi, tout cela m'avait proscrit de prendre la parole. Mais je l'ai prise.

L.V. : *En quelle année était-ce ?*

N.M. : En 1984, je crois. *Je n'ai pas pu m'abstenir*, à un moment donné, j'ai pris la parole. Les microphones invisibles de la *Securitate* ont tout enregistré, et à mon départ de Târgu-Mureş j'ai été arrêté à l'aéroport par deux Securistes. Ils m'ont demandé ma carte d'identité, et m'ont informé qu'elle n'était plus valide. Ce qui n'était évidemment pas vrai. Ils voulaient me placer dans une situation de tension. Heureusement, certains de mes collègues présents à l'aéroport se sont révoltés et ont déclaré qu'ils ne partiraient pas sans moi. Ils m'avaient probablement déjà fait tout ce qu'ils voulaient me faire, ils avaient ajouté au dossier tout ce qu'il fallait y ajouter, et les conséquences apparaîtraient peu de temps après.

Il y a des moments où je perds tout contrôle, toute ma prudence « d'ingénieur », toute rationalité. Quel que soit le risque, je dis ce que je pense quand je vois qu'un degré d'insupportable a été dépassé, quand on a atteint une limite au-delà de laquelle il ne m'est pas permis de me taire.

Ce fut le cas en 1981, quand j'ai été le seul à réagir publiquement à l'antisémitisme officiel, devenant dès lors la cible d'attaques dans la presse et d'une surveillance accrue. Je ne pouvais plus supporter ce qui se passait. Beaucoup de choses s'étaient accumulées, beaucoup trop.

L.V. : *En 1981, quand a paru dans Familia cet entretien considéré comme incendiaire, tu étais déjà un écrivain reconnu. Je voudrais que l'on revienne un peu en arrière, jusqu'au moment où tu es devenu conscient du fait que tu es écrivain, et seulement écrivain, que c'est ta vocation, que tu continues ou non de travailler comme ingénieur.*

N.M. : J'ai été très réticent à l'idée de me présenter comme écrivain, cela me semblait pompeux et arrogant, la carte de visite trop chargée d'un type fumeux. Le titre m'intimidait, j'avais presque honte de me dire « officiellement » écrivain. Quand je travaillais encore comme ingénieur, j'étais terrifié à l'idée qu'un de mes collègues pourrait me trouver par hasard dans quelque journal ou revue littéraire. Heureusement, ils lisaient plutôt *Sportul popular et Informația Bucureștiului*, ils ne lisaient pas de revues littéraires. J'avais peur qu'ils ne découvrent qu'il y avait parmi eux quelqu'un de masqué, quelqu'un qui était autre chose que ce qu'il semblait être : il travaille sur planches, il fait des projets, mais en fait c'est un martien, une créature indéfinissable.

L.V. : *Un marrane...*

N.M. : Un marrane, une créature étrange, un cafard. La notion d'écrivain implique-t-elle écrivain professionnel, écrivain de métier ? J'ai publié des livres, et à chaque fois j'ai eu l'impression d'un nouveau début. Début de nébuleuse, de je-ne-sais quoi. Il y a quelques années, à la *Literaturhaus* de Hambourg – où j'ai donné quelques lectures – j'ai discuté à un moment donné avec la directrice au sujet d'un écrivain américain que je connais bien, un écrivain à succès, qui s'est mis à publier tardivement, à près de soixante ans, mais qui publie, à peu près tous les dix-huit mois, un livre très bien accueilli. Il avait écrit de très bonnes choses sur moi. La discussion arrive sur lui et sur moi ; je dis que je l'envie parfois de réussir à produire un bon livre, un livre intéressant, tous les deux ans, tandis que je me bats avec moi-même dans des reprises complexes ; elle me dit alors : « C'est un très bon faiseur de livres, toi tu es un écrivain ». C'était flatteur pour moi, mais je ne vois pas comment prendre ou manipuler cette définition. Je me demande souvent quelle est la part de l'artiste en moi.

Une phrase de Jules Renard m'obsède depuis de nombreuses années. Il dit : *l'horreur du mensonge a détruit mon talent*. J'ai connu ce dilemme : si le prix peut-être exagéré que j'accorde à l'authenticité ne me nuit pas sur le plan artistique. L'écrivain juif – et ici je dois m'inclure dans cette catégorie – n'est pas comme l'écrivain latino-américain, doté d'une grande imagination qu'il

explore continûment, avec frénésie; c'est généralement un écrivain qui se rapporte directement à l'existence, souvent à sa propre existence. Préoccupé par sa langue, oui, il trouve parfois dans sa langue un grand potentiel ludique et artistique. L'écrivain juif pourrait difficilement être un Marquez; plutôt un dadaïste. J'ai fait l'objet ces dernières années de polémiques et de débats roumains auxquels j'ai parfois dû répondre, ou bien, si je n'ai pas répondu, auxquels j'ai au moins dû réfléchir. Je me suis régulièrement demandé: qu'est-ce que je cherche dans ce chahut? Ne serait-il pas préférable d'écrire mes livres? Écrire sur l'amour, par exemple, sur la fragilité.

J'ai vieilli avec ces questions, et je ne suis toujours pas en paix avec elles. Heureusement, le malaxeur du quotidien américain me laisse peu de temps, il me renverse, il me modifie probablement aussi, il m'exaspère, assurément, il m'éloigne de moi-même et me rend souvent plus étranger à celui que j'étais autrefois. Dans cet heureux naufrage, je ne peux revendiquer une halte, le luxe de m'attarder trop dans ces questions. Le temps biographique ne me le permet plus, ni le temps quotidien. Si bien que... je suis écrivain, et je me présente comme tel... mais on me présente autrement. D'ailleurs, c'est une catégorie large, même ceux qui écrivent sur le jardinage ou les régimes peuvent y être inclus, ils ont produit un livre, ils ont écrit, ils sont devenus écrivains. Me voici donc, dans notre étrange dialogue, en cette qualité-là.

L.V. : J'ai eu l'impression que tu as longtemps hésité à impliquer les dilemmes de l'identité juive dans tes écrits, pour ne pas leur conférer une dimension morale excessive, dont tu craignais peut-être qu'elle ne nuise à la littérature.

N.M. : Oui. Cette crainte existe. La dimension morale est présente dans ce que j'ai écrit. Je me demande seulement dans quelle mesure elle intensifie ou au contraire affaiblit l'art, qui est par définition amoral. La morale n'a rien à faire dans l'art, sinon implicitement: le vrai, le bien et le beau, la définition platonicienne. Implicitement, sans rhétorique. J'espère que mon travail n'est pas terminé. Par-delà les réussites et les ratés, j'ai exprimé, je crois,

une individualité. Mais le dilemme de Jules Renard ne m'a pas tourmenté en vain, il continue et continuera de me préoccuper.

L.V. : *Les récits de L'Heure exacte sont traversés par un sentiment de danger qui flotte dans les airs, évidemment associé au danger de mort. Dans d'autres récits, le danger a, de fait, une autre source – la réalité d'après-guerre, la réalité communiste de Roumanie et le danger venu du Pouvoir. Par exemple la métaphore de la pollution, dont tu parlais, dans ton roman Atrium. De fait, la pollution vient maintenant du Pouvoir, qui ne tue plus comme au début, mais qui est insidieux. Je crois que la relation de l'individu au Pouvoir, au Pouvoir totalitaire, t'a préoccupé depuis très longtemps.*

N.M. : On a observé que dans ma littérature – affirmation subversive en contexte socialiste – le vaincu est le personnage « positif » et central. Il est suggéré que le vaincu réussit à conserver une certaine intégrité, une certaine individualité. Le soi-disant vainqueur, personnage dynamique de l'époque socialiste, est attiré par le nimbe, et parfois le fanatisme, du Pouvoir, tandis que le vaincu accepte la défaite, comme prix de son intégrité, il ne se laisse pas corrompre par le milieu, il conserve son individualité, fût-ce sous une forme éteinte, larvaire, souvent codifiée, apathique. J'ai parlé dans un essai de la confrontation, dans certains romans d'actualité, très à la mode, très vifs et « dialectiques », pour ainsi dire, entre le bon communiste et le très bon communiste. La discussion de ce contraste est devenue toujours plus risquée, il n'y avait plus de place que pour le conformisme, même orné de subtilités. La vérité – ce qu'il pouvait en rester – était du côté des vaincus, bien qu'il y ait aussi eu des gens courageux, des dissidents qui ont affronté ouvertement le système. Ils étaient peu nombreux, et dans le contexte « totalitaire » de surveillance totale d'une société fermée, j'ai eu de grandes réticences face à cette catégorie. Certaines se sont confirmées par la suite, non seulement en Roumanie, mais dans tous les pays de l'Est, où l'on a découvert plus tard, en ouvrant les archives secrètes, que beaucoup de ces dissidents étaient des informateurs infiltrés dans les milieux contestataires. J'étais soupçonneux, peut-être est-ce là aussi une expression de

mon choix esthétique, j'avais l'impression que la défaite était plus riche, sur le plan littéraire. J'ai posé sur le dos du vaincu tout le poids symbolique de l'intégrité, telle que je l'ai vue à ce moment-là, là-bas.

L.V: Ce qui a surpris tes lecteurs d'alors, c'était le constat que l'on pouvait écrire et même publier sans « payer » par certaines concessions. On était convaincu que le droit de dire des choses plus audacieuses, plus authentiques, ne se gagnait que par certaines concessions. Comment expliques-tu aujourd'hui à quelqu'un d'étranger à la réalité politique de la Roumanie d'alors qu'une littérature authentique, sans compromis, était tout de même possible, dans de telles conditions ?

N.M.: C'est difficile à expliquer aujourd'hui. Les livres qui semblaient, et peut-être étaient explosifs, dans le contexte dogmatique local, par une différence de ton, parfois, ou par un choix thématique, ont aujourd'hui perdu de leur acuité, si on oublie que la permissivité était très réduite, dans le jeu social. Je ne crois pas avoir fait de grandes concessions au système. On ne trouve guère dans mes livres le mot « camarade », sinon avec ironie, pour un personnage ridicule ou négatif. Mais j'ai payé, moi aussi, souvent, par une... codification excessive. La structure même devenait parfois fantasmagorique. Après le milieu des années 1960, on pouvait pourtant essayer quelques trucs pour tromper la censure ou pour faire des compromis, et je ne suis pas le seul à l'avoir fait. Mais rien de ce que j'ai écrit n'aurait pu paraître avant ce que l'on a appelé la « libéralisation » des années 1960...

L'aventure de l'écrivain n'est simple nulle part. Les écrivains américains n'affrontent pas la censure du Parti, mais le dragon aux dizaines de gueules de la consommation populaire et du besoin de profit commercial des éditeurs. Il existe en Amérique aussi des écrivains élitistes, codifiés, expérimentaux, dans une culture où les prémisses et la tradition de l'écrit sont tout autres. Ils ne sont pas menacés de prison, ni par une censure qui mutilerait leurs livres. Mais le goût commercial et la commercialisation font pression.

J'ai l'avantage de l'exil. Je suis dans ma coquille d'escargot. Ils continueront probablement à me publier encore un temps, bien que je ne rapporte pas de grosses sommes à ceux qui le font. J'ai porté mon langage comme l'escargot, comme un refuge. À qui peut servir ce que j'écris dans cette langue – c'est dur à dire. À moi, en tout cas, de temps en temps. Pour pouvoir respirer.

L.V.: *Tu crois vraiment que la prose que tu as écrite en Roumanie était trop cryptée ?*

N.M.: Oui, je crois que oui. *Captifs*, que certains considèrent comme mon meilleur livre, est extrêmement crypté, on s'y perd, si on ne persévère pas jusqu'au bout. Ils ont volé environ quarante, cinquante pages à ce livre, bien qu'il ait paru en 1970, en pleine libéralisation. C'est une sorte d'éloge absolu du vaincu.

L.V.: *Les difficultés que tu as eues avec la censure étaient-elles plus aiguës que celles qu'ont rencontrées d'autres écrivains ?*

N.M.: J'ai du mal à en juger. Peut-être que oui, peut-être que non. Il y avait assurément une certaine suspicion à l'égard de mon nom, je faisais partie d'une catégorie d'écrivains « non-engagés » qui se tenaient à l'écart des rangs profitables. Dans une société « parfaite » et dans un milieu de type roumain, les relations personnelles comme l'isolement ont un grand poids. Celui qui est plus bizarre, plus isolé, qui ne fait pas les courbettes habituelles relève d'une catégorie suspecte. La censure n'était que l'un des « organes » de surveillance et de contrôle, non sans lien avec les autres. Quoi qu'il en soit, à partir d'un certain point, je sais très clairement que les suspicions officielles se sont accrues autour de moi.

L.V.: *Je comprends que tu as eu des problèmes avec la censure jusqu'en 1981.*

N.M.: Oui. Pour *Captifs*, par exemple, j'ai eu des problèmes, j'ai enlevé environ quarante pages. *Les Premières Portes*...

L.V. : *En quelle année a paru Les Premières Portes ?*

N.M. : En 1975. Le livre était déjà « bon à diffuser » quand ils ont retiré cinq nouvelles du sommaire, parmi lesquelles « Lipova », qui a paru plus tard, en 1981, dans *L'Heure exacte*. Comme tu le sais, j'ai eu de grosses difficultés pour *L'Enveloppe noire*. *Les Années d'apprentissage d'Auguste l'Idiot* a pu paraître dans le court intervalle de confusion qui suivit ce qu'on appelait la « suppression de la censure », et il garde aujourd'hui encore, je crois, l'acuité du ridicule et du grotesque de la décennie obsédante, comme on dit, la période stalinienne, mais il contient aussi des fragments sur la vie des fourmis, une métaphore parfaite du système. *L'Heure exacte* a été beaucoup attaqué dans la presse, au moment du scandale de l'entretien dans *Familia*. La technoredactrice du livre était la sœur du président de l'Union des Écrivains ; le danger qu'il y avait à tomber dans cette embrouille était aussi le sien. Elle a été très courageuse. Dans *Săptămîna* comme dans d'autres journaux, on a beaucoup écrit sur cette proposition : « Un spectre hante l'Europe : l'ennui », parodie de la première phrase du Manifeste du Parti Communiste. C'était évidemment une allusion périlleuse à notre vie de larves socialiste. Dans *Biographie-robot...*, le personnage principal, un activiste stalinien, est né le 26 janvier, comme Ceaușescu. Je crois que les gens de la *Securitate* n'ont même pas eu le courage d'y faire allusion, tant c'était inflammable. Des amis m'ont dit que j'étais complètement fou d'assumer un tel risque, d'autant plus que l'activiste proposait que les jeux de hasard entrent sous la surveillance du Parti, de telle sorte que les gains reviennent aux « meilleurs camarades ».

L.V. : *Le contrôle du hasard.*

N.M. : Le contrôle du hasard, le contrôle absolu – total et totalitaire – qui inclut même le hasard. Pour tous mes livres il y a eu des péripéties..., certaines dues à une suspension brusque de ma prudence, à une suffocation devenue insupportable.

L.V. : *Le langage codé était toutefois aussi une caractéristique de ton style, les ambiguïtés de langage n'étaient pas seulement liées à la censure.*

N.M. : C'est vrai. Souvent, et sans doute dès le début, je me suis méfié de la simplicité de la prose, et de l'épique proprement dit. On écrit que quelqu'un a ouvert la fenêtre, qu'il s'est mouché, que quelqu'un d'autre est entré dans la pièce... J'ai probablement voulu qu'il y ait aussi une certaine valeur poétique, métaphorique, de cette prose, c'est peut-être ça qui m'a souvent mené à un jeu stylistique excessif, le besoin de charger les mots d'ambiguïté, de significations multiples, de mystère.

L.V. : *Tu es parfois dans une relation humaine avec les mots. Ils acquièrent une sorte de substance organique, dans tes récits. Dans L'Heure exacte, l'enfant semble justement découvrir les mots qu'il emploie.*

N.M. : Oui. L'enfant qui rentre du camp a des lacunes de vocabulaire. Il a perdu les quatre années qui l'auraient introduit dans le droit chemin de l'école. Quand il entend des mots qu'il ignore, son imagination « crée » des incarnations spontanées de ces mots étranges, inconnus. Un effet tragi-comique de stupéfaction ; l'enfant est revenu « à la maison », dans un monde quasi-étranger, qui lui semble familier, mais il trouve à chaque pas des trappes, des pièges qu'il ne peut pas prévoir, parce qu'il n'a pas vécu dans le monde normal. La magie des mots exerce sur lui une fascination toujours mêlée d'une dose d'angoisse devant l'inconnu. Lorsqu'il rend visite à la petite fille, sa camarade d'école, on lui sert des friandises inconnues, qui ont aussi un nom inconnu : des *truffes*, qu'il imagine comme des créatures vivantes, ou du *martipan* (pâte d'amande), une sorte d'animal à trois pattes. Quand il entend ces mots, il ne sait pas quoi faire, jusqu'à ce qu'on lui montre précisément ce qu'il doit prendre dans sa main. Sa stupeur, et l'effort qu'il fait pour la masquer et paraître normal, bien adapté à la situation, donnent à ce jeu un contraste comique, attendrissant.

L.V. : *Les titres de tes livres parus en Roumanie sont peu courants* : *Octombrie*, ora opt [litt., *En octobre, à huit heures*], *Les Jours et le Jeu*. *C'est parce que tu es très attentif aux mots, à leur poids, sans doute, que tu accordes autant d'attention à ces titres.*

N.M. : Certains titres m'ont obsédé avant même que j'écrive le livre en question, d'autres ont été trouvés après coup. *Octombrie, ora opt* est le titre de l'une des esquisses du volume. Je n'avais rien trouvé d'autre ; celui-là m'a semblé bon. *Les Premières Portes* est un titre qui résume assez ce recueil de récits relatant l'entrée (ou la rentrée) dans l'existence. *Les Jours et le Jeu* m'a paru être un beau titre, combinant une notion temporelle et existentielle avec une notion esthétique, qui en intensifie le charme. *Le Bonheur obligatoire* est un titre sarcastique.

L.V. *Évidemment. C'est clair.*

N.M. : Oui. *Les Années d'apprentissage d'Auguste l'Idiot* marque pour la première fois, je crois, ce qui deviendra par la suite une obsession : l'image du clown, du cirque et du burlesque. Ce titre m'a plu aussi parce qu'il renvoie parodiquement aux *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* de Goethe, sur une toute autre partition. *Captifs* dit tout, il est étonnant qu'il ait pu passer la censure. En général, les titres sont devenus de plus en plus sarcastiques, une certaine radicalisation a eu lieu dans mon écriture, vers le milieu des années 1970, produite par la situation sociale et par la vision que j'en avais. J'ai eu de plus en plus l'impression que l'élégiaque et le mélancolique étaient sans force face à l'urgence que j'essayais de décrire, et que seuls la satire et le sarcasme pouvaient exprimer mon désespoir. Récemment, au cours d'un entretien, une dame de Roumanie m'a demandé si la comédie du totalitarisme ne diminuait pas l'ampleur de la tragédie. Il me semble que la comédie exprime le désespoir d'après le désespoir, le désespoir sans solution, devenu grimace, rictus, pantomime. La tragédie revendique une certaine grandeur, et un certain échec. Elle monte sur de grands chevaux, pour ainsi dire, sur de grands concepts, sur de grandes confrontations. La comé-

die apporte *le rire et les larmes* du clown, en tant que personnage essentiel de ce monde.

L.V. : *Le clown devient un personnage de farce tragique.*

N.M. : Exactement. Le burlesque, la figure du clown, Auguste l'Idiot et la farce : en général, la farce de l'existence sans espoir me semble plus puissante, surtout dans le cas de ces situations extrêmes. Dans le cas d'un système totalitaire, l'élégie et le sarcasme sont assez complémentaires. Le premier article que l'on a consacré dans *Die Zeit*, en Allemagne, à mon volume *La Biographie-robot et autres récits*, mentionnait cette conjonction de l'élégie et du sarcasme comme expression de la situation totalitaire, sans issue.

L.V. : *Je crois que, dans ta prose, à mesure que cette relation entre élégie et sarcasme devient prédominante, tout comme les relations entre individu et Pouvoir, et entre clown et dictateur, le thème de la souffrance disparaît, ainsi que, de fait, toute implication et tout élément juifs. C'est aussi, je suppose, une manière de suggérer que ce qui est révélateur, maintenant, c'est la relation individu-Pouvoir, et que celui qui souffre n'est pas nécessairement juif, la judéité de l'individu n'a pas la même signification. Les éléments juifs disparaissent de ta prose, tandis qu'apparaît ta réaction, qualifions-la de civique, dans des articles et des essais, très catégorique, et très peu habituelle dans le contexte roumain, contre les manifestations antisémites de Roumanie, au début des années 1980. Je voudrais que tu commentes cet épisode, car il a aussi compté dans ton évolution et dans tes rapports au Pouvoir en Roumanie dans ces années-là.*

N.M. : Le drame, la tragédie ou la tragi-comédie de la judaïté a toujours aussi quelque chose de l'humour juif aigre-doux (« rire et larmes »), ce qui pourrait se traduire aussi, à la limite, par la relation élégie-sarcasme. Sous le communisme, la peur a accumulé les contradictions et les accents grandioses. Elle n'a pas encore trouvé son grand livre, mais elle existe, de manière fragmentaire, chez Babel et d'autres. Un grand thème. Je ne m'y suis pas consa-

cré en profondeur, mais j'ai rassemblé ces dernières années beaucoup de matériau pour un roman sur... Ana Pauker.

J'ajoute entre parenthèses, comme une curiosité, que dans un compte-rendu de *L'Enveloppe noire* paru dans le *Times Literary Supplement*, l'écrivain anglais Paul Bailey m'a situé – de manière absolument stupéfiante pour moi – entre Caragiale et Bacovia, au sein de la littérature roumaine. D'un côté, l'humour, la satire, le sarcasme, de l'autre l'élégie... J'ai été choqué en lisant ce compte-rendu, d'autant plus qu'il n'était pas l'œuvre d'un Roumain mais d'un Anglais, dont j'ai appris par la suite qu'il était familier du paysage et de la culture roumaines. Dans *L'Enveloppe noire*, le dernier livre que j'ai publié en Roumanie avant de quitter le pays, il y a le drame et la tragédie juifs, et il y a un lien entre l'Holocauste et la période communiste. C'est ainsi que je ressentais les choses au début des années 1980, et je l'ai exprimé publiquement, de manière directe.

J'ai aussi souligné, plus d'une fois (y compris dans l'entretien tant attaqué de *Familia*), que l'écrivain doit, à mon avis, se soumettre, dans sa création, aux critères artistiques, esthétiques, et être un citoyen intègre, honnête, dans l'arène sociale.

En 1982-1983, quand tu m'as interrogé sur cet entretien et sur ses suites, je pressentais le retour d'un vieux danger, je sentais que le passé revenait. Je n'étais plus l'enfant du camp, mais un homme mûr qui fait face à ce pressentiment. On publiait à nouveau dans la presse les pseudonymes et les noms réels des écrivains juifs. Dans un pays où la chose était scandaleuse, sur le plan idéologique, et condamnée par la loi, selon la constitution. J'ai outrepassé à ce moment-là cette « décence » dont nous avons parlé, la décence de regarder attentivement le malheur général autour de soi et de se considérer soi-même comme une simple partie de ce tout, sans rien de spécial. Dans les années 1980, je considérais la Roumanie tout entière comme une Transnistrie, un camp « typiquement roumain » où l'on n'était pas nécessairement fusillé. Pas nécessairement. Il y eut de nombreux lieux en Transnistrie où l'on fusillait, et d'autres où l'on fusillait un peu moins, voire pas du tout, cela variait beaucoup – encore une histoire roumaine – selon l'endroit où l'on arrivait. Il n'y avait pas la cohérence allemande. On était placé, par exemple, dans une maison sans portes ni fenêtres, en

plein hiver, sans la possibilité d'obtenir de la nourriture ni des médicaments : débrouille-toi. Autre type de mort... Avec les ajustements respectifs, évidemment, c'est comme cela que j'ai perçu la Roumanie de la dernière période ceaușiste. Une Transnistrie non seulement pour les Juifs, mais pour le peuple roumain tout entier.

Mais il y avait encore quelques Juifs en Roumanie. Comme toujours, ils avaient « quelque chose » en plus. C'est l'histoire de l'homme qui porte des lunettes, au camp : le gardien les lui écrase sous sa chaussure. Est-ce là une souffrance excessive, dans le contexte d'un camp où tout le monde souffre ? Un apport personnel difficile à négliger, tout de même.

Il me semblait indécent, dans le contexte des années 1980, de se plaindre de l'antisémitisme, quand tout autour de nous n'était que désastre. Il y avait pourtant des « suppléments », dans ce désastre. Les dernières gouttes qui ont rempli le verre. Alors, j'ai réagi. La réponse a été conséquente. La campagne de presse a été... intéressante. On pourrait l'étudier aujourd'hui dans le contexte des polémiques post-communistes.

À cette date, il paraissait impossible d'être défendu publiquement. Il n'y avait qu'une seule manière, indirecte, de me défendre, et certains critiques et écrivains se sont engagés ainsi, en défendant mes livres, en mettant l'accent sur mon importance en tant qu'écrivain, sur l'importance du livre qui venait de paraître, *L'Heure exacte*. Certains des meilleurs critiques ont choisi cette stratégie, ce stratagème. En 1992, quand mon article sur Mircea Eliade et sa période de sympathie légionnaire a provoqué un autre scandale en Roumanie, on m'a traité de traître, de nabot de Jérusalem, de pique-assiette de la Maison Blanche. Connotations faciles à lire. Il n'y a pas eu foule pour me défendre... Enfin, en 1998, quand mon compte-rendu du *Journal* de Sebastian a mis l'accent sur le rapport général de l'intellectuel juif à l'intelligentsia roumaine, tout en signalant certaines ambiguïtés du temps présent, on m'a dit que... je n'ai pas de talent. Des membres de l'élite littéraire qui, en 1982, pour me défendre contre certaines critiques du Parti et idéologiques, avaient précisément souligné mon « talent », ma valeur en tant qu'écrivain. Les choses se troublent, comme tu le vois, leur importance aujourd'hui est plutôt documentaire, tout comme les éloquents controverses Holocauste-Goulag, Garaudy.

L.V. : *Tu as parlé par métaphore de la Roumanie comme d'une « Transnistrie communiste ». Le paradoxe, c'est que dans cette société communiste les Juifs, d'un côté, étaient soumis à une marginalisation supplémentaire, et de l'autre, avaient l'avantage de pouvoir quitter cette « Transnistrie », avantage que les Roumains ethniques n'avaient pas. Tu te trouvais donc à nouveau dans une relation ambiguë. Tu aurais pu t'échapper, et finalement tu l'as fait. Quand as-tu commencé à envisager de quitter la Roumanie, éventuellement en partant pour Israël ?*

N.M. : *À la fin des années 1970, probablement, quand le caractère insupportable de la situation s'est accentué. Je me sentais pourtant insulté quand des amis roumains me disaient : « Bon sang, qu'est-ce que t'attend ? Tu ne vois pas ce qui se passe ici ? » Comment ça ? Vous oui et moi non ? Surplus dans le mal, mais aussi dans le bien : la possibilité de partir.*

Quand tu étais déjà en Israël, tu me l'as décrit comme un pays très intéressant, mais tu as aussi formulé ce choix : si je me sens plus juif qu'écrivain, je dois venir en Israël ; si je me sens plus écrivain que juif, je dois rester en Roumanie. Et si cela devient insupportable, je dois partir ailleurs. Finalement, j'ai dû partir en 1986, mais je n'ai demandé à résider officiellement aux États-Unis qu'en 1992. Les doutes concernant ma condition d'écrivain exilé ont continué ; dans ma Patrie, en Roumanie, j'avais appris à transformer l'exil intérieur en écriture, mais une fois exilé en Amérique, que peut faire un écrivain inconnu qui écrit dans une langue inconnue ?

Le paradoxe de cette vie ne cesse jamais. Je suis aujourd'hui aux États-Unis. Le même écrivain compliqué, bizarre, qui se rappelle toutefois les mots de Cioran, selon lequel partir de Roumanie a été la meilleure décision qu'il ait prise de toute sa vie... Pour moi c'est le destin qui a décidé, mais je ne dirais pas qu'il a eu tort. Malgré les angoisses et les pressentiments, j'ai réussi à publier, à être traduit dans plusieurs pays, voire à être apprécié. Rien de tout cela n'entraîne dans mes attentes.

L.V. : *Avant de quitter la Roumanie – quelques années auparavant – tu as visité Israël, en 1976.*

N.M. : En 1976, précisément à l'âge fragile de quarante ans. Mon premier voyage de l'autre côté du Rideau de Fer ou de TNT.

L.V. : *Comment as-tu vécu cette expérience, cette rencontre avec Israël sur fond de relation complexe avec la judaïté et avec tout ce qui est lié aux dilemmes de l'identité juive ?*

N.M. : Ça a été très troublant. Israël m'a ébloui, durant cette première rencontre. C'était aussi ma première sortie dans un monde libre. Le destin a fait que c'était un monde libre juif. J'ai senti avec beaucoup d'acuité les contrastes du pays, son charme, ses tensions, sa passion... Énormément de choses m'ont plu. Beaucoup m'ont déplu. J'ai regretté par moments de ne pas y être allé à temps, même si je ne voyais pas ce que j'aurais pu faire en Israël, en tant qu'écrivain, dans une sorte d'enclave marginale roumaine. J'ai essayé de comprendre ce que je voyais. C'était malgré tout une visite touristique, inévitablement superficielle. Je suis rentré en Roumanie très troublé. Jérusalem, surtout, est resté en moi. À chaque fois que j'y suis retourné, je me suis senti aussi troublé.

L.V. : *Crois-tu que ta rencontre avec Israël, suivie, quelques années plus tard, par le scandale de l'entretien de Familia, ait influé sur ta manière d'assumer ton identité ?*

N.M. : Je ne suis pas sûr des effets de cette visite. Il ne s'agissait pas seulement de judaïté, mais aussi de liberté... Peu après, la situation roumaine a atteint une limite que je ne pouvais plus supporter... Quand cet entretien dans *Familia* a explosé, en 1982, j'ai reçu un coup de téléphone d'un ami, critique et écrivain de grand talent : « Monsieur Norman, je lis ton entretien. Je me tiens sur une jambe et tu sais toi-même que je suis très malade et que je ne peux pas me tenir sur une jambe, mais je n'ai pas eu le temps de poser l'autre pied à terre. Tu es un général à tanks de l'armée de Dayan. » Cette tragi-comédie ne peut être mieux exprimée que si on lit aujourd'hui cet entretien et que l'on voit qu'il a perdu son impact. Rien d'explosif. Dans le contexte de l'anormalité absolue,

à l'époque, même une normalité relativement modérée explosait comme une bombe.

L.V. : *Je me suis rendu compte, durant ces années-là, que ton étiquette d'« écrivain juif » avait tendance à t'irriter. D'autre part, depuis 1990, peut-être parce que tu t'es exilé, la presse roumaine hésite à te traiter comme un « écrivain roumain ». C'est une oscillation entre deux identités littéraires, cette fois, qui devient source de mécontentement et d'ambiguïté même pour toi. Crois-tu que cette catégorie existe, du point de vue esthétique : « écrivain juif » ?*

N.M. : Il m'a toujours semblé que l'écrivain se définit par sa langue. On est l'écrivain de sa langue respective. Je me considérais comme un écrivain roumain, et je considérais mon ethnicité comme un problème personnel, qui ne regarde personne d'autre. Dans les années 1970, une anthologie a paru en Israël, intitulée *Écrivains juifs de langue roumaine*. J'y étais inclus. Le titre m'a énervé. Un écrivain envoyé par Dieu ou par Moïse qui écrit en langue roumaine ? J'étais né juif en Roumanie, j'étais un écrivain roumain. Aujourd'hui, après ces dix années d'exil et tout ce qui m'est arrivé, ma réponse est un peu moins ferme ; quoique la définition que j'assume soit la même, ses accentuations publiques ne sont pas celles que j'ai choisies. J'ai vu récemment (il y a un an), dans un article sur Fondane paru en Roumanie où le critique, très respecté par ailleurs, parlait aussi de moi, qu'il disait aussi de Fondane : écrivain juif de Roumanie. Donc, comme les auteurs de l'anthologie d'Israël, et comme beaucoup d'autres sans doute. Je ne perçois plus cette situation comme dépréciatrice, plus du tout, elle est peut-être meilleure même que celle que je revendiquais autrefois. Mes expériences de la dernière décennie m'ont obligé à faire ce constat.

L.V. : *Juste avant de partir de Roumanie, tu as publié, après de grandes difficultés avec la censure, le roman L'Enveloppe noire, l'un des romans les plus importants au sein de la littérature roumaine des années 1980, à mon avis. Avec « l'épopée » de la publication de ce roman, tu as atteint, je crois, le point maximal dans*

ta « guerre » avec la censure, c'est devenu une sorte de roman autonome, en contrepoint du roman proprement dit. Ce « roman second » renforce à sa manière le message de L'Enveloppe noire visant une société dominée par l'étrangeté, reflétée à la fois par la technique narrative et, sur le plan stylistique, par une sorte d'effilage de l'épique.

N.M. : Oui, il y a bien une telle intention chez l'auteur. J'ai d'ailleurs affirmé dans diverses études sur le roman roumain que, dans cette société totalitaire (à l'époque, évidemment, je me suis exprimé de manière plus codifiée), l'épique est atomisé. Mon intention a été de placer le lecteur dans une situation d'incertitude assez semblable, disons, à celle d'un touriste étranger arrivant en Roumanie, qui ne sait pas trop ce qui l'attend, ce qui se passe, ni quel est le code de cette société fermée, dominée par la suspicion et la duplicité, où est le danger, où la bonne volonté, etc. Ce n'est nullement par hasard que le héros du livre a plusieurs noms : Anatol Dominic Vancea Voinov. Je joue avec ces noms, le personnage devient une charade. Qui est-ce, en réalité, quel masque porte-t-il ? Sensation inconfortable pour le lecteur, contraint de s'accommoder à une réalité incertaine, à un milieu incohérent, asservi aux limitations et aux apparences. Beaucoup de gens, sans doute, supportent mal cela. Scrupule excessif, sans doute, de l'auteur. Une excellente chronique de Matei Călinescu, publiée dans le *Boston Globe*, explique très bien le roman : il est construit sur une structure de roman policier, on cherche un coupable dans un monde sur-saturé de coupables anciens et nouveaux, et celui qui cherche devient finalement fou, sans dénouer l'énigme. Comme l'écrit Matei, la structure stylistique, épique, esthétique, du livre se suffit à soi-même. Et le mystère n'est finalement pas élucidé.

L.V. : *Vint ensuite l'exil. Par-delà toutes les difficultés et les frustrations par lesquelles passe tout émigrant, quelle signification a eu pour l'écrivain sa rencontre avec l'Occident, dans cette nouvelle posture, difficile, d'« écrivain roumain en exil », d'abord en Europe puis aux États-Unis ?*

N.M.: Une contradiction stupéfiante. L'état de détente, de relaxation, de libération que donne la sortie hors d'une colonie pénitentiaire comme l'était la Roumanie à cette époque, est instantanément contrecarré, dans le cas de l'écrivain, par le fantôme qui l'attend à la frontière et qui lui coupe la langue. Il a gagné une liberté qu'il ne peut utiliser que partiellement, par des intermédiaires. La liberté elle-même s'avère traumatisante. Je ne crois pas qu'il n'existe rien de plus dramatique pour un écrivain que cette dislocation d'avec sa langue.

Après plusieurs années, une décennie, on t'offre une transplantation partielle, la moitié ou un quart d'une autre langue. Tu n'as plus ton ancienne langue, mais tu te débrouilles, certaines compensations se produisent, même si la blessure reste, inguérissable. Tu te résignes, tu essaies dans cette nouvelle situation de faire ce que tu peux, ce qui est encore possible, ce que le temps restant t'autorise. Et tu découvres beaucoup de choses autour de toi comme en toi, tu te découvres d'autres potentialités, tu apprends beaucoup, c'est ce que j'ai appelé un « traumatisme privilégié ».

Les chocs sont évidemment nombreux. J'ai été projeté sur la scène, à ma grande surprise, en tant qu'écrivain exilé. Ce fut extrêmement difficile pour moi. En Roumanie, comme tu le sais bien, je ne suis jamais passé à la télévision. Peut-être une fois à la radio, dans une émission littéraire. Soudain, en décembre 1989, je me retrouve à parler à la télévision américaine, deux fois par jour, dans mon... *Gypsy English*. Le statut d'écrivain exilé, aux États-Unis!... Lectures, conférences. Ça n'a pas été facile. Mais le prix s'est avéré, d'une certaine manière, équitable, j'ai été bien reçu, traduit, publié, récompensé. L'écho de mes étonnants succès en Occident n'a pas été accueilli par des applaudissements dans ma Patrie toujours plus éloignée, mais au contraire par des silences ou de la suspicion, avant d'être – et ce n'est pas du tout paradoxal – partiellement accepté, finalement, là-bas aussi.

Je ne vis plus en Roumanie, mais j'habite la langue roumaine. Je suis solidaire avec tous les types d'exil, avec tous les déracinés, de toutes sortes. Ce n'est pas rien non plus.

L.V.: *Tu as publié L'Enveloppe noire ainsi, mutilé par la censure, avant de partir, en 1978. Tu l'as repris ensuite et publié sous*

sa version complète, et de tous tes livres c'est celui qui a le plus été comparé à l'univers de Kafka. L'image de l'écrivain exilé qui peut tout dire, mais qui n'a plus de langue, est d'ailleurs « kafkaïenne », elle aussi. Cette association à Kafka, souvent invoquée par les commentateurs de ta prose, que représente-t-elle pour toi ?

N.M. : Un trop grand honneur. Les premiers articles allemands ont effectivement parlé de Kafka, Musil, Schulz. L'emblème de l'Europe centrale. Le premier à faire cette remarque, à écrire que j'aurais été influencé par Kafka, fut George Popa, un médecin assez célèbre à Iași, poète et traducteur. Il m'a écrit une lettre émouvante, vers 1969, je crois. Nous ne nous connaissions pas. Il évoquait cette parenté. C'était quelque chose à quoi je n'avais alors pas pensé. J'étais évidemment plus qu'honoré, récompensé. Mais je ne sais pas si c'est avéré.

L.V. : *Quels seraient les écrivains auxquels tu te sens très lié, soit qu'ils t'aient influencé, ou qu'il s'agisse d'« affinités électives » ?*

N.M. : J'ai du mal à déchiffrer mes influences. Tout écrivain est le résultat d'un long processus complexe de formation-déformation. Les lectures et les tentatives propres s'entremêlent indistinctement. J'ai eu des moments d'exaltation en lisant Proust et Musil. Des moments similaires avec Faulkner. Dans le cas des écrivains de l'espace d'Europe centrale, il y a peut-être une bizarrerie et une codification spécifiques... J'ai quelque chose, je crois, de cet espace d'Europe centrale... Je me suis senti proche de Sábato, en tant qu'écrivain et en tant que présence civique. *L'Enveloppe noire* voulait aussi être une réplique (et une parodie) au « Rapport sur les aveugles » de son roman *Héros et tombes*. Dans mon roman, l'association des sourds-muets symbolise la société totalitaire handicapée, souffrante, comme l'est souvent le monde des infirmes. Il y a beaucoup d'autres auteurs que j'ai lus avec ferveur et admiration. Je ne crois pas me souvenir de tous. Dans les commentaires de *L'Enveloppe noire*, on a fait toutes sortes de rapprochements. Rapprochements avec Kafka, certes, mais aussi avec Sábato, dans l'article du *Times Literary Supplement*. Les

articles parus dans la presse allemande faisaient des rapprochements avec Boulgakov et une certaine fantasmagorie démoniaque de l'univers socialiste totalitaire.

L.V. : Justement, ton premier long séjour hors de Roumanie, tu l'as fait en Allemagne. Cela ne manque pas d'ironie, qu'un Bucovinois réchappé de Transnistrie se... réfugie après bien des années, pour fuir le communisme, en Allemagne, dans la langue allemande, au point même de vivre assez longtemps en milieu allemand.

N.M. : Oui, ça a été d'emblée une situation kafkaïenne. Comment et pourquoi je suis arrivé là-bas, ce qui s'est passé durant cette année-là, ce qu'il y avait derrière le mur de Berlin et derrière les nombreux murs que j'essayais de détruire en moi. Le Berlin occidental était alors une ville d'espions et d'artistes. Comment j'y suis arrivé ? Lors d'un séjour antérieur en Allemagne Fédérale, je suis passé à Munich. Avant de quitter la gare, de prendre le train de Bucarest, j'ai reçu un coup de téléphone de Berlin, d'Ernest Wichner, un jeune écrivain allemand d'origine roumaine. Il m'a demandé si je voulais faire une demande de bourse pour un an à Berlin. J'ai réussi à faire la demande au dernier instant. Je suis rentré en Roumanie. Il y a eu toutes sortes de rumeurs parmi les écrivains allemands de Roumanie, comme quoi j'aurais obtenu la bourse. Je n'ai reçu aucune lettre officielle. J'étais surpris, je savais que les Allemands, même après la guerre, restaient des Allemands, corrects, ponctuels. Quand en décembre 1986 je suis parti de Roumanie pour les États-Unis, chez la sœur de Cella, je me suis arrêté à Berlin, pour savoir ce qui s'était passé quant à cette bourse. C'était donc un voyage touristique aux États-Unis, chez la sœur de Cella, avec une halte à Berlin. Notre première chance de voyager ensemble. Pas un hasard. Les autorités me traçaient déjà, ils voulaient se débarrasser de moi. À Berlin, j'ai logé chez un ami allemand, l'écrivain et traducteur Paul Schuster. Je lui ai demandé de téléphoner à l'institution offrant la bourse. Ils ont été totalement choqués. Ils lui ont demandé ce qui s'était passé, s'il savait quelque chose à mon sujet. Il leur a dit que j'étais là. Ils étaient stupéfaits. La lettre d'invitation leur était revenue,

tamponnée *inconnu*. La *Securitate* m'a quand même donné un passeport, en souhaitant clairement que je ne revienne pas. Les approbations de bourses passaient par la savante « Camarade » Elena Ceaușescu. Les Securistes savaient que je n'avais aucune chance d'obtenir une approbation. Une bourse d'un an ? On ne donnait pas de bourse de plus de trois mois, même à ceux qui inspiraient plus confiance que moi. Voilà comment je suis tout de même arrivé à Berlin, où je suis resté un peu plus d'un an. Ce furent aussi d'intéressantes retrouvailles linguistiques. Je n'avais jamais eu l'occasion de parler allemand quotidiennement, de lire quotidiennement des textes allemands. C'est ce que j'ai fait tout le temps, je n'ai pas eu la force d'écrire, ni de lire des livres, seulement des journaux et des revues. J'étais en conflit avec moi-même : rester, rentrer. Mes parents étaient à Suceava, âgés, seuls, Maman était très malade. Le mur qui « protégeait » les Allemands de l'Est contre la liberté protégeait Berlin-Ouest du communisme. L'occasion de contempler la situation allemande de l'après-guerre et les réminiscences du passé. Je m'y suis fait des amis, bien qu'il y ait toujours eu en moi une gêne, une curiosité, une tension.

J'ai aussi eu des contacts avec la communauté juive de Berlin, pleine d'ambiguïtés, pas nécessairement liées à l'insécurité ni à l'antisémitisme, mais à sa condition même. Un soir, dans la loge de B'nai B'rith, on avait invité le fils de Hans Franck, l'ancien gouverneur nazi de Cracovie. Il avait écrit un livre scandaleux sur son père.

L.V. : *Scandaleux dans quel sens ?*

N.M. : Il racontait que le jour où son père a été exécuté, après le procès de Nuremberg, il s'est masturbé avec un énorme plaisir. Mélange presque kitsch de mélodrame, de souffrance, de protestation. Un auteur très à gauche. Ses accusations véhémentes contre l'Allemagne de l'après-guerre, disant que c'était toujours la même Allemagne nazie déguisée, ont suscité des protestations de la part des Juifs de la salle. Ce n'est pas vrai, l'Allemagne d'aujourd'hui est une démocratie parfaite ! Spectacle assez étrange. L'expérience berlinoise a été intéressante. Je suis souvent revenu à Berlin par la suite. Berlin a marqué mes débuts en Occident. Ça

a été, pour ainsi dire, le premier endroit à m'accueillir, sur le plan linguistique également. Mon premier livre paru là-bas, en 1987, a reçu beaucoup d'éloges dans la presse.

L.V. : Biographie-robot ?

N.M. : Oui. Une première porte ouverte, absolument surprenante et triomphante. Sans ce livre et sans cette excellente réception allemande, je ne sais pas ce qui se serait passé par la suite. Peut-être tout aurait-il été beaucoup plus difficile. Ce n'est pas la même chose, arriver aux États-Unis avec un ou plusieurs livres roumains, ou bien avec un livre traduit dans une langue de circulation. L'intérêt manifesté envers ce livre en Allemagne et en Hollande, puis en France, en Italie, a donné l'idée à un éditeur américain de publier deux de mes livres en même temps. Les éditions Grove Press m'ont demandé un recueil d'essais écrits en Amérique, *Les Clowns*, paru en même temps que le volume de prose *L'Heure exacte*. Sans ce livre paru en Allemagne, beaucoup de choses auraient été retardées, ou auraient évolué autrement. Comme toujours dans la vie, « les jours » et « le jeu » changent d'accents. L'Allemagne est et reste définitivement liée au destin juif, par la tragédie de l'Holocauste.

L.V. : *Le discours de Marh-Walser t'a fait réagir. As-tu aussi été choqué ?*

N.M. : Il m'a choqué parce qu'il exprime en partie aussi mon propre état. J'ai dit dans le texte-réponse que j'ai publié dans les presses allemande et américaine qu'il n'est pas plus facile pour un Juif de voir l'Holocauste trivialisé, commercialisé, transformé en une thématique obsessionnelle-commerciale, que pour un Allemand. Ma position est autre, toutefois, à partir de ce même état. Je ne crois pas que l'on puisse y faire quelque chose, je ne crois pas qu'il le faille. Je crois que ce phénomène doit avoir sa vie propre, pour le meilleur, pour le pire, pour le kitsch, pour certaines œuvres intéressantes, pour des documents extraordinaires, pour des livres d'analyse parfois médiocres, parfois formidables. Comme la vie elle-même. J'ai été irrité par le fait qu'il se soit ex-

primé violemment contre cette « monumentalisation » de la honte. Honte, et non culpabilité ? Il ne s'agit pas seulement de honte. Il ne me semble pas que la monumentalisation de l'héroïsme soit plus instructive, plus pédagogique, que celle de la honte. Il disait, lui, que la nouvelle génération n'a plus de lien avec la tragédie, donc avec une quelconque responsabilité à son sujet – et je suis d'accord avec ça.

C'est un problème moral qui appartient à l'Allemagne, qui ne doit plus être « martelé », il faut laisser l'histoire le résoudre – je suis d'accord avec ça. Je ne suis par contre pas d'accord avec l'idée que le jeune Allemand en jeans aurait plus de liens avec je ne sais quel grand empereur germanique, qui a une statue dans chaque ville, qu'avec l'Holocauste. Ce fut l'un des principaux points de ma polémique avec lui. Les mass-médias l'irritent et l'énervent, à juste titre, mais l'Église a joué le rôle de mass-média pendant deux mille ans, diffusant à peu près tous les jours, de manière détestable, la « faute » juive, le péché juif. Propagande abjecte et tragique, plus tragique que le cirque actuel des mass-médias. Il s'agissait de foi, de dévotion, d'une instance transcendante. Ici, aujourd'hui, ce n'est qu'une entreprise commerciale. Tel a été le motif pour lequel j'ai cru bon de nuancer un minimum. Mon article a eu un écho très positif. Je ne me suis pas dépêché, comme l'a fait la communauté juive de Berlin, de faire de Walser un antisémite. Je ne crois pas qu'il soit antisémite, mais quelques critiques m'ont semblé nécessaires, importantes.

L.V. : Je me rappelle que, lorsque tu étais en Roumanie, un célèbre critique littéraire roumain, Mircea Iorgulescu, a écrit que tu es l'un des rares écrivains roumains qui soit aussi un intellectuel.

N.M. : Dans certains milieux, ça sonnerait comme une insulte. Mais de la part de Iorgulescu c'était un éloge.

L.V. : Si je me souviens bien, je crois qu'il songeait à ces écrivains dotés d'une culture riche, qui accompagnent leur œuvre littéraire d'une réflexion intellectuelle sur certains thèmes pas seulement littéraires, sur des thèmes moraux, et dans une certaine mesure politiques. Je me suis rappelé cela quand j'ai vu que, en

Occident, durant tes premières années, tu as publié plus d'essais que de prose. Je suppose que tu as senti le besoin de beaucoup méditer sur certains thèmes essentiels qui t'ont préoccupé durant toute ta vie. Est-ce une évolution naturelle, ou peut-être une « halte » avant de retrouver, dans de nouvelles conditions, la veine de la prose, de la fiction ?

N.M. : J'ai eu besoin de dire et de hâter un discours sur la réalité dont je sortais, ainsi que sur la réalité qui y a fait suite. J'ai été intimidé par le problème de la traduction de la prose. Je ne sais pas quand ni comment cela arrivera, si cela arrive. Espérons.

L.V. : Ce fut ensuite l'Amérique, la découverte de l'Amérique, et, d'une certaine manière, que tu l'aies voulu ou non, l'installation en Amérique, où l'accueil a largement dépassé tes attentes. Ce fut une escale dans l'inconnu et dans l'incertain : que faire, de quoi vivre. Tu as tout de même réussi, sur le plan littéraire, alors que, sur le plan psychique, tu n'étais pas du tout prêt, je crois, pour l'Amérique, et encore moins pour New York.

N.M. : J'ai été terrifié par l'Amérique. Je ne voulais pas y aller, j'ai tout fait pour repousser et pour éviter de m'y installer. J'ai essayé de trouver une autre bourse en Allemagne, le D.A.A.D. m'ayant hébergé environ trois mois de plus que prévu à Berlin. Je suis ensuite parti pour Paris, en quête d'une autre bourse. En réalité, j'essayais constamment de repousser toute décision nette. Je me serais suicidé plutôt que redevenir ingénieur. Je ne me voyais pas non plus en vendeur dans une épicerie. Je ne savais pas conduire, je ne pouvais pas être chauffeur de taxi. L'Amérique me terrifiait. C'est pourtant elle qui m'a offert une bourse Fullbright, à un moment où je ne savais pas où aller. C'est comme cela que je suis arrivé en Amérique. J'étais très réticent. Au lieu d'y aller directement, comme me l'a conseillé mon père, de demander l'asile politique, de résoudre ma situation, j'ai ajourné. J'attendais, je ne sais pas quoi. Après que tout a été renversé en Europe de l'Est et en Roumanie, un an et quelques a encore passé avant que je ne comprenne qu'il n'y avait plus de retour possible. C'est à ce moment-là, en 1992, que j'ai fait la demande de résidence. Entre-

temps, ma situation s'était améliorée, j'étais déjà à Bard, premier endroit à m'offrir une maison, une clef – j'avais vécu deux ou trois ans dans un hôtel horrible, dans un quartier misérable et dangereux de New York, très déprimant, dans une chambre où il n'y avait que deux pas à faire du lit à la table.

À Bard, bien que ce ne fût que provisoire, encore grâce à une bourse, les choses ont commencé, petit à petit, à se mettre en place. Entre-temps, mes deux premiers livres ont paru, simultanément, aux États-Unis. De nouveau, comme en Allemagne, et plus encore, l'écho a été instantané et formidable. Chose stupéfiante pour moi; mais très irritante, semble-t-il, pour la Roumanie... où la nouvelle n'a même pas été annoncée. J'avais traversé des moments terribles à cause de la traduction, je ne veux plus entrer dans les détails, ça n'a plus d'importance aujourd'hui.

Ça a été difficile, on a traduit d'autres langues, la traduction a été refaite cinq fois, jusqu'à ce que le résultat soit positif. J'ai obtenu des prix, j'ai consolidé une situation qui, sur le plan social, est aujourd'hui normale, stable.

Je ne crois pas pouvoir déménager encore hors des États-Unis, bien que, à chaque fois que j'arrive en Europe, je sente un énorme soulagement, ne serait-ce qu'en me promenant dans des rues familières. Nostalgie d'une atmosphère plus tranquille. Il suffit de vivre en Amérique même sur une période courte pour comprendre que le rythme de travail, le rythme de vie, le rythme des lieux n'étaient pas les plus adaptés à une structure comme la mienne. Mais des paradoxes nous attendent toujours, et lorsque l'on croit toucher au désastre, une surprise enfantine arrive, le jeu continue et il reste intéressant.

L.V. : *Comment vois-tu maintenant la relation de l'écrivain à la société, d'abord ici, dans le monde libre, aux États-Unis ?*

N.M. : Il me semble que nous évoluons vers un autre type de société, vers un autre type de communication culturelle, dans lequel la littérature pourra se chercher une place, mais qui ne sera pas exactement ce qu'elle a été. J'enseigne dans un *college*. J'ai des liens avec des étudiants, de jeunes gens. Pas très cultivés, mais curieux, intéressés, intelligents. Ils lisent encore, ils ont des contacts

avec les livres, avec l'esthétique littéraire, mais la pression commerciale toujours plus simplificatrice met en grand danger le maintien d'un certain niveau littéraire. La compétition mercantile réclame avant toutes choses l'exclusion des livres qui n'ont pas de chances de se vendre. À l'heure actuelle, pour exposer un livre dans la vitrine d'une librairie de New York, la maison d'édition paie au moins mille dollars. Il existe donc, concrètement, un processus d'élimination, de sélection qui n'est pas naturelle. En plus de la sélection naturelle, sélection d'un produit culturel-littéraire, selon qu'il est accepté ou repoussé par le public ; il existe alors une force, spécifique au système capitaliste, qui sélectionne les chances du produit. Le livre n'est plus tellement différent d'une boîte de petits pois ou d'une paire de chaussures. C'est un produit qui se vend. Progressivement, aussi, une révolution du système de communication a lieu, impression, diffusion, grâce aux moyens électroniques, qui modifient radicalement le milieu.

Dans ce contexte, où tant de valeurs sont éliminées ou perdues, des livres très intéressants et très bons continuent d'apparaître. Tant au cœur de la vie littéraire qu'à sa périphérie.

Il est toujours dangereux de généraliser, pour tout peuple, pour tout pays, mais plus encore aux États-Unis. Au moment même où tu te formes une opinion, quelque chose de totalement contraire va se produire et te contredire. C'est un pays où le génie de la simplification exprime l'essence. D'où toutes les aberrations, mais aussi les grandes performances, y compris spirituelles. Dans quelle mesure j'absorbe cette réalité, dans quelle mesure j'ai la force, la patience et la curiosité d'y faire face, je ne saurais le dire. Aux États-Unis, la marginalité, la situation d'exilé sont naturels. Les risques sont grands, tout comme les incertitudes sociales. C'est une société qui n'a pas vraiment de filet pour rattraper ceux qui s'effondrent. Le contraste entre le haut et le bas est vertigineux, le bas est plus bas que partout ailleurs, semble-t-il, et le haut est invisible, tant il est haut. Quand on s'effondre, on descend souvent jusque très profond sous terre. Société cruelle qui a aussi ses zones de charité, mais sans grand effet dans ce capitalisme pur, avec ses qualités et ses défauts. Il n'y a pas vraiment d'autre variante, à l'heure actuelle. Il en apparaîtra peut-être. La société mercantile fabrique ses déficiences, ses dégradations, ses

carences, ses rébellions. Peut-être produira-t-elle finalement un modèle amélioré. Difficile à dire. Pour l'enfant parti de Burdujeni, c'est sans doute une aventure existentielle vertigineuse. Quand je suis né, l'accouchement a été difficile, et j'ai été en danger pendant une longue période. Mon grand-père a demandé si j'avais des ongles, mais il ne pouvait pas deviner où je devrais les utiliser.

L.V. : *Ton grand-père maternel ?*

N.M. : Oui. Parmi ses trois enfants, ma mère était sa fille préférée. Je ressens l'aventure Burdujeni-New York comme essentielle. Dans quelle mesure l'écrivain fait-il lui aussi ce saut ? Eugène Ionesco a répondu ainsi, un jour, quand on lui a demandé quel type d'écrivain il aurait été s'il était resté en Roumanie : « J'aurais été un meilleur écrivain, ici je suis un écrivain plus important. » Je ne sais pas si j'aurais été un meilleur écrivain en Roumanie, à voir comment le pays a évolué notamment à mon égard, et je ne sais pas non plus si je suis plus important. Mais c'est une réponse qui mérite que j'y réfléchisse, de temps en temps. Je le fais, et n'en suis pas déçu.

L.V. : *Tu rappelais ton expérience didactique au Bard College, où tu enseignes la littérature, surtout celle d'Europe de l'Est et d'Europe centrale. J'imagine que pour de jeunes américains c'est une sorte de planète inconnue. J'imagine que tu leur parles comme celui qui vient de cette planète, et que tu t'efforces de méditer non seulement sur la Roumanie, vue d'Amérique, mais aussi, plus généralement, sur l'Est de l'Europe, sur les Juifs de l'Est de l'Europe, sur les écrivains juifs ou non de cette zone. À quelles pensées t'a conduit cette expérience inédite ?*

N.M. : Oui, je m'efforce de me repenser moi-même et de réfléchir à la réalité des communautés, et de la communauté juive, d'où je viens, à ce destin fabuleux de pérégrination, à l'existence telle qu'elle a été là-bas, avant et après la guerre. Je suis, de ce point de vue, un fossile, une relique d'un passé qui disparaît. Il disparaît, avec ces traces. Pour mes jeunes étudiants, je suis probablement un être bizarre, mais ils aiment ce qui est bizarre,

l'ennui est pire que la bizarrerie. Dans ce monde de jeux et de télévision, ce tonton d'Europe de l'Est, placide, parfois sarcastique, représente une curiosité intéressante. À Bard, j'ai eu des salles pleines et de nombreux signes non seulement de sympathie, mais aussi de fidélité, de la part d'étudiants, après qu'ils ont reçu leur diplôme. Certes, la réalité d'Europe centrale et orientale est une autre planète, pour eux. Il y a des situations qu'ils ne comprennent effectivement pas. Par exemple, au cours de ce semestre, il y a eu une discussion en classe à propos de Kafka. Une étudiante a soutenu, de manière très américaine, logique de leur point de vue, que la passivité du monde kafkaïen est insupportable. Difficile de répondre à une chose pareille. J'ai naturellement essayé d'expliquer que c'est une autre vision de l'existence, dans une autre partie du monde. La réalité américaine, cette réalité qu'ils ont créée et sur laquelle ils ont mis leur empreinte, leur contribution à cette mosaïque du monde, c'est la réalité de l'énergie, de l'assomption, de l'initiative. L'apathie sceptique de l'Europe centrale et orientale est parfois intéressante, sur le plan littéraire, dans sa bizarrerie, dans son étrangeté parfois cauchemardesque, mais ce n'est pas la leur. J'essaie tout de même de leur montrer que c'est une réalité humaine fondamentale, qui à travers ses meilleurs écrivains a été comme accréditée, n'est-ce pas ? Je crois que oui.

L.V. : *Ils le sentent ?*

N.M. : Peut-être, oui.

L.V. : *Ils perçoivent le message humain ?*

N.M. : Je l'espère. Le contact est intéressant de ce point de vue, pour moi comme pour eux, je crois.

L.V. : *Étant aux États-Unis, tu as eu un rapport très complexe et tendu avec les trois grands intellectuels roumains qui sont devenus célèbres en Occident. Avec Mircea Eliade, avec Eugène Ionesco, auquel tu es lié par une profonde solidarité intellectuelle, et avec Emil Cioran, avec lequel tu as aussi correspondu. Il est intéressant de voir que tu as été en relation, ou en polémique, ou*

en communication intellectuelle, comme je le disais, un peu plus tendue, avec ces trois étoiles de la culture roumaine. Ce dialogue avec les « trois grands » est-il aussi un dialogue, tendu, polémique, avec la Roumanie ?

N.M. : C'est un dialogue avec l'intelligentsia roumaine d'hier et d'aujourd'hui. Au moment où je suis retourné en Roumanie, en 1997, j'ai évité de rencontrer des intellectuels roumains. De retour à Suceava, un jour, je suis allé au cimetière voir la tombe de ma mère, puis j'ai flâné ici et là, en ville, j'ai rencontré des gens que je connaissais, je me suis senti bien. Ils m'ont semblé normaux, avec leurs qualités et leurs défauts. Mais oui, j'ai une relation tendue avec une partie de l'intelligentsia roumaine. Dans le cas d'Eliade, mon essai *Felix culpa* semble aujourd'hui très modéré, très précautionneux, si on le compare à d'autres de mes textes écrits avant ou après, sur le même problème. Ce n'était pas tant la culpabilité, heureuse ou non, de sa sympathie pro-légionnaire et de sa déroute, que j'incriminais en premier lieu, mais sa fascination pour l'extrême-droite ; même cela, on peut le comprendre, dans une période de troubles où l'on cherche des solutions extrêmes, mais c'est difficile à accepter. Une large partie de l'intelligentsia roumaine de l'époque et d'aujourd'hui semble incapable d'un regard lucide et autocritique sur ses propres erreurs. On préfère voiler les choses, glisser sur les coupables et les erreurs, se retirer dans l'esquive et le sophisme facile.

Le cas de Cioran se distingue de celui d'Eliade. Cioran a été conséquent dans son nihilisme. Comme on me considère comme un balkanique, on m'a récemment demandé mon avis sur ce qui se passe au Kosovo. J'ai cité le titre d'un texte de Cioran : *Un bordel en flammes*. Voilà comment il a qualifié toute cette région, quand on lui a demandé une solution d'avenir. Il a été conséquent dans son nihilisme, ce qu'il a dit des Juifs est moins violent que ce qu'il a dit des Roumains. Sur le plan stylistique, il me semble qu'il résiste presque mieux que Ionesco, même. Hélas, notre époque donnera beaucoup raison à Cioran, je crois, à ses sarcasmes et à ses paradoxes. Certains demeurant, certes, assez frivoles.

C'est d'Eugène Ionesco, sans doute, que je me sens le plus proche. J'ai écrit récemment un texte pour le centenaire de sa

naissance, un texte très personnel à son sujet, dans lequel on sent inévitablement la grande sympathie que je garde pour lui. Non seulement parce que, sur le plan moral, il a toujours été du bon côté, solitaire et artiste, mais aussi pour son côté burlesque. Paradoxalement, ce burlesque, très différent de celui de Cioran, s'associe à une sorte de religiosité étrange, une sorte de foi difficile à définir en un Dieu qu'il cherche encore. Je crois que l'exil d'Eliade n'a été que conjoncturel ; Cioran et Ionesco étaient des exilés par nature. J'ai déjà raconté mes propres hésitations – rentrer, ne pas rentrer. Mais en tant qu'exilé – livré très tôt à cette commotion – je me sens proche d'eux.

L.V. : *Malgré cette relation difficile, tu es rentré en Roumanie à travers tes livres, d'abord en rééditant certains volumes, puis en en publiant d'autres, nouveaux. À chaque fois, en acceptant difficilement, sans le vouloir pleinement. Qu'as-tu ressenti, étant aux États-Unis, quand tu as recommencé à publier en Roumanie, dans ta langue ? J'ajoute une autre question. Finalement, poussé par un ami, tu as fait un voyage en Roumanie ; mais tu t'es décidé avec de grandes difficultés, et après de longues hésitations, à le faire. Tu m'as dit maintenant que tu écris un livre sur ce « retour du hooligan¹ », comme tu l'as intitulé. Comment vois-tu ce « retour » ?*

N.M. : Depuis 1989, j'ai publié quatre livres en Roumanie. Le premier, sur les insistances d'Augustin Buzura : une nouvelle version, revue et modifiée, de *L'Enveloppe noire*. La réaction a été quelconque : ni insultes, ni louanges. Le livre est passé, comme tant d'autres, sans grand écho. Je n'aurais probablement rien publié pendant un bon bout de temps. Les campagnes de presse hostiles continuaient, les allusions, les insultes, je devenais toujours plus une sorte de *persona non grata*. J'ai publié les trois autres volumes chez la maison d'édition *Apostrof*, à Cluj, grâce à Marta Petreu. Qu'ai-je ressenti en voyant ces livres ? J'étais content. J'étais content de voir mes écrits à nouveau en roumain. Étrange

¹ *Le Retour du hooligan* a paru en 2003 en Roumanie, en 2006 en France (trad. N. Véron, Seuil).

situation ! Retour livresque, peut-être plus important que le retour « en chair et en os ».

Le livre que j'écris maintenant est un livre complexe. Je l'ai commencé avec difficulté, je ne sais pas trop comment continuer, j'ai beaucoup écrit et je pourrais écrire sans fin pour ce livre. Il faut que je m'arrête, que je coupe en morceaux, que je reconstruise. Je ne sais pas encore vraiment comment. C'est un mélange de mémoires, de roman, de récit de voyage, qui parle de moi et de la Roumanie. Je ne me sens pas à l'aise dans la position de l'assiégé. On oscille entre révolte et narcissisme, deux choses qui ne sont pas favorables à la littérature. Comment agir dans une confrontation où l'on te déverse des eaux de vaisselle, tandis que toi tu veux malgré tout « nuancer » les choses, paraître équilibré, raisonnable ?

Mon intention était d'écrire un livre court, une centaine de pages, strictement centré sur le sujet. J'ai traduit quatre-vingt pages, je les ai données à lire à quelques amis américains, ils m'ont dit qu'il y avait des chances pour que le livre soit très intéressant, ils m'ont sommé d'approfondir. Le livre sera plus gros que je ne l'aurais voulu. Peut-être intéressant.

L.V. : Concernant ta relation difficile avec le milieu intellectuel roumain, je crois que, en dehors des tensions provoquées par la polémique autour d'Eliade et par d'autres polémiques plus anciennes, il y a là aussi de l'envie : tu as réussi, tu es l'écrivain roumain le plus traduit à l'étranger, tu as reçu des prix importants... Rien de tout cela n'est facile à supporter.

N.M. : Ça peut se comprendre ainsi. Je me souviens que, après avoir reçu le prix MacArthur, j'ai rencontré à Bard, un soir, chez un ami, une dame gentille, délicate et intelligente, une photographe renommée. Elle aussi avait reçu le prix MacArthur, comme moi, cette année-là. J'étais naturellement beaucoup plus heureux et surpris qu'elle. Elle m'a posé une question qui m'a choqué, une question inhabituelle chez les Américains : « n'as-tu pas eu le sentiment, en recevant le prix, que tu ne le mérites pas ? » D'ordinaire, ils réagissent différemment, ils considèrent

qu'ils méritent, qu'ils méritent même plus. Puis, elle a ajouté : « Sache que maintenant nous allons perdre beaucoup d'amis. »

L'avantage que j'ai, aux États-Unis, c'est de ne pas être en compétition directe avec les écrivains américains, je suis un Martien. Le prix apportait tout de même un sentiment de gêne, gêne d'être sur le podium, je n'étais pas habitué à ce genre de trophées mondiaux. Aux États-Unis je n'étais pas en compétition avec les Américains ; j'ai par contre bien ressenti le prompt refus de ma Patrie... Toujours avide de reconnaissance internationale, d'où qu'elle vienne, ce pays où la censure a disparu a censuré la nouvelle de ce plus grand prix américain. La photographe pensait évidemment à l'envie chez les autres. Donc, oui, il est très possible, voire probable, que ce soit l'un des motifs de ressentiment. Je ne figurais pas sur la liste officielle roumaine proposée à Dieu pour un trophée.

L.V. : Y compris celle du prix Nobel...

N.M. : Y compris celle du prix Nobel... Il y a en Roumanie toutes sortes de rumeurs, évidemment, il y a aussi ce souci. Les murmures, les bruits, les ragots travaillent beaucoup plus fort que l'information correcte. L'année dernière, au retour de Roumanie d'un ami à moi, je lui ai demandé son avis sur l'atmosphère générale : « On dirait de plus en plus une culture rurale », m'a-t-il répondu. La rumeur est plus importante que l'information, les ragots plus que les textes. Il est difficile de lutter contre une telle chose, c'est entré dans la tradition locale. Cela ne signifie pas qu'il n'y a pas aussi des gens qui ont la tête sur les épaules, j'en ai rencontré un bon nombre. Je suis peut-être subjectif, moi qui viens de Bucovine, « l'empire autrichien ». J'ai l'impression que la Transylvanie est plus normale. Non seulement j'ai été reçu correctement, en Transylvanie, mais j'ai de très bons rapports avec les revues et les maisons d'édition de cette région. Elle m'a fait et me fait encore l'impression d'un monde plus *fair*, d'une certaine manière. Les réactions ne sont jamais hooliganesques. Durant la campagne Eliade 1992, comme durant toute la campagne de 1982, aucune revue de Transylvanie n'a participé aux crasses de la presse de la capitale. Durant la campagne récente liée à mon

texte sur Mihail Sebastian, aucune revue de Transylvanie n'a réagi comme celles de Bucarest.

L.V.: *J'ai observé que, lorsque tu parles plus, tu lances de temps en temps un mot en anglais, parfois parce que le mot roumain ne te vient pas tout de suite à l'esprit. Cela t'inquiète ?*

N.M.: Que dire ? J'ai assez de raisons de m'inquiéter par ailleurs, en rajouter une ce n'est pas grand-chose. Les mots m'échappent parfois, c'est vrai, je passe par des états inconfortables. On me re-traduit parfois un texte en roumain depuis une langue dans laquelle il a été traduit. C'est arrivé récemment avec un texte d'une revue allemande. J'ai publié un article sur Cioran dans une revue américaine, après quoi il a été traduit dans *Familia* ; je savais ce que j'avais écrit en roumain, mais dans le texte re-traduit et maintenant publié en roumain on ne peut plus retrouver la forme initiale. Sans parler du fait que, lorsque l'on vit loin du pays de sa langue, on risque de garder pour langue celle avec laquelle on est parti. La langue est vivante, elle évolue entre-temps, et l'on peut rester un écrivain pétrifié, à tout jamais, dans une certaine période historique de la langue.

L.V.: *As-tu eu, lors de ton récent séjour en Roumanie, la sensation d'une évolution de la langue qui t'échappe ?*

N.M.: Je lis certaines revues roumaines... Les revues littéraires sont de bonne qualité, les journaux sont déplorables. Le contact direct avec la langue, lors de ce séjour, a été décevant. Dans la rue, à la télévision. J'ai eu l'impression que la langue se dégradait, moi qui ai vécu là-bas quand la langue officielle était la langue de bois du Parti. La langue que l'on parle aujourd'hui ressemble à un mélange d'argot, de faubourgs, et de termes américains importés, un tout hybride et repoussant. Mais je n'ai pas rencontré beaucoup d'intellectuels. Il faudrait voir les jeunes, les jeunes écrivains surtout. Je ne dirais pas que je les connais.

L.V.: *Tu ne les lis pas ?*

N.M. : Pas assez. Je ne peux pas, je n'ai aucun lien avec eux, ni assez de temps. Je ne sais pas quoi lire en priorité, ni en quelle langue. Je ne saurais pas dire que je suis parfaitement avisé des nouveautés en littérature roumaine. Je suis convaincu qu'il se passe des choses intéressantes. La Roumanie n'a jamais manqué de talents.

L.V. : *Ces jours-ci, depuis que tu es à Jérusalem, tu as fait une remarque qui m'a surpris, concernant ta relation à Israël. Deux de tes livres, L'Heure exacte et L'Enveloppe noire, ont paru en hébreu chez une maison d'édition prestigieuse. La presse a été très bonne, et tu es l'un des premiers écrivains roumains traduits en hébreu. Désormais, Jérusalem, c'est aussi la tombe de ton père. Et pourtant, tu as dit : « Je crois que c'est mon dernier séjour en Israël. » Pourquoi ?*

N.M. : Avec la mort de mon père, un cycle existentiel s'est achevé, pour moi. J'ai de la famille et des amis ici, j'ai plaisir à les revoir, même si à chaque fois tout passe trop vite. Mais la mort de mon père a marqué une sorte d'achèvement. Je suis ému, naturellement, quand je vais voir sa tombe. Sa tombe à lui est ici, celle de ma mère à Suceava. Deux points cardinaux, très distants. Je ne sais pas si je pourrai revenir ici, après la mort de mon père, de la même manière. Mes disponibilités de voyage diminuent, aussi. Je voudrais employer mes vacances et mon temps libre pour récupérer le temps perdu. Je ressens une certaine incertitude, en voyage, après les interventions médicales que j'ai eues. Cette année, je suis venu pour des événements littéraires et pour voir la tombe de mon père ; je suis venu avec Cella – c'est un anniversaire pour nous, nous fêtons trente ans de mariage.

Comme je l'ai déjà dit, n'étant pas père, je suis resté fils. Maintenant, ma famille, c'est Cella. Ce qui ne signifie pas que je n'aie pas d'autre famille, que je ne les voie pas, que je n'aie pas de relations amicales émouvantes ; après un certain âge les choses diminuent, elles se resserrent, à l'essentiel peut-être. Qui sait ? Je reviendrai peut-être. Je n'ai aucune intention particulière.

ÉPILOGUE AU *BARD COLLEGE*
(2007)

L.V.: *Tu as récemment subi quelques interventions au cœur assez dures, tu es resté à l'hôpital... Dans de tels moments, te vient-il également des pensées liées à ta judaïté, à la religion, ou bien est-ce une épreuve purement existentielle, de confrontation avec l'inconnu?*

N.M.: Ce furent des mois difficiles, oui. Un « gong » puissant avertit de la fin. Même sans ces chocs, nul n'ignore que le parcours est limité, qu'il y aura une fin... De tels moments ont toutefois des conséquences sur la manière dont nous récapitulons notre existence. On comprend que ce n'est plus très loin, sans le savoir précisément, on sait déjà qu'on a atteint un point proche de la limite. Je n'étais pas pleinement conscient d'avoir soixante-dix ans. Maintenant je le suis. Cette période tendue s'est combinée avec une certaine fragilité psychique accentuée, dépressive. On a d'ordinaire, quand on regarde en arrière, des regrets existentiels et des regrets littéraires concernant les inaccomplissements, les chances toujours plus réduites de réaliser ce que l'on n'a pas réussi à faire. Un rapprochement avec ceux que tu as perdus entre-temps, une pensée mélancolique envers les proches qui ne sont plus autour de toi. Je suis passé par ce type de pensées. Je ne me rends pas compte s'il y avait là un élément religieux, mais la solitude fragilisée, accentuée, invoque probablement une certaine transcendance. Une fois de plus, j'ai regretté de ne pas être religieux. Cela m'était déjà arrivé, durant d'autres périodes difficiles de l'exil. En exil, j'ai senti que peut-être, qui sait, si j'avais pu me rapporter à une autorité protectrice, tout aurait été plus facile.

Depuis un mois je me sens mieux. J'ai même connu des moments où il me semblait être celui d'autrefois, nullement diminué. J'ai essayé plusieurs fois de me rapprocher de l'écriture, avec une

certaine timidité et de la crainte. La réponse de mon corps et/ou de mon esprit a été violente. J'ai fini aux urgences.

L.V. : *À cause de ta tentative de retour à l'écriture ?*

N.M. : C'est arrivé, oui, quand je me suis rassis à ma table de travail. Je ne sais pas si ce fut la cause. J'étais en bonne forme, calme, quand je me suis assis pour écrire. Une demi-heure plus tard, j'ai senti des douleurs dans la nuque, une fatigue accentuée, j'ai pris ma tension, elle était très haute. Aux urgences, ils m'ont fait tous les tests, sans rien trouver. Peut-être qu'il n'y a pas de « test » pour ce genre d'état, ce n'est pas strictement médical, peut-être. Je voudrais pouvoir revenir à l'écriture avec plus d'énergie et d'appétit, finir au moins un ou deux des livres que j'ai commencés et abandonnés. Le fait que, entre-temps, certains de mes livres plus anciens, et le dernier, *Le Retour du hooligan*, aient eu un certain écho public, est-ce que cela m'a vraiment consolé ? C'était déjà du passé, et le présent me semble toujours hostile, il me déséquilibre, il m'empêche de retourner à la prose, comme je le souhaitais.

En exil, j'ai écrit plus d'essais que de prose, mais je ne voudrais pas être considéré comme un « essayiste ». J'ai plusieurs manuscrits inachevés, je ne sais pas ce qu'il en sortira. Pour répondre à ta question par une autre question, dans le style juif, n'est-ce pas là aussi une lutte avec la transcendance ? Kafka disait que l'écriture était sa prière quotidienne. Chez moi, c'est une prière avec des pauses, de l'incertitude, des difficultés. Comme chez lui, probablement, c'est peut-être le destin naturel de tout écrivain. En tout cas, il n'y a pas de routine ni de *habit*, comme chez le romancier professionnel. C'est justement ce que je disais il y a deux jours à Roth. Il m'a encore donné un manuscrit à lire – son dixième livre, je crois. Il procède ainsi avec ses amis proches. Il leur demande leur avis, et puis il enregistre leur opinion sur un magnétophone. Je lui ai dit : tu ne trouves pas ça cruel, que toi, écrivain riche et célèbre qui publie un livre tous les deux ans, tu donnes tes livres à lire à un autre écrivain, plus riche et plus célèbre encore, qui publie un livre tous les douze ans ? Il a ri, et j'ai ri aussi, moi l'écrivain « plus riche et plus célèbre encore »... Oui,

c'est un ami actif, productif, doté d'une grande capacité vitale et cérébrale pour soutenir son rythme de création. J'ai soutenu, moi, le rythme de l'interrogation sur soi. Celui de la création proprement dite, je ne l'ai pas soutenu. Je me rappelle qu'on a demandé un jour à Marin Preda : « Pourquoi n'avez-vous pas plus écrit ? » Il a répondu : « À cause de mes obsessions... » Dans cette Amérique pragmatique, efficace, productive, « l'Européen de l'Est » est peut-être plus sujet encore à ces « obsessions »...

Je ne revendique aucune certitude sur l'avenir, mais je permets un espoir : terminer quelques livres. Les dilemmes, les insatisfactions, les regrets doivent être placés entre parenthèses. Comme nous le conseillent nos amis américains. « Tu as échappé à une grande épreuve. Quel est le problème, Norman ? Tu es désolé de cette épreuve ? Tu aurais préféré finir à la morgue ? Quelle est l'alternative ? Retourne donc t'asseoir à ta place, au travail ! » Comme tu le vois, je retourne à ma place, au collège. J'enseigne, même si après cette hospitalisation j'ai été assez fragile. J'ai eu des moments difficiles en classe, en 2006, mais le semestre s'est bien passé. On verra dans un an, quand j'obtiendrai un nouveau « préfixe » d'âge. Comme je le disais, j'aimerais écrire plus. C'est en fin de compte, pour revenir à ta question, ma forme de transcendance.

L.V. : *Ce besoin de transcendance te ramène-t-il à la Bible, ou non ?*

N.M. : Je n'ai pas trop lu la Bible. J'en suis désolé. Dans mon dialogue avec Saul Bellow, je lui ai demandé ce qu'il lit. Il m'a dit : chaque soir, la Bible. Et je lui ai demandé : en quelle langue ? Il m'a dit : en hébreu, évidemment. Il fait partie de ceux qui, comme dans certaines familles juives, ont été envoyés à trois ans vers le livre religieux. Moi, je suis parti en « excursion » en Transnistrie. Ensuite est venu le communisme. Mes contacts directs, et brefs, avec la vie religieuse et avec le *texte*, pour ainsi dire, chose essentielle chez les Juifs, sont dus à un professeur, un *melamed*, qui m'a préparé pour ma *bar mitzvah*. Ayant eu l'inconvénient d'être un bon élève, j'ai quelques restes d'hébreu. Les échos sont

plutôt dus au hasard. Je n'ai donc pas tellement lu la Bible, non. Probablement que...

L.V. : ... *il serait temps...*

N.M. : Il serait temps, et ce serait un bon exercice à mon âge. Aux États-Unis, beaucoup de retraités se trouvent une nouvelle occupation, et certains intellectuels se cherchent une nouvelle passion livresque. Un membre du Conseil d'Administration du collège, riche et cultivé, s'est mis à apprendre le grec ancien, par exemple, il veut lire l'*Odyssée* dans le texte original. J'ai souvent cité *Athènes et Jérusalem*, un thème qui m'amènerait à la Bible, à Platon, à Aristote, à Jésus, Juif de Galilée, et à Saul, Juif grec, devenu le chrétien saint Paul. La Bible serait un bon choix ; non seulement l'*Odyssée*, qui est certes intéressante, mais aussi la Bible. J'ai souvent demandé à mes étudiants s'ils peuvent lire la Bible comme un roman, s'ils peuvent aborder ce texte comme une histoire intéressante, avec des personnages puissants et un héros central imposant, ou bien s'ils restent strictement attachés à la dimension sacrée du texte. Je n'ai jamais reçu de réponse claire. Je les provoquais. Ce serait là une raison de plus de lire moi-même le Texte. Si. « Si je vis jusqu'à demain » - ainsi Tolstoï terminait-il chaque note quotidienne de son journal.

L.V. : *Quelques mois après la chute de Ceaușescu, il y a eu ici, à Bard, une conférence qui proposait comme thème de réflexion intellectuelle et socio-politique la question : « Que faire ? Maintenant que le Rideau de Fer est tombé, où allons-nous, quels problèmes se posent désormais ? » De Roumanie, je me souviens, tu as invité Andrei Pleșu, mais il n'a pas pu venir, parce que les élections de mai s'approchaient et qu'il était ministre de la Culture, si je ne m'abuse. Nicolae Manolescu est venu, le hasard a fait qu'il était aux États-Unis. Je venais plutôt du côté « judaïco-roumain », mais j'arrivais d'Israël. Il y avait aussi une très bonne spécialiste des problèmes roumains, Katherine Verdery, que j'ai connue à ce moment-là. Je me souviens des contacts avec ceux qui venaient d'autres pays « post-communistes », Miklós Haraszti de Hongrie, Konstantin Gebert de Pologne, et beaucoup d'autres...*

Mais au premier plan il y avait Andrei Siniavski, un symbole de la dissidence russe. Un certain optimisme flottait dans l'air. J'avais l'impression que toi, des points de vue spirituel, affectif et littéraire, tu retournerais en Roumanie, où était ta place en tant qu'écrivain roumain, et que tout ton problème avec la Roumanie n'était que politique. Le régime communiste est tombé, tout devient normal... Mon scénario optimiste ne s'est réalisé sur aucun point. Je dirais que ton problème avec la Roumanie, ou plutôt le problème de la Roumanie avec toi, s'est aggravé, intensifié, c'est devenu une sorte de syndrome, quelque chose qui t'opprime. On dirait que le monde littéraire roumain a aussi, à son tour, un complexe « Norman Manea »... Je crois que Michael Shafir avait raison, dans l'essai qu'il a écrit sur toi : tu es l'homme qu'ils aiment haïr. « The man they love to hate », c'était le titre de son article. C'est un problème, à mon avis, à la fois psychosociologique et littéraire. Si je voulais être un peu pathétique, si j'écrivais un essai sur cette relation conflictuelle et douloureuse, je l'intitulerais « La Roumanie comme une blessure ». Et pour aller au bout de ma pensée, je suis contrarié par ce qui se passe sur le terrain de la vie littéraire roumaine avec l'écrivain Norman Manea, mais je suis contrarié par toi, et je vais te dire dans quel sens. Tu as un problème avec la Roumanie, alors que, en réalité, il y a deux Roumanies. Une qui te repousse, qui, symboliquement, voudrait te détruire, qui te hait. Je ne pense pas à des individus, qui finalement sont humains. Mais il y a aussi une Roumanie, que je connais très bien, qui est fière de toi et qui t'a récupéré. Je me demande si tu as conscience du fait que, comme dans tant d'autres domaines, il y a là confrontation entre ceux qui te repoussent et qui veulent t'anéantir, d'une certaine manière, c'est-à-dire, que tu n'existes plus en tant qu'écrivain roumain, et ceux que ton œuvre fascine, qui t'admirent comme écrivain et comme intellectuel... Ne crois-tu pas, toi aussi, que ces deux Roumanies existent à ton sujet?...

N.M. : Oui, bien sûr, il y a deux Roumanies, et deux Amériques, sinon plus. Au moins deux Israëls. On m'a demandé ce que j'aime le plus aux États-Unis, j'ai répondu l'incohérence. Plaise à Dieu que ce pays grand comme un continent ne devienne parfaitement cohérent. L'incohérence est sa meilleure part. Le président Bush a

essayé de le rendre cohérent, et nous savons ce qu'il en est sorti. Donc, oui, deux Roumanies, voire plus. Tu dis qu'il existerait une Roumanie qui me hait et qui aime me haïr, qui entretient avec une certaine volupté ce ressentiment, et une autre Roumanie, solidaire avec moi, qui m'admire. C'est probablement vrai. Le choc vient toutefois des stupéfiantes « compatibilités ». Quand on est insulté par des voyous nationalistes et xénophobes, ce n'est pas très surprenant ; quand des tribuns de la démocratie et des valeurs esthétiques s'allient à eux, difficile d'éviter la stupeur. Je ne sais pas si j'ai été trop aveuglé par les coups reçus d'une Roumanie pour ne pas assez bien distinguer l'autre. J'ai seulement été marqué. Les coups parfois immondes qui sont venus après 1989 de la part d'une certaine intelligentsia, méritent peut-être (peut-être ?) d'être « nuancés », mais pas les injures venues des faubourgs culturels. Suis-je une création de la gauche américaine, de l'intelligentsia de gauche américaine juive, qui a tout fait pour me lancer ? Faudrait-il « nuancer » la compréhension de cette agression ? Les deux noms invoqués étaient Leon Wieseltier et Martin Peretz. Je n'ai jamais rencontré Martin Peretz jusqu'à aujourd'hui. La publication du texte « *Happy Guilt* » dans *The New Republic*, dont Martin Peretz fait partie de la direction, était-ce une promotion voulue par la « gauche » américaine ? Ce ne sont pas Leon Wieseltier ni Martin Peretz qui auraient pu me promouvoir sur la scène littéraire américaine ou mondiale. Philip Roth, oui, Böll, oui, Paz, oui, Magris, Louis Begley, Cynthia Ozick, Saul Bellow, Roger Strauss, d'autres intellectuels ou écrivains – juifs ou non – qui ont écrit sur moi ou parlé de moi, oui. Celui qui ignore cela ne sait rien de la « vie littéraire », américaine ou globale... A-t-on dépensé pour moi une « somme considérable » ? J'en serais fier. Il faudrait demander à l'éditeur, à l'agent littéraire, à ceux qui savent réellement quelque chose à ce sujet. Interrogé sur ses « preuves », le pamphlétaire roumain répond, avec sa nonchalance traditionnelle : le bon sens. Preuve indéniable.

Certes, j'ai quelques amis en Roumanie, des gens qui m'apprécient. Je ne les connais pas tous. Je suis ému et reconnaissant envers ceux qui ont été et qui sont à mes côtés. Je n'aime pas du tout être un « cas », un prétexte de luttes. Je n'ai jamais voulu ça, ni maintenant non plus, mais ça ne dépend plus de moi. Ce qui a

dépendu de moi, c'était ma disposition éventuelle à exprimer mon point de vue sur certaines questions « délicates », mais importantes pour la Roumanie. Comme tu le sais, je l'ai déjà fait sous le régime communiste, en 1982, quand les clairs littéraires et nationalistes du Parti se sont rués sur moi, parmi tant d'autres... À ce moment-là, ma position a convenu à l'intelligentsia roumaine démocrate ou qui jouait le jeu démocratique, bien qu'elle ne m'ait pas défendu ou qu'elle n'ait pas pu me défendre. Le Juif était redevenu un objet de gage, de troc. Le Grand-Rabbin était tout le temps au Département d'État, on pouvait invoquer l'antisémitisme officiel comme arme contre le système qu'ils détestaient tous. Certains intellectuels roumains des années 1980 m'ont même demandé d'organiser une rencontre avec ce Grand-Rabbin!...

Je me suis sans doute éloigné de la question. Tu déduis peut-être quelque chose de ma réponse. Ce n'est pas très cohérent. Mais puisque j'ai fait l'éloge de l'incohérence...

L.V. : Tu as rappelé le moment 1982 ; ce fut aussi la racine de notre premier dialogue, ce nœud de contradictions, la source de ta révolte.

N.M. : Oui, je me sentais assiégé, comme tu t'en souviens bien. Ton geste amical, essayant de me tirer de cet abîme, a compté. En 1992, les attaques m'ont trouvé déjà installé dans la forêt américaine.

L.V. : Je ne sais pas dans quelle mesure c'était de ma part un geste avant tout amical. En réalité, j'étais de plus en plus préoccupé par ce qui nous arrivait et par notre rôle dans ces nouvelles circonstances. C'est-à-dire le moment où tu découvres que tu as opté pour une identité culturelle roumaine, à côté de ton identité juive, et où tu te rends compte que ton environnement et ceux qui représentent le Pouvoir te perçoivent et te traitent autrement. Voilà comment j'en suis arrivé à cette préoccupation, à cette assumption de l'identité juive sur un plan conscient et culturel, et non religieux. Tu te réveilles dans un régime qui te regarde comme un étranger, suspect, hostile, et qui te fait comprendre que tu ferais mieux de partir. Dans ce contexte, je découvre un écrivain juif

roumain qui a vécu cet « éveil » avant moi, avec une sensibilité d'écrivain. En parlant avec lui – pensais-je alors – je pourrais mieux expliquer ce dilemme à la fois neuf et ancien, dans le cadre du nationalisme ceaușiste. Ainsi a commencé notre dialogue.

Mon départ de Roumanie a sans doute accéléré l'assomption d'une identité juive, même indépendamment de tout statut d'écrivain juif – concept ambigu, dont j'ignore dans quelle mesure il est adapté au terrain de la littérature. Ma question est : comment vois-tu maintenant cette assomption de l'identité dans des circonstances défavorables ?

N.M. : Durant mon adolescence, j'ai tenté une sorte de libération hors de ma judaïté. J'ai eu des conflits avec ma famille à cause de cela. Mes parents étaient très *clairement* juifs. Ils n'avaient pas ce problème. Après la Transnistrie, je voulais éviter, devenir « nouveau ». La littérature m'avait tiré hors du milieu familial et commun. De manière positive, presque thérapeutique. Cela ne signifie pas que les prémisses, les souvenirs, les liens familiaux avaient disparu, ni que je n'étais plus juif pour les autres. Même à mes propres yeux, je ne pourrais pas dire que je n'étais plus juif ; j'étais un Juif qui s'interrogeait sur sa condition et qui refusait tout militantisme tribal.

Tout d'un coup, dans les années 1970, les choses ont pris un autre visage. Les vieux thèmes de l'antisémitisme officiel et du destin juif revenaient. J'ai refusé de partir en Israël, je sentais que j'appartenais à la langue roumaine. Je n'ai jamais nié ma judaïté, mais je ne l'ai pas exhibée non plus, je ne l'ai pas considérée comme ma seule valeur. Mon départ de Roumanie a ébranlé mon fragile équilibre. D'abord, l'Allemagne. L'Allemagne, comme tu le sais, est définitivement liée au destin juif. Ni les Allemands, ni nous, nous n'échapperons à ce nœud, à cette pierre. À Berlin, pendant un an, en 1987 ; le passé revenait de manière obsessionnelle. Pour les Allemands, j'étais un Juif roumain qui a été déporté. Le débat sur l'Holocauste était encore intense. Comme aujourd'hui. Contrairement à la Roumanie, l'Allemagne a beaucoup débattu et débat encore autour de cette tragédie, avec une participation pathétique. Ici, aux États-Unis, dans mes premiers livres, on a identifié une dimension juive. Si l'on relit la préface écrite par Miron

Radu Paraschivescu à mon premier volume, paru en Roumanie en 1969, *La Nuit dans sa longueur* (un titre assez significatif, avec le recul), il y parle tout le temps de la génération de la guerre, des enfants qui ont souffert pendant la guerre. Celui qui voulait bien lire attentivement comprenait, mais on ne parlait pas de dimension juive. On parlait de sensibilité spéciale, de blessures, de traumatismes. Ma première prose n'a donc pas été identifiée de la sorte en Roumanie ni mise à l'écart, dans une certaine section littéraire. Je m'en suis réjoui, je n'y voyais pas seulement une dimension juive, mais plus généralement humaine. J'essayais de transcender la conjoncture. En Allemagne, et plus tard aux États-Unis, on a rapidement perçu et souligné publiquement mon élément juif, lié à ma biographie, et on a lu ma prose avant tout sous cet angle. Je me suis senti gêné, au début, je voulais être apprécié non pas pour ma biographie, mais plutôt malgré elle, pour ce que j'en avais fait, dans l'écriture, dans mes livres. En définitive, ces deux réalités ne sont pas drastiquement séparées, et j'ai accepté progressivement ce critère de bon sens. C'était une période difficile pour moi : habitué à l'isolement, je me suis soudain retrouvé sur le devant de la scène, avec une étiquette sur le front. Ma vie est ici, depuis près de vingt ans. Je suis présenté, et je me présente, sans savoir encore pour combien de temps, comme un écrivain roumain. Je considère le critère linguistique essentiel pour définir une littérature et une appartenance littéraire. D'un autre côté, les détails biographiques interviennent, et ils indiquent aussi autre chose. Je cohabite avec ce cumul. Mes racines culturelles d'Europe centrale, mes options littéraires, mes lectures, ma familiarité avec les littératures occidentale et américaine, l'humour absurde roumain et l'humour aigre-doux juif ont facilité mon dialogue avec certains écrivains et intellectuels américains, surtout d'origine juive, mais pas seulement. J'ai naturellement une autre biographie, une autre formation culturelle.

Si l'on me demande ce que je suis en réalité : roumain, juif, américain ? Un Juif en Roumanie, un Juif-Bucovinois en Allemagne, un Juif aux États-Unis ? On remarque la valeur présente dans toutes ces définitions. Cette référence, pour ainsi dire, ne semble plus erronée.

L.V. : *Il y a encore une autre dimension, que je n'avais pas à l'esprit en 1982, à savoir le fait que tu appartiens, que nous appartenons à la communauté juive de l'Est. Tu t'inscris de manière très spéciale dans l'aire juive d'Europe centrale, qui inclut la Bucovine. Ce que tu fais au Bard College, par exemple, en dehors des cours de littérature, ne relève plus de la zone roumaine ou judaïco-roumaine, mais de l'Est de l'Europe et de son centre, une zone qu'il te faut valoriser et expliquer aux jeunes d'un monde complètement étranger, auxquels, comme tu me l'as raconté un jour, il faut d'abord dire où est l'Europe, puis leur montrer sur la carte de l'Europe où est la Roumanie, leur dire que Budapest et Bucarest ne sont pas la même ville, et leur expliquer les différences entre les Juifs de cette région et ceux d'Angleterre ou de France. Car le cercle de ces définitions, de cette aire culturelle, s'est élargi, ce n'est plus une région roumaine, mais judaïco-orientale et judaïco-centrale. C'est aussi une manière de s'identifier à un certain type de judaïté, à une certaine histoire, à une certaine culture, à une certaine expression littéraire, à certains thèmes. Ce qui me semble être... la main du destin, dans ton cas, parce que tu es d'ici. Il fallait seulement que tu en prennes conscience, que cela se clarifie, pour que tu puisses l'expliquer à des jeunes qui ne savent rien de ce monde mais qui veulent savoir.*

N.M. : Je ne donne pas seulement des cours de littérature, à Bard. Je circonscris sous différents titres l'aire centro-orientalo-européenne, dans laquelle, c'est vrai, le Juif a joué un rôle important, participant à la définition culturelle de cette région. Des cours comme « Kafka et ses voisins », « Exil et étrangeté dans la prose moderne », « Voyage littéraire sur le Danube », pour donner quelques exemples, entrent inévitablement aussi dans une certaine conjoncture du Juif dans cette zone. La partie roumaine n'est pas prépondérante. C'est une petite partie, mais elle existe. Le burlesque, ou l'absurde, pour ainsi dire, dans la littérature roumaine, son côté expressionniste, auquel je me sens lié, communiquent bien avec les thèmes d'Europe centrale. Je suis effectivement entré dans une autre zone culturelle, plutôt d'Europe centrale, où la dimension roumaine est plus réduite. La judaïté orientale est clairement présente, encore vive, dans le contexte culturel américain,

et, je dirais, international. Cette zone n'est pas totalement morte. Restent des livres, de fiction ou non, et de nouveaux livres apparaissent constamment, qui prouvent qu'elle a survécu, qu'elle est intéressante, importante, sollicitante. Je donne aussi un cours intitulé « Holocauste et littérature », où l'accent est placé, évidemment, sur la problématique juive d'Europe de l'Est. Un autre cours s'appelait « Holocauste et goulag ». Là encore, du point de vue littéraire. J'utilise des livres de littérature, des romans, ou bien des livres-documents, pas nécessairement de la fiction, mais qui entrent dans cette zone strictement littéraire. Il est donc vrai que, de ce point de vue aussi, j'ai été, comme tu le dis, obligé par le destin à me resituer, et d'une certaine manière à me redéfinir.

J'ai initié il y a quelques années un cours qui me lie à la littérature contemporaine du monde sous le titre « Les Maîtres contemporains ». Je parle de quelques livres de l'écrivain choisi, j'en discute avec les étudiants, puis l'auteur lui-même vient pour quelques sessions de débat avec les étudiants et moi autour de ses livres. Parmi mes invités, il y a eu Saramago, Aleksandr Tisma, Philip Roth, Saul Bellow, Ismaïl Kadaré et Orhan Pamuk, Cynthia Ozick et Edna O'Brien, Tabucchi et Magris, Mario Vargas Llosa et Antonio Muñoz Molina.

L.V. : Je suppose que tu as pu te faire une idée de la manière dont tes étudiants américains perçoivent le monde juif de l'Est et du centre de l'Europe. Ont-ils des antennes pour ce monde ? Il n'est pas sûr que ce qu'ils perçoivent, eux, ressemble à ce que tu leur transmets, toi. Leur système de relations est différent du tien.

N.M. : Il s'agit là d'une nouvelle génération, peu importe où elle se trouve, aujourd'hui, en Amérique, en Israël, en Roumanie, dans d'autres endroits. Une nouvelle perception, une autre sensibilité, un autre bagage culturel, vis-à-vis du passé comme du moment présent. Les accents sont autres. J'ai eu l'impression que leur intérêt pour cette région et pour cette thématique était de l'ordre de l'intérêt pour l'exotisme. Et en effet, c'est bien exotique, c'est bizarre, pour eux. J'ai des étudiants intéressés par cette thématique ou par ces liens avec d'autres thèmes littéraires. Par exemple, cette année, à mon cours sur « Exil et étrangeté dans

la prose moderne », je n'ai pas pu accueillir tous les étudiants qui voulaient s'inscrire, et j'ai demandé à chacun d'entre eux, non sans scepticisme : pourquoi as-tu choisi ce cours, ce n'est pas de l'*entertainment*... À chaque fois, la réponse a été la même : la liste d'auteurs est intéressante. Bien ! Si ça attire, ce n'est pas si mal...

L.V. : *L'attraction pour l'exotique...*

N.M. : Certains écrivains ont consolidé la réputation, la force littéraire de l'Europe centrale. Tu te souviens, je t'ai envoyé la thèse d'une étudiante sur le problème de l'Holocauste, traité du point de vue moral, pas nécessairement littéraire. Une Américaine aux cheveux rouges, d'origine irlandaise, catholique, d'une certaine constance religieuse. Son point de vue, tu l'as vu, était très intéressant. Elle discutait le problème dans la perspective d'un jeune chrétien d'aujourd'hui, qui assume, bien qu'il n'y soit impliqué en rien, le *fardeau* de ce thème. Il existe aussi ce type d'intérêt moral et religieux. La tragédie contient, dans beaucoup de ses significations, une coulpe chrétienne importante. L'Holocauste a eu lieu dans une Europe chrétienne. Difficile d'ignorer cela. Je ne sais pas si les Juifs ont tué Jésus ni s'ils sont coupables de sa mort, il y a deux mille ans, mais il est clair que ceux qui ont tué six millions de « Jésus » provenaient du monde chrétien. Il y avait potentiellement, dans chacune de ces victimes, un Jésus. Des martyrs absolument innocents. Ils n'ont pas propagé ni promu la judaïté, ils étaient seulement nés juifs ou bien étaient identifiés à des Juifs. On m'a reproché un jour de voir en Jésus un personnage historique, d'oublier qu'il est le fils de Dieu. N'étant pas religieux, je cherche des « preuves »... et découvre un personnage historique, un jeune rabbin rebelle, venu avec une autre vision, pour laquelle il a payé de sa vie. D'après ce que je sais, il y avait à cette époque beaucoup de religieux qui se considéraient et se présentaient comme les « fils du Seigneur », en invoquant des révélations invérifiables. Il semble que Jésus ait été le seul à dire que celui qui se considère comme le fils du Seigneur doit le prouver par la souffrance.

Les millions de Juifs tués dans l'Holocauste n'ont rien propagé, ils ont seulement souffert, énormément souffert. Ils étaient

ce qu'ils étaient de naissance, et non pour avoir promu quelque vision sacrée, ni pour avoir eu des révélations, ni pour avoir voulu imposer un certain projet existentiel.

J'essaie d'aider les étudiants à comprendre les régions les plus obscures de ces livres, à s'habituer à l'univers parfois fermé et compliqué de la littérature de l'Est et du centre de l'Europe.

L.V. : *Une dernière question, que je t'adresse par voie électronique, depuis Jérusalem, en te demandant ton « mouvement sous enveloppe », comme aux échecs.*

Je ne sais pas si tu t'es rendu compte : voilà vingt-cinq ans que nous dialoguons, par écrit ou « frontalement », autour des thèmes juifs, roumains, littéraires, intellectuels, existentiels... D'abord, sur la ligne Iași-Bucarest, puis à Jérusalem, et la troisième fois non loin de New York, dans l'atmosphère pastorale du Bard College, à quelques pas seulement du tombeau si modeste et si austère de Hanna Arendt. Je crois que ta perspective (et la mienne...) sur ces thèmes s'est sensiblement modifiée, au moins sur certains points, quand tu as changé de « méridien », pour employer le terme de Celan. Mais je ne te demanderai pas maintenant un regard rétrospectif, plutôt un regard... en avant. Je sais que tu viens de finir un nouveau roman. Est-il lié, de quelque manière, au « thème de l'écrivain », et à ceux dont nous avons discuté, ou bien nous emmènes-tu vers d'autres méridiens ?...

N.M. : Oui, j'ai fini un roman commencé il y a longtemps. Je ne suis pas sûr qu'il soit vraiment complètement boutonné.

Le regarder par la grille du « thème de l'écrivain » ? Ce thème – dont j'ignore s'il est si important pour une évaluation esthétique – n'apparaissait pas forcément clairement dans mes premiers textes, lors du premier jet. Il s'y laissait vaguement deviner, probablement, dès ce moment-là, il était codé, comme beaucoup de mes écrits de cette époque, soumis à la censure. Dans mon cas aussi, toutefois, comme pour notre dialogue devenu maintenant un « écrit » et un « discours » amples, ce thème se dessine et

s'impose progressivement, par sédimentations significatives, par sa propre dynamique.

D'emblée, tes questions se sont focalisées sur ma convulsive identité juive. C'était sans doute naturel, j'étais alors publiquement agressé en tant que Juif. Je ne me sentais pas du tout à l'aise – et je crois qu'on a pu l'observer – sur ce thème-là. J'avais la sensation que, de la sorte, notre conversation me diminuait, que je me blottissais en moi-même, qu'elle intensifiait mes blessures et ma marginalisation, si elle ne m'ostracisait pas, instantanément, par sa matière même. J'étais déjà dégoûté par ces convulsions, comme par les trop nombreuses explications, les trop nombreux arguments par quoi j'essayais de répondre à ma culpabilité sans faute. Un Auguste l'Idiot sommé d'« analyser » l'hostilité à laquelle il a été sans cesse confronté, ses motivations et ses antécédents, tout en entretenant lui-même une relation ambiguë et confuse avec la « malchance » d'être ce qu'il est.

Je nourrissais une très grande et extrêmement naïve aspiration « universaliste »... Je me considérais, tu le sais, comme un écrivain roumain – cela me semblait être une définition suffisante. Point. Un gros point, rouge, comme un ballon pour enfants. J'aspirais à une vision « humaniste », démocratique, au-delà de toutes les barrières. L'ethnicité, mon secret intérieur, ce n'était l'affaire de personne, voilà ce que croyait le naïf que j'étais.

À l'époque des attaques dans la presse, quand notre dialogue a commencé, deux poètes officiels, qui produisaient en série des images versifiées pour le Camarade au pouvoir, le Génie des Carpates, se sont affrontés, et un syntagme soi-disant conciliant est apparu, à mon sujet : « la valeur par l'ajout », syntagme qui m'a révolté et écœuré. Je me demande aujourd'hui s'il n'exprimait pas, en fait, une réalité dont je refusais de toutes mes forces enfantines de tenir compte.

N'étant pas du tout habitué à affirmer avec netteté et avec fierté mon « identité » juive, que je n'avais toutefois jamais niée, je me complaisais dans des complications et dans une timidité de ghetto. Non dépourvues, comme nous le savons, de pauvre honnêteté, de décence. J'étais renvoyé à la fois par les agresseurs et par les défenseurs dans ce coin ethnique dont j'espérais être sorti.

Hannah Arendt dit que les Juifs d'Europe ont été contraints d'intérioriser-internaliser, durant des siècles, l'antisémitisme de l'Europe chrétienne. Il y a aussi la fameuse formule de Nietzsche, qui dit qu'à trop regarder le démon, un peu de lui passe en toi...

Le malaise, les compromis et les complicités, la lâcheté, l'humilité, l'ambiguïté, l'excès d'assimilation ou au contraire de militantisme de telle ou telle forme trouveraient leur point de départ dans ce nœud de contradictions. Hannah Arendt est elle-même un cas intéressant, constamment débattu, comme on le sait, dans lequel on peut retrouver certaines des réminiscences de l'antisémitisme chrétien européen qu'elle a elle-même signalées chez les Juifs européens.

Je me rappelle que, quand j'étais enfant, à l'école, même si j'étais gâté de prix et même si j'entretenais de très bonnes relations avec mes camarades, mon prénom bizarre et le fait que je « grasseyais » me donnaient un air « étranger », suspect et gênant, dont je sentais qu'il me... démasquait. Quoique mon enfance après la Transnistrie ait été heureuse, et que je n'aie rencontré ni au lycée ni à l'université d'hostilité « ethnique » envers moi, il y avait bien en moi un bulbe caché dans lequel bouillaient les purulentes réminiscences antérieures. Angoisse et contrariétés, fragmentations obscures.

La période de la fin des années 1970 et du début des années 1980 a ressuscité en moi des souvenirs troubles, pesants. J'ai réagi publiquement, comme tu le sais, autant que l'on pouvait le faire dans ces conditions ténébreuses et ridicules, à ce nouvel antisémitisme officiel du communisme nationaliste ceaușiste.

En 1999, lorsque tu m'as interviewé à Jérusalem, j'étais déjà un écrivain exilé et traduit dans l'Ouest, honoré de prix *yankee* et d'une hostilité renouvelée dans son pays d'origine. L'Amérique m'avait guéri de quelques-unes de mes sinuosités « identitaires », mais je gardais une oreille et un œil réceptifs à ce qui continuait de m'arriver en Roumanie. J'ai lentement et tardivement compris que les scénarios répétaient là-bas une mascarade classique et vivace, où les arguments n'avaient qu'une valeur burlesque : il aurait été vain de répondre par des explications, par des preuves, par des faits, par des plaidoiries. Je crois avoir bien nommé la

stratégie de ceux qui se trouvaient sur la scène à ce moment-là : « la confusion comme méthode. »

En 2006, quand tu es revenu à Bard, je venais de subir une épreuve médicale sévère. Les vieux débats, toujours renouvelés, avaient enfin perdu de l'importance. « L'hostilité » et ses réverbérations vénéneuses et humiliantes s'éloignaient dans le néant du dérisoire.

Le « thème » revient, effectivement, dans mon nouveau roman, qui se veut un roman de l'exil mais avec un nouvel accent. L'un des personnages secondaires s'est imposé, au cours de l'écriture, presque à mon insu, jusqu'à devenir le premier héros du livre. Un « ami des Juifs » paradoxal. Discret mais ferme, attaché – et solidaire – au destin judaïque. Un intellectuel roumain en exil qui se considère, ne serait-ce que pour rire, comme un adepte de saint Paul qui – par opposition avec Paul le praticien – demanderait à tous ceux qui veulent devenir chrétiens de devenir d'abord juifs, comme le Christ lui-même. Je ne sais pas à quel point mon personnage est véridique et convaincant, au final, mais il exprime en tout cas des potentialités dont j'étais préoccupé et qui incarnaient finalement « l'autre Roumanie ». Alternative que j'ai tant et tant convoitée, solidaire et lumineuse, justifiée par des hommes admirables que j'ai connus, la minorité des justes.

C'est probablement la « vengeance » de l'auteur désagréablement contraint de se rapporter, trop souvent, à des termes d'hostilité.

New York, 10 septembre 2007

ACCORD FINAL
(2008)

La première question de ce dialogue avec mon ami Leon Volovici évoquait « un sentiment de dépression, d'insatisfaction profonde, parfois de colère » qui m'étouffait, en 1982, à Bucarest. Le dialogue s'acheva vingt-cinq ans plus tard, au *Bard College*. Les derniers mots de ma réponse à la question finale, en 2007, mentionne le « désagrément » de devoir affronter, encore et encore, des « termes d'hostilité ». On pourrait demander une scrutation de la différence, qui n'est pas seulement sémantique, marquée par l'arc de ce quart de siècle écoulé.

L'exaspération et le désespoir de l'exil d'avant l'exil, dans la Roumanie du despotisme ceaușiste, sont devenus, semble-t-il, pour l'homme exilé dans l'Amérique des exilés de tous horizons, des désagréments plus ou moins communs, voire supportables. L'humour roumain, particulièrement inventif, et le traditionnel *rire-et-larmes* juif ont amplifié, pour ainsi dire, au cours de cette migration dans le pragmatisme du Nouveau Monde, leur fonction thérapeutique. Les préjudices profonds qu'apportent inévitablement la dépossession et la dislocation nommées exil paraissent être compensés par un essor tant espéré de sérénité ou de résignation, dus non seulement à l'âge, mais aussi au domicile. Les aléas du qui-perd-gagne nous réservent, comme on le voit, bien des tours et des surprises, qui font la nique à notre perspicacité pleine d'insidieux préjugés.

Mon interlocuteur me demandait, en 1982, au début d'un dialogue qui allait donc durer un quart de siècle, si nous pouvions aussi trouver la « racine juive » de l'état de siège que je vivais. Dans sa dernière question, Leon voulait cette fois savoir si, au cours de la vieillesse qui est la mienne sur le territoire américain, le roman auquel je travaillais avait aussi une valence juive.

Encore et encore le « problème juif », auquel j'ai été confronté durant toute ma déjà longue biographie, mais sur lequel, précisément pour cette raison-là peut-être, je n'avais guère envie, du moins au début, de me pencher à nouveau.

Entre la première et la dernière question, entre 1982 et 2007, l'invariant interrogatif focalise sur le même problème « insoluble ».

Il existait dans mes réponses, surtout au début, une irritation à peine voilée, une irrépressible gêne à aborder et à reprendre avec insistance ce thème et son symptôme ubiquitaire, la souffrance juive. Qu'il le veuille ou non, « l'interviewé » que j'étais assumait pourtant, progressivement, le fardeau dont son fidèle ami le chargeait à bon escient, souhaitant le guérir.

Fallait-il vraiment, nécessairement, chercher en 1982 une racine « juive » dans la suffocation à laquelle tout le pays était soumis ? Il aurait été facile d'identifier cet état d'impasse traumatisante dans presque toute la population roumaine de ces décennies de disgrâce « multilatéralement » fermentée du quotidien. Le désastre dans lequel notre pays s'était peu à peu effondré avait pratiquement annulé les « différences de nationalité, de religion, de sexe », etc., par une répartition du malheur sur la tête de chaque habitant ; dans cet état policier, les seules exceptions, qui n'en étaient peut-être même pas totalement, semblaient être les écervelés de la Nomenclature, les nombreux « organes » de surveillance et les plus nombreuses encore « courroies de transmission » des Directives de soumission à l'attention des masses. Revendiquer un surcroît d'insupportable, en tant que minorité toujours plus mineure, paraissait indécent, me disais-je, naïvement, alors.

Et pourtant... Le motif du déclenchement du dialogue, tout comme les motivations de l'assaut public auquel j'étais soumis à cette période, avaient une racine juive. Elle était reconnaissable en ce qui avait provoqué ma réaction de claustration et d'impuissance, à savoir les accents clairement, grossièrement antisémites de la campagne de presse menée contre « l'extraterritorial » que j'étais devenu dans la presse clanique du Parti. Étrange « originalité » – mais qui n'était pas la seule – de la presse socialiste dirigée

et contrôlée par le Parti, dans le byzantin national-socialisme carpatodanubien, recalibré, recostumé et régénéré rhétoriquement sous le règne du communiste Ceaușescu.

À la question d'une racine juive de mes pauvres malheurs, j'ai répondu, presque instinctivement : « Très tôt, durant mon enfance : le choc du camp d'extermination. » La posture réitérée de victime dont j'étais à nouveau honoré en 1982 avait ravivé les souvenirs troubles d'un passé que j'aurais voulu oublier.

La racine juive de mon désespoir ne manquait pas ; l'apprentissage précoce de l'horreur n'était pas non plus une invention malade, ni le réapprentissage des obsessions antisémites du milieu, auquel j'étais contraint, quatre décennies après l'Holocauste.

L'écriture se chargeait, en ce début de communication épistolaire avec Leon, d'une sorte de conscience de la damnation, obturant semble-t-il toute diversion protectrice. Je me refusais, de fait, les chances de l'introspection elle-même. Je ne sais toujours pas aujourd'hui si je dois chercher un accent juif dans cet excès, ou me rappeler seulement l'agression continue de l'intimité, sous une dictature de plus en plus hystérique, et la débilitation de l'énergie analytique, avec les inévitables effets de prostration, de dégoût et d'abandon autiste qu'elles entraînaient.

Dans ces conditions extrêmes non plus, ma condition juive ne perdait pas sa signification – et elle méritait, peut-être, d'être rediscutée et nuancée. Je ne trouvais toutefois guère, hélas, de ressources plus estimables que celles, trop peu intellectuelles, de la confusion et de la dépression. Il ne me reste plus qu'à assumer les justifications et la responsabilité de ce déclassement.

Les hésitations et la gêne avec lesquelles j'ai abordé ces questions répétées concernant ma judéité avaient sans doute aussi des motivations qui dépassent mes données personnelles. S'agirait-il de l'induction vénéneuse à laquelle Hannah Arendt faisait allusion quand elle nous rappelait que les siècles d'antisémitisme de l'Europe chrétienne ont forcé le Juif à intérioriser, à « internaliser » lui-même les irradiations antisémites du milieu, que Hannah Arendt elle-même n'a peut-être pas pu dépasser entièrement ? Irradiations reconnaissables, probablement, dans la réticence et

dans la solitude, dans la suspicion et dans la timidité, comme dans la codification avec lesquelles le Juif opère devant les yeux du public ? Il est plus facile pour moi, semble-t-il, de dévoiler et de définir ma judéité en tant qu'étranger sur le sol américain, que dans les contrées familières de la vieille Europe où j'ai été mis au monde.

Rappelons-nous l'extraordinaire épisode du *Journal* de Kafka où, dans une station balnéaire, il prend chaque jour son déjeuner avec le même groupe de Teutons distingués, parmi lesquels un rigide « colonel », jusqu'à ce qu'ils identifient chez le Pragoïson « accent » étranger – à moins qu'il ne force lui-même cette reconnaissance sarcastique, comme il l'avait essayé et l'essaierait encore plus d'une fois. Un pendant de cette saynète serait à trouver dans les lettres à Milena, dans la métamorphose qui transforme le marginal de la société en l'insecte qui le représente aux yeux des autres, dans la faute sans faute qui cherche son origine et son absolution dans un procès obscur dépourvu de fin autre que celle de l'existence même. L'intériorisation de cette hostilité explique peut-être aussi le conseil mélancolique, sinon masochiste, de Kafka : « Dans le combat entre toi et le monde, seconde le monde. »

Si cet effet de recroquevillement intérieur produit des malformations juives, que dire encore des mutilations spirituelles que l'antisémitisme engendre dans le chrétien.

« L'antisémitisme est le soufflet le plus horrible que Notre Seigneur ait reçu dans sa Passion », dit le chrétien catholique français Léon Bloy. À ses yeux, ce soufflet est perpétuel (il « dure toujours »), mais c'est aussi « le plus sanglant et le plus impardonnable », car le Sauveur « le reçoit sur la Face de sa Mère », juive, et « de la main des chrétiens » même. Cet avertissement n'a pas vraiment eu les conséquences bénéfiques attendues dans le monde chrétien, ni après l'effondrement du national-socialisme nazi, ni après celui du socialisme de type soviétique.

Resterait donc ce que nous avons l'habitude d'appeler... l'assimilation. Soit le passage progressif de la prémisse ethnique en laquelle il t'a été donné de naître, à la société dans laquelle tu vis, hybride, héritant de l'une et de l'autre sans peut-être en posséder

aucune en totalité... Est-ce bien, est-ce mal – c'est ce qu'il nous est donné à vivre, entre guerre et paix.

Et ce phénomène n'est pas seulement juif : il est de plus en plus répandu, dans ce monde contemporain des migrations accélérées, il se retrouve dans tous les pays d'immigration et pas seulement là (il y a cent soixante-dix ethnies à New York !), tout comme en Israël, où ceux qui sont revenus de la diaspora millénaire doivent s'adapter à une réalité étrangère, sans réussir toujours à devenir de véritables Israéliens authentiques, troublés qu'ils sont, même après toute une vie vécue dans leur nouvel-ancien pays, par la dualité d'une identité mixte, celle de leur pays d'origine et celle du pays où ils résident.

Roumain depuis plusieurs générations (quoique je ne sois pas chrétien orthodoxe), entretenant depuis l'adolescence un agnosticisme dubitatif, je pourrais tenter d'expliquer, ne serait-ce que partiellement, mes hésitations, en scrutant la partie judaïque de l'hybride que je suis devenu et ne cesse de devenir encore, à cause de ma formation intellectuelle même, et non seulement à cause de l'infection du ghetto par l'inimitié environnante.

Le domicile linguistique et spirituel de la culture roumaine, les amitiés roumaines, non seulement littéraires, qui m'ont marqué, l'atmosphère roumaine dans laquelle continuaient de vivre les membres de ma famille, où qu'ils se fussent réfugiés – c'est là beaucoup plus qu'une simple « assimilation ». Le moment où l'on est à nouveau contraint de prendre sa besace sur son dos pose assurément, et avec une acuité accrue, les questions des générations précédentes. Se situer entre deux rives, renoncer aux habitudes et à la foi de sa famille originaire, perpétuer dans sa condition d'allogène vis-à-vis des communautés de toutes sortes, en tous lieux, tout cela n'augmente pas les chances d'une ferme articulation de l'identité.

« Les rapports qu'entretient un Juif, homme ou femme, avec son identité peuvent être si opaques, si éprouvants et si riches d'ambiguïtés historiques, sociales et psychologiques que ceux-ci définissent – si tant est qu'il soit loisible à la définition d'inclure l'indécidabilité – la condition même de la judéité », écrit George Steiner dans un livre paru récemment, *Les Livres que je n'ai pas*

écrits¹. Ce ne sont pas seulement des impulsions *pro domo* qui me font tenir à affirmer que cette incertitude et cette indécision me semblent, non seulement légitimes, mais aussi fastes.

« À quoi s'assimiler ? », demandait Saul Bellow. À quoi, effectivement : à la solution « finale » préconisée par l'un des pays européens les plus civilisés, au goulag communiste, au fanatisme sanglant et moyenâgeux de l'islam ? Beaucoup d'écrivains, d'artistes et d'intellectuels juifs se sont toutefois assimilés pleinement aux cultures allemande ou russe, voire à la culture islamique. Écrivain d'origine juive et européenne, Saul Bellow est lui-même un grand écrivain américain. Assimilé ? La célèbre phrase d'*Augie March* (« je suis un Américain né à Chicago ») figure dans toutes ses biographies. J'ai connu Bellow, et je puis dire que c'était un Juif « définitif », si assimilé et si attaché qu'il fût à la culture américaine. Peut-être faudrait-il appeler comme témoin notre concitoyen Mihail Sebastian, lui qui a écrit qu'il se ficherait d'être juif seulement s'il vivait sur une île déserte, et que, en tant que Juif du Danube, il ne peut pas imaginer une loi antisémite qui lui interdirait d'aimer sa terre natale. Comme on le sait, toutefois, Sebastian a aussi admiré jusqu'à la fascination l'hypnotique Nae Ionescu², et a œuvré comme collaborateur de base du journal de ce dernier, entretenant avec ferveur l'heureuse faute de l'entente avec ses amis nationalistes et ses confrères nullement fraternels de la rédaction.

Il ne serait pas inutile de relire aussi *Un été à Baden-Baden*, l'excellent roman de Tsytkin sur Dostoïevski, écrivain si « sensible aux souffrances des hommes » qui a néanmoins légitimé « la croix peinte sur la porte de la maison d'un Juif au temps du pogrom ». Nous pourrions nous interroger, avec l'auteur, non pas tant sur la longévité macabre de la maladie antisémite, que sur la dévotion inébranlable des exégètes juifs envers ce grand écrivain slavophile et antisémite. « Comment faut-il comprendre l'attraction insolite des Juifs envers Dostoïevski ? », demande Tsytkin.

1 Trad. M. Groulez, Gallimard, 2008.

2 Nae Ionescu (1890-1940), philosophe très influent dans l'entre-deux-guerres roumaine, nationaliste proche de l'extrême-droite, également directeur du journal *Cuvântul*.

« Pourquoi étais-je attiré et fasciné par la vie de cet homme qui nous méprisait, moi et mes semblables ? »

Iosif Hechter (nom de naissance de Mihail Sebastian) aurait pu se poser des questions semblables, lui qui admirait – je suppose – non seulement le fakir intellectuel Nae Ionescu, mais aussi cet esprit incomparablement plus élevé que fut Mihai Eminescu, le poète national roumain, grand poète et fervent nationaliste.

Questions qui pourraient en tourmenter bien d'autres, « assimilés » jusqu'à la passion et jusqu'au sacrifice à la culture à laquelle ils voulaient et croyaient faire partie.

Que reste-t-il d'un Juif qui n'est ni religieux ni nationaliste, et qui ignore la langue de la Bible, demandait Freud. Beaucoup, répondit le psychanalyste, sans se risquer à détailler cette racine trop complexe ni son ineffable. Que reste-t-il d'un Juif libéré par miracle de l'hostilité des autres, demanderais-je à mon tour. C'est-à-dire, libéré de « l'antisémitisme » chrétien (européen et roumain) que Sebastian considérait comme la périphérie de la souffrance juive, avant de faire lui-même l'expérience de cette périphérie incendiée.

Je crois comme lui qu'il existe une composante plus importante et plus grave de la judéité – articulée entre une sensibilité, une expérience millénaire, une ferveur judiciaire, une intelligence, une créativité et une éthique – plus importante et plus grave, oui, que ce que j'appelais à la fin du dialogue avec Leon des « termes d'hostilité ».

Ils ne sont pas peu nombreux à croire que l'adversité d'autrui, plus que la fidélité envers la foi de nos ancêtres, a été la force de coagulation de la communauté hétérogène de la diaspora juive, comme de celle d'Israël, et que sans cette menace constante les Juifs auraient été « assimilés » depuis longtemps, jusqu'à disparaître, parmi les peuples du monde. J'ai des raisons de me demander moi-même si ma biographie, accidentée par ses cyclones et par ses cycles d'hostilités, m'a défini, en fin de compte, plus que ne l'a fait la prémisse de mon origine.

Que signifie être juif, de fait ? Les religieux répondent par une mère juive, et ajoutent : la circoncision ; le Talmud soutient que c'est le refus de l'idolâtrie. Disons que je remplis ces critères qui,

s'ils sont nécessaires, ne me semblent en tout cas pas suffisants. Je me rappelle qu'en 2005, lors d'un dîner donné par l'ambassadeur d'Israël à Berlin en l'honneur d'Imre Kertész, j'ai assisté à l'une de ces situations embarrassantes dans lesquelles je me suis retrouvé, moi aussi, plus d'une fois. Prié de parler de sa judéité, Kertész a hésité quelques instants, avant de répondre d'une manière trop peu agréée par ses hôtes : « Je suis seulement juif parce que j'ai été envoyé, en tant que Juif, à Auschwitz. » Je connaissais les opinions et les livres de Kertész, je savais qu'il avait tout simplement dit la vérité, et je savais aussi qu'il avait déclaré, à de nombreuses reprises, qu'Auschwitz avait été l'expérience essentielle de sa vie, et qu'il lui en était reconnaissant. C'était sa vérité, sans doute choquante, comme l'avait été cette expérience extrême de sa vie. L'écrivain américain Henry Roth notait, à l'âge de quarantevingt-dix ans, au sujet de l'un de ses personnages : « Il n'était juif que parce qu'il devait l'être. Il n'y voyait aucune vertu, prisonnier d'une identité dont il n'avait aucune chance de se libérer jamais. »

Dans le silence qui s'était abattu sur le dîner de l'ambassadeur, Kertész le nobélisé a toutefois ajouté : « Je suis bien sûr solidaire avec le destin juif, et attentif et soucieux du sort d'Israël. »

Ma vérité est autre que celle de Kertész. Ma famille était différente de la sienne, je ne suis pas devenu juif par ma déportation en Transnistrie ; la Roumanie était différente de la Hongrie.

« La passion de la connaissance en soi, l'amour de la justice poussé jusqu'au fanatisme, et l'aspiration à l'indépendance – ces traits de la tradition judaïque me font remercier le destin d'être juif » : ainsi Einstein définissait-il, flatteur et essentialisant, sa condition.

Je souscrirais à toutes ces tentatives de définition, et à d'autres, sans trouver pourtant la formule parfaite. Même sans omettre le conflit et la complémentarité entre Athènes et Jérusalem, entre hébraïsme et hellénisme, entre l'éthique et l'esthétique que chaque artiste, qui plus est un artiste juif, insuffle dans sa vie et dans son œuvre, je n'atteindrais toujours pas une conclusion définitive. Les ambiguïtés persistent, l'opacité, l'intranquillité, l'incertitude et les indéterminations, comme le précise George Steiner. Je trouve que c'est bien ainsi... Si je devais toutefois choisir ma définition préférée parmi celles qu'a promues la religion judaïque elle-même,

je dirais que, oui, je voudrais être défini comme un adversaire de l'idolâtrie sous toutes ses formes.

Malgré tout l'humour que nous pourrions mobiliser dans la sérénité du troisième âge, et malgré tout le pragmatisme que voudrait nous transmettre le Nouveau Monde, cette évolution depuis la colère et depuis la dépression jusqu'au désagrément actuel n'a pas été rapide, ni magique, et je n'ose toujours pas la considérer comme achevée, je l'avoue, aujourd'hui non plus. Mon départ de Roumanie en 1986, départ longtemps retardé, et d'une certaine manière encore contraire à ma volonté, n'a pas supprimé tout bonnement l'équivoque de ma condition juive, il en a seulement transféré les tensions dans un autre espace et dans un autre temps, ajoutant aux questions et ajournant encore la réponse ultime, mais diminuant, probablement, les tensions nées du ghetto est-européen.

Comme on le voit dans ces *Tiroirs de l'exil*, ouverts, de manière significative, en partie seulement à Bucarest, en partie à Jérusalem et au Collège américain « Bard », la nouvelle forme d'étrangeté, dans sa nature concrète et dans ses dilemmes immédiats, n'a pas totalement liquidé les traumatismes de l'exil intérieur, antérieurs, apportés de chez-soi. En tant qu'écrivain roumain, ma relation avec le passé n'a pas été annulée, en tant que Juif les chocs ne se sont pas estompés, d'autant plus que ma Patrie prenait soin de devancer mes sessions cycliques de réanimation par des attaques, à la fois personnelles et ethniques, venues cette fois depuis de surprenants recoins de l'élite intellectuelle démocrate. Mon étonnement a été aussi grand que l'intensité excessive de ma réaction, souvent silencieuse, à ces preuves de non-oubli. Les occasions n'ont pas manqué, durant cette période de « transition » convulsive et inachevée de l'authentique communisme roumain à l'authentique démocratie roumaine.

Il y eut aussi, peu nombreuses mais non moins essentielles, des voix venues d'une autre Roumanie, moins visible, moins sonore et moins alourdie de titres et de bénéfices, la Roumanie à laquelle aujourd'hui encore je me sens attaché. Je ne citerai pour exemple

qu'un passage d'un texte de Livius Ciocârlie¹ qui pourrait aisément être adapté aux subtilités dont, aujourd'hui encore, une partie des coryphées et des magistrats du monde littéraire et culturel nourrit son propre narcissisme :

« Ils sont nombreux – chez nous comme ailleurs – ceux qui croient nécessaire de “fouiller” le passé. Tu es libre de ne pas le faire, mais alors, implicitement, tu l'assumes. Tu assumes, par exemple, le fragment suivant : “Si nous regrettons quelque chose pour nos amis juifs, ce n'est pas tant le fait qu'ils devront souffrir à cause du mouvement légionnaire. Celui qui est injustement frappé (et dans leur cas nous savons bien qu'ils seront injustement frappés) est moins tourmenté, disait un philosophe, que celui qui frappe. Nous regrettons cependant qu'il leur soit interdit de voir et de comprendre tout ce qui est bon, tout ce qui est porteur de vérité, dans le légionnarisme.” Ces lignes ont été écrites par Constantin Noica², et non par le Père Ubu. Je le répète, chacun est libre d'assumer ce qu'il veut. Mais s'il ferme les yeux sur de telles phrases, comme s'il ne les avait pas écrites, qu'il ne s'étonne pas, qu'il ne se révolte pas lorsqu'on le qualifiera d'antisémite ou d'extrémiste fanatique. »

Comme on le voit, le « tiroir » de l'exil intérieur a été ultérieurement déplacé, avec les dialogues de Jérusalem et du *Bard College*, à grande distance du « pays lointain », ce qui signifie que l'exilé d'hier n'a pas totalement réussi à être apaisé en l'exilé d'aujourd'hui. Il est resté excessivement attentif, semble-t-il, à l'écho venu de loin, il enregistre les subtiles divagations différenciant l'antisémitisme canonique des frivolités conjoncturelles de certains intellectuels et artistes éminents, et il comprend que ce que les débats post-communistes ont révélé, ce que les scandales parus quotidiennement dans la presse de sa terre d'origine montrent, ce ne sont pas nécessairement ou pas seulement les jaillements périodiques d'un antisémitisme toujours bien enraciné dans la tradition et survivant par-delà les disponibilités opportunistes toujours actives, c'est aussi de l'indifférence cynique envers notre prochain et notre semblable, qu'il soit juif, hongrois,

1 Livius Ciocârlie (né en 1935), essayiste et critique littéraire.

2 Constantin Noica (1909-1987), important philosophe roumain.

tzigane, ou même simplement roumain. Ces réalités sont visibles à l'œil nu dans la presse quotidienne roumaine, et l'on peut aussi les lire entre les lignes habilement ciselées de la presse culturelle, même celle qui prétend justifier la démocratie.

« Tu deviens finalement ce que l'on t'a répété que tu es », avertit Canetti. Juif-roumain dans un pays qui n'aime guère les métèques et les intrus, juif-américain dans le paradis terrestre des exilés de toutes sortes. Mais en fin de compte, en toute fin de compte ? Ne serais-tu pas encore celui que tu as été au tout début ? Il ne te reste qu'à te reconnaître en celui que l'on t'a répété que tu es : l'assassin de ton frère Jésus, le parent de Marx, le collaborateur de Staline, le responsable d'Hitler et de la Seconde Guerre mondiale, l'éminence grise de Wall Street, le nazi qui tue chaque jour des enfants palestiniens, le magnat de la presse écrite et non-écrite du monde, où tu réimprimes, chaque nuit, encore et encore, à des millions d'exemplaires toujours insuffisants, ton œuvre capitale, les Protocoles des Sages de Sion. Ou bien, comme dirait quelque littérateur futé des rives de la Dâmbovița¹ : un « membre de la famille Goldman »... Allusion à un marxiste communiste nommé Lucien Goldman, expatrié à Paris, mais aussi à toute une lignée – ou « famille » – obsédée par « l'autolégitimation » à travers « la chasse et la vengeance comme raison d'être ». Voilà une manière plus drastique, reconnaissons-le, que celle du vieil enfant Albert de la famille Einstein, de percevoir la catégorie maudite.

Il semble tardif et vain de refuser d'être mis dos au mur avec les autres, quoique je ne sois pas chargé de péchés communistes et que je ne sois pas non plus un professionnel des escroqueries et des profits capitalistes propres à ceux que l'on nomme ou surnomme Goldman. De telles flatteries viennent de loin, même si cela se passe aujourd'hui, et il est à portée de ma main, peut-être, de les qualifier maintenant de simples désagréments. Les deux dernières décennies, vécues en Amérique, m'ont déshabitué des clichés auxquels j'ai été confronté dans ma biographie antérieure.

Le paradis n'est toutefois pas terrestre, évidemment. Même ici, dans ce Nouveau Monde optimiste, les flammes et les furies

1 Rivière qui coule à Bucarest.

de l'enfer peuvent t'atteindre. Le 11 septembre 2001, j'ai senti, soudain, tout un passé me rattraper: de fait, il n'existe pas de refuge assez éloigné ni assez sûr dans ce monde énervé qui est le nôtre aujourd'hui. Les pirates de l'air étaient les ténébreux envoyés du Très-Haut, ils criaient vengeance, voulaient une chasse aux incroyants. J'étais parmi ceux que l'on chassait, parmi les incroyants. Tout voyage hors de l'Amérique nous fait connaître aujourd'hui une combinaison toujours plus banale et plus belliqueuse d'anti-américanisme renouvelé à chaque désastre, et d'antisémitisme, qui n'a pas besoin d'être renouvelé.

Nous tenterions en vain de nous présenter aux autres comme des hommes de bien imparfaits, semblables à ceux d'ailleurs et de tous horizons, nous essaierions en vain de nous justifier par la connaissance, la justice, l'indépendance individuelle, le droit à l'opinion. L'œil preste des consciences vigilantes démasque notre véritable identité. Il serait stupide – et, en fin de compte, inutile et malvenu – de ne pas accepter l'affront d'un tel hommage. « L'honneur d'être expulsé », comme disait Cioran.

Pourquoi pas, en définitive? Sous les assauts de ces intempéries qui, depuis des millénaires, te valident, pas le temps de s'ennuyer. La condition que j'assume, finalement, avec d'autant plus de sagesse propre à la vieillesse et de détachement américain, est en réalité un privilège, un honneur qui anoblit.

Voilà aussi comment je résume, au terme des monologues et des dialogues qui animent mon vieillissement, l'honneur d'être rejeté. Je me considère comme privilégié, dans le bien comme dans le mal qu'implique l'hostilité. L'intensité des sentiments, la réévaluation permanente de l'humain sont les signes de situations extrêmes, d'expériences-limites. Rien ne saurait mieux mesurer la richesse de l'éphémère qui nous est donné à parcourir. Les surprises ne cessent pas après que l'on s'est reconnu, enfin, en soi-même.

Mon ami Jerry Groopman, célèbre médecin et intellectuel de Harvard, m'a appelé récemment, un samedi après-midi, comme il le fait d'ordinaire, à son retour de la synagogue: « J'ai débattu de toi avec notre rabbin, aujourd'hui. » J'ai dressé mes vieilles oreilles avec étonnement, surpris que Jerry ait oublié que, contrai-

rement à lui, je ne suis pas religieux. « Nous parlions de Noé. » Ah, oui, le frère de mon grand-père portait le nom du fameux Héros du Déluge, nom qui m'a été transmis en héritage codifié dans la langue codifiée du peuple élu. Étrange lien prémonitoire avec mon métier, hydro-technicien...

Le débat de ce samedi-là, dans la synagogue que fréquente à Boston mon nouvel interlocuteur, avait été centré sur le dilemme suivant : Noé a-t-il ou non été plus qu'un juste de son temps. Les talmudistes de Boston avaient comparé le dialogue entre Noé et Dieu à celui entre Dieu et Abraham. Lorsque Dieu annonça à Noé le châtement divin et sa mission durant le déluge qui allait punir les pécheurs, il écouta tranquillement, en silence. Un sage de son temps. Lorsqu'Abraham fut averti de l'annihilation de Sodome et de Gomorre, il intervint et négocia en faveur des condamnés. Même devant le Dieu unique, il refusait l'idolâtrie, comme le Talmud le demande à un véritable Juif. Mais s'il y a tout de même là une centaine d'honnêtes gens ? Soit, si tu en trouves une centaine, je renonce au châtement. Et s'ils ne sont qu'une cinquantaine ? Soit, s'ils ne sont qu'une cinquantaine aussi, je renonce. Et s'ils ne sont que dix ? Si tu trouves dix justes à Gomorre, je renonce au châtement. Dix étant le nombre d'hommes juifs nécessaires pour la prière. Mais Abraham le Juif lutte pour les autres, même pour les pécheurs, et non seulement pour soi-même. Et s'il n'y en a qu'un seul, en fin de compte ? Même s'il n'y en avait qu'un... on pourrait renoncer au terrible châtement de tous. C'était là ce qu'Einstein soutenait aussi, de fait, dans sa profession de foi, tout comme, probablement, mon grand-père Abraham, mort en Transnistrie. Abraham n'était pas seulement un sage de son temps, tranchèrent ses descendants de Boston, mais un sage de tous les temps.

Ce n'est pas seulement en l'honneur de ce solitaire, devenu le père des trois religions monothéistes, que je me suis retrouvé moi aussi, l'agnostique, dans le récit du médecin croyant. Sans devenir par-là moins agnostique. Je me suis rappelé, non sans plaisir, qu'Abraham aussi a été un exilé, qu'il a quitté sa maison, sommé d'atteindre le Pays de Canaan.

Les vieilles histoires sont de nouvelles histoires. Nous devenons bien, en fin de compte, ce que l'on nous a répété et que nous savons que nous sommes.

L'identité n'est pas synonyme de carte d'identité. J'écris ces lignes de conclusion à l'approche d'un retour dans cette Roumanie « triste, emplie d'humour¹ ». Je pourrais découvrir qu'elle n'est pas si triste, et que j'ai assez d'humour pour me présenter comme converti, enfin, à moi-même, tel que ma Patrie m'a toujours souhaité, tel qu'elle m'a constamment répété que je suis. Je pourrais à l'aéroport justifier mon identité par mes deux passeports, le roumain et l'autre, l'américain, ce passeport bleu tant convoité et calomnié – sorte de réplique par-delà les époques au célèbre passeport rouge, soviétique, dont s'enorgueillissait Maïakovski.

Je préférerais toutefois présenter en guise de papiers officiels ces *Tiroirs de l'exil*, ou, mieux encore, les mots de passage que l'ombre de Maurice Blanchot a calligraphiés pour moi sur l'aéroport Charles-de-Gaulle de Paris, avant que je n'embarque pour Otopeni²: « Si vous regrettez votre pays, vous trouverez ici chaque jour plus de raisons de le regretter ; mais si vous parvenez à l'oublier et à aimer votre nouveau séjour, on vous renverra chez vous, où, dépaysé une fois de plus, vous recommencerez un nouvel exil. »

Ou bien encore le mot du moine Hugues de Saint Victor (XII^e siècle): « C'est encore un voluptueux, celui pour qui la patrie est douce. C'est déjà un courageux, celui pour qui tout sol est une patrie. Mais il est parfait, celui pour qui le monde entier est un exil. Le premier a fixé son amour sur le monde, le second l'a éparpillé, le troisième l'a éteint. »

New York, 22 février 2008

1 Citation d'un poème de George Bacovia, « Avec vous » (1930).

2 Aéroport de Bucarest.

APPENDICE

CAMARADE ANA LE PARADOXE PAUKER : ANTISÉMITISME ET COMMUNISME (2014)

Si l'Histoire se répète comme farce, comme on nous le dit, cette farce répétée contredit, surtout si elle est noire, tout humour, même l'humour noir, et reste un pénible fardeau, difficile à supporter.

Cela étant dit, il semble impossible de ne pas être alertés par le fait que, durant la dernière décennie au moins, l'antisémitisme est devenu une réalité en de nombreux lieux, et un thème ardent dans certains débats politiques, non seulement dans le monde musulman, mais aussi dans les jeunes et les vieilles démocraties.

Depuis le début de ce nouveau siècle, l'antisémitisme s'est démultiplié au-delà de toute prévision, diffusé par des politiciens, par des autorités religieuses et par toutes sortes de propagandistes, de journalistes et d'intellectuels, jusqu'à devenir une forme globalisée de la haine et de la manipulation.

J'ai hélas été confronté à cette pathologie dès ma prime enfance, dans un camp de concentration, puis dans le « national-communisme » ceaușiste, et enfin dans la Roumanie post-communiste, cette fois depuis mon lointain exil américain. Je dois reconnaître qu'aujourd'hui, à cet âge avancé, aucune réaction ne me semble optimale : l'ignorance, l'ironie, la fureur, le dégoût, l'étonnement, ni même la déconstruction des clichés et des aveuglements.

Il y a plusieurs années, j'ai rencontré à Berlin, dans un journal allemand, cette réplique sarcastique due à un écrivain juif-allemand : « *ils ne nous pardonneront jamais l'holocauste.* » Il voulait dire que l'holocauste resterait à jamais une preuve incontestable de l'horreur antisémite et que « *eux* », les antisémites,

ne pourraient pas la nier. Il s'est trompé, naturellement. Ils ont été capables de le nier, et de ne pas pardonner non plus d'autres péchés juifs comme le communisme et le capitalisme, l'arrogance et l'humilité, la soif du « sang du peuple » et l'obsession de l'argent, la domination du monde – la liste s'allonge continûment et remplit déjà toute une vaste bibliothèque de livres, d'articles, d'études, presque impossible à évaluer.

On pourrait toutefois mentionner un modeste ajout exotique : « Les préjugés du Nobel quant aux Juifs » (« *The Jewish Bias of the Nobel* »), dû au Dr. Jan C. Biro (Institut Karolinska de Stockholm et Fondation Homulus de Los Angeles), texte pouvant être lu comme un manifeste. Il commence par une citation du testament d'Alfred Nobel (« que les prix soient décernés sans aucune considération de nationalité, de sorte qu'ils soient attribués aux plus dignes ») pour mieux contredire ensuite cette disposition testamentaire par une focalisation persistante sur la nationalité des lauréats, plutôt que sur la valeur de leur œuvre. Il y eut beaucoup de protestations contre cette Croisade pour sauver le prix Nobel, notamment dans le respectable quotidien *Le Monde* (« Un nouveau révisionnisme : le prix Nobel et les Juifs », article du 7 avril 2011), qui qualifie ce texte scandaleux de pamphlet déguisé en « étude » (une étude « hautement diabolique »).

Ainsi, même l'Académie Suédoise, pourtant si « cool », et la communauté scientifique rationnelle, ont fini par être contaminées par la lâcheté devant la suprématie juive.

Plusieurs siècles après l'Inquisition, les Juifs continuent d'être perçus par un nombre de gens nullement insignifiant comme une ethnie parfaitement cohérente formée d'individus tous identiques, le démoniaque « peuple élu », conspirant constamment en sa propre faveur et contre les autres, impeccablement organisé et armé pour la bataille globale, qu'elle soit économique, religieuse, culturelle ou militaire, et même pour la Haute Cour du jury du Nobel.

D'une ancienneté incontestable, la « conspiration » paraît cependant perpétuelle et ubiquitaire, dotée d'une énergie toujours jeune, et inexorablement couronnée de succès.

Dans ce contexte, il peut être intéressant de raconter l'antisémitisme de l'époque communiste et de la période qui l'a suivie,

dans certaines parties de notre planète paradisiaque. Je pense à un cas qui n'a rien d'idyllique, celui de la célèbre « *Pasionaria* » roumaine, la légendaire Ana Pauker, cette communiste ferme, inébranlable, qui a opté pour l'idéal révolutionnaire à cause de l'antisémitisme roumain et qui a fini annihilée par ce même antisémitisme, cette fois stalinien. Cas extrêmement significatif, représentatif du destin de nombreux militants juifs, à différents niveaux d'engagement et de visibilité. Beaucoup d'entre eux avaient rallié le Manifeste marxiste parce qu'ils rêvaient de justice et d'égalité universelle ; ils croyaient faire advenir ainsi la fin des persécutions auxquelles leurs ancêtres avaient été soumis, mais ils les retrouvèrent peu après au sein même de leur Parti.

Rappelons-nous qu'en quittant la gare de Zürich pour la Russie, où il déclencherait bientôt la Révolution, Lénine fut hué par d'autres militants, qui criaient : « Traîtres ! Vous serez pendus, instigateurs juifs ! » Ces adversaires de Lénine n'étaient pas des réactionnaires, mais bien des révolutionnaires russes.

La régénération d'une tendance humaine, encore et encore, lui confère de l'historicité, comme une présence constante, apparemment nécessaire à l'expérience terrestre. L'antisémitisme est une tendance de ce genre. Ce n'est pas seulement le « socialisme des imbéciles », comme on l'a dit.

Le besoin d'un ennemi, dans l'immédiat ou dans les lointains de l'inconnu, attise les obsessions, l'envie, la suspicion, la haine, et un piètre sens de l'acquisition de pouvoir et de supériorité, à laquelle toute une littérature d'incitation confère une aura de gravité.

Je me souviens d'une petite histoire que m'a racontée un ami, un écrivain roumain qui a travaillé pendant des années à la Bibliothèque de l'Académie dans la même pièce que deux intéressants collègues : une femme timide, silencieuse, une mathématicienne juive aux énormes dioptries, presque aveugle, qui dans sa jeunesse avait été communiste, mais qui s'était retirée de toute activité politique lorsque le Parti avait pris le pouvoir, et puis un jeune homme vif et bavard, d'origine paysanne, qui avait l'habitude de commencer sa journée de travail par des remarques grossières et des injures antisémites. À un moment donné, mon ami n'a plus supporté la situation, et lui a demandé : « Pourquoi fais-tu ça ? Ne

vois-tu pas que tu l'insultes, et qu'elle ne réagit jamais ? Peut-être qu'elle va te répondre, un jour, elle pourrait même t'accuser, car la loi interdit les insultes racistes. Pourquoi fais-tu ça ? » « Parce que ça me plaît », lui a répondu l'agitateur. « Y avait-il des Juifs, dans votre village ? As-tu eu des conflits avec eux ? » « Non, pas du tout. Je n'ai jamais vu de Juifs chez nous ! » « Alors, pourquoi ? J'en aurais, moi, des motifs de ressentiment : à l'école, nous avons été concurrents pour les mêmes prix, et ils nous ont souvent battus. Nous sommes pourtant restés des amis très proches. Alors, pourquoi fais-tu ça ? » « Parce que ! Parce que ça me plaît. »

L'antisémitisme ne provient toutefois pas seulement de l'ignorance, on le rencontre aussi parmi des gens intelligents et cultivés, nullement gênés de promouvoir des platitudes et des stéréotypes, et il semble alors inutile d'essayer de les convaincre que l'absence de Juifs ne résoudra pas tous leurs problèmes ni ceux de leur pays, et qu'un lieu sans Juifs ne se transforme pas instantanément en paradis.

L'affirmation du philosophe philosémite de gauche, athée, Jean-Paul Sartre, disant que « l'enfer c'est les autres », trouve une confirmation morbide dans de nombreuses rébellions, révoltes et révolutions, et dans leurs idéologies (« lutte des classes », « suprématie raciale », « infidélité » religieuse) ; elle est incomparablement plus populaire que le commandement sacré : « aime ton prochain ».

Le mal est plus commun que le bien, nous ne le savons que trop, et l'antisémitisme l'illustre constamment, aberration pas nécessairement héréditaire, mais entretenue depuis des milliers d'années et qui acquiert le prestige néfaste d'une prédisposition incurable, méfiance, hostilité, haine et violence contre les Juifs.

Lorsqu'un penseur comme Levinas nous dit que le sacré ne se manifeste que « là où l'homme reconnaît et accepte l'autre¹ », nous comprenons que la sacralité est perçue à travers la foi non seulement en Dieu, mais aussi en l'homme, en l'humain, en l'humanité, mais nous savons tout aussi bien que beaucoup d'oreilles restent fermées à cet appel.

¹ Emmanuel Levinas, *Les Imprévus de l'histoire*, Fata Morgana, Montpellier, 1994, p. 182.

L'antisémitisme jouit déjà de milliers de volumes qui l'ont étudié, propagé ou répudié, et pourtant, par-delà ses classifications (religieux, économique, culturel, raciste, politique), en fin de compte, l'enquête semble vaine. Le comble – ou l'un des combles – que fut l'holocauste a suscité chez beaucoup de gens de la terreur, de l'étonnement ou de la révolte, et certains ont considéré ce phénomène comme « inexplicable ». Imre Kertész, survivant d'Auschwitz, affirmait toutefois dans son discours de réception du prix Nobel qu'il eût été inexplicable que cette horreur n'ait pas eu lieu, tant elle était logique, prévisible et inévitable dans l'histoire de l'Europe, notamment. Il a raison.

Oui, il est difficile de convaincre des antisémites que le Juif (c'est-à-dire « l'autre ») peut tout aussi bien être une crapule que Jésus ou Einstein.

Les communistes juifs n'ont parfois pas été protégés, eux non plus, contre ce ressentiment infectieux, à suspecter leurs camarades juifs et à stigmatiser la judaïté même, pressés de démontrer, parfois par le crime, qu'ils ont rompu avec leur maudite origine.

Un exemple mineur, mais révélateur, de stupidité juive anti-juive : Leonte Răutu, le « *Gauleiter* » stalinien de la culture roumaine, Juif et despote communiste traînant une réputation de fourbe. En 1957, après avoir dirigé de nombreuses campagnes de censure à tout va, il accusa publiquement, au cours d'une réunion importante du Parti, le *Journal* d'Anne Frank de... « sionisme » ! Ni plus, ni moins.

La vie d'Ana Pauker m'a toujours semblé être un roman, et j'y suis revenu aussi souvent que j'ai pu. *Du point de vue non pas d'un historien ou d'un chercheur en sciences politiques, mais d'un écrivain s'intéressant plus aux contradictions qu'à la cohérence de l'engagement politique, fût-ce celui d'une staliniste.* Ce qui a intensifié mon intérêt, toutefois, ce fut une curieuse coïncidence, dans mon exil, loin de sa patrie et de la mienne.

Plus de dix ans après avoir quitté la Roumanie, j'ai reçu une surprenante lettre de Bucarest, de la part du docteur Gheorghe Brătescu, le gendre d'Ana Pauker. Je ne l'avais jamais rencontré, mais je savais qu'il était considéré comme un intellectuel authentique, estimé, plutôt isolé à cause de ses parentés malheureuses.

Il commentait élogieusement mon livre *Les clowns. Le dictateur et l'artiste*, avec une objection plutôt mineure visant mon essai « *Felix culpa* », consacré au célèbre intellectuel roumain Mircea Eliade, que j'aurais pris « trop au sérieux », et qu'il considérait, lui, comme une sorte d'éternel « *boy-scout* », un simple opportuniste de la Légion de l'Archange Michel (ou Garde de Fer, organisme d'extrême-droite armé d'une rhétorique chrétienne orthodoxe et de points de convergence avec le nazisme). Je ne doutais pas qu'il fût au courant de la furieuse campagne de presse qui s'était déchaînée en Roumanie contre mon texte.

J'ai eu bien des années plus tard, enfin, la chance de regarder mon interlocuteur bucarestois, dans le cadre d'un long entretien donné pour la télévision roumaine, où il parla de son existence au sein de sa famille, puis au sein du Parti communiste. Une rétrospective honnête et lucide, chose assez rare dans la vie publique actuelle en Roumanie. J'ai surtout été marqué par la scène nocturne de l'arrestation de sa belle-mère par la police secrète de son Parti. Devant toute la famille pétrifiée, le gendre déclara solennellement : « Si le Parti dit qu'elle est coupable, elle l'est. » Un intellectuel authentique, effectivement, qui ne retouchait pas son passé. Il allait mourir peu de temps après.

Le nom d'Ana Pauker disparut à sa mort, pour ne réapparaître qu'après 1989 et la chute du communisme, transformé en Hanna Rabinsohn, son nom de jeune fille ! Une cible parfaite pour une nouvelle vieille campagne contre les nouveaux vieux « ennemis du peuple », les Juifs.

Différemment des cas de Marx et de Trotski, sa judaïté aura été une constante sensible à chaque étape de sa vie. De même que l'antisémitisme.

* * *

Née dans un village, au sein d'une famille juive pauvre et pieuse, Ana Pauker montre une intelligence précoce. Son grand-père, le Rabbín, auquel elle est étroitement liée, fait fi de la tradition et réussit à l'inscrire dans une école religieuse pour garçons, un *heder*, où sa petite-fille excelle.

L'autre Hanna, Hannah Arendt, considérait la Roumaine comme le pays le plus antisémite. Affirmation plutôt hâtive, concernant une compétition dure, toujours renouvelée, où les nouveaux champions ne manquent pas.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, les mesures restrictives ont progressivement écarté les Juifs de nombreuses professions, et engendré dans leurs rangs une pauvreté aggravée. L'année de la naissance de Hanna Rabinsohn, le gouvernement interdit l'accès des enfants juifs à l'école primaire; cinq ans plus tard, les Juifs sont exclus des lycées et des universités. La Roumanie repousse la requête du Congrès de Berlin de 1878, demandant que l'on accorde la citoyenneté aux Juifs; elle n'accepte qu'une résolution au « cas par cas », tricherie permettant de n'offrir la « faveur spéciale » qu'à un nombre de demandeurs scandaleusement petit.

À cause de cette pauvreté, Hanna commence très tôt à travailler. On peut situer le début de son destin révolutionnaire à l'âge de douze ans : après avoir vu une manifestation antisémite, elle rentre à la maison paniquée, délirante, refusant de parler le yiddish. Son père disait qu'il aurait alors dû observer le *shiv'ah* (deuil juif) pour sa fille.

Des quatre enfants du très pieux Hersch Kaufman Rabinsohn, les deux garçons suivent la voie religieuse, tandis que les filles évoluent vers le communisme : choix et potentialités opposés, vies dédiées à des promesses divergentes.

Les Juifs roumains, disons-le clairement, ont rarement choisi la voie communiste, malgré les fréquentes affirmations de la presse nationaliste officielle voulant que ce soit eux qui aient introduit le poison communiste et détruit le bonheur de la Patrie. Contrairement aux clichés largement répandus tant avant la guerre qu'après le communisme, le nombre de communistes parmi les Juifs était étonnamment réduit : non seulement avant la Seconde Guerre mondiale (le Parti comptait alors environ mille membres, et la population juive atteignait le nombre de huit cent mille personnes), mais aussi après la guerre et l'holocauste (quand le recrutement intensif de nouveaux membres éleva le Parti à trois cent mille membres, en 1945, dont seulement 7 % de Juifs parmi eux). En 1989, année de l'effondrement du communisme européen, alors que le Parti de Ceaușescu avait atteint les quatre millions d'op-

portunistes, il n'y avait plus que quinze mille Juifs environ en Roumanie, pour la plupart âgés, et peu d'entre eux étaient communistes.

Ce qui les a rendus plus visibles, après la guerre, c'est que les Juifs ont été promus, au moins durant la première décennie, à des positions politiques importantes. Ana Pauker en est un exemple éloquent, en tant que première Juive ministre et dirigeante politique, et première femme ministre des Affaires étrangères du monde moderne.

Malgré la ferveur avec laquelle elle a accueilli le mouvement de gauche et commencé à y participer, Ana part en 1919 en Suisse, dans l'intention d'achever ses études et de devenir médecin. La médecine aurait-elle pu la sauver des abysses politiques qui allaient la modeler et finalement l'engloutir? Ses qualités intellectuelles, réellement mises « au service de l'humanité », comme elle le souhaitait, auraient-elles pu la protéger des pièges et des mystifications de l'idéologie, de la propagande et de la démagogie, de la cruauté, de la faute, de la souffrance? Quoi qu'il en soit, son mariage en 1921 avec Marcel Pauker (l'un des fondateurs du Parti Communiste Roumain, né dans une famille juive aisée et intégrée) l'a ramenée à l'hypnose révolutionnaire.

Il semble toutefois que ce soit la pauvreté qui ait porté le coup décisif à ses rêves.

Rentré en Roumanie, le couple Pauker renoue avec ses activités militantes. L'apogée de l'affirmation d'Ana Pauker dans l'action, encore illégale, du Parti Communiste, fut le célèbre *Procès de Craiova*, ou *Procès Pauker*, en 1936, à l'issue duquel un groupe de dix-neuf antifascistes a été condamné à dix ans de prison.

L'extrémisme de droite, l'antisémitisme et l'extraordinaire plaidoirie de l'accusée lui ont valu un grand écho international, accru par l'excellente équipe d'avocats de la défense, composée de prestigieux intellectuels roumains de gauche et de sept avocats étrangers, parmi lesquels la fille de Léon Blum. On ne s'étonne donc pas de voir ensuite la Brigade Roumaine de volontaires anti-franquistes engagés dans la guerre civile espagnole porter le nom d'Ana Pauker.

Alors que le nazisme et le fascisme renversent l'Europe, l'anti-sémitisme officiel s'impose au sein du spectre politique roumain. En 1938, la citoyenneté est retirée à une partie de la population juive et leurs droits civils sont drastiquement réduits. La Garde de Fer s'assure une certaine légitimité par sa performance électorale et entretient un climat incendiaire; l'expulsion du roi Carol II, en 1940, conduit à une dictature militaire alliée de l'Allemagne hitlérienne.

* * *

Un étrange épisode se produit durant cet automne, dans les relations habituellement hostiles entre radicaux de gauche et de droite.

Au cours d'un pèlerinage de « légionnaires » (ou membres de la Garde de Fer) à la prison de Râmnicu-Sărat, pèlerinage destiné à la célébration de la libération de leurs camarades, ils visitent aussi la prison des femmes communistes, intéressés par une rencontre et par un dialogue avec Ana Pauker, celle qu'ils surnomment « la Capitaine », titre que leur chef, Corneliu Zelea Codreanu, s'était accordé. La célèbre communiste appellerait elle aussi, au lendemain de la guerre, des adversaires politiques légionnaires à entrer dans le Parti Communiste, pour le renforcer, et elle se choisirait comme secrétaire personnel un beau jeune légionnaire...

C'est « la coïncidence des contraires », expression souvent employée par Mircea Eliade, lui-même ancien sympathisant de la Garde de Fer : des adversaires politiques s'allient contre leur ennemi commun, la démocratie corrompue, hypocrite et sournoise.

Peut-être n'est-ce d'ailleurs pas un hasard si, dans la nouvelle *Le vieil homme et l'officier (Pe strada Mântuleasa)*, achevée par Mircea Eliade à Chicago en 1967, l'image du système totalitaire communiste et de ses officiers apparaît dans une lumière plutôt modérée. Quiconque connaît les sympathies politiques de droite de l'auteur dans les années 1930 et les motifs de son exil, imposé par la prise du pouvoir par les communistes dans sa terre natale, après la guerre, aurait des raisons d'être dérouté par l'ambiguïté de sa description de la *colonie pénitentiaire* communiste durant la sombre première décennie stalinienne en Roumanie.

Si l'on identifie, comme le font les critiques littéraires, le ministre Anca Vogel de la nouvelle avec Ana Pauker, qui eut la même fonction politique, ainsi que la même apparence physique, presque virile, on reste surpris par sa représentation plutôt flot-tante, sinon sympathique, contrastant avec l'image acquise par le modèle à l'époque et aux yeux de la postérité. Même au sein de la population juive, celle qui lutta pour « l'avenir radieux de l'humanité » était considérée par beaucoup comme un monstre staliniste en plein combat féroce et inlassable avec « l'ennemi de classe ».

Au temps où se passe l'action de la nouvelle, la diabolisation d'Ana Pauker provenait déjà des plus hauts cercles de la hiérarchie, qui préparaient sa spectaculaire mise à l'écart du pouvoir.

La nouvelle est centrée sur Zaharia Fărâmă, un ancien professeur sur lequel la *Securitate* enquête à cause d'un incident insi-gnifiant. Interrogé sur son passé et sur celui de ses élèves, Fărâmă sombre dans une transe narrative destinée, comme dans les *Mille et une nuits*, à retarder la décision fatale des Autorités.

Les similitudes physiques et politiques d'Anca Vogel avec Ana Pauker semblent contredites par la surprenante vulnérabi-lité du personnage devant les récits énigmatiques et les mythes romantiques du détenu. Son comportement touche même à la complicité envers les précautions et les narrations apolitiques de Fărâmă, ce qui ne correspond guère à sa légende publique ni à la réalité de l'Europe de l'Est à cette période. La lugubre atmosphère stalinienne ne s'était pas dissipée, en Roumanie, lorsque Ana Pau-ker est tombée à son tour – et avec l'aval personnel de Staline – comme victime de « l'épuration ».

En exil, Eliade était devenu – peut-être aussi pour des rai-sons biographiques – un propagateur constant du « camouflage » sémantique, du sens caché, codifié, de son écriture. À travers le personnage de Fărâmă, l'auteur semble introduire le mythe ar-chaïque pastoral, opposé au mythe idéologisé et bureaucratisé du « progrès » insufflé chez ses interrogateurs par la discipline du Parti, individus décrits, cependant, sous des couleurs atténuées, dans une atmosphère presque « domestique ».

Les histoires de Fărâmă captivent avec une facilité étonnante ses geôliers, qui n'avaient pas la réputation d'être naïfs ni fascinés par les contes et les fables.

Curieusement, le « syndrome de la suspicion » – essentiel à l'activité de la *Securitate*, qui tendait plutôt à inventer ses coupables qu'à les découvrir – ne touche pas de manière décisive les auditeurs de Fărâmă... La suspicion était une caractéristique centrale et généralisée du communisme ; c'était elle – quoi d'autre ? – qui mobilisait la terreur cachée sous le masque rouge de l'Utopie. Le mythe, lui, avait perdu toute valeur, et devenait comique, après avoir engendré la terminologie mystificatrice du socialisme « scientifique ».

Ironiquement, dans le texte d'Eliade, la fameuse « Dame de Fer » cède elle-même la place à la mythomanie du narrateur, centrée sur la beauté sauvage d'Oana – ce personnage grandiose mesurant deux mètres quarante, descendante des « Géants de l'Hébre » de jadis – qui épuise la force de n'importe quel amant et que seul le taureau auquel elle s'accouple peut pacifier. Oana attend le salut d'un partenaire qui serait de même stature, « un sorcier, comme [elle], à cheval sur deux chevaux, un foulard rouge autour du cou¹ ». Un foulard rouge, évidemment ! Et il viendrait de l'Orient, évidemment, du pays du soleil levant. Le soleil de la Révolution, évidemment !

L'idéalisme juvénile, « anti-bourgeois », le libertinage sexuel, la soif d'aventures libératrices – tout cela avait marqué la jeunesse d'Ana Pauker. L'origine banlieusarde d'Oana faisait-elle écho à l'origine modeste de son « modèle » (une famille juive pauvre et rurale) ? Le mythe d'Oana suggère-t-il l'initiation précoce d'Ana à la transcendance judaïque et/ou au grand idéal de la Révolution ? Le gigantisme d'Oana symbolise-t-il la témérité de la Camarade Ana dans la lutte souterraine, illégale, du Parti ? Le docteur Cornelius Tarvastu – professeur de langues romanes à l'université estonienne Dorpat, seul prétendant qui soit plus grand qu'Oana, « d'une main », partenaire « prédestiné » avec lequel elle va errer à travers le monde (en 1920, précise l'auteur) – est-il une sorte de double littéraire de Marcel Pauker, diplômé de Polytechnique à Zürich, l'un des premiers communistes roumains (« le foulard rouge »), internationaliste excentrique et vaniteux avec lequel Ana se marie en 1921 ?

1 M. Eliade, *Le Vieil Homme et l'officier*, trad. A. Guillerrou, Gallimard, 1977, p. 62.

Le caractère mythologique et archaïque des histoires de Fărâmă représente-t-il la codification d'une idéologie pré- et anti-moderne qui rencontre dans une *unité des contraires* (expression eliadéenne) complice et complexe l'idéologie opposée, marxiste-léniniste? Pourrait-on aussi entrevoir cette *coïncidence des contraires* dans l'une des graves erreurs imputées par le Parti à Ana Pauker: l'acceptation après la guerre de ces ennemis dont les représentants lui avaient rendu visite en prison? L'attitude presque « conciliante » d'Anca Vogel envers Fărâmă signale-t-elle le début des « déviations » qui entrèrent dans le réquisitoire contre Ana Pauker?

Il ne faut pas oublier que la nouvelle d'Eliade est une œuvre littéraire dans laquelle le cliché politique est remplacé par une approche quasi-mystique de la réalité, selon la manière propre à l'auteur, et par une forme de *camouflage du sens*, grâce à de fréquents passages narratifs obscurs. Le personnage d'Anca Vogel n'est pas seulement fidèle à son modèle, Ana Pauker, il entre aussi en tension avec l'image standardisée de la staliniste fanatique, image promue tant par les communistes que par leurs adversaires.

* * *

La rencontre de ses ennemis politiques – les légionnaires de la Garde de Fer – n'est pas le seul choc venu de l'extérieur, durant la détention d'Ana Pauker. À un autre moment, plus troublant encore, le Parti lui demande de convaincre ses camarades d'idéal et de prison de la « trahison » du déviationniste Marcel Pauker – lequel a déjà été éliminé, en secret, à Moscou.

Quand, avant que la guerre n'éclate, les Soviétiques obtiennent un échange de prisonniers, et qu'ils sortent Ana Pauker de sa prison roumaine pour l'amener à Moscou, la veuve ne reçoit bien sûr aucune information concernant le sort de son époux, et on lui conseille de ne jamais poser de questions à ce sujet.

Revenue en Roumanie à la fin de la guerre, elle rend d'abord visite à ses beaux-parents; elle ne renonce pas au nom infâme de son époux, et elle encourage son fils à ne pas en changer non plus, quand on le lui demande. En 1955, lorsqu'une capricieuse « réhabilitation » des victimes du stalinisme commence dans l'Union

Soviétique, le fils et la fille d'Ana et Marcel Pauker solliciteront des informations sur la disparition de leur père auprès de la Présidence du Soviet Suprême. La réponse, arrivée en Roumanie par la Croix-Rouge trois ans plus tard, confirmera que Marcel Pauker est mort en 1938, sans préciser que sa sentence avait entre-temps été annulée, le défunt réhabilité, et les interrogateurs-falsificateurs condamnés. Le Parti Communiste Roumain ne semblait guère s'intéresser au sort de l'un de ses fondateurs, celui qui avait dit : « Je nourris un profond amour pour le peuple roumain, doux et tourmenté. »

Évidemment, le nom de Pauker ne sonnait pas mieux que Rabinsohn... généreusement restitué à Ana, *post mortem*, dans sa patrie post-communiste.

En octobre 1959, on lui annonce officiellement la mort de Marcel Pauker, vingt ans après son décès ; le 3 juin 1960, elle perd sa longue lutte contre le cancer. Au-delà des années passées et des événements qui les ont séparés (y compris des amours et des enfants illégitimes de chaque côté), sa liaison avec ce partenaire légendaire au « foulard rouge » semble avoir été, comme dans la nouvelle d'Eliade, scellée par le destin.

* * *

Tragédie personnelle et tragédie collective sont entremêlées dans la vie d'Ana Pauker, depuis sa première rencontre avec l'antisémitisme grégaire, en passant par la mort de son premier enfant et l'assassinat de son mari, jusqu'à l'antisémitisme stalinien et son arrestation due à son propre Parti. Tragédie collective, tragédie personnelle. La dimension quasi-religieuse de sa dévotion, proche de la transe, envers la Cause, se manifeste précisément dans l'ignorance des contradictions humaines et des ambiguïtés, en faveur d'une cohérence apparente – toujours adaptable à la conjoncture, toujours indifférente à la complexité et aux complications individuelles. La tragédie collective, il faut le dire, devient réelle, crédible, authentique, dans le détail des tragédies individuelles, lesquelles, si spécifiques soient-elles, ne peuvent être isolées du tableau plus large de la tragédie collective.

La mystification de la vie privée et la présence publique d'Ana Pauker sont révélatrices des volumineux dossiers noirs du communisme, d'autant plus qu'elle a elle-même été éduquée par le Parti, et qu'elle a appris toute seule à ignorer les souffrances « petites-bourgeoises », devenant ainsi capable d'éliminer, encore et encore, non seulement des ennemis réels ou supposés dans le camp adverse, mais aussi dans son propre camp et autour d'elle.

À la différence du fascisme – plus arrogant dans sa manière de proclamer ouvertement ses sinistres desseins, mais qui traitait bien ses adhérents – le communisme a manipulé la promesse d'un avenir radieux pour tout le monde et partout, cependant que la suspicion et le mensonge étaient utilisés comme des outils de terreur même à l'encontre de ses propres adhérents. Staline a tué plus de communistes que toutes les polices européennes rassemblées, y compris la Gestapo ! Comme l'observe Toni Judt, le Bien-aimé « ne cherchait ni approbation ni consentement, seulement une soumission fidèle ».

Penchons-nous sur deux événements de la vie privée d'Ana et de sa vie au Parti.

Année après année, des rumeurs communistes et anticommunistes prétendirent qu'elle aurait elle-même dénoncé, voire tué son mari, bien qu'il ait été assassiné en Union Soviétique à une période où elle se trouvait dans une prison roumaine ! De fait, lorsque le Parti lui a demandé de convaincre les autres détenues communistes de la « trahison » de celui qui avait été l'un des fondateurs du Parti en Roumanie, elle a hésité, sous le choc. Elle savait pourtant que leurs deux enfants avaient été emprisonnés par Staline. Après la dénonciation brusque de Marcel Pauker, attaqué comme « ennemi du peuple » et « traître trotskiste » par le Parti, Ana connut, aux dires d'un témoin, un tourment profondément pénible : « Elle s'est enfermée dans sa petite cellule et n'est plus sortie de là pendant trois jours. Quand elle est sortie, son visage avait complètement changé. » Témoignage d'une autre détenue : « elle ne croit pas qu'il soit un traître ou un agent de la Sûreté [police secrète bourgeoise], elle le sait capable de fraction et elle le croit très ambitieux, mais elle reste convaincue que c'est un homme honnête. Voilà pourquoi elle n'a pas voulu discuter de cette nouvelle devant tout notre groupe. »

Et pourtant, finalement, elle a fait ce qu'on lui a demandé!

Le Parti a toujours raison, répéterait son gendre quelques décennies plus tard en acceptant la douteuse arrestation de sa mère par la *Securitate* communiste, quoiqu'il ne connût que trop bien sa biographie de militante héroïque, et qu'il fût lui-même devenu communiste sous son influence.

Des rumeurs circulaient aussi en Roumanie, même parmi mes amis proches, autour du décès du premier enfant d'Ana, mort à l'âge de sept mois. On racontait que la mère, qui devait ce jour-là se rendre à une réunion du Parti, aurait déposé le petit cadavre frais au frigidaire...

Revenus de Suisse, les époux Pauker ont effectivement perdu leur petite fille, Tanio, en juillet 1922, sept mois après sa naissance. Marcel avait été limogé de son poste d'ingénieur à cause de ses activités communistes, et Ana cherchait du travail. « Nous vivions dans la misère la plus noire, parce que j'avais mes principes et que, en tant qu'adulte et parent, je ne voulais rien accepter de mes propres parents », se rappellerait Marcel. Dans cette situation extrême, le jeune mari attendait que l'un des leaders communistes endossât, fût-ce temporairement, une partie de son travail pour le Parti. Dans une autobiographie datée de 1937, il affirmerait, en faisant allusion à la mort de sa fille, que ses braves camarades l'avaient tuée « par leur désertion ». Les grands rhéteurs aux idéaux humanistes n'étaient semble-t-il capables de solidarité que si elle leur était imposée par les instructions du Parti.

Qu'en est-il de l'état de la mère après la perte de son premier enfant, après l'échec suisse et après le suicide, à la même période, du plus proche de ses frères (leur relation de frères et sœurs resta très forte, malgré des divergences politiques)? On l'apprend dans ce fragment d'une lettre de son époux à ses parents: « Je ne sais pas si sept mois de contact avec une vie, une vie qui ne ressemblait qu'à un objet, une poupée de chair, sont suffisants pour créer un lien parental et sentimental si intense que leur destruction te fasse voler en éclats, comme un tissu qui s'effile. Mais durant ces moments de tourment, qui ont longtemps dépassé nos forces, jusqu'à la limite de l'épuisement nerveux, cette partie douloureuse de la réalité était trop grande pour que nous puissions la supporter... Ana s'évanouissait tout le temps... Je garderai toujours

à l'esprit l'image de l'enfant lorsqu'elle est morte. Je vois encore la pièce et le coin du canapé où Ana était assise avec ce corps fragile et brûlant, brûlant. Ana essayant de parler d'autre chose et les larmes dans les yeux de l'enfant, fermés, fermés pour ne plus se rouvrir le jour suivant, ses yeux bleus comme le ciel d'été qui, avec notre aide, l'a tuée. Je suis parti à Braşov. Combien de souffrance puis-je endurer? Mais je suis vite rentré à la maison, effrayé pour Ana, que j'avais laissée détruite par deux évanouissements successifs. »

Difficile d'imaginer que père et mère auraient déposé, en ces jours de deuil, la petite fille morte dans le frigidaire. Pourquoi l'auraient-ils fait? Pour retrouver au plus tôt ceux qui l'avaient « tuée par leur désertion »?

Et pourtant... Si l'on est autorisé à considérer l'histoire du « frigidaire » comme aberrante, on peut toutefois se demander comment ces parents durement touchés par la souffrance ont pu réintégrer la famille du Parti, aux côtés de ces déserteurs de l'humanité élémentaire. Selon Ignazio Silone: « tout sacrifice était bien vu, comme une contribution personnelle au prix de la délivrance collective, et, il faut le souligner, leur lien avec le Parti devenait de plus en plus solide, non pas malgré les dangers et les sacrifices, mais de leur fait même. »

Peut-on aussi appliquer cette explication à l'élimination infâme de Marcel Pauker?

Sceptique et bouleversée devant la sentence stalinienne, Ana accepta néanmoins le verdict et suivit le conseil de Moscou, elle ne posa pas de question sur le sort de l'accusé. « Nécessité entendue! », comme on dit dans le jargon communiste... Par la suite, malgré ses appréhensions de toutes sortes et le soupçon selon lequel la mort de son époux aurait été l'un des crimes de la Grande Terreur, durant laquelle les deux tiers des communistes étrangers invités ou convoqués à Moscou ont disparu, la veuve a continué d'être une « diplômée exemplaire de l'École Lénine »: un soldat discipliné et loyal, prêt à servir ceux qui, elle en était convaincue, avaient « livré » son mari. Bien des faits confirmeraient sans doute le cliché d'une Ana Pauker « staliniste », au cours de ses trente années intenses et difficiles passées au sommet du mouvement communiste. Son alignement sur les décisions du Parti,

payé par des souffrances aiguës et répétées, demeure, au sein de sa vie personnelle, et malgré toutes ses contradictions, une sinistre réalité.

* * *

La libération tant attendue mais peu espérée du « socialisme réel » (défini, dans la Roumanie national-communiste de Ceaușescu, comme un socialisme « multilatéralement développé ») a d'abord provoqué de l'euphorie, en 1990, puis, progressivement, de la déception. La présence, dans l'ombre, de la vieille *Securitate*, et l'enrichissement rapide d'une seconde génération de nomenklaturistes constituent les points centraux de l'insatisfaction populaire. Une partie de la presse libre devient bientôt vulgaire et mercantile, la classe politique est souvent corrompue, orientée vers le profit personnel immédiat, et la liberté et la démocratie sont manipulées avec un cynisme jovial et burlesque. Le militantisme nationaliste et parfois antisémite réapparaît ouvertement sur la scène. Même si l'admission dans la Communauté Européenne atténue les discours extrémistes et la célébration des vieilles icônes de la droite, l'atmosphère politique générale n'a rien d'admirable. La dénonciation du cauchemar communiste reste la plupart du temps légère, détournée au service du jeu politique actuel ; les débats profonds sur le passé restent rares. Le fait que le Parti ait évolué d'un millier de membres en 1945 à près de quatre millions d'opportunistes en 1989, au moment où le système s'est effondré et où la grande majorité de ses membres a rapidement renoncé à son adhésion pour devenir frénétiquement anticommuniste, n'a pas conduit à une réelle analyse. Un nouvel opportunisme, accéléré, est à l'ordre du jour. Les enquêtes sur « l'état de la nation » montrent une confiance populaire stable envers l'église et l'armée. L'antisémitisme, à la fois nouveau et ancien, se réoriente avec prédilection, rétrospectivement, vers les diaboliques activistes juifs qui ont ruiné le Parti et le pays. On n'oublie pas la célèbre Ana Pauker. Hanna Rabinsohn semble une bonne incitation à la revanche.

La cacophonie générale de cette hystérie largement répandue se retrouve dans toutes les controverses publiques, mineures et majeures.

* * *

Dans cette atmosphère confuse et cynique, une étude détaillée et objective sur la vie d'Ana Pauker est néanmoins apparue, aux États-Unis, et elle a ensuite été traduite en roumain. C'est une évaluation critique du destin et de la place d'Ana Pauker dans l'histoire de la Roumanie : *Ana Pauker. L'ascension et la chute d'une Juive communiste*, de Robert Levy (*Ana Pauker. The rise and fall of a Jewish communist*, University of California Press, 2001).

L'auteur m'avait déjà été signalé par le docteur Gh. Brătescu dans sa seconde lettre, dans laquelle il louait l'œil sage que je posais de loin sur la réalité roumaine, bien qu'il me crût indissolublement liée à elle. Oui, la Roumanie m'intéressait encore, et donc le livre de M. Levy aussi, si bien que j'ai accepté la requête d'une prestigieuse revue américaine m'en demandant un compte-rendu.

En l'écrivant, je me suis souvenu que j'aurais dû être reconnaissant envers la Camarade Ana : son accusation de « déviances de droite et de gauche » (une innovation roumaine absurde, dans l'esprit du théâtre d'Eugène Ionesco) avait provoqué mes premiers pas hors des contrées politiques. En tant que secrétaire de l'organisation des jeunesses communistes du lycée, on m'avait ordonné, dans le cadre d'une campagne nationale de « renforcement de la vigilance », d'exclure trois élèves innocents, dont un jeune homme studieux et agréable dont j'allais devenir plus tard l'ami. Ce fut un choc « idéologique », une crise morale, pour moi.

Le titre de mon compte-rendu du livre de Levy allait être « La Femme de Fer » (allusion plutôt malvenue à Margaret Thatcher), mais il aurait dû être « La Youpine d'acier », en accord ironique avec la nouvelle célébrité de Hanna Rabinsohn dans la presse libre post- et anti-communiste, bien qu'Ana se fût séparée très tôt de sa judaïté et que le nom de Pauker, qui n'était pas trop « roumain » non plus, n'eût dérouté personne. Cette « séparation » n'avait pas signifié, dans son cas comme dans tant d'autres, une « intériorisation » de l'antisémitisme chrétien européen, attribuée aux Juifs par Hannah Arendt (qui n'était elle-même pas totalement immunisée contre cette « assimilation » observée chez ses coreligionnaires) et qui persistait chez beaucoup de Juifs communistes.

À son retour d'Union Soviétique, Ana Pauker croyait que les Juifs devaient quitter la Roumanie : elle soutint la première vague d'émigration (90 000 visas pour Israël furent approuvés entre 1950 et 1952) et elle aida Israël à s'armer durant la guerre d'indépendance, perçue comme une lutte contre l'impérialisme britannique.

Si la nouvelle d'Eliade, œuvre de fiction, ne suit pas les clichés courants concernant la vie et l'engagement révolutionnaire d'Ana Pauker, Robert Levy donne pour sa part, de son point de vue de chercheur objectif, de multiples preuves documentaires allant contre ces clichés encore en circulation. Bien qu'il reconnaisse sans équivoque, et à bon droit, la responsabilité d'Ana Pauker dans l'instauration du régime communiste en Roumanie et de sa brutale « dictature du prolétariat », le livre de Levy contient aussi des révélations levant de nombreuses ambiguïtés et des écarts significatifs vis-à-vis du canon officiel du moment. Mettant son intelligence au service du Parti (et non de « l'humanité », comme elle l'avait espéré dans les bibliothèques suisses), elle essaie, semble-t-il, d'en accroître les soutiens non seulement parmi les légionnaires, mais aussi par une coopération avec la bourgeoisie libérale-démocrate et avec l'intelligentsia, comme alternative à la domination soviétique, par son opposition à la collectivisation forcée de l'agriculture, et par l'élimination du célèbre communiste Lucrețiu Pătrășcanu. Comme elle était avisée des conséquences de la terreur en URSS, son conflit avec la direction du P.C.R. et avec les directives de Moscou allait inévitablement s'aggraver.

Sa position excentrique au cœur du Pouvoir consistait une prémisses en partie codifiée. Veuve d'un « traître » (traître juif), elle espérait encore que le symbole international de son passé communiste pourrait la protéger éternellement ; elle avait évité en 1944 le poste de secrétaire général du Parti en utilisant le même argument par lequel elle avait répondu à Georges Dimitrov en 1943, lorsque ce dernier était à la tête de l'Internationale Communiste : à savoir que les préjugés sociaux, politiques et religieux dans un pays chrétien orthodoxe de tradition byzantine, xénophobe et « masculine », indiquaient qu'il ne serait pas sage de la part du Parti de se présenter avec au sommet de la pyramide de sa direction une femme juive qui venait de rentrer d'URSS.

Contrairement à tant de communistes juifs qui jouaient la carte toujours gagnante de l'hostilité ouverte envers leur judaïté, elle n'a jamais renié publiquement, elle, son origine juive. Si certains épisodes comme sa relation extraordinaire avec son frère très pieux, revenu sur ses instances d'Israël en Roumanie communiste, où il serait plus tard arrêté avec elle, ou bien l'exhumation de sa sœur au cimetière du Parti afin qu'elle soit ré-inhumée dans un cimetière juif, semblent romanesques, voire romantiques, on peut aussi y voir sa « connexion spirituelle avec les Juifs et avec le judaïsme », en souvenir peut-être de son grand-père, des souffrances des Juifs roumains, et de son expérience de l'antisémitisme soviétique.

Robert Levy démontre, par des détails et des documents convaincants, qu'elle s'est opposée à l'arrestation de politiciens « bourgeois », à la construction (désastreuse) du canal Danube-Mer Noire (approuvée par Staline), au procès de Pătrășcanu, et à la répression des communistes qui avaient participé à la guerre civile espagnole et à la Résistance française. L'auteur prouve ses efforts constants pour éviter la tragédie de la collectivisation de l'agriculture en tant que « protectrice des paysans », motivée par sa vieille affection envers le paysan roumain et par le souvenir de la campagne soviétique sauvage contre les « réactionnaires » paysans, dont les effets furent terribles sur la politique agricole. En 1946, Ana Pauker signe une déclaration de principe envoyée à l'ambassade soviétique à Bucarest : « Nous n'avons pas d'arguments convaincants pour contrecarrer le refus des paysans ». En 1951, devant le Comité Central, elle est plus emphatique : « comment pouvez-vous penser que ces gens vont brusquement céder leur terre et leur bétail ? »

Peut-être le plus puissant et le plus surprenant de ses conflits fut-il toutefois celui qui l'opposa au Pape du Kremlin. Beaucoup de gens, au sein du Parti comme à l'extérieur, la considéraient comme « la chouchou du Petit Père », mais à son retour d'URSS, elle a raconté à sa famille les horreurs soviétiques sans oublier de mentionner « la haine de Staline envers les Juifs ». Elle savait trop bien d'où pouvait venir l'ordre de décapitation.

Et en effet, le maître incontestable du marxisme-léninisme allait donner à ses camarades roumains un conseil utile : « s'ils

te barrent la route, écarte-les » [Norman Manea souligne]. Le fait que Staline venait de parler de Trotski ne laisse aucun doute sur l'identité de cet « *ils* ».

En 1952, alors que Gheorghe Gheorghiu-Dej était à Moscou pour obtenir l'approbation de l'arrestation d'Ana Pauker, le Pontif Suprême lui a naïvement demandé : « Combien de fois t'ai-je dit d'en finir avec Ana Pauker, et tu ne m'as pas écouté ? » Il poursuit un instant plus tard : « Si j'avais été à ta place, je lui aurais tiré une balle dans la tête depuis longtemps. »

Le signal étant donné, les experts soviétiques dirigèrent l'opération anti-Pauker avec un message simple, rappelé par Levy, à savoir que « les Juifs sont prédisposés de naissance, par leur caractère, et par leur éducation, à devenir des instruments de l'espionnage américain, et *s'opposer à l'antisémitisme équivaut à une trahison* » [Norman Manea souligne].

Ana Pauker fut arrêtée sur ordre de Dej : le Bureau Politique n'en avait pas été informé. Elle était accusée d'être « l'agent de Truman », un chaînon au sein d'un vaste mécanisme anti-communiste.

Tout cela faisait partie d'un tableau plus large. Deux jours après l'arrestation de Rudolf Slansky (secrétaire général, juif, du Parti Communiste Tchécoslovaque), un grand nombre de Juifs ukrainiens avait été arrêté pour de supposés « crimes économiques » dans l'affaire Kiev, et le « Complot des Docteurs » (juifs) avait déjà été mis en scène à Moscou.

Le procès des Docteurs juifs accusés de faire partie d'un complot judéo-impérialiste visant à assassiner Staline commence le 18 mars 1953 et déclenche une terreur dans le monde entier : les accusés devaient avouer et seraient pendus publiquement, sur la place Rouge ; cette mascarade sanglante prévoyait des pogroms « spontanés » dans toute l'Union Soviétique ; une lettre de l'élite intellectuelle juive demanda la protection du Grand Dirigeant, qui, avec mansuétude, permit aux Juifs d'être transférés, à leur demande, dans la partie orientale de l'Empire. Au début de l'année, alors que l'interrogatoire d'Ana a déjà commencé, le pamphlet d'un haut dignitaire de la police secrète est publié à un million d'exemplaires dans l'Union Soviétique : *Pourquoi les Juifs doivent être transférés hors des régions industrielles du pays*.

* * *

Au cours de son interrogatoire nocturne, tandis qu'elle pensait probablement à des « complices » déjà arrêtés et qu'elle se rappelait des tragédies similaires, comme celle de son mari, elle ne devait pas avoir de mal à imaginer le procès qui allait être mis en scène pour elle. Il ne serait pas exagéré de supposer qu'elle se souvenait même du Procès de Craiova de 1936, qui l'avait transformée en célèbre *Pasionaria* roumaine, et au cours duquel la justice avait procédé, tout de même, en public, conformément aux rigueurs de la loi (l'odieuse « justice bourgeoise »), en présence de la presse et des avocats étrangers participant à la défense des inculpés. Elle qui avait donné toute sa vie à la Cause, elle ne pouvait pas pour autant espérer un procès similaire de la part des inquisiteurs actuels, ses « frères ». Dans le livre de Levy, on trouve une remarque d'Ana Pauker sur le « progrès » réalisé par les communistes vis-à-vis de la justice d'autrefois. « Vous prenez quelqu'un, vous l'arrêtez, vous le déclarez agent, vous le soumettez à des méthodes que jamais durant toute ma vie, dans aucune prison ni même à la *Sûreté*, je n'ai rencontrées, vous le couvrez de boue, vous l'humiliez, vous jetez ses enfants hors de chez lui sans même dire "excusez-moi", comme le ferait quiconque te marche sur le pied. Rien ne vous importe. »

Ce danger de mort imminent semblait toutefois s'éloigner, lorsque cette tirade anti-Parti éclata ; non pas que les accusateurs eussent changé de vision ou de méthodes, ni que la vérité fût plus importante, non, c'était pour un motif étonnamment plus simple : l'Immortel avait rejoint le sort de la chair mortelle. Le 5 mars 1953, le mythe s'était effondré. Le Saint Tout-Puissant et Omniscient était mort en simple Djougachvili ! Quand elle apprit la nouvelle, Ana Pauker... fondit en larmes. Celui qui la lui avait annoncée, l'un des co-inceulpés du Procès de Craiova, maintenant son collègue au Comité Central, chargé de l'enquête, avait commenté avec bon sens : « Ne pleure pas. Si Staline était encore en vie, tu serais morte. »

* * *

Dans son remarquable volume *Après-Guerre. Une histoire de l'Europe depuis 1945*¹, Tony Judt décrit les conséquences de l'arrestation d'Ana Pauker, de son interrogatoire, de sa libération et de sa disparition. Il souligne que « les préjugés de Staline n'ont pas à être expliqués : en Russie et en Europe de l'Est, l'antisémitisme était sa propre récompense » ; « La mort de Staline a déjoué les plans du dirigeant communiste roumain Gheorghe Gheorghiu-Dej, qui voulait mettre en scène un procès Pauker... À la place, en 1953 et durant la majeure partie de 1954, le Parti roumain a dirigé une série de procès semi-secrets à l'encontre de victimes plus petites, accusées d'être des espions sionistes payés par des "agents américains". » Victimes allant de membres authentiques de la droite sioniste et révisionniste, à des communistes juifs atteints du virus sioniste, accusés de relations illégales avec Israël et de collaboration avec les nazis durant la guerre. Ils furent condamnés à des peines allant de dix ans à perpétuité... Le Parti Communiste Roumain, plus petit et plus isolé que les autres Partis de l'Est de l'Europe, avait d'emblée été ravagé par des luttes internes, et la défaite de Pătrășcanu, l'homme de « droite », et de la « gauchiste » Ana Pauker, avait été avant tout une victoire du vicieux dictateur Gheorghiu-Dej, dont le style de gouvernement (comme celui de son successeur Nicolae Ceaușescu) rappelait de manière morbide le vieux style autoritaire balkanique.

« Les Juifs ont été écartés du Parti dans la Roumanie de ces années-là, comme en Allemagne de l'Est ou en Pologne, deux autres pays où une fraction du Parti avait mobilisé le sentiment populaire anti-juif contre les "cosmopolites" du Parti. L'Allemagne de l'Est s'était avérée être un terrain fertile. En janvier 1953, alors qu'à Moscou avait lieu le Complot des Docteurs, des Juifs notables et des Juifs communistes avaient déserté à l'Ouest. Un membre du Comité Central Est-Allemand, Hans Jendretsky, demandait que les Juifs, "ennemis de l'État", soient exclus de la vie publique. »

Quelques années plus tard, lorsque sa fille Tatiana lui a offert pour son anniversaire un cahier destiné à recueillir ses souvenirs, la réponse d'Ana Pauker a été prompte et ferme : « Je n'écrirai jamais ». Levy commente : « Évidemment. Les souvenirs, comme

¹ Traduction P.-E. Dauzat, Armand Colin, 2007.

tout le reste de sa vie, appartenait au Parti, qu'elle était décidée à ne pas léser ni trahir. Bien qu'elle ait commencé à critiquer des erreurs spécifiques et des défauts, elle n'a jamais exprimé de doute quant à l'ensemble. »

Au crématorium, pour la cérémonie d'adieu, la famille a choisi la *Troisième Symphonie (Héroïque)* de Beethoven, au lieu de l'*Internationale*. Choix dramatique et émouvant, qui n'appartenait pas à la défunte, et dont on ne sait pas si elle l'aurait approuvé.

Le besoin d'un idéal ne devrait pas mener à l'idolâtrie, mais il y mène souvent tout droit; Ana aurait pu le savoir, depuis ses études de l'enseignement judaïque, qui se définit comme le contraire de l'idolâtrie (« nous n'avons pas de saints, seulement des sages »). Si sages soient-ils, toutefois, les principes ne peuvent pas arrêter les tendances des gens, que l'on soit, juif, chinois, russe ou roumain.

L'approche critique du Dogme, de tout Dogme, était aussi un principe marxiste, avant d'être vidé de sens par le culte frénétique du Parti « suprême » et par une soumission totale aux ordres.

Les épisodes qui suivent la mort de Staline – la libération d'Ana des mains de la *Securitate*, puis sa mise à l'écart de la vie politique – relèvent d'une sorte de « fantastique de la banalité », plus inventif que la littérature dans leur manière de moduler la tension entre le cliché et l'anti-cliché par le retour au cliché initial, en l'occurrence l'antisémitisme qui l'avait plongée dans le communisme et qui prit sa revanche à travers, de nouveau, le communisme. Même si ce cercle vicieux ne revient pas exactement au point initial, l'héroïne ayant un autre âge et d'autres connaissances que trente ans plus tôt.

Elle avait changé, sans doute, mais avait-elle changé de manière radicale, après tant d'expériences traumatisantes ?

À la fin de sa vie, Ana Pauker disait à son autre fille, Marie : « Tu verras. Les gens ne sont pas meilleurs, mais l'idéologie triomphera. » Comment l'idéologie triompherait-elle sans « les gens » ? La question demeure, pour les habitants mystiques de la postérité.

Robert Levy suggère une nécrologie possible : « De fait, bien qu'Ana Pauker ait adhéré aux réformes de Khrouchtchev et qu'elle ait semblé dans son élément au sein de la déstalinisation,

allant jusqu'à parler de revenir à Marx et d'ignorer Lénine, elle est restée jusqu'à la fin une communiste dévouée et inébranlable. »

Elle suivait Staline et le déplorait; consciente de la tyrannie staliniste, elle n'était pas moins allée rencontrer Maurice Thorez, le secrétaire général du Parti Communiste Français, qui voulait prendre ses distances vis-à-vis de Moscou; elle croyait à l'émigration juive et l'encourageait, mais lorsqu'elle retrouva son frère Zalman, revenu à sa demande d'Israël, elle l'embrassa (selon le récit du Grand-Rabbin de la Roumanie, Moses Rosen) en lui disant: « Enfin, tu es rentré à la maison! » La réponse de Zalman était prévisible: « Pas du tout. Notre maison, c'est Eretz Israël ». La camarade Ana n'hésita pas à lui répliquer: « C'est ici, notre maison, seulement ici, où sont enterrés notre mère, notre sœur, notre frère ». Cette scène en dit long sur la complexité, qui n'est pas toujours obscure, des conflits d'appartenance.

* * *

Peu après l'apparition du livre de Robert Levy, deux volumes intéressants et complémentaires furent publiés en Roumanie quant à la vie d'Ana Pauker (en dehors de son milieu et de son identité juifs) au sein du paysage politique national et international du temps du communisme: Ion Calafeteanu, *Lettres à la camarade Ana* (Univers Enciclopedic, 2005) et Stelian Tănase, *Les Clients de Tante Varvara. Histoires clandestines* (Humanitas, 2005).

Le premier volume contient des lettres venues de toutes sortes de gens, de toutes les classes sociales: lettres d'enfants implorant pour la libération de leurs parents des prisons communistes, lettres d'anciens camarades de l'illégalité maintenant en difficulté dans le régime pour lequel ils ont milité, lettres de prisonniers roumains depuis les camps de travail soviétiques, lettres d'exilés roumains en France et aux États-Unis, lettres de diplomates, de prêtres, de rabbins, de sportifs, et même des rapports sur le grand musicien Georges Enesco, à Paris, ou bien sur le célèbre inventeur Trăian Vuia. Lettres qui révèlent des tensions et des traumatismes quotidiens, oppression, désespoir, malheurs et espérances de gens normaux luttant contre la lourde et flasque bureaucratie du système, à une période sombre et sanglante.

Le second volume offre un vaste recueil, très parlant, de documents issus des dossiers de la *Sûreté* (« Tante Varvara », comme l'appelaient les communistes) concernant les plus hauts dirigeants et conspirateurs communistes, leurs rivalités, leurs procès et leurs crimes.

Jusqu'à la fin, Ana Pauker a appartenu au communisme, comme elle l'avait voulu, mais elle n'aura pas été un robot parfaitement téléguidé depuis l'écran de contrôle de Moscou, comme on le dit souvent : c'était un être par définition imparfait, doté de ses ambiguïtés et de ses conflits intérieurs, de ses passions et de sa fragilité, de sa dureté, de sa douleur, et même, pour ainsi dire, de ses énigmes. La manière dont ses qualités et ses défauts ont été utilisés ou rejetés par le Parti en lequel elle a cru et auquel elle a sacrifié sa vie montre la nature perverse et cruelle du système qui s'était caché sous le fard festif de l'Utopie.

« Nous n'avons jamais appris à renoncer à notre espoir », disait Tadeusz Borowski, écrivain polonais chrétien qui découvrit l'horreur nazie à Auschwitz et qui se suicida plus tard à cause de l'horreur communiste. L'espoir lui semblait être le cœur de la tragédie humaine.

Bien des années après avoir quitté tout engagement politique, et alors que sa formation politique d'extrême-droite (la Garde de Fer) avait disparu, Mircea Eliade, historien des religions, semblait tout de même considérer la politique comme « une forme importante d'existence ». Marqué par l'enthousiasme « mystique » d'un jeune Français devenu communiste, Eliade l'anticommuniste disait : « En entrant dans un parti ou dans un mysticisme social on espère se trouver soi-même – tel qu'on se souhaite ».

L'identité à travers l'appartenance collective ? L'individu comme simple soldat dans l'armée du Parti Unique ? *L'homme sans qualités*, ou plutôt sans les qualités requises par la Cause, devient un paria inutile, suspect, voire nuisible, voué à l'élimination, à la purification. La Cause, en tant qu'idéologie d'État et régime de gouvernement, transforme « l'identité » en un cliché collectiviste grotesque, favorisant la terreur.

Et pourtant... Comment expliquer la fascination et la fidélité de tant de drogués à l'Espoir ?

Le communiste juif-roumain Bellu Silber, membre, comme Ana Pauker, de la première génération du Parti, et qui subit la torture et les interrogatoires acharnés de la part de ses camarades communistes, lui-même ayant été agent du KGB et de la *Sûreté*, reconnaissait avec une honnêteté cynique et triviale : « Je ne peux pas vivre sans le Parti, comme d'autres ne peuvent pas vivre sans la femme de leur vie, si salope, voleuse et menteuse qu'elle soit. Il a détruit sa vie pour une femme, dit le peuple. J'ai ruiné la mienne pour le Parti. »

La Voix du Peuple, *Vox Populi*, a raison, sans doute, mais elle ne tient pas compte de la multiplicité des connections obscures à l'œuvre ; elle serait d'ailleurs incapable de prendre en considération les individualités qui composent la multiplicité.

* * *

Les contradictions et les ambiguïtés opèrent dans toutes les directions, comme toute existence humaine le confirme.

« Aucun leader staliniste, à part Tito, n'a résisté comme elle à la ligne imposée par les Soviétiques », écrit Robert Levy ; « la chute d'Ana Pauker a constitué une étape significative dans le processus qui empêcha tout dirigeant réformiste de s'imposer en Roumanie (contrairement à la Hongrie, à la Pologne, à la Tchécoslovaquie), et qui voua ses citoyens à supporter des privations extrêmes qui culmineraient sous le régime de Ceaușescu. »

Il y a une différence importante, dans le cas de la conspiration anti-Pauker et de ses conséquences, dans le contexte plus large d'autres complots soviétiques concernant des dirigeants communistes d'Europe de l'Est (Rajk, Kostov, Slánský, Pătrășcanu, Gomulka, etc.). On pourrait éventuellement se figurer Ana Pauker comme un Tito roumain, ou un Kadar roumain, mais il est impossible d'ignorer – et elle en était elle-même consciente, elle en avait averti ses camarades – qu'elle représentait un cas spécial, celui d'une communiste juive dans un pays de tradition chrétienne orthodoxe, dans un milieu antisémite.

Un cas pour le moins bizarre dans l'illustre galerie de la Grande Mystification communiste. Douleuruse, sanglante, aux proportions tragiques.

Une vie humaine marquée par l'héroïsme et ses étranges obsessions, par l'engagement révolutionnaire, et bientôt par un divorce d'avec le critère moral, au nom d'un projet idéalisé dans l'Espoir de restructurer le monde et l'Homme Nouveau, une telle vie et ses ambiguïtés défient les interprétations simplistes, réductrices, strictement politiques. Si on lui reconnaît de l'humanité, faut-il aussi lui reconnaître le martyr au nom de la Grande Idée, de la Grande Utopie, de la Grande Illusion, de la Grande Espérance vite devenue la Grande Terreur ?

La manière dont ces questions sont ignorées par la postérité post- et anti-communiste pourrait-elle nous ramener un jour, dans un avenir encore imprévisible, à la « répétition de l'Histoire comme farce » ?

* * *

Le présent semble drastiquement dominé par le pragmatisme, par la lutte pour l'efficacité économique et les sphères d'influence, par la primauté militaire, et par la civilisation du téléphone mobile, du *tweeter* ultra-mobile et d'autres artifices de mobilité et de diffusion maximales. *Quid* du terrorisme, du fanatisme, du contraste croissant entre les riches et les pauvres, de la corruption politique, des toujours plus nombreuses opérations anti-terroristes et de la surveillance planétaire ? Comment concilier la globalisation accélérée avec le dépassement de la condition limitative de producteur-consommateur qui est réservée à notre contemporain, assailli par la rhétorique du marché libre, de la liberté d'expression et d'une démocratie toujours plus dépendante du pouvoir des mégacorporations planétaires qui les suffoquent ? Comment peut-on y répondre en évitant les erreurs d'hier et de ce matin ?

Ces interrogations remettent en question la modernité et le destin humain. Le débat concernant les circonstances du totalitarisme communiste ou de tout autre type de totalitarisme semble conventionnel, dépassé, sans conséquence.

Peut-on encore faire abstraction de l'*individu* et de l'*individualité*, en faveur d'un collectivisme ravagé par les anciennes et les nouvelles maladies de la « massification » ?

Pourrait-on apprendre quelque chose de la tragédie de la Camarade Ana? Quant aux idées, aux idéaux, aux idéologies, quelque chose de valable pour notre époque « pragmatique », sans autre idéologie, semble-t-il, que le militantisme religieux et le fanatisme? Quelque chose concernant l'être humain, l'humanité, l'humanisme?

L'Histoire nous contraint au scepticisme, quant à un effet pédagogique et moral des erreurs du passé pour les temps et les générations qui suivent.

Et pourtant... Il faudrait parler de la méfiance durable et de la haine envers les Juifs, au sein du Parti des grandes promesses d'égalité, où les Juifs figurèrent parmi les fondateurs, les martyrs, les dirigeants, les théoriciens et les militants.

L'Église Rouge n'était pas l'Église chrétienne, ni la Mosquée, ni le Parti National Socialiste d'Hitler. Le Parti communiste incarnait pour beaucoup de gens le rêve « universel » de solidarité. Qu'en a-t-il été?

Comme tout préjugé, l'antisémitisme d'hier, d'aujourd'hui et de demain ne diffère guère de ce qui arrive aux gens lorsqu'ils jugent leurs semblables non pas comme des individus, dotés d'une personnalité, bonne ou mauvaise, mais seulement comme les membres d'un groupe, qu'il soit religieux, ethnique, sexuel, politique, dotée d'une identité collective, c'est-à-dire considérée comme parfaitement cohérente, voire définitivement « démoniaque ».

Le temps est peut-être venu de confier que, par dégoût et par lassitude, j'ai renoncé, en 2003, à publier mon compte-rendu du livre de Robert Levy, submergé par une campagne de presse roumaine hostile à mon ethnicité coupable et par le sous-texte antisémite du débat local sur l'Holocauste et le Goulag.

* * *

Comme d'autres pays d'Europe de l'Est, la Roumanie d'aujourd'hui n'est plus celle des récits de Zaharia Fărâmă, le héros d'Eliade, ni celle de l'après-guerre d'Ana Pauker, ni celle du récent cauchemar ceaușiste. Le pays chemine, espérons-le, lentement et difficilement, vers une meilleure position européenne. La corruption, la démagogie, l'opportunisme, la xénophobie revi-

talisée n'ont pas disparu, bien évidemment, elles ont seulement assimilé une dose post-communiste de populisme, mais nous continuons d'espérer.

« Un pays triste, empli d'humour », disait l'un de ses grands poètes.

La tristesse n'a pas disparu, ni l'humour non plus, aigre-doux, aux accents absurdes. On peut le retrouver partout dans le quotidien d'aujourd'hui et dans ses blagues, servies par une vitalité intacte. Il trahit même parfois une manière surprenante, à moitié sérieuse, de remettre en cause les clichés d'hier et d'aujourd'hui.

L'été dernier, dans la revue culturelle *Scrisul Românesc*, je suis tombé sur un texte intéressant intitulé « Deux femmes dans l'Histoire de la Roumanie ». Son auteur, Adrian Cioroianu, un intellectuel démocrate distingué, ancien ministre des Affaires étrangères, rassemblait en un tableau inédit et courageux la Juive d'acier Ana Pauker et Ecaterina Teodoroiu (1894-1917), célèbre héroïne nationale ayant lutté dans l'armée roumaine durant la Première Guerre mondiale. Il ne s'agissait donc pas de Hanna Rabinsohn, ni de l'Histoire de l'éternelle Conspiration Juive, mais de *l'Histoire des Roumains à travers 101 histoires vraies*.

L'auteur note que la camarade Ana, « à un moment donné, était plus puissante que tous les hommes de Roumanie, et que, sans faire de gymnastique, elle [avait] tout de même quelque chose en commun avec Nadia Comănesci ». À la fin du texte, il revient, non sans un humour fin, sur cette surprenante comparaison : « cette femme commissaire a quelque chose en commun avec la plus grande gymnaste roumaine. Ana Pauker a été la première femme de Roumanie à paraître sur la couverture du magazine américain *Time*. C'était en 1947. La seconde et dernière Roumaine immortalisée par *Time* en couverture fut Nadia Comănesci, en 1976. La morale de cette anecdote, c'est que l'histoire du communisme roumain s'est écrite entre ces deux extrêmes. »

Novembre-décembre 2013, Bard College, New York

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE À L'ÉDITION FRANÇAISE	7
DIALOGUE ÉPISTOLAIRE EN ROUMANIE (1982-1983)	9
<i>I. Premières questions insolubles</i>	9
<i>II. Tradition et rupture</i>	23
<i>III. Une sensibilité juive ?</i>	30
<i>IV. L'épreuve initiatique</i>	33
<i>V. Assimilation et société monolithique</i>	41
<i>VI. Le sentiment d'étrangeté</i>	46
<i>VII. Jérusalem fictif, Jérusalem réel</i>	49
<i>VIII. Une solidarité double</i>	56
<i>IX. Entre Maïmonide et Marx</i>	58
<i>X. Les farces de l'Histoire et les désastres de l'Utopie</i>	65
<i>XI. L'antisémitisme dans la Roumanie communiste</i>	76
<i>XII. Être un écrivain juif</i>	102
DIALOGUE À JÉRUSALEM (1999)	115
ÉPILOGUE AU <i>BARD COLLEGE</i> (2007).....	193
ACCORD FINAL (2008).....	209
APPENDICE	223
<i>Camarade Ana. Le paradoxe Pauker : antisémitisme et communisme (2014)</i>	223

COMPOSITION LE BORD DE L'EAU ÉDITIONS

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en octobre 2015
pour le compte des éditions Le Bord de L'eau par Présence graphique

Dépôt légal : novembre 2015

Imprimé en Europe